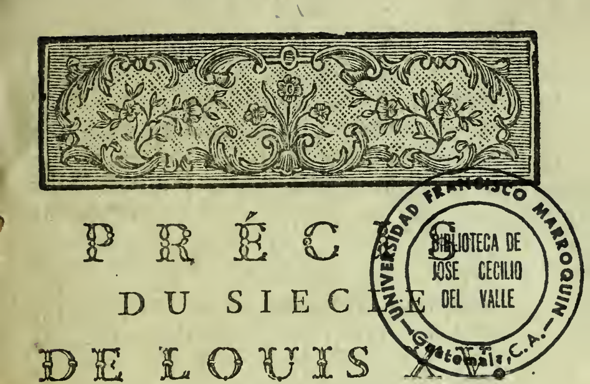




PRÉCIS DU SIECLE DE LOUIS XV.

CHAPITRE PREMIER.

TABLEAU DE L'EUROPE, APRÈS LA MORT DE LOUIS XIV.

Nous avons donné, avec quelque étendue, une idée du fiecle de *Louis XIV*, fiecle des grands hommes, des beaux arts & de la politeffe : il fut marqué, il eft vrai, comme tous les autres par des calamités publiques & particulieres, inféparables de la nature humaine ; mais tout ce qui peut confoler les hommes, dans la mifere de leur condition faible & périffable, femble avoir été prodigué dans ce fiecle. Il faut voir maintenant ce qui fuivit ce regne, orageux dans fon commencement, brillant du plus grand éclat pendant cinquante

Ch. I. années, mêlé enſuite de grandes adverſités & de quelque bonheur, & finiſſant dans une triſteſſe aſſez ſombre, après avoir commencé dans des factions turbulentes.

Teſtament de Louis XIV caſſé. Sept. 1715.

Louis XV était un enfant orphelin. Il eût été trop long, trop difficile, & trop dangereux d'aſſembler les états généraux pour régler les prétentions à la régence. Le parlement de Paris l'avait déjà donnée à deux reines; il la donna au duc d'Orléans. Il avait caſſé le teſtament de *Louis XIII* : il caſſa celui de *Louis XIV*. *Philippe*, duc d'Orléans, petit-fils de France, fut déclaré maître abſolu par ce même parlement qu'il envoya bientôt après en exil. *

* Après tous les abſurdes menſonges qu'on a été forcé de relever dans les prétendus mémoires de madame de *Maintenon*, & dans les notes de *la Beaumelle*, inſérées dans ſon édition du ſiecle de *Louis XIV*, à Francfort, le lecteur ne ſera point ſurpris que cet auteur ait oſé avancer que la grande ſalle était remplie d'officiers armés ſous leurs habits. Cela n'eſt pas vrai; j'y étais; il y avait beaucoup plus de gens de robe & de ſimples citoyens que d'officiers. Nulle apparence d'aucun parti, encore moins de tumulte. Il eût été de la plus grande folie d'introduire des gens apoſtés avec des piſtolets, & de révolter les eſprits qui étaient tous diſpoſés en faveur du duc d'Orléans. Il n'y avait autour du palais où l'on rend la juſtice, qu'un détachement des gardes françaiſes & ſuiſſes. Cette fable que la grande ſalle était pleine d'officiers armés ſous leurs habits, eſt tirée des mémoires de la régence & de la vie de *Philippe*, duc d'Orléans; ouvrages de ténebres, imprimés en Hollande & remplis de fauſſetés.

Ch. I. Guerre de l'Allemagne contre ſa Turquie en 1715.

Pour mieux ſentir par quelle fatalité aveugle les affaires de ce monde ſont gouvernées, il faut remarquer que l'empire Ottoman qui avait pu attaquer l'empire d'Allemagne pendant la longue guerre de 1701, attendit la concluſion totale de la paix générale, pour faire la guerre contre les chrétiens. Les turcs s'emparerent aiſément en 1715 du Péloponeſe, que le célebre *Moroſini*, ſurnommé *le péloponéſiaque*, avait pris ſur eux, vers la fin du dix-ſeptieme ſiecle, & qui était reſté aux vénitiens par la paix de Carlovits. L'empereur, garant de cette paix, fut obligé de ſe déclarer contre les turcs. Le prince *Eugene* qui les avait déjà battus autrefois à Zenta, paſſa le Danube & livra bataille au

---

L'auteur des mémoires de *Maintenon* avance que *le préſident Lubert, le premier préſident de Maiſons, & pluſieurs membres de l'aſſemblée étaient prêts de ſe déclarer contre le duc d'Orléans.*

Il y avait, en effet, un préſident *de Lubert*, mais qui n'était que préſident aux enquêtes, & qui ne ſe mêlait de rien. Il n'y a jamais eu de premier préſident *de Maiſons*. C'était alors *Claude de Meſmes* du nom d'*Avaux* qui avait cette place. M. *de Maiſons*, beau frere du maréchal de *Villars*, était préſident à mortier, & très-attaché au duc d'Orléans. C'était chez lui que le marquis de *Canillac* avait arrangé le plan de la régence avec quelques autres confidents du prince. Il avait parole d'être garde des ſceaux, & mourut quelque-temps après. Ce ſont des faits publics dont j'ai été témoin, & qui ſe trouvent dans les mémoires manuſcrits du maréchal de *Villars*.

Ch. I. 1716.

grand-visir *Ali*, favori du sultan *Achmet III*, & remporta la victoire la plus signalée.

Comte de Bonneval.

Quoique les détails n'entrent point dans un plan général, on ne peut s'empêcher de rapporter ici l'action d'un français célebre par ses aventures singulieres. Un comte de *Bonneval*, qui avait quitté le service de France, sur quelques mécontentements, du ministere, major général alors sous le prince *Eugene*, se trouva, dans cette bataille, entouré d'un corps nombreux de janissaires; il n'avait auprès de lui que deux cents soldats de son régiment; il résista une heure entiere; & ayant été abattu d'un coup de lance, dix soldats qui lui restaient le porterent à l'armée victorieuse. Ce même homme proscrit en France, vint

Le compilateur des mémoires de *Maintenon* ajoute à cette occasion que dans le traité de Rastadt fait par le maréchal de *Villars* & le prince *Eugene*, *il y a des articles secrets qui excluent le duc d'Orléans du trône*. Cela est faux & absurde. Il n'y a aucun article secret dans le traité de Rastadt. C'était un traité de paix authentique. On n'insere des articles secrets qu'entre les confédérés qui veulent cacher leurs conventions au public. Exclure le duc d'Orléans, en cas de malheur, c'eût été donner la France à *Philippe V*, roi d'Espagne, compétiteur de l'empereur *Charles VI* avec lequel on traitait; c'eût été détruire l'édifice de la paix d'Utrecht, auquel on donnait la derniere main, outrager l'empereur, renverser l'équilibre de l'Europe. On n'a jamais rien écrit de plus absurde.

ensuite se marier publiquement à Paris ; & quelques années après il alla prendre le turban à Constantinople, où il est mort bacha. CH. I.

Le grand-visir *Ali* fut blessé à mort dans la bataille. Les mœurs turques n'étaient pas encore adoucies ; ce visir, avant d'expirer, fit massacrer un général de l'empereur qui était son prisonnier. *

L'année d'après le prince *Eugene* assiégea Belgrade, dans laquelle il y avait près de quinze mille hommes de garnison ; il se vit lui-même assiégé par une armée innombrable de turcs, qui avançaient contre son camp, & qui l'environnerent de tranchées ; il était précisément dans la situation où se trouva *César* en assiégeant Alexie ; il s'en tira comme lui ; il battit les ennemis, & prit la ville ; toute son armée devait périr, mais la discipline militaire triompha de la force & du nombre. 1717. Victoires du prince Eugene.

Ce Prince mit le comble à sa gloire par la paix de Passarovitz, qui donna Belgrade & Témisvar à l'empereur ; mais les vénitiens, pour qui on avait fait la guerre, furent abandonnés, & perdirent la Grece sans retour. Paix avec les turcs. 1718.

La face des affaires ne changeait pas moins entre les princes chrétiens. L'intelligence & l'union de la France & de l'Espagne, qu'on avait tant redoutée, & qui

* Il s'appellait *Breûner*.

avait allarmé tant d'états, fut rompue dès que *Louis XIV* eut les yeux fermés. Le duc d'Orléans, régent de France, quoiqu'irréprochable sur les soins de la conservation de son pupille, se conduisit comme s'il eût dû lui succéder. Il s'unit étroitement avec l'Angleterre, réputée l'ennemie naturelle de la France, & rompit ouvertement avec la branche de *Bourbon*, qui régnait à Madrid : & *Philippe V*, qui avait renoncé à la couronne de France par la paix, excita, ou plutôt prêta son nom pour exciter des séditions en France, qui devaient lui donner la régence d'un pays où il ne pouvait régner. Ainsi, après la mort de *Louis XIV* toutes les vues, toutes les négociations, toute la politique changerent dans sa famille & chez tous les princes.

CH. I.

Régence du duc d'Orléans.

Albéroni

Le cardinal *Albéroni*, premier ministre d'Espagne, se mit en tête de bouleverser l'Europe, & fut sur le point d'en venir à bout. Il avait en peu d'années rétabli les finances & les forces de la monarchie espagnole ; il forma le projet d'y réunir la Sardaigne, qui était alors à l'empereur, & la Sicile, dont les ducs de Savoie étaient en possession depuis la paix d'Utrecht. Il allait changer la constitution de l'Angleterre, pour l'empêcher de s'opposer à ses desseins ; &, dans la même vue, il était prêt d'exciter en France une guerre civile. Il négociait à la fois avec la porte Ottomane, avec le czar *Pierre-le-Grand*, & avec

Charles XII. Il était prêt d'engager les turcs à renouveller la guerre contre l'empereur : & *Charles XII*, réuni avec le czar, devait mener lui-même le prétendant en Angleterre, & le rétablir sur le trône de ses peres.

Ce cardinal, en même-temps, soulevait la Bretagne en France, & déjà il faisait filer secrétement dans le royaume quelques troupes déguisées en faux-sauniers, conduites par un nommé *Colincri*, qui devait se joindre aux révoltés. La conspiration de la duchesse du Maine, du cardinal de *Polignac*, & de tant d'autres, était prête d'éclater ; le dessein était d'enlever, si on pouvait, le duc d'Orléans, de lui ôter la régence, & de la donner au roi d'Espagne, *Philippe V*. Ainsi le cardinal *Albéroni*, autrefois curé de village auprès de Parme, allait être à la fois premier ministre d'Espagne & de France, & donnait à l'Europe entiere, une face nouvelle.

La fortune fit évanouir tous ces vastes projets ; une simple courtisane découvrit à Paris la conspiration, qui devint inutile dès qu'elle fut connue. Le roi de Suede, qui devait mettre le prétendant sur le trône d'Angleterre, fut tué en Norvege. Cependant une partie des projets d'*Albéroni* commençait à s'effectuer, tant il avait préparé de ressorts. La flotte qu'il avait armée descendit, en Sardaigne, dès l'année 1717, & la réduisit, en peu de jours, sous l'obéis-

Ch. I. sance de l'Espagne : bientôt après elle s'empara de presque toute la Sicile en 1718.

Mais *Albéroni* n'ayant pû réussir, ni à empêcher les turcs de consommer leur paix avec l'empereur *Charles VI*, ni à susciter des guerres civiles en France & en Angleterre, vit à la fois l'empereur, le régent de France, & le roi *George I*, réunis contre lui.

Le régent fait sous le nom de Louis XV, la guerre au roi d'Espagne, oncle de Louis XV.

Le régent de France fit la guerre à l'Espagne de concert avec les anglais, de sorte que la premiere guerre entreprise par *Louis XIV*, fut contre son oncle, que *Louis XIV* avait établi au prix de tant de sang ; c'était en effet une guerre civile.

Le roi d'Espagne avait eu soin de faire peindre les trois fleurs de lys sur tous les drapeaux de son armée. Le même maréchal de

1719. *Barvick*, qui lui avait gagné des batailles pour affermir son trône, commandait l'armée française. Le duc de *Liria*, son fils, était officier-général dans l'armée espagnole. Le pere exhorta le fils par une lettre pathétique à bien faire son devoir contre lui-même. L'abbé *Dubois*, depuis cardinal, enfant de la fortune comme *Albéroni*, & aussi singulier que lui par son caractere, dirigea toute cette entreprise. Il était alors secrétaire d'état. Ce fut la *Motte-Houdart* qui composa le manifeste qui ne fut signé de personne.

Une flotte anglaise battit celle d'Espagne auprès de Messine, & alors tous les projets du cardinal *Albéroni* étant déconcertés, ce

ministre regardé six mois auparavant comme le plus grand homme d'état qui eût jamais été, ne passa plus alors que pour un téméraire & un brouillon. Le duc d'Orléans ne voulut donner la paix à *Philippe V*, qu'à condition qu'il renverrait son ministre; il fut livré, par le roi d'Espagne, aux troupes françaises, qui le conduisirent sur les frontieres d'Italie. Ce même homme étant depuis légat à Bologne, & ne pouvant plus entreprendre de bouleverser des royaumes, occupa son loisir à tenter de détruire la république de saint Marin. Cependant, il résulta de tous ses grands desseins, qu'on s'accorda à donner la Sicile à l'empereur *Charles VI*, & la Sardaigne aux ducs de Savoie, qui l'ont toujours possédée depuis ce temps, & qui prennent le titre de rois de Sardaigne : mais la maison d'Autriche a perdu depuis la Sicile.

Chute d'Albéroni.

1719.

Ces événements publics sont assez connus, mais ce qui ne l'est pas, & qui est très-vrai, c'est que quand le régent voulut mettre, pour condition de la paix, qu'il marierait sa fille, mademoiselle de *Montpensier*, au prince des Asturies *Don Louis*, & qu'on donnerait l'infante d'Espagne au roi de France, il ne put y parvenir qu'en gagnant le jésuite d'*Aubanton*, confesseur de *Philippe V*. Ce jésuite détermina le roi d'Espagne à ce double mariage; mais ce fut à condition que le duc d'Orléans, qui s'était déclaré contre les jésuites, en deviendrait le protecteur, & qu'il ferait enregis-

Révélation de la confession de Philippe.

tre la conſtitution. Il le promit, & tint parole. Ce ſont-là ſouvent les ſecrets reſſorts des grands changements dans l'état & dans l'égliſe. L'abbé *Dubois*, déſigné archevêque de Cambrai, conduiſit ſeul cette affaire, & ce fut ce qui lui valut le cardinalat. Il fit enregiſtrer la bulle purement & ſimplement, comme on l'a déjà dit, par le grand conſeil, ou plutôt malgré le grand conſeil, par les princes du ſang, les ducs & pairs, les maréchaux de France, les conſeillers d'état, & les maîtres des requêtes, & ſur-tout par le chancelier d'*Agueſſeau* lui-même, qui avait été ſi long-temps contraire à cette acceptation. L'abbé *Dubois* obtint même une rétractation du cardinal de *Noailles*. Le régent de France, dans cette intrigue, ſe trouva lié quelque-temps par les mêmes intérêts avec le jéſuite d'*Aubanton*.

Philippe V commençait à être attaqué d'une mélancolie, qui, jointe à ſa dévotion, le portait à renoncer aux embarras du trône, & à le réſigner à ſon fils aîné *don-Louis*, projet qu'en effet il exécuta depuis en 1724. Il confia ce ſecret à d'*Aubanton*. Ce jéſuite trembla de perdre tout ſon crédit quand ſon pénitent ne ferait plus le maître, & d'être réduit à le ſuivre dans une ſolitude. Il révéla au duc d'*Orléans* la confeſſion de *Philippe V*, ne doutant pas que ce prince ne fît tout ſon poſſible pour empêcher le roi d'Eſpagne d'abdiquer. Le régent avait des vues contraires: il eût été content que

ſon gendre fut roi, & qu'un jéſuite qui avait tant gêné ſon goût dans l'affaire de la conſtitution ne fût plus en état de lui preſcrire des conditions. Il envoya la lettre de d'*Aubanton* au roi d'Eſpagne. Ce monarque montra froidement la lettre à ſon confeſſeur, qui tomba évanoui, & mourut peu de temps après. *

CHAPITRE DEUXIEME.

SUITE DU TABLEAU DE L'EUROPE.

RÉGENCE DU DUC D'ORLÉANS.

SYSTÊME DE LAW OU LASS.

CE qui étonna le plus toutes les cours de l'Europe, ce fut de voir quelque-temps après, en 1724 & 1725, *Philippe V* & *Charles VI*, autrefois ſi acharnés l'un con-

* Ce fait ſe trouve atteſté dans l'hiſtoire civile d'Eſpagne écrite par *Bellando*, imprimée avec la permiſſion du roi d'Eſpagne lui-même; elle doit être dans la bibliothéque des cordeliers à Paris. On peut la lire à la p. 306 de la quatrieme partie. J'en ai la copie entre les mains. Cette perfide de d'*Aubanton*, plus commune qu'on ne croit, eſt connue de plus d'un grand d'Eſpagne, qui l'atteſte.

tre l'autre, maintenant étroitement unis; & les affaires, sorties de leur route naturelle, au point que le ministere de Madrid gouverna une année entiere la cour de Vienne. Cette cour, qui n'avait jamais eu d'autre intention que de fermer à la maison française d'Espagne tout accès dans l'Italie, se laissa entraîner loin de ses propres sentiments, au point de recevoir un fils de *Philippe V* & d'*Elizabeth* de Parme, sa seconde femme, dans cette même Italie, dont on voulait exclure tout français & tout espagnol. L'empereur donna à ce fils puîné de son concurrent, l'investiture de Parme & de Plaisance & du grand-duché de Toscane: quoique la succession de ces états ne fût point ouverte, *Don Carlos* y fut introduit avec six mille espagnols; & il n'en coûta à l'Espagne que deux cents mille pistoles données à Vienne.

CH. II.

Cette faute du conseil de l'empereur ne fut pas au rang des fautes heureuses; elle lui coûta plus cher dans la suite. Tout était étrange dans cet accord; c'était deux maisons ennemies, qui s'unissaient sans se fier l'une à l'autre; c'était les anglais, qui ayant tout fait pour détrôner *Philippe V*, & lui ayant arraché Minorque & Gibraltar, étaient les médiateurs de ce traité; c'était un hollandais, *Ripperda*, devenu duc & tout-puissant en Espagne, qui le signait, & qui fut disgracié après l'avoir signé, & qui alla mourir ensuite dans le royau-

me de Maroc, où il tenta d'établir une religion nouvelle.

Cependant, en France, la régence du duc d'Orléans, que ſes ennemis ſecrets & le bouleverſement général des finances, devaient rendre la plus orageuſe des régences, avait été la plus paiſible & la plus fortunée. L'habitude, que les français avaient priſe, d'obéir ſous *Louis XIV*, fit la ſûreté du régent & la tranquillité publique. La conſpiration, dirigée de loin par le carninal *Albéroni*, & mal tramée en France, fut diſſipée auſſi-tôt que formée. Le parlement, qui, dans la minorité de *Louis XIV*, avait fait la guerre civile pour douze charges de maîtres des requêtes, & qui avait caſſé les teſtaments de *Louis XIII* & de *Louis XIV*, avec moins de formalités que celui d'un particulier, eut à peine la liberté de faire des remontrances, lorſqu'on eut augmenté la valeur numéraire des eſpeces trois fois au-delà du prix ordinaire. Sa marche à pied, de la grand'chambre au Louvre, ne lui attira que les railleries du peuple. L'édit le plus injuſte qu'on ait jamais rendu, celui de défendre à tous les habitants d'un royaume d'avoir, chez ſoi, plus de cinq cents francs d'argent comptant, n'excita pas le moindre mouvement. La diſette entiere des eſpeces dans le public; tout un peuple, en foule, ſe preſſant pour aller recevoir à un bureau quelque monnoie néceſſaire à la vie, en échange d'un

Ch. II. papié décrié dont la France étoit inondée ; plusieurs citoyens écrasés dans cette foule, & leurs cadavres portés par le peuple au palais royal, ne produisirent pas une apparence de sédition. Enfin, ce fameux systême de *Law*, qui semblait devoir ruiner la régence & l'état, soutint, en effet, l'un & l'autre par des conséquences que personne n'avait prévues.

La cupidité qu'il réveilla dans toutes les conditions, depuis le plus bas peuple jusqu'aux magistrats, aux évêques & aux princes, détourna tous les esprits de toute attention au bien public & de toute vue politique & ambitieuse, en les remplissant de la crainte de perdre & de l'avidité de gagner. C'était un jeu nouveau & prodigieux, où tous les citoyens pariaient les uns contre les autres. Des joueurs acharnés ne quittent point leurs cartes pour troubler le gouvernement. Il arriva, par un prestige dont les ressorts ne purent être visibles qu'aux yeux les plus exercés & les plus fins, qu'un systême tout chimérique enfanta un commerce réel, & fit renaître la compagnie des Indes, établie autrefois par le célebre *Colbert*, & ruinée par les guerres. Enfin, s'il y eut beaucoup de fortunes particulieres détruites, la nation devint bientôt plus commerçante & plus riche. Ce systême éclaira les esprits, comme les guerres civiles aiguisent les courages.

Ce fut une maladie épidémique qui se ré-

pandit de France en Hollande & en Angleterre ; elle mérite l'attention de la postérité ; car ce n'était point l'intérêt politique de deux ou trois princes qui bouleversait des nations. Les peuples se précipiterent d'eux-mêmes dans cette folie, qui enrichit quelques familles, & qui en réduisit tant d'autres à la mendicité. Voici quelle fut l'origine de cette démence précédée & suivie de tant d'autres folies.

Système de Law ou Lass.

Un écossais nommé *Jean Law*, que nous nommons *Jean Lass*, * qui n'avait d'autre métier que d'être grand joueur & grand calculateur, obligé de fuir de la grande Bretagne pour un meurtre, avait dès longtemps rédigé le plan d'une compagnie, qui payerait en billets les dettes d'un état, & qui se rembourserait par les profits. Ce système était très-compliqué ; mais réduit à ses justes bornes, il pouvait être très-utile. C'était une imitation de la banque d'Angleterre, & de sa compagnie des Indes. Il proposa cet établissement au duc de Savoie, depuis premier roi de Sardaigne, *Victor-Amédée*, qui répondit qu'il n'était pas assez puissant pour se ruiner. Il le vint proposer

---

* On le dit fils d'un orphevre dans les mémoires infidelles de la régence. On appelle, en anglais, orfevre *Gold-smith*, un dépositaire d'argent, espece d'argent de change.

CH. II. au contrôleur-général *Des Marets ;* mais c'était dans le temps d'une guerre malheureuse où toute confiance était perdue ; & la base de ce systême était la confiance.

Enfin, il trouva tout favorable sous la régence du duc d'Orléans ; deux milliards de dettes à éteindre, une paix qui laissait du loisir au gouvernement, un prince & un peuple amoureux des nouveautés.

Il établit d'abord une banque en son propre nom, en 1716. Elle devint bientôt un bureau-général des recettes du royaume. On y joignit une compagnie du Missisipi, compagnie dont on faisait espérer de grands avantages. Le public, séduit par l'appas du gain, s'empressa d'acheter, avec fureur, les actions de cette compagnie & de cette banque réunies. Les richesses, auparavant resserrées par la défiance, circulerent avec profusion ; les billets doublaient, quadruplaient des richesses. La France fut très-riche en effet par le crédit. Toutes les professions connurent le luxe ; & il passa chez les voisins de la France, qui eurent part à ce commerce.

La banque fut déclarée banque du roi en 1718. Elle se chargea du commerce du Sénégal. Elle acquit le privilege de l'ancienne compagnie des Indes, fondée par le célebre *Colbert*, tombée depuis en décadence, & qui avait abandonné son commerce aux négocians de Saint-Malo. Enfin, elle se char-

gea des fermes générales du royaume. Tout fut donc entre les mains de l'écossais *Lass*, & toutes les finances du royaume dépendirent d'une compagnie de commerce. Ch. II.

Cette compagnie paraissant établie sur de si vastes fondements, ses actions augmenterent vingt fois au-delà de leur premiere valeur. Le duc d'Orléans fit, sans doute, une grande faute d'abandonner le public à lui-même. Il était aisé, au gouvernement, de mettre un frein à cette frénésie; mais l'avidité des courtisans & l'espérance de profiter de ce désordre, empêcherent de l'arrêter. Les variations fréquentes dans le prix de ces effets produisirent à des hommes inconnus des biens immenses: plusieurs, en moins de six mois, devinrent plus riches que beaucoup de princes. *Lass*, séduit lui-même par son systême, & ivre de l'ivresse publique & de la sienne, avait fabriqué tant de billets, que la valeur chimérique des actions valait, en 1719, quatre-vingt fois tout l'argent qui pouvait circuler dans le royaume. Le gouvernement remboursa, en papier, tous les rentiers de l'état.

Le régent ne pouvait plus gouverner une machine si immense, si compliquée, & dont le mouvement rapide l'entraînait malgré lui. Les anciens financiers & les gros banquiers réunis épuiserent la banque royale, en tirant, sur elle, des sommes considérables. Chacun chercha à convertir ses

Ch. II.

billets en especes : mais la disproportion était énorme. Le crédit tomba tout d'un coup ; le régent voulut le ranimer par des arrêts, qui l'anéantirent. On ne vit plus que du papier ; une misere réelle commençait à succéder à tant de richesses fictices. Ce fut alors qu'on donna la place de contrôleur-général des finances à *Lass*, précisément dans le temps qu'il était impossible qu'il la remplit ; c'était en 1720, époque de la subversion de toutes les fortunes des particuliers, & des finances du royaume. On le vit, en peu de temps, d'écossais devenir français par la naturalisation ; de protestant, catholique ; d'aventurier, seigneur des plus belles terres ; & de banquier, ministre d'état. Je l'ai vu arriver dans les salles du palais royal, suivi des ducs & pairs, de maréchaux de France, & d'évêques. Le désordre était au comble. Le parlement de Paris s'opposa autant qu'il le put à ces innovations, & il fut exilé à Pontoise. Enfin, dans la même année, *Lass*, chargé de l'exécration publique, fut obligé de fuir du pays qu'il avait voulu enrichir, & qu'il avait bouleversé. Il partit dans une chaise de poste que lui prêta le duc de *Bourbon Condé*, n'emportant avec lui que deux mille louis d'or, presque le seul reste de son opulence passagere.

Duc d'Orléans encore calomnié.

Les libelles de ce temps-là accusent le régent de s'être emparé de tout l'argent du royaume, pour les vues de son ambition ;

tion ; & il eſt certain qu'il eſt mort endetté de ſept millions exigibles. On accuſait *Laſs* d'avoir fait paſſer pour ſon profit les eſpeces de la France dans les pays étrangers. Il a vécu quelques-temps à Londres des libéralités du marquis de *Laſſay*, & eſt mort à Veniſe dans un état à peine au-deſſus de l'indigence. J'ai vu ſa veuve à Bruxelles, auſſi humiliée qu'elle avait été fiere & triomphante à Paris. De telles révolutions ne ſont pas les objets les moins utiles de l'hiſtoire. CH. II.

Pendant ce temps, la peſte déſolait la Provence. On avait la guerre avec l'Eſpagne. La Bretagne était prête à ſe ſoulever. Il s'était formé des conſpirations contre le régent ; & cependant, il vint à bout, preſque ſans peine, de tout ce qu'il voulut, au-dehors & au-dedans. Le royaume était dans une confuſion qui faiſait tout craindre, & cependant, ce fut le regne des plaiſirs & du luxe. Peſte en Provence.

Il fallut, après la ruine du ſyſtême de *Laſs*, réformer l'état ; on fit un recenſement de toutes les fortunes des citoyens, ce qui était une entrepriſe non moins extraordinaire que le ſyſtême : ce fut l'opération de la finance, & l'injuſtice la plus grande & la plus difficile qu'on ait jamais faite chez aucun peuple. On la commença vers la fin de 1721. Elle fut imaginée, rédigée & conduite par quatre * freres, qui, juſques-là, n'avaient point eu de part principale aux affaires publiques, & qui, par Viſa.

* Les freres *Paris*.

Ch. II.

leur génie & par leur travaux, mériterent qu'on leur confiât la fortune de l'état. Il établirent assez de bureaux de maîtres des requêtes, & d'autres juges; ils formerent un ordre assez sûr & assez net, pour que le cahos fût débrouillé; cinq cents onze mille & neuf citoyens, la plupart peres de famille, porterent leur fortune en papier à ce tribunal. Toutes ces dettes innombrables furent liquidées, à seize cents trente-un millions numéraires effectifs en argent, dont l'état fut chargé. C'est ainsi que finit ce jeu prodigieux de la fortune, qu'un étranger inconnu avait fait jouer à toute une nation*.

Après la destruction de ce vaste édifice de *Lass*, si hardiment conçu, & qui écrasa son

* L'historien de la régence & celui du duc d'Orléans, parlent de cette grande affaire avec aussi peu de connaissance que de toutes les autres; ils disent que le contrôleur-général M. de *la Houssaie*, était chambellan du duc d'Orléans: ils prennent un écrivain obscur, nommé *La Jonchere*, pour *La Jonchere* le trésorier des guerres. Ce sont des livres de Hollande. Vous trouverez dans une continuation de l'histoire universelle de *Benigne Bossuet*, imprimée en 1738, chez *l'Honoré*, à Amsterdam, que le duc de *Bourbon-Condé*, premier ministre après le duc d'Orléans, *fit bâtir le château de Chantilli, de fond en comble, du produit des actions.* Vous y verrez que *Lass* avait vingt millions sur la banque d'Angleterre: autant de lignes, autant de mensonges.

architecte, il resta pourtant de ses débris une compagnie des Indes, qui devint, quelque-temps après, la rivale de celles de Londres & d'Amsterdam. Ch. II.

La fureur du jeu des actions, qui avait saisi les français, anima aussi les hollandais & les anglais. Ceux qui avaient observé en France les ressorts par lesquels tant de particuliers avaient élevé des fortunes si rapides & si immenses, sur la crédulité & sur la misere publique, porterent dans Amsterdam, dans Rotterdam, dans Londres, le même artifice & la même folie. On parle encore avec étonnement de ces temps de démence, & de ce fléau politique; mais qu'il est peu considérable en comparaison des guerres civiles, & de celles de religion, qui ont si long-temps ensanglanté l'Europe, & des guerres de peuple à peuple, ou plutôt de prince à prince, qui dévastent tant de contrées! Il se trouva dans Londres & dans Rotterdam des charlatans qui firent des dupes. On créa des compagnies & des commerces imaginaires. Amsterdam fut bientôt désabusé. Rotterdam fut ruiné pour quelque-temps. Londres fut bouleversé pendant l'année 1720. Il résulta de cette manie, en France & en Angleterre, un nombre prodigieux de banqueroutes, de fraudes, de vols publics & particuliers, & toute la dépravation de mœurs que produit une cupidité effrénée.

CHAPITRE TROISIEME.

SUITE

DU TABLEAU DE L'EUROPE.

CARDINAUX DUBOIS ET FLEURY.

ABDICATION DE VICTOR-AMÉDÉE, &c.

IL ne faut pas paſſer ſous ſilence le miniſtere du cardinal *Dubois*. C'était le fils d'un apothicaire de Brive-la-gaillarde, dans le fond du Limouſin. Il avait commencé par être inſtituteur du duc d'Orléans, & enſuite, en ſervant ſon éleve dans ſes plaiſirs, il en acquit la confiance : un peu d'eſprit, beaucoup de débauche, de la ſoupleſſe, & ſur-tout le goût de ſon maître pour la ſingularité, firent ſa prodigieuſe fortune : ſi ce cardinal, premier miniſtre, avait été un homme grave, cette fortune aurait excité l'indignation, mais elle ne fut qu'un ridicule Le duc d'Orléans ſe jouait de ſon premier miniſtre, & reſſemblait à ce pape qui fit ſon porte-ſinge cardinal. Tout ſe tournait en gaieté & en plaiſanterie dans la régence du duc d'Orléans : c'était le même eſprit que du temps de la fronde, à la guer-

re civile près ; c'était le véritable eſprit de la nation que le régent avait fait renaître après la ſévere triſteſſe des dernieres années de *Louis XIV*. CH. III.

Le cardinal *Dubois* mourut d'une ſuite de ſes débauches. Il trouva un expédient pour n'être pas fatigué dans ſes derniers moments par des pratiques de religion, dont on ſait qu'il faiſait peu de cas. Il prétexta qu'il y avait pour les cardinaux un cérémonial particulier, & qu'un cardinal ne recevait pas l'extrême-onction & le viatique comme un autre homme. Le curé de Verſailles alla aux informations, & pendant ce temps, *Dubois* mourut. Nous rîmes de ſa mort comme de ſon miniſtere : tel était le caractere de la nation.

Le cardinal Dubois meurt ſans vouloir recevoir ſes ſacrements.

Le duc d'Orléans prit alors le titre de premier miniſtre, parce que le roi, étant majeur, il n'y avait plus de régence ; mais il ſuivit bientôt ſon cardinal. C'était un prince à qui on ne pouvait reprocher que ſon goût ardent pour les plaiſirs & pour les nouveautés.

1723. Décemb.

De toute la race de *Henri IV*, *Philippe* d'Orléans, fut celui qui lui reſſembla le plus; il en avait la valeur, la bonté, l'indulgence, la gaieté, la facilité, la franchiſe avec un eſprit plus cultivé. Sa phyſionomie, incomparablement plus gracieuſe, était cependant celle de *Henri IV*. Il ſe plaiſait quelquefois à mettre une fraiſe, & alors c'était *Henri IV* embelli.

Ch. III. Le duc de *Bourbon-Condé* lui ſuccéda, à l'inſtant même, dans le miniſtere. Sa ſeule intrigue fut d'en faire dreſſer, ſans délai, la patente, & de la faire ſigner au roi, en lui apprenant la mort du duc d'Orléans. Mais ce fut toujours le ſort des *Condés* de céder à des prêtres. *Henri de Condé* avait été accablé par le cardinal de *Richelieu*, le grand *Condé* empriſonné par le cardinal *Mazarin*, & le duc de *Bourbon* fût exilé par le cardinal de *Fleuri*.

S'il y a jamais eu quelqu'un d'heureux ſur la terre, c'était, ſans doute, le cardinal de *Fleuri* *. On le regarda comme un homme des plus aimables, & de la ſociété la plus délicieuſe, juſqu'à l'âge de ſoixante-treize ans; & lorſqu'à cet âge, où tant de vieillards ſe retirent du monde, il eut pris en main le gouvernement, il fut regardé comme un des plus ſages. Depuis 1726 juſqu'à 1742, tout lui

---

* Le régent, en 1722, avait fait le cardinal *Dubois* premier miniſtre. Où le compilateur des mémoires de *Maintenon* a-t-il pris que *Louis XIV*, ayant donné un petit bénéfice, en 1692, à cet abbé *Dubois*, alors obſcur, avait dit de lui : *Il ne s'attache point aux femmes qu'il aime; s'il boit, il ne s'enivre pas; & s'il joue, il ne perd jamais?* Voilà de ſingulieres raiſons pour donner un bénéfice. Peut-on faire parler ainſi *Louis XIV*? & ce monarque jettait-il la vue ſur l'abbé *Dubois*? D'ailleurs, l'abbé *Dubois* n'était ni joueur, ni buveur.

prospéra. Il conserva jusqu'à près de quatre-vingt-dix ans une tête saine, libre & capable d'affaires.

Quand on songe que de mille contemporains, il y en a très-rarement un qui parvienne à cet âge, on est obligé d'avouer que le cardinal de *Fleuri* eut une destinée unique. Si sa grandeur fut singuliere, en ce qu'ayant commencé si tard, elle dura si long-temps sans aucun nuage, sa modération & la douceur de ses mœurs ne le furent pas moins. On sait qu'elles étaient les richesses & la magnificence du cardinal d'*Amboise*, qui aspirait à la tiare; & la simplicité arrogante de *Ximénès*, qui levait des armées à ses dépens, & qui, vêtu en moine, disait qu'avec son cordon il conduisait les grands d'Espagne : on connaît le faste royal de *Richelieu*, les richesses prodigieuses accumulées par *Mazarin*. Il restait au cardinal de *Fleuri* la distinction de la modestie ; il fut simple & économe en tout, sans jamais se démentir. L'élévation manquait à son caractere. Ce défaut tenait à des vertus, qui sont la douceur, l'égalité, l'amour de l'ordre & de la paix : il prouva que les esprits doux & conciliants sont faits pour gouverner les autres.

Il s'était démis, le plutôt qu'il avait pu, de son évêché de Fréjus, après l'avoir libéré de dettes par son économie, & y avoir fait beaucoup de bien par son esprit de conciliation. C'étaient-là les deux parties

Ch. III. dominantes de ſon caractere. La raiſon qu'il allégua à ſes diocéſains, était l'état de ſa ſanté, qui *le mettait déſormais dans l'impuiſſance de veiller à ſon troupeau.* Mais heureuſement il n'avait jamais été malade.

Cet évêché de Fréjus, loin de la cour, dans un pays peu agréable, lui avait toujours déplu. Il diſait que, dès qu'il avait vu ſa femme, il avait été dégoûté de ſon mariage, & il ſigna, dans une lettre de plaiſanterie au cardinal Quirini, *Fleuri, évêque de Fréjus, par l'indignation divine.*

Il ſe démit vers le commencement de 1715. Le maréchal de *Villeroi*, après beaucoup de ſollicitations, obtint de *Louis XIV* qu'il nommât l'évêque de Fréjus précepteur par ſon codicile. Cependant voici comme le nouveau précepteur s'en explique dans une lettre au cardinal *Quirini* :

J'ai regretté plus d'une fois la ſolitude de Fréjus. En arrivant, j'ai appris que le roi était à l'extrêmité, & qu'il m'avait fait l'honneur de me nommer précepteur de ſon petit-fils ; s'il avait été en état de m'entendre, je l'aurais ſupplié de me décharger d'un fardeau qui me fait trembler ; mais après ſa mort, on n'a pas voulu m'écouter ; j'en ai été malade, & je ne me conſole point de la perte de ma liberté.

Il s'en conſola en formant inſenſiblement ſon éleve aux affaires, au ſecret, à la probité, & conſerva, dans toutes les agitations

de la cour, pendant la minorité, la bienveillance du régent, & l'eſtime générale; ne cherchant point à ſe faire valoir, ne ſe plaignant de perſonne, ne s'attirant jamais de refus, n'entrant dans aucune intrigue; mais il s'inſtruiſait en ſecret de l'adminiſtration intérieure du royaume & de la politique étrangere. Il fit deſirer à la France, par la circonſpection de ſa conduite, par la ſéduction aimable de ſon eſprit, qu'on le vît à la tête des affaires. Ce fut le ſecond précepteur qui gouverna la France: il ne prit point le titre de premier miniſtre, & ſe contenta d'être abſolu. Son adminiſtration fut moins conteſtée & moins enviée que celle de *Richelieu* & de *Mazarin* dans les temps les plus heureux de leurs miniſteres. Sa place ne changea rien dans ſes mœurs. On fut étonné que le premier miniſtre fût le plus aimable des courtiſans, & le plus déſintéreſſé. Le bien de l'état s'accorda long-temps avec ſa modération. On avait beſoin de cette paix qu'il aimait, & tous les miniſtres étrangers crurent qu'elle ne ſerait jamais rompue pendant ſa vie.

Il laiſſa tranquillement la France réparer ſes pertes, & s'enrichir par un commerce immenſe, ſans faire aucune innovation, & traitant l'état comme un corps puiſſant & robuſte, qui ſe rétablit de lui-même. *

* Dans quelques livres étrangers, on a confondu ce cardinal de *Fleuri* avec l'abbé *Fleu-*

Ch. III.

Les affaires politiques rentrerent insensiblement dans leur ordre naturel. Heureusement pour l'Europe, le premier ministre d'Angleterre, *Robert Walpole*, était d'un caractere aussi pacifique ; & ces deux hommes continuerent à maintenir presque toute l'Europe dans ce repos, qu'elle goûta depuis la paix d'Utrecht jusqu'en 1733 ; repos qui n'avait été troublé qu'une fois par la guerre passagere de 1718. Ce fut un temps heureux pour toutes les nations, qui, cultivant à l'envi le commerce & les arts, oublierent toutes leurs calamités passées.

Russie & Prusse.

En ces temps-là se formaient deux puissances, dont l'Europe n'avait point entendu parler avant ce siecle. La premiere était la Russie, que le Czar *Pierre-le-Grand* avait tirée de la barbarie. Cette puissance ne consistait, avant lui, que dans des deserts immenses, & dans un peuple sans loix, sans discipline, sans connaissances, tel que de tout temps ont été les Tartares. Il était si étranger à la France, & si peu connu, que lorsqu'en 1668, *Louis XIV* avait reçu une ambassade Moscovite, on célébra par une médailla cet événement, comme l'ambassade des Siamois.

---

ri, auteur de l'histoire de l'église, & des excellents discours qui sont si au-dessus de son histoire. Cet abbé *Fleuri* fut confesseur de *Louis XV*, mais il vécut à la cour inconnu : il avait une modestie vraie ; & l'autre *Fleuri* avait la modestie d'un ambitieux habile.

Cet empire nouveau commença à influer sur toutes les affaires, & à donner des loix au nord, après avoir abattu la Suede. La seconde puissance, établie à force d'art, & sur des fondements moins vastes, était la Prusse. Ses forces se préparaient & ne se déployaient pas encore. CH. III.

La maison d'Autriche était restée à-peu-près dans l'état où la paix d'Utrecht l'avait mise. L'Agleterre conservait sa puissance sur mer, & la Hollande perdait insensiblement la sienne. Ce petit état, puissant par le peu d'industrie des autres nations, tombait en décadence, parce que ses voisins faisaient eux-mêmes le commerce, dont il avait été le maître. La Suede languissait. Le Danemarck était florissant. L'Espagne & le Portugal subsistaient par l'Amérique. L'Italie, toujours faible, était divisée en autant d'états qu'au commencement du siecle, si on excepte Mantoue, devenue patrimoine autrichien.

Abdication de Victor-Amédée, duc de Savoie, &c.

La Savoie donna alors un grand spectacle au monde, & une grande leçon aux souverains. Le roi de Sardaigne, duc de Savoie, ce *Victor-Amédée*, tantôt allié, tantôt ennemi de la France & de l'Autriche, & dont l'incertitude avait passé pour politique, lassé des affaires & de lui-même, abdiqua par un caprice, en 1730, à l'âge de soixante-quatre ans, la couronne qu'il avait portée le premier de sa famille, & se repentit par un autre caprice, un an après. La

Ch. III.

société de sa maîtresse, devenue sa femme, la dévotion & le repos, ne purent satisfaire une ame occupée, pendant cinquante ans, des affaires de l'Europe. Il fit voir quelle est la faiblesse humaine, & combien il est difficile de remplir son cœur sur le trône & hors du trône. Quatre souverains, dans ce siecle, renoncerent à la couronne; *Christine*, *Casimir*, *Philippe V* & *Victor Amédée*. *Philippe V* ne reprit le gouvernement que malgré lui. *Casimir* n'y pensa jamais. *Christine* en fut tentée quelque-temps, par un dégoût qu'elle eut à Rome. *Amédée* seul voulut remonter par la force sur le trône que son inquiétude lui avait fait quitter. La suite de cette tentative est connue. Son fils, *Charles-Emmanuel*, aurait acquis une gloire au-dessus des couronnes, en remettant à son pere celle qu'il tenait de lui, si ce pere seul l'eût redemandée, & si la conjoncture des temps l'eût permis; mais c'était, dit-on, une maîtresse ambitieuse qui voulait régner, & tout le conseil fut forcé d'en prévenir les suites funestes, & de faire arrêter celui qui avait été son souverain. Il mourut depuis en prison. Il est très-faux, que la cour de France voulut envoyer vingt mille hommes, pour défendre le pere contre le fils, comme on l'a dit dans des mémoires de ce temps-là. Ni l'abdication de ce roi, ni sa tentative pour reprendre le sceptre, ni sa prison, ni sa mort, ne causerent le moindre mouvement chez les nations voisines. Ce fut

Emprisonnement & mort de Victor-Amédée.

un terrible événement qui n'eut aucune ſuite.

Tout était paiſible depuis la Ruſſie juſqu'à l'Eſpagne, lorſque la mort d'*Auguſte II*, roi de Pologne, électeur de Saxe, replongea l'Europe dans les diſſenſions & dans les malheurs dont elle eſt ſi rarement exempte. CH. III.

CHAPITRE QUATRIEME.

STANISLAS LESKSINSKI,

DEUX FOIS ROI DE POLOGNE,

ET DEUX FOIS DÉPOSSÉDÉ.

Guerre de 1734. La Lorraine réunie à la France.

LE roi *Staniſlas*, beau-pere de *Louis XV*, déjà nommé roi de Pologne en 1704, fut élu roi en 1733 de la maniere la plus légitime & la plus ſolemnelle. Mais l'empereur *Charles VI* fit procéder à une autre élection, appuyée par ſes armes & par celles de la Ruſſie. Le fils du dernier roi de Pologne, électeur de Saxe, qui avait épouſé une niece de *Charles VI*, l'emporta ſur ſon concurrent. Ainſi la maiſon d'Autriche, qui n'avait pas eu le pouvoir de ſe con-

Ch. IV. ſerver l'Eſpagne & les Indes occidentales ; & qui, en dernier lieu, n'avait pu même établir une compagnie de commerce à Oſtende, eut le crédit d'ôter la couronne de Pologne au beau-pere de *Louis XV*. La France vit renouveller ce qui était arrivé au prince *de Conty*, qui, ſolemnellement élu, mais n'ayant ni argent ni troupes, & plus recommandé que ſoutenu, perdit le royaume où il avait été appellé.

Le roi *Staniſlas* alla à Dantzick ſoutenir ſon élection. Le grand nombre, qui l'avait choiſi, céda bientôt au petit nombre qui lui était contraire. Ce pays, où le peuple eſt eſclave, où la nobleſſe vend ſes ſuffrages, où il n'y a jamais dans le tréſor public de quoi entretenir les armées, où les loix ſont ſans vigueur, où la liberté ne produit que des diviſions ; ce pays, dis-je, ſe vantait en vain d'une nobleſſe belliqueuſe, qui peut monter à cheval au nombre de cent mille hommes. Dix mille ruſſes firent d'abord diſparaître tout ce qui était aſſemblé en faveur de *Staniſlas*. La nation polonaiſe, qui, un ſiecle auparavant, regardait les ruſſes avec mépris, était alors intimidée & conduite par eux. L'empire de Ruſſie était devenu formidable, depuis que *Pierre-le-Grand* l'avait formé. Dix mille eſclaves ruſſes diſciplinés diſperſerent toute la nobleſſe de Pologne ; & le roi *Staniſlas*, renfermé dans la ville de Dantzick, y fut bientôt aſſiégé par une armée de ruſſes.

L'empereur d'Allemagne, uni avec la Russie, était sûr du succès. Il eût fallu, pour tenir la balance égale, que la France eût envoyé par mer une nombreuse armée : mais l'Angleterre n'aurait pas vu ces préparatifs immenses sans se déclarer. Le cardinal de *Fleuri*, qui menaçait l'Angleterre, ne voulut, ni avoir la honte d'abandonner entiérement le roi *Stanislas*, ni hasarder de grandes forces pour le secourir. Il fit partir une escadre avec quinze cents hommes, commandés par un brigadier. Cet officier ne crut pas que sa commission fût sérieuse : il jugea, quand il fut près de Dantzick, qu'il sacrifierait sans fruit ses soldats ; & il alla relâcher en Danemarck. Le comte de *Plélo*, ambassadeur de France auprès du roi de Danemarck, vit avec indignation cette retraite, qui lui paraissait humiliante. C'était un jeune homme, qui joignait à l'étude des belles-lettres & de la philosophie, des sentiments héroïques, dignes d'une meilleure fortune. Il résolut de secourir Dantzick contre une armée avec cette petite troupe, ou d'y périr. Il écrivit, avant de s'embarquer, une lettre à l'un des secrétaires d'état, laquelle finissait par ces mots : » je suis sûr que je n'en reviendrai » pas ; je vous recommande ma femme & » mes enfants « Il arriva à la rade de Dantzick, débarqua & attaqua l'armée russe ; il y périt percé de coups, comme il l'avait prévu. Sa lettre arriva avec la nouvelle de

Le cardinal de Fleuri envoie quinze cents français contre trente mille russes.

Ch. IV.

sa mort. Dantzick fut pris ; l'ambassadeur de France auprès de la Pologne, qui était dans cette place, fut prisonnier de guerre, malgré les privileges de son caractere. Le roi *Stanislas* vit sa tête mise à prix par le général des russes, le comte de *Munik*, dans la ville de Dantzick, dans un pays libre, dans sa propre patrie, au milieu de la nation qui l'avait élu suivant toutes les loix. Il fut obligé de se déguiser en matelot, & n'échappa qu'à travers les plus grands dangers. Remarquons ici que ce comte maréchal de *Munik*, qui le poursuivait si cruellement, fut quelque-temps après relégué en Sibérie, où il vécut vingt ans dans une extrême misere, pour reparaître ensuite avec éclat. Telle est la vicissitude des grandeurs.

La tête du roi Stanislas mise à prix.

A l'égard des quinze cents français qu'on avait si imprudemment envoyés contre une armée entiere de russes, ils firent une capitulation honorable : mais un navire de Russie ayant été pris dans ce temps-là même, par un vaisseau du roi de France, les quinze cents hommes furent transportés & retenus auprès de Pétersbourg : ils pouvaient s'attendre à être inhumainement traités dans un pays qu'on avait regardé comme barbare au commencement du siecle. L'impératrice *Anne* régnait alors ; elle traita les officiers comme des ambassadeurs, & fit donner aux soldats des rafraîchissements & des habits. Cette générosité inouie jusqu'alors, était en même-temps l'effet du prodigieux

Les prisonniers français traités à Pétersbourg avec une générosité inouie

changement que le czar *Pierre* avait fait dans la cour de Ruſſie, & une eſpece de vengeance noble que cette cour voulait prendre des idées déſavantageuſes ſous leſquelles l'ancien préjugé des nations l'enviſageait encore.

Le miniſtere de France eût entiérement perdu cette réputation néceſſaire au maintien de la grandeur, ſi elle n'eût tiré vengeance de l'outrage qu'on lui avait fait en Pologne; mais cette vengeance n'était rien, ſi elle n'était pas utile. L'éloignement des lieux ne permettait pas qu'on ſe portât ſur les moſcovites; & la politique voulait que la vengeance tombât ſur l'empereur. On l'exécuta efficacement en Allemagne & en Italie. La France s'unit avec l'Eſpagne & la Sardaigne. Ces trois puiſſances avaient leurs intérêts divers, qui tous concouraient au même but, d'affaiblir l'Autriche.

Les ducs de Savoie avaient depuis longtemps accru petit-à-petit leurs états, tantôt en donnant des ſecours aux empereurs, tantôt en ſe déclarant contr'eux. Le roi *Charles-Emmanuel* eſpérait le Milanais; & il lui fut promis par les miniſtres de Verſailles & de Madrid. Le roi d'Eſpagne *Philippe V*, ou plutôt la reine *Elizabeth* de Parme ſon épouſe, eſpérait pour ſes enfants de plus grands établiſſements que Parme & Plaiſance. Le roi de France n'enviſageait aucun avantage pour lui que ſa propre gloire, l'abaiſſement de ſes ennemis & le ſuccès de ſes alliés.

CH. IV. Perſonne ne prévoyait alors que la Lorraine dût être le fruit de cette guerre : on eſt preſque toujours mené par les événements, & rarement on les dirige. Jamais négociation ne fut plus promptement terminée, que celle qui uniſſait ces trois monarques.

L'Angleterre & la Hollande, accoutumées depuis long-temps à ſe déclarer pour l'Autriche contre la France, l'abandonnerent en cette occaſion. Ce fut le fruit de cette réputation d'équité & de modération, que la cour de France avait acquiſe. L'idée de ſes vues pacifiques & dépouillées d'ambition, enchaînait encore ſes ennemis naturels, lors même qu'elle faiſait la guerre ; & rien ne fit plus d'honneur au miniſtere, que d'être parvenu à faire comprendre à ces puiſſances que la France pouvait faire la guerre à l'empereur ſans alarmer la liberté de l'Europe. Tous les potentats regarderent donc tranquillement ſes ſuccès rapides. Une armée de français fut maîtreſſe de la campagne ſur le Rhin, & les troupes de France, d'Eſpagne & de Savoie jointes enſemble, furent les maîtreſſes de l'Italie. Le maréchal de *Villars*, déclaré généraliſſime des armées françaiſe, eſpagnole & piémontaiſe, finit ſa glorieuſe carriere à quatre-vingt-deux ans, après avoir pris Milan. Le maréchal de *Coigni*, ſon ſucceſſeur, gagna deux batailles, tandis que le duc de *Montemar*, général des eſpagnols, remporta une victoire dans le royaume de

1734. Mort du maréchal de Villars.

Naples, à Bitonto, dont il eut le surnom. C'est une récompense que la cour d'Espagne donne souvent, à l'exemple des anciens romains. *Don Carlos*, qui avait été reconnu prince héréditaire de Toscane, fut bientôt roi de Naples & de Sicile. Ainsi l'empereur *Charles VI* perdit presque toute l'Italie, pour avoir donné un roi à la Pologne ; & un fils du roi d'Espagne eut en deux campagnes ces deux Siciles, prises & reprises tant de fois auparavant, & l'objet continuel de l'attention de la maison d'Autriche pendant plus de deux siecles.

Seule guerre en Italie dont la fin ait été heureuse pour la France.

Cette guerre d'Italie est la seule qui se soit terminée avec un succès solide pour les français depuis *Charlemagne*. La raison en est, qu'ils avaient pour eux le gardien des Alpes, devenu le plus puissant prince de ces contrées ; qu'ils étaient secondés des meilleures troupes d'Espagne, & que les armées furent toujours dans l'abondance.

L'empereur fut alors trop heureux de recevoir des conditions de paix que lui offrait la France victorieuse. Le cardinal de *Fleuri*, ministre de France, qui avait eu la sagesse d'empêcher l'Angleterre & la Hollande de prendre part à cette guerre, eut aussi celle de la terminer heureusement sans leur intervention.

Par cette paix, *don Carlos* fut reconnu roi de Naples & de Sicile. L'Europe était déjà accoutumée à voir donner & changer des états. On assigna à *François*, duc de Lor-

raine, gendre de l'empereur *Charles VI*; l'héritage des *Médicis* qu'on avait auparavant accordé à *don Carlos*; & le dernier grand-duc de Toſcane, près de ſa fin, demandait *ſi on ne lui donnerait pas un troiſieme héritier, & quel enfant l'Empire & la France voulaient lui faire.* Ce n'eſt pas que le grand-duché de Toſcane ſe regardât comme un fief de l'empire; mais l'empereur le regardait comme tel, auſſi-bien que Parme & Plaiſance, revendiqué toujours par le ſaint ſiege, & dont le dernier duc de Parme avait fait hommage au pape, tant les droits changent ſelon les temps. Par cette paix, ces duchés de Parme & Plaiſance, que les droits du ſang donnaient à *don Carlos*, fils de *Philippe V*, & d'une princeſſe de Parme, furent cédés à l'empereur *Charles VI* en propriété.

Le roi de Sardaigne, duc de Savoie, qui avait compté ſur le Milanais, auquel ſa maiſon, toujours agrandie par degrés, avait depuis long-temps des prétentions, n'en obtint qu'une petite partie, comme le Novarois, le Tortonois, les fiefs des Langhes. Il tirait ſes droits ſur le Milanais, d'une fille de *Philippe II*, roi d'Eſpagne, dont il deſcendait. La France avait auſſi ſes anciennes prétentions, par *Louis XII*, héritier naturel de ce duché. *Philippe V* avait les ſiennes, par les inféodations renouvellées à quatre rois d'Eſpagne ſes prédéceſſeurs. Mais toutes ces prétentions céderent à la conve-

nance & au bien public. L'empereur garda le Milanais : ce n'eſt pas un fief dont il doive toujours donner l'inveſtiture : c'était originairement le royaume de Lombardie annexé à l'Empire, devenu enſuite un fief ſous les *Viſcomtis* & ſous les *Sforces* ; & aujourd'hui c'eſt un état appartenant à l'empereur ; état démembré, à la vérité, mais qui, avec la Toſcane & Mantoue, rend la maiſon impériale très-puiſſante en Italie.

Par ce traité, le roi *Staniſlas* renonçait au royaume qu'il avait eu deux fois, & qu'on n'avait pu lui conſerver ; il gardait le titre de roi. Il lui fallait un autre dédommagement ; & ce dédommagement fut pour la France encore plus que pour lui. Le cardinal de *Fleuri* ſe contenta d'abord du Barrois, que le duc de Lorraine devait donner au roi *Staniſlas*, avec la réverſion à la couronne de France ; & la Lorraine ne devait être cédée que lorſque ſon duc ſerait en pleine poſſeſſion de la Toſcane. C'était faire dépendre cette ceſſion de la Lorraine de beaucoup de haſards. C'était peu profiter des plus grands ſuccès & des conjonctures les plus favorables. Le garde-des-ſceaux *Chauvelin* encouragea le cardinal de *Fleuri* à ſe ſervir de ſes avantages : il demanda la Lorraine aux mêmes conditions que le Barrois, & il l'obtint.

Il n'en coûta que quelque argent comptant, & une penſion de trois millions cinq cents mille livres, faite au duc *François*,

jusqu'à ce que la Toscane lui fût échue.

CH. IV. Ainsi la Lorraine fut réunie à la couronne irrévocablement : réunion tant de fois inutilement tentée. Par-là un roi polonais fut transplanté en Lorraine ; & cette province eut, pour la derniere fois, un souverain résidant chez elle, & il la rendit heureuse. La maison régnante des princes lorrains devint souveraine de la Toscane. Le second fils du roi d'Espagne fut transféré à Naples. On aurait pu renouveller la médaille de Trajan, *regna assignata, les trônes donnés.*

Tout resta paisible entre les princes chrétiens, si on en excepte les querelles naissantes de l'Espagne & de l'Angleterre pour le commerce de l'Amérique. La cour de France continua d'être regardée comme l'arbitre de l'Europe.

L'empereur faisait la guerre aux turcs, sans consulter l'Empire ; cette guerre fut malheureuse : *Louis XV* le tira de ce précipice par sa médiation ; & M. de *Villeneuve*, son ambassadeur à la porte Ottomane, alla en Hongrie conclure, en 1739, avec le grand-visir, la paix dont l'empereur avait besoin.

Presque dans le même-temps il pacifiait l'état de Genes, menacé d'une guerre civile ; il soumit & adoucit, pour un temps, les Corses, qui avaient secoué le joug de Genes. Le même ministere étendait ses soins sur Geneve, & appaisait une guerre civile élevée dans ses murs.

Il interposait sur-tout ses bons offices entre l'Espagne & l'Angleterre, qui commençaient à se faire sur mer une guerre plus ruineuse que les droits qu'elles se disputaient n'étaient avantageux. On avait vu le même gouvernement, en 1735, employer sa médiation entre l'Espagne & le Portugal : aucun voisin n'avait à se plaindre de la France, & toutes les nations la regardaient comme leur médiatrice & leur mere commune. Cette gloire & cette félicité ne furent pas de longue durée.

CHAPITRE CINQUIEME.

MORT DE L'EMPEREUR CHARLES VI.

La succession de la maison d'Autriche disputée par quatre puissances. La reine d'Hongrie reconnue dans tous les états de son pere. La Silésie prise par le roi de Prusse.

L'EMPEREUR *Charles VI* mourut au mois d'Octobre 1740, à l'âge de cinquante-cinq ans. Si la mort du roi de Pologne, *Auguste II*, avait causé de grands mouvements, celle de *Charles VI*, dernier prince de la maison d'Autriche, devait entraîner bien d'autres révolutions. L'héritage de cette maison semblait sur-tout devoir être déchiré ; il

CH. V. s'agiſſait de la Hongrie & de la Bohême ; royaumes long-temps électifs, que les princes autrichiens avaient rendus héréditaires ; de la Suabe autrichienne, appellée Autriche antérieure ; de la haute & baſſe-Autriche, conquiſes au treizieme ſiecle ; de la Stirie, de la Carinthie, de la Carniole, de la Flandre, du Burgau, des quatre villes foreſtieres, du Briſgau, du Frioul, du Tirol, du Milanez, du Mantouan, du duché de Parme. A l'égard de Naples & de Sicile, ces deux royaumes étaient entre les mains de *don Carlos*, fils du roi d'Eſpagne *Philippe V*.

Marie-Thérèſe, fille ainée de *Charles VI*, ſe fondait ſur le droit naturel qui l'appellait à l'héritage de ſon pere, ſur une pragmatique ſolemnelle qui confirmait ce droit, & ſur la garantie de preſque toutes les puiſſances. *Charles-Albert*, électeur de Baviere, demandait la ſucceſſion en vertu d'un teſtament de l'empereur *Ferdinand I*, frere de *Charles-Quint*.

Auguſte III, roi de Pologne, électeur de Saxe, alléguait des droits plus récents, ceux de ſa femme même, fille ainée de l'empereur *Joſeph*, frere ainé de *Charles VI*.

Le roi d'Eſpagne étendait ſes prétentions ſur tous les états de la maiſon d'Autriche, en remontant à la femme de *Philippe II*, fille de l'empereur *Maximilien II*. *Philippe V* deſcendait de cette princeſſe par ſes femmes. *Louis XV* aurait pu prétendre à cette ſucceſſion, à d'auſſi juſtes titres que perſonne,

ne, puiſqu'il deſcendait en droite ligne de la branche ainée maſculine d'Autriche par la femme de *Louis XIII* & par celle de *Louis XIV*; mais il lui convenait plus d'être arbitre & protecteur que concurrent; car il pouvait alors décider de cette ſucceſſion & de l'empire, de concert avec la moitié de l'Europe; mais s'il y eût prétendu, il aurait eu l'Europe à combattre. Cette cauſe de tant de têtes couronnées fut plaidée dans tout le monde chrétien, par des mémoires publics; tous les princes, tous les particuliers y prenaient intérêt; on s'attendait à une guerre univerſelle; mais ce qui confondit la politique humaine, c'eſt que l'orage commença d'un côté où perſonne n'avait tourné les yeux.

CH. V.

Du Royaume de Pruſſe.

Un nouveau royaume s'était élevé au commencement de ce ſiecle: l'empereur *Léopold*, uſant du droit que ſe ſont toujours attribué les empereurs d'Allemagne de créer des rois, avait érigé, en 1701, la Pruſſe ducale en royaume, en faveur de l'électeur de Brandebourg *Frédéric-Guillaume*. La Pruſſe n'était encore qu'un vaſte déſert; mais *Frédéric-Guillaume II*, ſon ſecond roi, qui avait une politique différente de celle des princes de ſon temps, dépenſa près de vingt-cinq millions de notre monnoie à faire défricher ſes terres, à bâtir des villages, & à les peupler: il y fit venir des familles de Suabe & de Franconie; il y attira plus de ſeize mille émigrants de Saltsbourg, leur fourniſſant à tous de quoi

Ch. V.

Economie du second roi de Prusse.

s'établir & de quoi travailler. En se formant ainsi un nouvel état, il créait, par une économie singuliere, une puissance d'une autre espece : il mettait tous les mois environ quarante mille écus d'Allemagne en réserve, tantôt plus, tantôt moins, ce qui lui composa un trésor immense en vingt-huit années de regne. Ce qu'il ne mettait pas dans ses coffres lui servait à former une armée d'environ soixante & dix mille hommes choisis, qu'il disciplina lui-même d'une maniere nouvelle, sans néanmoins s'en servir. Mais son fils, *Frédéric III*, fit usage de tout ce que le pere avait préparé. Il prévit la confusion générale, & ne perdit pas un moment pour en profiter. Il prétendait en Silésie quatre duchés. Ses aïeux avaient renoncé à toutes leurs prétentions par des transactions réitérées, parce qu'ils étaient faibles ; il se trouva puissant, & il les réclama.

Déjà la France, l'Espagne, la Baviere, la Saxe se remuaient pour faire un empereur. La Baviere pressait la France de lui procurer au moins un partage de la succession autrichienne. L'électeur réclamait tous ces héritages par ses écrits ; mais il n'osait les demander tous entiers par ses ministres. Cependant, *Marie-Thérese*, épouse du grand duc de Toscane *François* de Lorraine, se mit d'abord en possession de tous les domaines qu'avait laissés son pere ; elle reçut les hommages des états d'Autriche à Vienne, le sept novembre 1740. Les provinces d'Italie, la

Bohême, lui firent leurs ferments par leurs députés : elle gagna fur-tout l'efprit des hongrois en fe foumettant à prêter l'ancien ferment du roi *André II*, fait l'an 1222. *Si moi ou quelques-uns de mes fucceffeurs en quelque temps que ce foit veut enfreindre vos privileges, qu'il vous foit permis, en vertu de cette promeffe, à vous & à vos defcendants, de vous défendre, fans pouvoir être traité de rebelles.*

CH. V.

Serment fingulier & qui ne devait pas l'être.

Plus les aïeux de l'archiducheffe-reine avaient montré d'éloignement pour l'exécution de tels engagements, plus auffi la démarche prudente dont je viens de parler, rendit cette princeffe extrêmement chere aux hongrois. Ce peuple, qui avait toujours voulu fecouer le joug de la maifon d'Autriche, embraffa celui de *Marie-Thérefe*; & après deux cents ans de féditions, de haines & de guerres civiles, il paffa tout-d'un-coup à l'adoration. La reine ne fut couronnée à Presbourg que quelques mois après, le 24 Juin 1741. Elle n'en fut pas moins fouveraine; elle l'était déjà de tous les cœurs par une affabilité populaire que fes ancêtres avaient rarement exercée; elle bannit cette étiquette & cette morgue qui peuvent rendre le trône odieux, fans le rendre plus refpectable. L'archiducheffe, fa tante, gouvernante des pays-bas, n'avait jamais mangé avec perfonne. *Marie-Thérefe* admettait à fa table toutes les dames & tous les officiers de diftinction : les députés des

Qualités de Marie-Thérefe.

états lui parlaient librement ; jamais elle ne refusa d'audience, & jamais on n'en sortit mécontent d'elle.

CH. V.

Son premier soin fut d'assurer au grand duc de Toscane son époux, le partage de toutes ses couronnes sous le nom de *Co-Régent*, sans perdre en rien sa souveraineté, & sans enfreindre la pragmatique-sanction ; elle se flattait dans ces premiers moments, que les dignités, dont elle ornait ce prince, lui préparaient la couronne impériale ; mais cette princesse n'avait point d'argent, & ses troupes très-diminuées étaient dispersées dans ses vastes états.

Frédéric III, roi de Prusse.

Le roi de Prusse lui fit proposer alors qu'elle lui cédât la basse Silésie, & lui offrit son crédit, son secours, ses armes, avec cinq millions de nos livres, pour lui garantir tout le reste, & donna l'empire à son époux. Des ministres habiles prévirent que si la reine d'Hongrie refusait de telles offres, l'Allemagne serait bientôt bouleversée ; mais le sang de tant d'empereurs, qui coulait dans les veines de cette princesse, ne lui laissa pas seulement l'idée de démembrer son patrimoine ; elle était impuissante & intrépide. Le roi de Prusse voyant qu'en effet cette puissance n'était alors qu'un grand nom, & que l'état où était l'Europe, lui donnerait infailliblement des alliés, marcha en Silésie au milieu du mois de décembre 1740.

On voulut mettre sur ses drapeaux cette

devise : *Pro Deo & Patria* : il raya *pro Deo*, disant qu'il ne fallait point ainsi mêler le nom de DIEU dans les querelles des hommes, & qu'il s'agissait d'une province, & non de religion. Il fit porter devant son régiment des gardes l'aigle romaine déployée en relief au haut d'un bâton doré : cette nouveauté lui imposait la nécessité d'être invincible. Il harangua son armée pour ressembler en tout aux anciens romains. Entrant ensuite en Silésie, il s'empara de presque toute cette province, dont on lui avait refusé une partie ; mais rien n'était encore décidé. Le général *Neuperg* vint avec environ vingt quatre mille autrichiens au secours de cette province déjà envahie : il mit le roi de Prusse dans la nécessité de donner bataille à Molvitz, près de la riviere de Neiss. On vit alors ce que valait l'infanterie prussienne : la cavalerie du roi moins forte de près de moitié que l'autrichienne, fut entiérement rompue : la premiere ligne de son infanterie fut prise en flanc ; on crut la bataille perdue ; tout le bagage du roi fut pillé ; & ce prince, en danger d'être pris, fut entraîné loin du champ de bataille par tous ceux qui l'environnaient. La seconde ligne de l'infanterie rétablit tout par cette discipline inébranlable à laquelle les soldats prussiens sont accoutumés, par ce feu continuel qu'ils font, en tirant cinq coups au moins par minute, & chargeant leurs fusils avec leurs baguettes de fer en un moment.

Démarches singulieres.

Bataille de Molvitz.

La bataille fut gagnée : & cet événement devint le ſignal d'un embraſement univerſel.

CH. V.

CHAPITRE SIXIEME.

Le roi de France s'unit aux rois de Pruſſe & de Pologne pour faire élire empereur l'électeur de Baviere, Charles Albert. Ce prince eſt déclaré lieutenant-général du roi de France. Son élection, ſes ſuccès, & ſes pertes rapides.

L'EUROPE crut que le roi de Pruſſe était déjà d'accord avec la France, quand il prit la Siléſie ; on ſe trompait ; c'eſt ce qui arrive preſque toujours, lorſqu'on raiſonne d'après ce qui n'eſt que vraiſemblable. Le roi de Pruſſe haſardait beaucoup, comme il l'avoua lui-même ; mais il prévit que la France ne manquerait pas une ſi belle occaſion de le ſeconder. L'intérêt de la France ſemblait être alors de favoriſer contre l'Autriche ſon ancien allié l'électeur de Baviere, dont le pere avait tout perdu autrefois pour elle après la bataille d'Hochſtet. Ce même électeur de Baviere, *Charles Albert*, avait été retenu priſonnier dans ſon enfance par les autrichiens, qui lui avaient ravi juſqu'à ſon nom de *Baviere*. La France trouvait ſon avantage à le venger ; il paraiſſait aiſé de lui procurer à la fois l'empire &

une partie de la succession autrichienne ; par-là on enlevait à la nouvelle maison d'Autriche-Lorraine cette supériorité que l'ancienne avait affecté sur tous les autres potentats de l'Europe : on anéantissait cette vieille rivalité entre les *Bourbons* & les *Autrichiens* ; on faisait plus que *Henri IV* & le cardinal de *Richelieu* n'avaient pu espérer. CH. VI.

Frédéric III, en partant pour la Silésie, entrevit le premier cette révolution, dont aucun fondement n'était encore jetté : il est si vrai qu'il n'avait pris aucune mesure avec le cardinal de *Fleuri*, que le marquis de *Beauveau*, envoyé par le roi de France à Berlin, pour complimenter le nouveau monarque, ne sut, quand il vit les premiers mouvements des troupes de Prusse, si elles étaient destinés contre la France ou contre l'Autriche. Le roi *Frédéric* lui dit en partant : *Je vais, je crois, jouer votre jeu ; si les as me viennent, nous partagerons.* * Discours singulier.

Ce fut-là le seul commencement de la négociation encore éloignée. Le ministere de France hésita long-temps. Le cardinal de *Fleuri*, âgé de quatre-vingt-cinq ans, ne voulait commettre, ni sa réputation, ni sa vieillesse, ni la France, à une guerre nouvelle. La pragmatique-sanction, signalée & authenti-

* L'auteur était en ce temps-là auprès du roi de Prusse. Il peut assurer que le cardinal de *Fleuri* ignorait absolument à quel prince il avait affaire.

quement garantie, le retenait.

Ch. VI. Le comte, depuis maréchal duc de *Belle-Isle*, & son frere, petit-fils du fameux *Fouquet*, sans avoir ni l'un ni l'autre aucune influence dans les affaires, ni encore aucun accès auprès du roi, ni aucun pouvoir sur l'esprit du cardinal de *Fleuri*, firent résoudre cette entreprise.

Maréchal de Belle-Isle.

Le maréchal de *Belle-Isle*, sans avoir fait de grandes choses, avait une grande réputation. Il n'avait été ni ministre ni général, & passait pour l'homme le plus capable de conduire un état & une armée : mais une santé très faible détruisait souvent en lui le fruit de tant de talents. Toujours en action, toujours plein de projets, son corps pliait sous les efforts de son ame ; on aimait en lui la politesse d'un courtisan aimable, & la franchise apparente d'un soldat. Il persuadait sans s'exprimer avec éloquence, parce qu'il paraissait toujours persuadé.

Son frere le chevalier de *Belle-Isle* avait la même ambition, les mêmes vues, mais encore plus approfondies, parce qu'une santé plus robuste lui permettait un travail plus infatigable. Son air plus sombre était moins engageant ; mais il subjuguait lorsque son frere insinuait. Son éloquence ressemblait à son courage ; on y sentait, sous un air froid & profondément occupé quelque chose de violent ; il était capable de tout imaginer, de tout arranger & de tout faire.

Ces deux hommes étroitement unis,

plus encore par la conformité des idées que par le sang, entreprirent donc de changer la face de l'Europe, aidés dans ce grand dessein par une dame d'un esprit supérieur. Le cardinal combattit, il donna même au roi son avis par écrit, & cet avis était contre l'entreprise. On croyait qu'il se retirerait alors; sa carriere entiere eût été glorieuse; mais il n'eut pas la force de renoncer au ministere & de vivre avec lui-même sur le bord de son tombeau.

Le maréchal de *Belle-Isle* & son frere arrangerent tout, & le vieux cardinal présida à une entreprise qu'il désapprouvait.

Tout sembla d'abord favorable. Le maréchal de *Belle-Isle* fut envoyé à Francfort, au camp du roi de Prusse, & à Dresde pour concerter ces vastes projets que le concours de tant de princes semblait rendre infaillibles. Il fut d'accord de tout avec le roi de Prusse, & le roi de Pologne électeur de Saxe. Il négociait dans toute l'Allemagne: il était l'ame du parti qui devait procurer l'empire & des couronnes héréditaires à un prince qui pouvait peu par lui-même. La France donnait à la fois à l'électeur de Baviere de l'argent, des alliés, des suffrages & des armées. Le roi en lui envoyant l'armée qu'il lui avait promise, créa par lettres-patentes * son lieutenant-général celui qu'il allait faire empereur d'Allemagne. 31 Juillet 1741.

* Ces lettres ne furent scellées que le 20 Août 1741.

CH. VI.

L'électeur de Baviere, fort de tant de secours, entra facilement dans l'Autriche. Tandis que la reine *Marie-Thérese* résistait à peine au roi de Prusse. Il se rend d'abord maître de Passau, ville impériale qui appartient à son évêque & qui sépare la haute Autriche de la Baviere. Il arrive à Lintz, capitale de cette haute Autriche. Des partis poussent jusqu'à trois lieues de Vienne ; l'alarme s'y répand : on s'y prépare à la hâte à soutenir un siege : on détruit un fauxbourg presque tout entier, & un palais qui touchait aux fortifications : on ne voit sur le Danube que des bateaux chargés d'effets précieux qu'on cherche à mettre en sureté. L'électeur de Baviere fit même faire une sommation au comte de *Kevenhuller*, gouverneur de Vienne.

25 Août.

L'Angleterre & la Hollande étaient alors loin de tenir cette balance qu'elles avaient long-temps prétendu avoir entre leurs mains ; les états généraux restaient dans le silence à la vue d'une armée du maréchal de *Maillebois* qui était en Vestphalie, & cette même armée en imposait au roi d'Angleterre qui craignait pour ses états d'Hanovre où il était pour-lors. Il avait levé vingt-cinq mille hommes pour secourir *Marie-Thérese* ; mais il fut obligé de l'abandonner à la tête de cette armée levée pour elle & de signer un traité de neutralité.

Il n'y avait alors aucune puissance ni dans l'empire, ni hors de l'empire qui soutint

cette pragmatique-ſanction, que tant d'états avaient garantie. Vienne mal fortifiée par le côté menacé, pouvait à peine réſiſter : ceux qui connaiſſaient le mieux l'Allemagne & les affaires publiques croyaient voir avec la priſe de Vienne, le chemin fermé aux Hongrois, tout le reſte ouvert aux armées victorieuſes, toutes les prétentions réglées & la paix rendue à l'Empire & à l'Europe. CH. VI.

Courage de Marie-Thérèſe.

Plus la ruine de *Marie-Thérèſe* paraiſſait inévitable, plus elle eut de courage ; elle était ſortie de Vienne, & s'était jettée entre les bras des hongrois ſi ſévérement traités par ſon pere & par ſes aïeux. Ayant aſſemblé les quatre ordres de l'état à Preſ- 11 Sept. bourg, elle y parut tenant entre ſes bras 1741. ſon fils ainé preſque encore au berceau, & leur parlant en latin, langue dans laquelle elle s'exprimait bien, elle leur dit à-peu-près ces propres paroles : *Abandonnée de mes amis, perſécutée par mes ennemis, attaquée par mes plus proches parents, je n'ai de reſſource que dans votre fidélité, dans votre courage & dans ma conſtance ; je mets en vos mains la fille & le fils de vos rois, qui attendent de vous leur ſalut.* Tous les palatins attendris & animés tirerent leurs ſabres en s'écriant : *Moriamur pro rege noſtro, Maria-Thereſia*, mourons pour notre roi, *Marie-Thérèſe*. Ils donnent toujours le titre de roi à leur reine. Jamais princeſſe, en effet, n'avait mieux mérité ce titre. Ils verſaient des larmes en

faisant serment de la défendre, elle seule retint les siennes; mais quand elle fut retirée avec ses filles d'honneur, elle laissa couler en abondance les pleurs que sa fermeté avait retenus. Elle était enceinte alors, & il n'y avait pas long-temps qu'elle avait écrit à la duchesse de Lorraine sa belle mere : *J'ignore encore s'il me restera une ville pour y faire mes couches.*

CH. VI.

Dans cet état, elle excitait le zele de ses Hongrois; elle ranimait en sa faveur l'Angleterre & la Hollande qui lui donnaient des secours d'argent : elle agissait dans l'empire : elle négociait avec le roi de Sardaigne, & ses provinces lui fournissaient des soldats.

Enthousiasme de l'Angleterre pour Marie Thérese.

Toute la nation anglaise s'anima en sa faveur. Ce peuple n'est pas de ceux qui attendent l'opinion de leur maître pour en avoir une. Des particuliers proposerent de faire un don gratuit à cette princesse. La duchesse de *Marlboroug*, veuve de celui qui avait combattu pour *Charles VI*, assembla les principales dames de Londres; elles s'engagerent à fournir cent mille livres sterling; & la duchesse en déposa quarante mille. La reine d'Hongrie eut la grandeur d'ame de ne pas recevoir cet argent qu'on avait la générosité de lui offrir; elle ne voulut que celui qu'elle attendait de la nation assemblée en parlement.

On croyait que les armées de France & de Baviere victorieuses allaient assiéger Vien-

ne. Il faut toujours faire ce que l'ennemi craint. C'était un de ces coups décisifs, une de ces occasions que la fortune présente une fois & qu'on ne retrouve plus. L'électeur de Baviere avait osé concevoir l'espérance de prendre Vienne; mais il ne s'était point préparé à ce siege; il n'avait ni gros canons ni munitions. Le cardinal de *Fleuri* n'avait point porté ses vues jusqu'à lui donner cette capitale: les partis mitoyens lui plaisaient: il aurait voulu diviser les dépouilles avant de les avoir; & il ne prétendait pas que l'empereur qu'il faisait eut toute la succession.

Le comte de Saxe.

L'armée de France, aux ordres de l'électeur de Baviere, marcha donc vers Prague, aidée de vingt mille Saxons, au mois de novembre 1741. Le comte *Maurice de Saxe*, frere naturel du roi de Pologne, attaqua la ville. Ce général, qui avait la force du corps singulier du roi son pere, avec la douceur de son esprit & la même valeur, possédait de plus grands talents pour la guerre. Sa réputation l'avait fait élire d'une commune voix duc de Courlande; mais la Russie qui donnait des loix au Nord lui avait enlevé ce que le suffrage de tout un peuple lui avait accordé: il s'en consolait dans le service des français & dans les agréments de la société de cette nation qui ne le connaissait pas encore assez.

En 1726 le 28 Juin.

Il fallait ou prendre Prague en peu de jours ou abandonner l'entreprise. On

Ch. VI. manquait de vivres ; la ſaiſon était avancée ; cette grande ville, quoique mal fortifiée, pouvait aiſément ſoutenir les premieres attaques. Le général *Ogilvi* irlandais de naiſſance, qui commandait dans la place, avait trois mille hommes de garniſon ; & le grand duc marchait au ſecours avec une armée de trente mille hommes ; il était déjà arrivé à cinq lieues de Prague, le 25 novembre, mais la nuit même les français & les ſaxons donnerent l'aſſaut.

Prague priſe par eſcalade.

Ils firent deux attaques avec un grand fracas d'artillerie, qui attira toute la garniſon de leur côté : pendant ce temps le comte de Saxe, en ſilence, fait préparer une ſeule échelle vers les remparts de la ville neuve ; à un endroit très-éloigné de l'attaque. Monſieur de *Chevert*, alors lieutenant-colonel du régiment de Beauſſe, monte le premier. Le fils ainé du maréchal de *Broglie* le ſuit : on arrive au rempart, on ne trouve, à quelques pas, qu'une ſentinelle ; on monte en foule, & on ſe rend maître de la ville ; toute la garniſon met bas les armes. *Ogilvil* ſe rend priſonnier de guerre avec ſes trois mille hommes. Le comte de Saxe préſerve la ville du pillage ; & ce qu'il y eut d'étrange, c'eſt que les conquérants & le peuple conquis furent pêle-mêle enſemble pendant trois jours ; français, ſaxons, bavarois, bohémiens, étaient confondus, ne pouvant ſe reconnaître, ſans qu'il y eût une goute de ſang répandu.

L'électeur de Baviere qui venait d'arriver au camp, rendit compte au roi de ce succès, comme un général qui écrit à celui dont il commande les armées; il fit son entrée dans la capitale de la Boheme le jour même de la prise, & s'y fit couronner au mois de décembre. Cependant le grand duc, qui n'avait pu sauver cette capitale, & qui ne pouvait subsister dans les envitons, se retira au sud-est de la province, & laissa à son frere le prince *Charles* de Lorraine le commandement de son armée.

Marie-Thérese près de sa ruine.

Dans le même-temps le roi de Prusse se rendait maître de la Moravie, province située entre la Boheme & la Silésie : ainsi *Marie-Thérese* semblait accablée de tous côtés. Déjà son compétiteur avait été couronné archiduc d'Autriche à Lintz; il venait de prendre la couronne de Boheme à Prague, & delà il alla à Francfort recevoir celle d'empereur sous le nom de *Charles VII*.

Le maréchal de *Belle-Isle*, qui l'avait suivi de Prague à Francfort, semblait être plutôt un des premiers électeurs qu'un ambassadeur de France. Il avait ménagé toutes les voix, & dirigé toutes les négociations; il recevait les honneurs dûs au représentant d'un roi, qui donnait la couronne impériale. L'électeur de Mayence, qui préside à l'élection, lui donnait la main dans son palais, & l'ambassadeur ne donnait la main chez lui qu'aux seuls électeurs, & prenait le pas sur tous les autres princes. Ses pleins-pouvoirs furent

Ch. VI. Charles Albert empereur.

remis en langue françaife : la chancellerie allemande, jufques-là avait toujours exigé que de telles pieces fuffent préfentées en latin, comme étant la langue d'un gouvernement qui prend le titre d'empire romain. *Charles-Albert* fut élu le 4 janvier 1741, de la maniere la plus tranquille & la plus folemnelle : on l'aurait cru au comble de la gloire & du bonheur, mais la fortune changeait, & il devint un des plus infortunés princes de la terre par fon élévation même.

CHAPITRE SEPTIEME.

DÉSASTRES RAPIDES QUI SUIVENT LES SUCCÈS DE L'EMPEREUR CHARLES-ALBERT DE BAVIERE.

On commençait à fentir la faute qu'on avait faite de n'avoir pas affez de cavalerie. Le maréchal de *Belle-Ifle* était malade à Francfort, & voulait à la fois conduire des négociations & commander de loin une armée La méfintelligence fe gliffait entre les puiffances alliées ; les faxons fe plaignaient beaucoup des pruffiens, & ceux-ci des français, qui, à leur tour, les accufaient. *Marie-*

Thérese était soutenue de sa fermeté, de l'argent de l'Angleterre, de celui de la Hollande & de Venise, d'emprunts en Flandres, mais sur-tout de l'ardeur désespérée de ses troupes rassemblées enfin de toutes parts. L'armée française, sous des chefs peu accrédités, se détruisait par les fatigues, la maladie & la désertion : les recrues venaient difficilement. Il n'en était pas comme des armées de *Gustave-Adolphe*, qui, ayant commencé ses campagnes, en Allemagne, avec moins de dix mille hommes, se trouvait à la tête de trente mille, augmentant ses troupes dans le pays même, à mesure qu'il y faisait des progrès. Chaque jour affaiblissait les français vainqueurs, & fortifiait les autrichiens. Le prince *Charles* de Lorraine, frere du grand duc, était dans le milieu de la Bohême avec trente-cinq mille hommes : tous les habitants étaient pour lui ; il commençait à faire, avec succès, une guerre défensive, en tenant continuellement son ennemi en alarmes, en coupant ses convois, en le harcelant sans relâche de tous les côtés par des nuées de hussards, de croates, de pandours, & de talpaches. Les *pandours* sont des sclavons qui habitent le bord de la Drave, & de la Save ; ils ont un habit long ; ils portent plusieurs pistolets à la ceinture, un sabre & un poignard. Les *talpaches* sont une infanterie hongroise, armée d'un fusil, de deux pistolets, & d'un sabre. Les *croates* appellés

Pandours.

Talpaches.

Croates.

en France *cravates*, ſont des milices de Croatie. Les *huſſards* ſont des cavaliers hongrois, montés ſur de petits chevaux légers & infatigables : ils déſolent des troupes diſperſées en trop de poſtes, & peu pourvues de cavalerie. Les troupes de France & de Baviere étaient par-tout dans ce cas. L'empereur *Charles VII* avait voulu conſerver, avec peu de monde, une vaſte étendue de terrein, qu'on ne croyait pas la reine de Hongrie en état de reprendre : mais tout fut repris, & la guerre fut enfin reportée du Danube au Rhin.

CH. VII.

Huſſards.

Fauſſes démarches du cardinal de Fleuri.

11 Juillet 1742.

Le cardinal de *Fleuri* voyant tant d'eſpérances trompées, tant de déſaſtres qui ſuccédaient à de ſi heureux commencements, écrivit au général de *Kœnigſeck* une lettre qu'il lui fit rendre par le maréchal de *Belle-Iſle* même ; il s'excuſait dans cette lettre de la guerre entrepriſe, & il avouait qu'il avait été entraîné au-delà de ſes meſures. *Bien des gens ſavent*, dit-il, *combien j'ai été oppoſé aux réſolutions que nous avons priſes, & que j'ai été, en quelque façon, forcé d'y conſentir. Votre excellence eſt trop inſtruite de tout ce qui ſe paſſe pour ne pas deviner celui qui mit tout en œuvre pour déterminer le roi à entrer dans une ligue qui était ſi contraire à mon goût & à mes principes.*

Pour toute réponſe, la reine d'Hongrie fit imprimer la lettre du cardinal de *Fleuri*. Il eſt aiſé de voir quels mauvais effets cette lettre devait produire ; en premier lieu

elle rejettait évidemment tout le reproche de la guerre sur le général chargé de négocier avec le comte de *Kœnigseck*, & ce n'était pas rendre la négociation facile que de rendre sa personne odieuse : en second lieu, elle avouait de la faiblesse dans le ministere, & c'eût été bien mal connaître les hommes que de ne pas prévoir qu'on abuserait de cette faiblesse, que les alliés de la France se refroidiraient, & que ses ennemis s'enhardiraient. Le cardinal voyant la lettre imprimée, en écrivit une seconde, dans laquelle il se plaint au général Autrichien de ce qu'on a publié sa premiere lettre, & lui dit, *qu'il ne lui écrira plus désormais ce qu'il pense.* Cette seconde lettre lui fit encore plus de tort que la premiere. Il les fit désavouer toutes deux dans quelques papiers publics, & ce désaveu, qui ne trompa personne, mit le comble à ses fausses démarches, que les esprits les moins critiques excuserent dans un homme de quatre-vingt-sept ans, fatigué des mauvais succès. Enfin, l'empereur bavarois fit proposer, à Londres, des projets de paix ; & sur-tout des sécularisations d'évêchés en faveur d'Hanovre. Le ministere anglais ne croyait pas avoir besoin de l'empereur pour les obtenir. On insulta à ses offres en les rendant publiques ; & l'empereur fut réduit à désavouer ses offres de paix comme le cardinal *Fleuri* avait désavoué la guerre.

La querelle alors s'échauffa plus que ja-

mais. La France d'un côté, l'Angleterre de
Ch. VII. l'autre, parties principales en effet sous le nom d'auxiliaires, s'efforcerent de tenir la balance à main armée. La maison de *Bourbon* fut obligée, pour la seconde fois, de tenir tête à presque toute l'Europe.

Le cardinal de *Fleuri*, trop âgé pour soutenir un si pesant fardeau, prodigua à regret les trésors de la France dans cette guerre entreprise malgré lui, & ne vit que des malheurs causés par des fautes. Il n'avait jamais cru avoir besoin d'une marine : ce qui restait à la France de forces maritimes, fut absolument détruit par les anglais; & les provinces de France furent exposées. L'empereur, que la France avait fait, fut chassé trois fois de ses propres états.

Les armes françaises furent détruites en Baviere & en Boheme, sans qu'il se donnât une seule grande bataille ; & le désastre fut au point qu'une retraite dont on avait besoin, & qui paraissait impraticable, fut regardée comme un bonheur signalé. Le maréchal de *Belle-Isle* sauva le reste de l'armée française assiégée dans Prague, & ramena environ treize mille hommes de Prague à Egra, par une route détournée de trente-huit lieues, au milieu des glaces & à la vue des ennemis. Enfin la guerre fut reportée du fond de l'Autriche au Rhin.

Déc. 1742.

Mort du cardinal de Fleuri.

Le cardinal de *Fleuri* mourut au village d'Issi, au milieu de tous ces désastres, & laissa les affaires de la guerre, de la marine, de

la finance & de la politique dans une crife, qui altéra la gloire de fon miniftere, & non la tranquillité de fon ame.

Louis XV prit dès-lors la réfolution de gouverner par lui-même, & de fe mettre à la tête d'une armée. Il fe trouvait dans la même fituation où fut fon bifaïeul dans une guerre nommée, comme celle-ci, la guerre de la fucceffion.

Il avait à foutenir la France & l'Efpagne, contre les mêmes ennemis, c'eft-à-dire, contre l'Autriche, l'Angleterre, la Hollande & la Savoie. Pour fe faire une idée jufte de l'embarras qu'éprouvait le roi, des périls où l'on était expofé, & des reffources qu'il eut, il faut voir comment l'Angleterre donnait le mouvement à toutes ces fecouffes de l'Europe.

CHAPITRE HUITIEME.

Conduite de l'Angleterre, de l'Efpagne, du roi de Sardaigne, des puiffances d'Italie. Bataille de Toulon.

ON fait qu'après l'heureux temps de la paix d'Utrecht, les anglais qui jouiffaient de Minorque & de Gibraltar, en Efpagne, avaient encore obtenu de la cour de Madrid des privileges que les français, fes défenfeurs, n'avaient pas. Les commerçants

CH. VII. anglais allaient vendre aux colonies espagnoles les negres, qu'ils achetaient en Afrique pour être esclaves dans le nouveau monde. Des hommes vendus par d'autres hommes, moyennant trente-trois piastres par tête qu'on payait au gouvernement espagnol, étaient un objet de gain considérable; car la compagnie anglaise en fournissant quatre mille huit cents negres, avait obtenu encore de vendre les huit cents, sans payer de droits; mais le plus grand avantage des anglais, à l'exclusion des autres nations, était la permission, dont cette compagnie jouit dès 1716, d'envoyer un vaisseau à Porto-Bello.

Ce vaisseau qui d'abord ne devait être que de cinq cents tonneaux, fut en 1717 de huit cents cinquante par convention, mais en effet de mille par abus; ce qui faisait deux millions pesant de marchandises. Ces mille tonneaux étaient encore le moindre objet de ce commerce de la compagnie anglaise; une patache qui suivait toujours le vaisseau sous prétexte de lui porter des vivres, allait & venait continuellement; elle se chargeait dans les colonies anglaises des effets qu'elle apportait à ce vaisseau, lequel ne se désemplissant jamais par cette manœuvre, tenait lieu d'une flotte entiere. Souvent même d'autres navires venaient remplir le vaisseau de permission & leurs barques allaient encore sur les côtes de l'Amérique porter des marchandises

dont les peuples avaient besoin, mais qui faisaient tort au gouvernement espagnol, & même à toutes les nations intéressées au commerce qui se fait des ports d'Espagne au golfe du Mexique. Les gouverneurs espagnols traiterent avec rigueur les marchands anglais, & la rigueur se pousse toujours trop loin.

Un patron de vaisseau marchand fait déclarer la guerre.

Un patron de vaisseau nommé *Jenkins*, vint en 1739 se présenter à la chambre des communes. C'était un homme franc & simple, qui n'avait point fait de commerce illicite, mais dont le vaisseau avait été rencontré par un garde-côtes espagnol, dans un parage de l'Amérique, où les espagnols ne voulaient pas souffrir de navires anglais. Le capitaine espagnol avait saisi le vaisseau de *Jenkins*, mis l'équipage aux fers, fendu le nez & coupé les oreilles au patron. En cet état *Jenkins* se présenta au parlement; il raconta son aventure avec la naïveté de sa profession & de son caractere. *Messieurs*, dit-il, *quand on m'eut ainsi mutilé, on me menaça de la mort; je l'attendis; je recommandai mon ame à* DIEU *& ma vengeance à ma patrie.* Ces paroles prononcées naturellement exciterent un cri de pitié & d'indignation dans l'assemblée. Le peuple de Londres criait à la porte du parlement, *La mer libre ou la guerre.* On n'a peut-être jamais parlé avec plus de véritable éloquence qu'on parla sur ce sujet dans le parlement d'Angleterre: & je ne sais si les ha-

Ch. VIII. rangues méditées qu'on prononça autrefois dans Athenes & dans Rome, en des occasions à-peu-près semblables, l'emportent sur les discours non préparés du chevalier *Windham*, du lord *Carteret*, du ministre *Robert Walpole*, du comte de *Chesterfield*, de M. *Pultney*, depuis comte de *Bath*. Ces discours qui sont l'effet naturel du gouvernement, & de l'esprit anglais étonnent quelquefois les étrangers, comme les productions d'un pays qui sont à vil prix sur leur terrein, sont recherchées précieusement ailleurs. Mais il faut lire avec précaution toutes ces harangues où l'esprit de parti domine. Le véritable état de la nation y est presque toujours déguisé. Le parti du ministre y peint le gouvernement florissant; la faction contraire assure que tout est en décadence. L'exagération regne par-tout. *Où est le temps*, s'écriait alors un membre du parlement, *où est le temps où un ministre de la guerre disait qu'il ne fallait pas qu'on osât tirer un coup de canon, en Europe, sans la permission de l'Angleterre.*

Enfin, le cri de la nation détermina le parlement & le roi. On déclara la guerre à l'Espagne dans les formes à la fin de l'année 1739.

La mer fut d'abord le théatre de cette guerre, dans laquelle les corsaires des deux nations pourvus de lettres-patentes, allaient en Europe & en Amérique, attaquer tous les vaisseaux marchands, & ruiner réciproquement

quement le commerce pour lequel ils combattaient. On en vint bientôt à des hoſtilités plus grandes.

Ch. VIII

Les anglais prennent Porto-Bello. Mars 1749.

L'amiral *Vernon*, l'an 1740, pénétra dans le golfe du Mexique & y attaqua, & prit la ville de Porto-Bello, l'entrepôt des tréſors du nouveau monde, la raſa & en fit un chemin ouvert par lequel les anglais purent exercer à main armée le commerce autrefois clandeſtin, qui avait été le ſujet de la rupture. Cette expédition fut regardée par les anglais comme un des plus grands ſervices rendus à la nation. L'amiral fut remercié par les deux chambres du parlement : elles lui écrivirent, ainſi qu'elles en avaient uſé avec le duc de *Marlboroug* après la journée d'Hocſtedt. Depuis ce temps les actions de leur compagnie du Sud augmenterent, malgré les dépenſes immenſes de la nation. Les anglais eſpérerent alors de conquérir l'amérique eſpagnole. Ils crurent que rien ne réſiſterait à l'amiral *Vernon*, & lorſque quelque-temps après cet amiral alla mettre le ſiege devant Carthagene, ils ſe hâterent d'en célébrer la priſe : de ſorte que dans le temps même que *Vernon* en levait le ſiege, ils firent frapper une médaille où l'on voyait le port & les environs de Carthagene avec cette légende : *il a pris Carthagene*; le revers repréſentait l'amiral *Vernon*, & on y liſait ces mots : *au vengeur de ſa patrie.* Il y a beaucoup d'exemples de ces médailles prématurées qui tromperaient la poſtérité,

si l'hiſtoire plus fidelle & plus exacte ne pré-
CH. VIII venait pas de telles erreurs.

La France qui n'avait qu'une marine faible, ne ſe déclarait pas alors ouvertement; mais le miniſtere de France ſecourait les eſpagnols autant qu'il était en ſon pouvoir.

Ce qui ſe paſſait en Italie dans cet embraſement général.

On était en ces termes entre les eſpagnols & les anglais, quand la mort de l'empereur *Charles VI* mit le trouble dans l'Europe. On a vu ce que produiſait en Allemagne la querelle de l'Autriche & de la Baviere. L'Italie fut auſſi bientôt déſolée pour cette ſucceſſion autrichienne. Le Milanais était réclamé par la maiſon d'Eſpagne. Parme & Plaiſance devaient revenir par le droit de naiſſance à un des fils de la reine née princeſſe de Parme. Si *Philippe V* avait voulu avoir le Milanais pour lui, il eût trop alarmé l'Italie. Si on eût deſtiné Parme & Plaiſance à *Don Carlos*, déjà maître de Naples, & de Sicile, trop d'états réunis ſous un même ſouverain euſſent encote alarmé les eſprits. *Don Philippe*, puîné de *Don Carlos*, fut le prince auquel on deſtina le Milanais & le Parméſan. La reine de Hongrie, maîtreſſe du Milanais, faiſait ſes efforts pour s'y maintenir. Le roi de Sardaigne, duc de Savoie, revendiquait ſes droits ſur cette province; il craignait de la voir dans les mains de la maiſon de Lorraine entée ſur la maiſon d'Autriche, qui, poſſédant à la fois le Milanais & la Toſcane, pourrait un jour lui ravir les terres qu'on lui avait cédées

par les traités de 1737 & 1738, mais il craignait encore davantage de se voir pressé par la France, & par un prince de la maison de *Bourbon*, tandis qu'il voyait un autre prince de cette maison le maître de Naples & de Sicile.

Conduite du roi de Sardaigne.

Il se résolut, dès le commencement de 1742, à s'unir avec la reine d'Hongrie sans s'accorder dans le fond avec elle. Ils se réunissaient seulement contre le péril présent; ils ne se faisaient point d'autres avantages : le roi de Sardaigne se réservait même de prendre quand il voudrait d'autres mesures. C'était un traité de deux ennemins qui ne songeaient qu'à se défendre d'un troisieme. La cour d'Espagne envoyait l'infant *Don Philippe*, attaquer le duc roi de Sardaigne, qui n'avait voulu de lui ni pour ami, ni pour voisin. Le cardinal de *Fleuri* avait laissé passer *Don Philippe* & une partie de son armée par la France, mais il n'avait pas voulu lui donner de troupes.

On fait beaucoup dans un temps, on craint de faire même peu dans un autre. La raison de cette conduite était qu'on se flattait encore de regagner le roi de Sardaigne qui laissait toujours des espérances.

On ne voulait pas d'ailleurs alors de guerre directe avec les anglais qui l'auraient infailliblement déclarée. Les révolutions des affaires de terre qui commençaient alors en Allemagne, ne permettaient pas de braver par-tout les puissances maritimes. Les anglais

Ch. VIII

s'oppoſaient ouvertement à l'établiſſement de *Don Philippe* en Italie, ſous prétexte de maintenir l'équilibre de l'Europe.

Cette balance, bien ou mal entendue, était devenue la paſſion du peuple anglais, mais un intérêt plus couvert était le but du miniſtere de Londres. Il voulait forcer l'Eſpagne à partager le commerce du nouveau monde : il eût à ce prix aidé *Don Philippe* à paſſer en Italie, ainſi qu'il avait aidé *Don Carlos* en 1731. Mais la cour d'Eſpagne ne voulait point enrichir ſes ennemis à ſes dépens, & comptait établir *Don Philippe* dans ſes états.

Dès le mois de novembre & de décembre 1741, la cour d'Eſpagne avait envoyé par mer pluſieurs corps de troupes en Italie, ſous la conduite du duc de *Montemar*, célebre par la victoire de Bitonto, & enſuite par ſa diſgrace. Ces troupes avaient débarqué ſucceſſivement ſur les côtes de la Toſcane & dans les ports qu'on appelle l'état *degli preſidii* appartenant à la couronne des deux Siciles. Il fallait paſſer ſur les terres de la Toſcane. Le grand duc, mari de la reine d'Hongrie, fut obligé de leur accorder le paſſage & de déclarer ſon pays neutre. Le duc de *Modene*, marié à la fille du feu duc d'Orléans, régent de France, ſe déclara neutre auſſi. Le pape *Benoît XIV* ſur les terres de qui l'armée eſpagnole devait paſſer dans ces conjonctures, ainſi que celle des autrichiens, embraſſa la même

Neutralités ſingulieres en Italie.

neutralité à meilleur titre que personne, en qualité de pere commun des princes & des peuples, tandis que ses enfants vivaient à discrétion sur son territoire.

Ch. VIII

De nouvelles troupes espagnoles arriverent par la voie de Genes. Cette république se dit encore neutre & les laissa passer. Vers ce temps-là même le roi de Naples embrassait la neutralité, quoiqu'il s'agît de la cause de son pere & de son frere. Mais de tous ces potentats neutres en apparence aucun ne l'était en effet.

Etrange aventure à Naples.

A l'égard de la neutralité du roi de Naples, voici quelle en fut la suite. On fut étonné le 18 Août de voir paraître à la vue du port de Naples, une escadre anglaise composée de six vaisseaux, de soixante canons, de six frégates & de deux galliotes à bombes. Le capitaine *Martin*, depuis amiral, qui commandait cette escadre, envoya à terre un officier avec une lettre au premier ministre, qui portait en substance qu'il fallait que le roi rappellât ses troupes de l'armée espagnole ou que l'on allait dans l'instant bombarder la ville. On tint quelques conférences, le capitaine anglais dit enfin, en mettant sa montre sur le tillac, qu'il ne donnait qu'une heure pour se déterminer. Le port était mal pourvu d'artillerie, on n'avait point pris les précautions nécessaires contre une insulte qu'on n'attendait pas. On vit alors que l'ancienne maxime, *qui est maître de la mer l'est de la terre*, est sou-

CH. VIII vent vraie. On fut obligé de promettre tout ce que le commandant anglais voulait, & même il fallut le tenir jusqu'à ce qu'on eût le temps de pourvoir à la défense du port & du royaume.

Les anglais eux-mêmes sentaient bien que le roi de Naples ne pouvait pas plus garder en Italie cette neutralité forcée, que le roi d'Angleterre n'avait gardé la sienne en Allemagne.

L'armée espagnole, commandée par le duc de *Montemar*, venue en Italie pour soumettre la Lombardie, se retirait alors vers les frontieres du royaume de Naples, toujours pressée par les autrichiens. Alors, le roi de Sardaigne retourna dans le Piémont, & dans son duché de Savoie, où les vicissitudes de la guerre demandaient sa présence. L'infant *Don Philippe* avait en vain tenté de débarquer à Genes avec de nouvelles troupes. Les escadres d'Angleterre l'en avaient empêché, mais il avait pénétré par terre dans le duché de Savoie & s'en était rendu maître. C'est un pays presqu'ouvert du côté du Dauphiné. Il est stérile & pauvre. Ses souverains en retiraient alors à peine quinze cents mille livres de revenu. *Charles-Emmanuel*, roi de Sardaigne & duc de Savoie, l'abandonna pour aller défendre le Piémont, pays plus important.

Pendant qu'on se bat en Allemagne, l'infant Philippe prend la Savoie. Décem. 1743.

Récapitulation de l'état de l'Europe.

On voit, par cet exposé, que tout était en alarmes & que toutes les provinces éprouvaient des revers du fond de la Silésie au

fond de l'Italie. L'Autriche n'était alors en guerre ouverte qu'avec la Baviere. Et cependant on désolait l'Italie. Les peuples du Milanais, du Mantouan, de Parme, de Modene, de Guastalla regardaient avec une tristesse impuissante toutes ces irruptions & toutes ces secousses, accoutumés depuis long-temps à être le prix du vainqueur, sans oser seulement donner leur exclusion & leur suffrage.

La cour d'Espagne fit demander aux suisses le passage par leur territoire pour porter de nouvelles troupes en Italie, elle fut refusée ; la Suisse vend des soldats à tous les princes & défend son pays contr'eux. Le gouvernement y est pacifique & les peuples guerriers. Une telle neutralité fut respectée. Venise de son côté leva vingt mille hommes pour donner du poids à la sienne.

Il y avait dans Toulon une flotte de seize vaisseaux espagnols, destinée d'abord pour transporter *Don Philippe* en Italie ; mais il avait passé par terre comme on a vu. Elle devait apporter des provisions à ses troupes, & ne le pouvait, retenue continuellement dans le port par une flotte anglaise qui dominait dans la Méditerranée, & insultait toutes les côtes de l'Italie, & de la Provence. Les canoniers espagnols n'étaient pas experts dans leur art ; on les exerça dans le port de Toulon pendant quatre mois, en les faisant tirer au blanc, & en excitant leur émulation & leur industrie par des prix proposés.

Ch. VIII

Quand ils se furent rendus habiles, on fit sortir de la rade de Toulon l'escadre espagnole, commandée par *Don Joseph Navarro.* Elle n'était que de douze vaisseaux. Les espagnols n'ayant pas assez de matelots & de canoniers pour en manœuvrer seize, elle fut jointe aussi-tôt par quatorze vaisseaux français, quatre frégates, & trois brûlots, sous les ordres de M. de *Court*, qui, à l'âge de quatre-vingts ans, avait toute la vigueur de corps & d'esprit qu'un tel commandement exige. Il y avait quarante années qu'il s'était trouvé au combat naval de Malaga, où il avait servi en qualité de capitaine sur le vaisseau amiral, & depuis ce temps il ne s'était donné de bataille sur mer en aucune partie du monde que celle de Messine en 1718. L'amiral anglais *Mattheus* se présenta devant les deux escadres combinées de France & d'Espagne. La flotte de *Mattheus* était de quarante-cinq vaisseaux, de cinq frégates, & de quatre brûlots : avec cet avantage du nombre, il sut aussi se donner d'abord celui du vent, manœuvre dont dépend souvent la victoire dans les combats de mer, comme elle dépend sur la terre d'un poste avantageux. Ce sont les anglais qui, les premiers, ont rangé leurs forces navales en bataille dans l'ordre où l'on combat aujourd'hui, & c'est d'eux que les autres nations ont pris l'usage de partager leurs flottes en avant-garde, arriere-garde & corps de bataille.

Bataille navale de Toulon. 1744. 22 Févr.

On combattit donc à la bataille de Tou-

ſon dans cet ordre. Les deux flottes furent également endommagées, & également diſperſées. CH. VIII

Cette journée navale de Toulon fut donc indéciſe comme preſque toutes les batailles navales (à l'exception de celle de la Hogue), dans leſquelles le fruit d'un grand appareil & d'une longue action eſt de tuer du monde de part & d'autre, & de démâter des vaiſſeaux. Chacun ſe plaignit; les eſpagnols crurent n'avoir pas été aſſez ſecourus; les français accuſerent les eſpagnols de peu de reconnaiſſance. Ces deux nations, quoiqu'alliées, n'étaient point toujours unies. L'antipathie ancienne ſe réveillait quelquefois entre les peuples, quoique l'intelligence fût entre leurs rois.

Au reſte, le véritable avantage de cette bataille fut pour la France & l'Eſpagne: la mer Méditerranée fut libre au moins pendant quelque-temps, & les proviſions dont avait beſoin *Don Philippe* purent aiſément lui arriver des côtes de Provence; mais ni les flottes françaiſes, ni les eſcadres d'Eſpagne ne purent s'oppoſer à l'amiral *Mattheus*, quand il revint dans ces parages. Ces deux nations obligées d'entretenir continuellement de nombreuſes armées de terre, n'avaient pas ce fonds inépuiſable de marine, qui fait la reſſource de la puiſſance anglaiſe.

D 5

CHAPITRE NEUVIEME.

Le prince de Conti force les passages des Alpes. Situation des affaires d'Italie.

15 Mai 1744. LOUIS XV, au milieu de tous ces efforts, déclara la guerre au roi *Georges*, & bientôt à la reine d'Hongrie, qui la lui déclarerent
26 Avril. aussi dans les formes. Ce ne fut, de part & d'autre qu'une cérémonie de plus. Ni l'Espagne, ni Naples ne déclarerent la guerre, mais ils la firent.

Don Philippe, à la tête de vingt mille espagnols, dont le marquis de la *Mina* était le général, & le prince de *Conti*, suivi de vingt mille français, inspirerent tous deux à leurs troupes cet esprit de confiance & de courage opiniâtre dont on avait besoin pour pénétrer dans le Piémont, où un bataillon peut à chaque pas arrêter une armée entiere, où il faut à tout moment combattre entre des rochers, des précipices & des torrents, & où la difficulté des convois n'est pas un des moindres obstacles. Le prince de *Conti*, qui avait servi en qualité de lieutenant-général dans la guerre malheureuse de Baviere, avait de l'expérience dans sa jeunesse.

1 Avril. Le premier d'Avril 1744, l'infant *Don Philippe* & lui, passerent le Varo, riviere qui tombe des Alpes, & qui se jette dans

la mer de Genes, au-dessous de Nice. Tout le comté de Nice se rendit; mais pour avancer, il fallait attaquer les retranchements élevés près de Ville-Franche, & après eux, on trouvait ceux de la forteresse de Montalban, au milieu des rochers qui forment une longue suite de remparts presque inaccessibles. On ne pouvait marcher que par des gorges étroites, & par des abymes sur lesquels plongeait l'artillerie ennemie, & il fallait sous ce feu gravir de rochers en rochers. On trouvait encore jusques dans les Alpes des anglais à combattre; l'amiral *Mattheus*, après avoir radoubé ses vaisseaux, était venu reprendre l'empire de la mer. Il avait débarqué lui même à Ville-Franche. Ses soldats étaient avec les piémontais; & ses cannoniers servaient l'artillerie. Malgré ces périls, le prince de *Conti* se presente au pas de Ville-Franche, rempart du Piémont, haut de près de deux cents toises, que le roi de Sardaigne croyait hors d'atteinte, & qui fut couvert de français & d'espagnols. L'amiral anglais & ses matelots, furent sur le point d'être faits prisonniers.

CH. IX. Escalade de Ville-Franche & de Montalban.

On avança, on pénétra enfin jusqu'à la Vallée de Château Dauphin. Le comte de *Campo-Santo* suivait le prince de *Conti*, à la tête des espagnols, par une autre gorge. Le comte de *Campo-Santo* portait ce nom & ce titre, depuis la bataille de Campo-Santo, où il avait fait des actions étonnan-

19 Juillet 1744. Journée de Château-Dauphin

CH. IX. tes ; ce nom était ſa récompenſe, comme on avait donné le nom de *Bitonto* au duc de *Montemar*, après la bataille de Bitonto. Il n'y a guere de plus beau titre que celui d'une bataille qu'on a gagnée.

Le bailli de *Givri* eſcalade en plein jour un roc ſur lequel deux mille piémontais, ſont retranchés. Ce brave *Chevert*, qui avait monté le premier ſur les remparts de Prague, monte à ce roc un des premiers ; & cette entrepriſe était plus meurtriere que celle de Prague. On n'avait point de canon : les piémontais foudroyaient les aſſaillants avec le leur. Le roi de Sardaigne, placé lui-même derriere ces retranchements, animait ſes troupes. Le bailli de *Givri* était bleſſé dès le commencement de l'action ; & le marquis de *Villemur*, inſtruit qu'un paſſage non moins important venait d'être heureuſement forcé par les français, envoyait ordonner la retraite. *Givri* la fait battre ; mais les officiers & les ſoldats, trop animés, ne l'écoutent point. Le lieutenant-colonel de Poitou ſaute dans les premiers retranchements, les grenadiers s'élancent les uns ſur les autres ; & ce qui eſt à peine croyable, ils paſſent, par les embrâſûres même du canon ennemi, dans l'inſtant que les pieces ayant tiré, reculaient par leur mouvement ordinaire : on y perdit près de deux mille hommes ; mais il n'échappa aucun piémontais. Le roi de Sardaigne, au déſeſpoir, voulait ſe jetter lui-même

au milieu des attaquants, & on eut beaucoup de peine à le retenir : il en coûta la vie au bailli de *Givri* ; le colonel *Salis*, le marquis de *la Carte* y furent tués ; le duc d'*Agénois* & beaucoup d'autres, blessés. Mais il en avait coûté encore moins qu'on ne devait s'attendre dans un tel terrein. Le comte de *Campo-Santo* qui ne put arriver à ce défilé étroit & escarpé où ce furieux combat s'était donné, écrivit au marquis de la *Mina*, général de l'armée espagnole, sous Don Philippe : *il se présentera quelques occasions où nous ferons aussi-bien que les français, car il n'est pas possible de faire mieux.* Je rapporte toujours les lettres des généraux, lorsque j'y trouve des particularités intéressantes : Ainsi, je transcrirai encore ce que le prince de *Conti* écrivit au roi touchant cette journée : *C'est une des plus brillantes & des plus vives actions qui se soient jamais passées ; les troupes y ont montré une valeur au-dessus de l'humanité. La brigade de Poitou, ayant monsieur d'Agénois à sa tête, s'est couverte de gloire.*

La bravoure & la présence d'esprit de monsieur de Chevert, ont principalement décidé l'avantage. Je vous recommande monsieur de Solémi, & le chevalier de Modene. La Carte a été tué ; votre majesté, qui connaît le prix de l'amitié, sent combien j'en suis touché. Ces expressions d'un prince à un roi, sont des leçons de vertu pour le reste des hommes, & l'histoire doit les conserver.

Ch. IX. Pendant qu'on prenait Château-Dauphin; il fallait emporter ce qu'on appellait les barricades; c'était un paſſage de trois toiſes entre deux montagnes qui s'élevent juſqu'aux nues. Le roi de Sardaigne avait fait couler dans ce précipice la riviere de Sture qui baigne cette vallée. Trois retranchements, & un chemin couvert par delà la riviere, défendaient ce poſte, qu'on appellait les barricades; il fallait enſuite ſe rendre maître du château de Démont, bâti avec des frais immenſes ſur la tête d'un rocher iſolé, au milieu de la vallée de Sture; après quoi les français, maîtres des Alpes, voyaient les plaines du Piémont. Ces barricades furent tournées habilement par les français & par les eſpagnols, la veille de l'attaque de Château-Dauphin.
23 Juillet. On les emporta preſque ſans coup férir, en mettant ceux qui les défendaient entre deux feux. Cet avantage fut un des chef d'œuvres de l'art de la guerre, car il fut glorieux, il remplit l'objet propoſé, & ne fut pas ſanglant.

CHAPITRE DIXIEME.

Nouvelles disgraces de l'empereur Charles VII. Bataille de Dettingue.

TANT de belles actions ne servaient de rien au but principal, & c'est ce qui arrive dans presque toutes les guerres. La cause de la reine d'Hongrie n'en était pas moins triomphante. L'empereur *Charles VII*, nommé en effet empereur par le roi de France, n'en était pas moins chassé de ses états héréditaires, & n'était pas moins errant dans l'Allemagne. Les français n'étaient pas moins repoussés au Rhin & au Mein. La Franc enfin n'en était pas moins épuisée pour une cause qui lui était étrangere, & pour une guerre qu'elle aurait pu s'épargner, guerre entreprise par la seule ambition du maréchal de *Belle-Isle*, dans laquelle on n'avait que peu de chose à gagner, & beaucoup à perdre.

L'empereur *Charles VII* se réfugia d'abord dans Augsbourg, ville impériale & libre, qui se gouverne en république, fameuse par le nom d'*Auguste*, la seule qui ait conservé les restes, quoique défigurés de ce nom d'*Auguste*, autrefois commun à tant de villes sur les frontieres de la Germanie & des Gaules. Il n'y demeura pas

long-temps, & en la quittant au mois de Juin 1743, il eut la douleur d'y voir entrer un colonel de huſſards, nommé *Mentzel*, fameux par ſes férocités & ſes brigandages, qui le chargea d'injures dans les rues.

Il portait ſa malheureuſe deſtinée dans Francfort, ville encore plus privilégiée que Auſbourg, & dans laquelle s'était faite ſon élection à l'Empire; mais ce fut pour y voir accroître ſes infortunes. Il ſe donnait une bataille qui décidait de ſon ſort à quatre milles de ſon nouveau refuge.

Le comte *Stairs*, écoſſais, l'un des éleves du duc de *Marlboroug*, autrefois ambaſſadeur en France, avait marché vers Francfort, à la tête d'une armée de plus de cinquante mille hommes, compoſée d'anglais, d'hanovriens & d'autrichiens. Le roi d'Angleterre arriva avec ſon ſecond fils le duc de *Cumberland*, après avoir paſſé à Francfort, dans ce même aſyle de l'empereur, qu'il reconnaiſſait toujours pour ſon ſouverain, & auquel il faiſait la guerre dans l'eſpérance de le détrôner.

Le maréchal duc de *Noailles*, qui commandait l'armée oppoſée au roi d'Angleterre, avait porté les armes dès l'âge de quinze ans. Il avait commandé, en Catalogne, dans la guerre de 1701, & paſſa depuis par toutes les fonctions qu'on peut avoir dans le gouvernement: à la tête des finances au commencement de la régence, général d'armée,

& miniſtre d'état, il ne ceſſa dans tous ces emplois de cultiver la littérature, exemple autrefois commun chez les grecs, & chez les romains, mais rare aujourd'hui dans l'Europe. Ce général, par une manœuvre ſupérieure, fut d'abord le maître de la campagne. Il cotoya l'armée du roi d'Angleterre qui avait le Mein entr'elle & les français; il lui coupa les vivres en ſe rendant maître des paſſages au-deſſus & au-deſſous de leur camp.

Le roi d'Angleterre s'était poſté dans Aſchaffembourg, ville ſur le Mein qui appartient à l'électeur de Mayence. Il avait fait cette démarche malgré le comte *Stairs* ſon général, & commençait à s'en repentir. Il y voyait ſon armée bloquée & affamée par le maréchal de *Noailles*. Le ſoldat fut réduit à la demi-ration par jour. On manquait de fourages au point qu'on propoſa de couper les jarrets aux chevaux, & on l'aurait fait ſi on était reſté encore deux jours dans cette poſition. Le roi d'Angleterre fut obligé enfin de ſe retirer pour aller chercher des vivres à Hanau ſur le chemin de Francfort; mais en ſe retirant il était expoſé aux batteries du canon ennemi, placé ſur la rive du Mein. Il fallait faire marcher en hâte une armée que la diſette affaibliſſait & dont l'arriere-garde pouvait être accablée par l'armée françaiſe. Car le maréchal de *Noailles* avait eu la précaution de jetter des ponts entre Dettingue & Aſchaffembourg, ſur le che-

min de Hanau, & les anglais avaient joint à leurs fautes celle de laisser établir ces ponts. Le 26 juin, au milieu de la nuit, le roi d'Angleterre fit décamper son armée dans le plus grand silence, & hasarda cette marche précipitée & dangereuse à laquelle il était réduit. Le maréchal de *Nooilles* voit les anglais qui semblent marcher à leur perte dans un chemin étroit entre une montagne & la riviere. Il ne manqua pas d'abord de faire avancer tous les escadrons composés de la maison du roi, de dragons & de housards, vers le village de Dettingue, devant lequel les anglais devaient passer. Il fait défiler sur deux ponts quatre brigades d'infanterie avec celles des gardes françaises. Ces troupes avaient ordre de rester postées dans le village de Dettingue en-deçà d'un ravin profond. Elles n'étaient point apperçues des anglais, & le maréchal voyait tout ce que les anglais faisaient. Monsieur de *Valliere*, lieutenant-général, homme qui avait poussé le service de l'artillerie aussi loin qu'il peut aller, tenait ainsi dans un défilé les ennemis entre deux batteries qui plongeaient sur eux du rivage. Ils devaient passer par un chemin creux qui est entre Dettingue & un petit ruisseau. On ne devait fondre sur eux qu'avec un avantage certain dans un terrein qui devenait un piege inévitable. Le roi d'Angleterre pouvait être pris lui-même : c'était enfin un de ces moments décisifs qui semblaient devoir mettre fin à la guerre.

Le maréchal recommande au duc de *Grammont*, ſon neveu, lieutenant-général & colonel des gardes, d'attendre dans cette poſition que l'ennemi vint lui-même ſe livrer. Il alla malheureuſement reconnaître un gué pour faire encore avancer de la cavalerie. La plupart des officiers diſaient qu'il eût mieux fait de reſter à la tête de l'armée pour ſe faire obéir. Il envoya faire occuper le poſte d'Aſchaffembourg par cinq brigades, de ſorte que les anglais étaient pris de tous côtés. Un moment d'impatience dérangea toutes ces meſures. Ch. X.

Le duc de *Grammont* crut que la premiere colonne ennemie était déjà paſſée, & qu'il n'y avait qu'à fondre ſur une arriere-garde qui ne pouvait réſiſter; il fit paſſer le ravin à ſes troupes. Quittant ainſi un terrein avantageux où il devait reſter, il avance avec le régiment des gardes & celui de *Noailles* infanterie, dans une petite plaine qu'on appelle champ des coqs. Les anglais, qui défilaient en ordre de bataille, ſe formerent bientôt. Par-là les français, qui avaient attiré les ennemis dans le piege, y tomberent eux-mêmes. Ils attaquerent les ennemis en déſordre & avec des forces inégales. Le canon que monſieur de *Valliere* avait établi le long du Mein, & qui foudroyait les ennemis par le flanc, & ſurtout les hanovriens, ne fut plus d'aucun uſage, parce qu'il aurait tiré contre les français mêmes. Le maréchal revient dans le moment qu'on venait de faire cette faute. 27 Juin.

CH. X. La maiſon du roi à cheval, les carabiniers enfoncerent d'abord par leur impétuoſité deux lignes entieres d'infanterie; mais ces lignes ſe reformerent dans le moment & envelopperent les français. Les officiers du régiment des gardes marcherent hardiment à la tête d'un corps aſſez faible d'infanterie; vingt & un de ces officiers furent tués ſur la place; autant furent dangereuſement bleſſés. Le régiment des gardes fut mis dans une déroute entiere.

Le duc de *Chartres*, depuis duc d'Orléans, le prince de *Clermont*, le comte d'*Eu*, le duc de *Penthievre*, malgré ſa grande jeuneſſe, faiſaient des efforts pour arrêter le déſordre. Le comte de *Noailles* eut deux chevaux de tués ſous lui. Son frere, le duc d'*Ayen*, fut renverſé.

Le marquis de *Puiſégur*, fils du maréchal de ce nom, parlait aux ſoldats de ſon régiment, courait après eux, ralliait ce qu'il pouvait, & en tua de ſa main quelques-uns qui ne voulaient plus ſuivre, & qui criaient *ſauve qui peut*. Les princes & les ducs de *Biron*, de *Luxembourg*, de *Richelieu*, de *Péquigni-Chevreuſe*, ſe mettaient à la tête des brigades qu'ils rencontraient & s'enfoncerent dans les lignes des ennemis.

D'un autre côté la maiſon du roi, & les carabiniers ne ſe rebutaient point. On voyait ici une troupe de gendarmes, là une compagnie des gardes, cent mouſquetaires dans un autre endroit, des compa-

gnies de cavalerie s'avançant avec des chevaux-légers ; d'autres qui ſuivaient les carabiniers ou les grenadiers à cheval, & qui couraient aux anglais le ſabre à la main avec plus de bravoure que d'ordre. Il y en avait ſi peu, qu'environ cinquante mouſquetaires emportés par leur courage, pénétrerent dans le régiment de cavalerie de milord *Stairs*. Vingt-ſept officiers de la maiſon du roi à cheval périrent dans cette confuſion, & ſoixante & ſix furent bleſſés dangereuſement. Le comte d'*Eu*, le comte d'*Harcourt*, le comte de *Beuvron*, le duc de *Boufflers*, furent bleſſés ; le comte de la *Motte-Houdancourt*, chevalier d'honneur de la reine, eut ſon cheval tué, fut foulé longtemps aux pieds des chevaux & remporté preſque mort. Le marquis de *Gontaud* eut le bras caſſé ; le duc de *Rochechouart*, premier gentilhomme de la chambre, ayant été bleſſé deux fois & combattant encore, fut tué ſur la place. Les marquis de *Sabran*, de *Fleuri*, le comte d'*Eſtrade*, le comte de *Roſtaing* y laiſſerent la vie. Parmi les ſingularités de cette triſte journée on ne doit pas omettre la mort d'un comte de *Boufflers* de la branche de *Rémiancourt*. C'était un enfant de dix ans & demi : un coup de canon lui caſſa la jambe ; il reçut le coup, ſe vit couper la jambe, & mourut avec un égal ſang-froid. Tant de jeuneſſe & tant de courage attendrirent tous ceux qui furent témoins de ſon malheur.

CH. X.

CH. X. La perte n'était guere moins considérable parmi les officiers anglais. Le roi d'Angleterre combattait à pied & à cheval, tantôt à la tête de la cavalerie, tantôt à celle de l'infanterie. Le duc de *Cumberland* fut blessé à ses côtés, le duc d'*Aremberg*, qui commandait les Autrichiens, reçut une balle de fusil au haut de la poitrine. Les anglais perdirent plusieurs officiers-généraux. Le combat dura trois heures. Mais il était trop inégal ; le courage seul avait à combattre la valeur, le nombre & la discipline. Enfin, le maréchal de *Noailles* ordonna la retraite.

Le roi d'Angleterre dîna sur le champ de bataille, & se retira ensuite sans même se donner le temps d'enlever tous ses blessés, dont il laissa environ six cents que le lord *Stairs* recommanda à la générosité du maréchal de *Noailles*. Les français les recueillirent comme des compatriotes ; les anglais & eux se traitaient en peuples qui se respectaient.

Les deux généraux s'écrivirent des lettres qui font voir jusqu'à quel point on peut pousser la politesse & l'humanité au milieu des horreurs de la guerre.

Cette grandeur d'ame n'était pas particuliere au comte *Stairs*, & au duc de *Noailles*. Le duc de *Cumberland* sur-tout fit un acte de générosité qui doit être transmis à la postérité. Un mousquetaire, nommé *Girardau*, blessé dangereusement, avait été porté près

de sa tente. On manquait de chirurgiens, assez occupés ailleurs ; on allait panser le prince à qui une balle avait percé les chairs de la jambe. *Commencez*, dit le prince, *par soulager cet officier français, il est plus blessé que moi, il manquerait de secours & je n'en manquerai pas.*

Au reste, la perte fut à peu près égale dans les deux armées. Il y eut du côté des alliés deux mille deux cents trente-un hommes, tant tués que blessés. On sut ce calcul par les anglais qui rarement diminuent leur perte & n'augmentent guere celle de leurs ennemis.

Les français souffrirent une grande perte en faisant avorter le fruit des plus belles dispositions par cette ardeur précipitée & cette indiscipline qui leur avait fait perdre autrefois les batailles de Poitiers, de Crecy, d'Azincour. Celui qui écrit cette histoire, vit six semaines après le comte *Stairs* à la Haye ; il prit la liberté de lui demander ce qu'il pensait de cette bataille. Ce général lui répondit : Je pense que les français ont fait une grande faute, & nous deux ; la vôtre a été de ne savoir pas attendre ; les deux nôtres ont été de nous mettre d'abord dans un danger évident d'être perdus, & ensuite de n'avoir pas su profiter de la victoire.

Après cette action, beaucoup d'officiers français & anglais allerent à Francfort, ville toujours neutre où l'empereur vit l'un après

Ch. X. l'autre, le comte de *Stairs*, & le maréchal de *Noailles*, sans pouvoir leur marquer d'autres sentiments que ceux de la patience dans son infortune.

Le maréchal de *Noailles* trouva l'empereur accablé de chagrin, sans états, sans espérance, n'ayant pas de quoi faire subsister sa famille, dans cette ville impériale où personne ne voulait faire la moindre avance au chef de l'Empire; il lui donna une lettre de crédit de quarante mille écus, certain de n'être pas désavoué par le roi son maître. Voilà où en était réduite la majesté de l'Empire romain.

CHAPITRE ONZIEME.

Premiere campagne de Louis XV en Flandres, ses succès. Il quitte la Flandre, pour aller au secours de l'Alsace menacée, pendant que le prince de Conti continue à s'ouvrir le passage des Alpes. Nouvelles ligues. Le roi de Prusse prend encore les armes.

Premiere campagne de LouisXV en 1744.

Ce fut dans ces circonstances dangereuses, dans ce choc de tant d'états, dans ce mêlange & ce cahos de guerre & de politique, que *Louis XV* commença sa premiere campagne. On gardait à peine les frontieres du côté de l'Allemagne. La reine d'Hongrie

d'Hongrie s'était fait prêter serment de fidélité par les habitans de Baviere & du haut Palatinat. Elle fit présenter, dans Francfort même, où *Charles VII* était retiré, un mémoire où l'élection de cet empereur était qualifiée *nulle de toute nullité.* Il était obligé enfin de se déclarer neutre, tandis qu'on le dépouillait. On lui proposait de se démettre, & de résigner l'empire à *François* de Lorraine, grand duc de Toscane, époux de *Marie-Therese.*

Le prince *Charles* de Lorraine, frere du grand duc, commençait à s'établir dans une isle du Rhin, auprès du vieux Brisac. Des partis hongrois pénétraient jusques par delà la Sare, & entamaient les frontieres de la Lorraine. Ce fameux partisan *Mentzel* faisait répandre dans l'Alsace, dans les trois évêchés, dans la Franche-Comté, des manifestes par lesquels il invitait les peuples au nom de la reine d'Hongrie, à retourner sous l'obéissance de la maison d'Autriche; il menaçait les habitants qui prendraient les armes, de les faire pendre, *après les avoir forcés de se couper le nez & les oreilles.* Cette insolence, digne d'un soldat d'*Attila*, n'était que méprisable, mais elle était la preuve des succès. Les armées autrichiennes menaçaient Naples, tandis que les armées françaises & espagnoles n'étaient encore que dans les Alpes. Les anglais, victorieux sur terre, dominaient sur les mers; les hollandais allaient se déclarer, & promettaient de se joindre en

Flandre aux autrichiens & aux anglais. Tout
Ch. XI. était contraire. Le roi de Prusse, satisfait de s'être emparé de la Silésie, avait fait sa paix particuliere avec la reine d'Hongrie.

Louis XV soutint tout ce grand fardeau. Non-seulement il assura les frontieres sur les bords du Rhin & de la Moselle, par des corps d'armées; mais il prépara une descente en Angleterre même. Il fit venir de Rome le jeune prince *Charles-Edouard*, fils ainé du prétendant, & petit-fils de l'infortuné roi *Jacques second.* Une flotte de vingt-un vaisseaux, chargée de vingt-quatre mille hommes de débarquement, le porta dans le canal d'Angleterre. Ce prince vit pour la pre-
9 Janvier 1744. miere fois le rivage de sa patrie. Mais une tempête, & sur-tout les vaisseaux anglais, rendirent cette entreprise infructueuse.

Ce fut dans ce temps-là que le roi partit pour la Flandre. Il avait une armée florissante, que le comte d'*Argenson*, secrétaire d'état de la guerre, avait pourvue de tout ce qui pouvait faciliter la guerre de campagne & de siege.

Louis XV arrive en Flandres. A son approche les hollandais, qui avaient promis de se joindre aux troupes de la reine d'Hongrie & aux anglais, commencent à craindre. Ils n'osent remplir leur promesse : ils envoient
Courtrai le 18 mai. Menin le 5 Juin. des députés au roi, au lieu de troupes contre lui. Le roi prend Courtrai & Menin en présence des députés.

Le lendemain même de la prise de Me-

nin, il investit Ypres. C'était le prince de *Clermont*, abbé de Saint-Germain-des-Prés, qui commandait les principales attaques au siege d'Ypres. On n'avait point vu en France, depuis les cardinaux de la *Valette* & de *Sourdis*, d'homme qui réunît la profession des armes & celle de l'église. Le prince de *Clermont* avait eu cette permission du pape *Clément XII*, qui avait jugé que l'état ecclésiastique devait être subordonné à celui de la guerre dans l'arriere petit-fils du grand *Condé*. On insulta le chemin couvert du front de la basse ville, quoique cette entreprise parût prématurée & hasardée; le marquis de *Beauveau*, maréchal de camp, qui marchait à la tête des grenadiers de Bourbonnais & de Royal-Comtois, y reçut une blessure mortelle, qui lui causa les douleurs les plus vives. Il mourut dans des tourments intolérables, regretté des officiers & des soldats, comme capable de commander un jour les armées, & de tout Paris comme un homme de probité & d'esprit. Il dit aux soldats qui le portaient : *Mes amis, laissez-moi mourir; & allez combattre.*

6 Juin 1744.

Ypres capitula bientôt; nul moment n'était perdu. Tandis qu'on entrait dans Ypres, le duc de *Boufflers* prenait la Kenoque; & pendant que le roi allait, après ces expéditions, visiter les places frontieres, le prince de *Clermont* faisait le siege de Furnes, qui arbora le drapeau blanc au bout de cinq jours de tranchée ouverte. Les généraux anglais &

25 Juin. 29 Juin. 11 Juillet.

autrichiens, qui commandaient vers Bruxelles, regardaient ces progrès & ne pouvaient les arrêter. Un corps que commandait le maréchal de *Saxe*, que le roi leur opposait, était si bien posté, & couvrait les sieges si à propos, que les succès étaient assurés. Les alliés n'avaient point de plan de campagne fixe & arrêté. Les opérations de l'armée française étaient concertées. Le maréchal de *Saxe*, posté à Courtrai, arrêtait tous les efforts des ennemis, & facilitait toutes les opérations. Une artillerie nombreuse, qu'on tirait aisément de Douai, un régiment d'artillerie de près de cinq mille hommes, plein d'officiers capables de conduire des sieges, & composé de soldats qui sont, pour la plupart, des artistes habiles; enfin, le corps des ingénieurs, étaient des avantages que ne peuvent avoir des nations réunies à la hâte pour faire ensemble la guerre quelques années. De pareils établissements ne peuvent être que le fruit du temps & d'une attention suivie dans une monarchie puissante. La guerre de siege devait donner à la France, nécessairement, la supériorité.

CH. XI.

Le prince Charles de Lorraine passe le Rhin. 29 & 30 Juin 1744.

Au milieu de ces progrès, la nouvelle vient que les autrichiens ont passé le Rhin du côté de Spire, à la vue des français & des bavarois, que l'Alsace est entamée, que les frontieres de la Lorraine sont exposées. On ne pouvait d'abord le croire, mais rien n'était plus certain. Le prince *Charles*, en donnant de la jalousie en plusieurs endroits,

& faisant à la fois plus d'une tentative, avait enfin réussi du côté où était posté le comte de *Seckendorff*, qui commandait les bavarois, les palatins & les hessois, alliés payés par la France. CH. XI.

L'armée autrichienne, au nombre d'environ soixante mille hommes, entre en Alsace sans résistance. Le prince *Charles* s'empare en une heure de Lauterbourg, poste peu fortifié, mais de la plus grande importance. Il fait avancer le général *Nadasti* jusqu'à Veissenbourg, ville ouverte, dont la garnison est forcée de se rendre prisonniere de guerre. Il met un corps de dix mille hommes dans la ville & dans les lignes qui la bordent. Le maréchal de *Coigny*, qui commandait dans ces quartiers, général hardi, sage & modeste, célebre par deux victoires en Italie, dans la guerre de 1738, vit que sa communication avec la France était coupée, que le pays Messin, la Lorraine, allait être en proie aux autrichiens & aux hongrois, il n'y avait d'autre ressource que de passer sur le corps de l'ennemi, pour entrer en Alsace & couvrir le pays. Il marche aussi-tôt avec la plus grande partie de son armée à Veissenbourg, dans le temps que les ennemis venaient de s'en emparer. Il les attaqua dans la ville & dans les lignes; les autrichiens se défendent avec courage. On se battait dans les places & dans les rues; elles étaient couvertes de morts. La résistance dura six

Les autrichiens en Alsace.

17 Juillet 1744.

Ch. XI. heures entieres. Les bavarois, qui avaient mal gardé le Rhin, réparerent leur négligence par leur valeur. Ils étaient, ſur-tout, encouragés par le comte de *Mortagne*, alors lieutenant-général de l'empereur, qui reçut dix coups de fuſil dans ſes habits. Le marquis de *Montal* menait les français. On reprit enfin Veiſſenbourg & les lignes, mais on fut bientôt obligé, par l'arrivée de toute l'armée autrichienne de ſe retirer vers Haguenau, qu'on fut même forcé d'abandonner. Des partis ennemis, qui allerent à quelques lieues au-delà de la Sarre, porterent l'épouvante jusqu'à Lunéville, dont le roi *Staniſlas Lecſinsky* fut obligé de partir avec ſa cour.

Le roi de France marche au ſecours de l'Alſace.

A la nouvelle de ces revers, que le roi apprit à Dunkerque, il ne balança pas ſur le parti qu'il devait prendre; il ſe réſolut à interrompre le cours de ſes conquêtes en Flandres, à laiſſer le maréchal de *Saxe*, avec environ quarante mille hommes, conſerver ce qu'il avait pris, & à courir lui-même au ſecours de l'Alſace.

Il fait d'abord prendre les devants au maréchal de *Noailles*. Il envoie le duc d'*Harcourt* avec quelques troupes garder les gorges de Phalsbourg. Il ſe prépare à marcher à la tête de vingt-ſix bataillons & de trente-trois eſcadrons. Ce parti que prenait le roi, dès ſa premiere campagne, tranſporta les cœurs des français, & aſſura les provinces, alarmées par le paſſage du Rhin, &

ſur-tout par les malheureuſes campagnes précédentes en Allemagne.

Le roi prit ſa route par Saint-Quentin, *la Fere*, *Laon*, *Rheims*, faiſant marcher ſes troupes, dont il aſſigna le rendez-vous à Metz. Il augmenta, pendant cette marche, la paie & la nourriture du ſoldat, & cette attention redoubla encore l'affection de ſes ſujets. Il arriva dans Metz le 5 août, & le 7, on apprit un événement qui changeait toute la face des affaires, qui forçait le prince *Charles* à ſortir de l'Alſace, qui rétabliſſait l'empereur, & mettait la reine d'Hongrie dans le plus grand danger où elle eût été encore.

Il ſemblait que cette princeſſe n'eût alors rien à craindre du roi de Pruſſe après la paix de Breſlau, & ſur-tout après une alliance défenſive, conclue la même année que la paix de Breſlau, entre lui & le roi d'Angleterre ; mais il était viſible que la reine d'Hongrie, l'Angleterre, la Sardaigne, la Saxe & la Hollande s'étant unies contre l'empereur, par un traité fait à Vorms, les puiſſances du nord, & ſur-tout la Ruſſie, étant vivement ſollicitées, les progrès de la reine d'Hongrie augmentant en Allemagne, tout était à craindre, tôt ou tard, pour le roi de Pruſſe : il avait enfin pris le parti de rentrer dans ſes engagements avec la France. Le traité avait été ſigné ſecrétement le 5 avril, & on avait fait depuis, à Francfort, une alliance étroite entre le roi de France, l'empe-

pereur, le roi de Pruſſe, l'électeur Palatin & le roi de Suede, en qualité de landgrave de Heſſe. Ainſi l'union de Francfort était un contrepoids aux projets de l'union de Vorms. Une moitié de l'Europe était ainſi animée contre l'autre, & des deux côtés, on épuiſait toutes les reſſources de la politique & de la guerre.

Ch. XI. 27 Mai 1744.

La guerre eſt plus vive qu'auparavant. Le roi de Pruſſe fait marcher cent mille hommes.

Le maréchal de *Schmettau* vint, de la part du roi de Pruſſe, annoncer au roi que ſon nouvel allié marchait à Prague avec quatre-vingt mille hommes, & qu'il en faiſait avancer vingt-deux mille en Moravie. Cette puiſſante diverſion en Allemagne, les conquêtes du roi en Flandres, ſa marche en Alſace, diſſipaient toutes les alarmes, lorſqu'on en éprouva une d'une autre eſpece, qui fit trembler & gémir toute la France.



CHAPITRE DOUZIEME.

Le roi de France est à l'extrêmité. Dès qu'il est guéri, il marche en Allemagne; il va assiéger Fribourg, tandis que l'armée autrichienne, qui avait pénétré en Alsace, va délivrer la Bohême, & que le prince de Conti gagne une bataille en Italie.

Le roi de France est à l'extrêmité. 1745.

LE jour qu'on chantait dans Metz un *Te Deum* pour la prise de Château-Dauphin, le roi ressentit des mouvements de fievre; c'était le 8 d'août. La maladie augmenta; elle prit le caractere d'une fievre qu'on appelle maligne ou putride, & dès la nuit du 14 il était à l'extrêmité. Son tempérament était robuste, & fortifié par l'exercice, mais les meilleures constitutions sont celles qui succombent le plus souvent à ces maladies, par cela même qu'elles ont la force d'en soutenir les premieres atteintes, & d'accumuler, pendant plusieurs jours, les principes d'un mal auquel elles résistent dans les commencements. Cet événement porta la crainte & la désolation de ville en ville; les peuples accouraient de tous les environs de Metz; les chemins étaient remplis d'hommes de tous états & de tout âge, qui, par leurs différents rapports, augmentaient leur commune inquiétude.

CH. XII. Témoignages singuliers de l'amour des français pour leur roi.

Le danger du roi se répand dans Paris au milieu de la nuit ; on se releve, tout le monde court en tumulte sans savoir où l'on va. Les églises s'ouvrent en pleine nuit ; on ne connaît plus le temps ni du sommeil, ni de la veille, ni du repas. Paris était hors de lui-même ; toutes les maisons des hommes en place étaient assiégées d'une foule continuelle ; on s'assemblait dans les carrefours ; le peuple s'écriait : » S'il meurt, c'est pour » avoir marché à notre secours «. Tout le monde s'abordait, s'interrogeait dans les églises sans se connaître. Il y eut plusieurs églises où le prêtre qui prononçait la priere pour la santé du roi, interrompit le chant par ses pleurs, & le peuple lui répondit par des sanglots & par des cris. Le courier qui apporta le 19 à Paris la nouvelle de sa convalescence, fut embrassé & presque étouffé par le peuple ; on baisait son cheval ; on le menait en triomphe. Toutes les rues retentissaient d'un cri de joie, » Le roi est guéri «. Quand on rendit compte à ce monarque des transports inouis de joie qui avaient succédé à ceux de la désolation, il en fut attendri jusqu'aux larmes, & en se soulevant par un mouvement de sensibilité qui lui rendait des forces : *Ah !* s'écria-t-il, *qu'il est doux d'être aimé ainsi ! & qu'ai-je fait pour le mériter ?*

Tel est le peuple de France ; sensible jusqu'à l'enthousiasme, & capable de tous les excès dans ses affections comme dans ses murmures.

L'archiducheſſe, épouſe du prince de Lorraine, mourut à Bruxelles environ ce temps-là, d'une maniere douloureuſe. Elle était chérie des brabançons, & méritait de l'être; mais ces peuples n'ont pas l'ame paſſionnée des français. Ch. XII.

Les courtiſans ne ſont pas comme le peuple. Le péril de *Louis XV* fit naître parmi eux plus d'intrigues & de cabales qu'on n'en vit autrefois, quand *Louis XIV* fut ſur le point de mourir à Calais. Son petit-fils en reſſentit les effets dans Metz. Les moments de criſe où il parut expirant, furent ceux qu'on choiſit pour l'accabler par les démarches les plus indiſcretes, qu'on diſait inſpirées par des motifs religieux, mais que la raiſon réprouvait, & que l'humanité condamnait. Il échappa à la mort & à ces pieges.

Dès qu'il eut repris ſes ſens, il s'occupa, au milieu de ſon danger, de celui où le prince *Charles* avait jetté la France par ſon paſſage du Rhin. Il n'avait marché que dans le deſſein de combattre le prince *Charles*; mais ayant envoyé le maréchal de *Noailles* à ſa place, il dit au comte d'Argenſon: *Ecrivez de ma part au maréchal de Noailles, que pendant qu'on portait Louis XIII au tombeau, le prince de Condé gagna une bataille.* Cependant on put à peine entamer l'arriere-garde du prince *Charles*, qui ſe retirait en bon ordre. Ce prince, qui avait paſſé le Rhin malgré l'armée de France, le repaſſa preſque ſans perte, vis-à-vis une armée ſuperieure.

Paroles de Louis XV étant à l'extrêmité.

E 6

CH. XII.

Le roi de Pruſſe ſe plaignit qu'on eût ainſi laiſſé échapper un ennemi qui allait venir à lui. C'était encore une occaſion heureuſe manquée. La maladie du roi de France, quelque retardement dans la marche de ſes troupes, un terrein marécageux & difficile par où il fallait aller au prince *Charles*, les précautions qu'il avait priſes, ſes ponts aſſurés, tout lui facilita cette retraite; il ne perdit pas même un magaſin.

Belle marche du prince Charles de Lorraine.

Ayant donc repaſſé le Rhin avec cinquante mille hommes complets, il marcha vers le Danube & l'Elbe avec une diligence incroyable, & après avoir pénétré en France aux portes de Strasbourg, il allait délivrer la Bohême une ſeconde fois. Mais le roi de Pruſſe s'avançait vers Prague; il l'inveſtit le 4 ſeptembre, & ce qui parut étrange, c'eſt que le général *Ogilvy*, qui la défendait avec quinze mille hommes, ſe
15 Sept. rendit, dix jours après, priſonnier de guerre, lui & ſa garniſon. C'était le même gouverneur qui, en 1741, avait rendu la ville en moins de temps, quand les français l'eſcaladerent.

Une armée de quinze mille hommes priſonniere de guerre, la capitale de la Bohême priſe, le reſte du royaume ſoumis peu de jours après, la Moravie envahie en même-temps, l'armée de France rentrant enfin en Allemagne, les ſuccès en Italie firent eſpérer qu'enfin la grande querelle de l'Europe allait être décidée en faveur de l'empereur *Charles VII*. *Louis XV*, dans une convaleſcence encore faible, réſout le ſiege de Fri-

bourg au mois de ſeptembre, & y marche. Il va paſſer le Rhin à ſon tour; & ce qui fortifia encore ſes eſpérances, c'eſt qu'en arrivant à Strasbourg, il y reçut la nouvelle d'une victoire remportée par le prince de *Conti*.

CHAPITRE TREIZIEME.

Bataille de Coni. Conduite du roi de France. Le roi de Naples ſurpris près de Rome.

POUR deſcendre dans le Milanez, il fallait prendre la ville de Coni. L'infant *don Philippe* & le prince de *Conti* l'aſſiégeaient. Le roi de Sardaigne les attaqua dans leurs lignes avec une armée ſupérieure. Rien n'était mieux concerté que l'entrepriſe de ce monarque. C'était une de ces occaſions où il était de la politique de donner bataille. S'il était vainqueur, les français avaient peu de reſſources, & la retraite était très-difficile; s'il était vaincu, la ville n'était pas moins en état de réſiſter dans cette ſaiſon avancée, & il avait des retraites ſûres. Sa diſpoſition paſſa pour une des plus ſavantes qu'on eut jamais vues: cependant il fut vaincu. Les français & les eſpagnols combattirent comme des alliés qui ſe ſecourent, & comme des rivaux qui veulent chacun donner l'exemple. Le roi de

Ch. XIII Sardaigne perdit près de cinq mille hommes & le champ de bataille. Les espagnols ne perdirent que neuf cents hommes, & les français eurent mille deux cents hommes tués ou blessés. Le prince de *Conti*, qui était général & soldat, eut sa cuirasse percée de deux coups, & deux chevaux tués sous lui : il n'en parla point dans sa lettre au roi, mais il s'étendait sur les blessures de messieurs de *la Force*, *de Senneterre*, *de Chauvelin*, sur les services signalés de monsieur de *Courten*, sur ceux de messieurs *de Choiseul*, *du Chaila*, *de Beaupray*, sur tous ceux qui l'avaient secondé, & demandait pour eux des récompenses. Cette histoire ne serait qu'une liste continuelle, si on pouvait citer toutes les belles actions qui, devenues simples & ordinaires, se perdent continuellement dans la foule.

Mais cette nouvelle victoire fut encore au nombre de celles qui causent des pertes sans produire d'avantages réels aux vainqueurs. On a donné plus de cent vingt batailles en Europe depuis 1600 ; & de tous ces combats, il n'y en a pas eu dix de décisifs. C'est du sang inutilement répandu pour des intérêts qui changent tous les jours. Cette victoire donna d'abord la plus grande confiance, qui se changea bientôt en tristesse : la rigueur de la saison, la fonte des neiges, le débordement de la Sture, & des torrents, furent plus utiles au roi de Sardaigne, que la victoire de *Coni* ne le fut à l'infant &

au prince de *Conti*. Ils furent obligés de lever le siege, & de repasser les monts avec une armée affaiblie. C'est presque toujours le sort de ceux qui combattent vers les Alpes, & qui n'ont pas pour eux le maître du Piémont, de perdre leurs armées, même par des victoires.

Le roi de France, dans cette saison pluvieuse, était devant Fribourg. On fut obligé de détourner la riviere de Treisan, & de lui ouvrir un canal de deux mille six cents toises; mais à peine ce travail fut-il achevé, qu'une digue se rompit, & on recommença. On travaillait sous le feu des châteaux de Fribourg; il fallait saigner à la fois deux bras de la riviere: les ponts construits sur le canal nouveau furent dérangés par les eaux; on les rétablit dans une nuit, & le lendemain on marcha au chemin couvert, sur un terrein miné & vis-à-vis d'une artillerie & d'une mousqueterie continuelle. Cinq cents grenadiers furent couchés par terre, tués ou blessés, deux compagnies entieres périrent par l'effet des mines du chemin couvert, & le lendemain on acheva d'en chasser les ennemis, malgré les bombes, les pierriers & les grenades, dont ils faisaient un usage continuel & terrible. Il y avait seize ingénieurs à ces deux attaques, & tous les seize y furent blessés. Une pierre atteignit le prince de *Soubise*, & lui cassa le bras; dès que le roi le sut, il alla le voir: il y retourna plusieurs fois; il voyait met-

tre l'appareil à ſes bleſſures. Cette ſenſibilité
CH. XIII encourageait toutes ſes troupes. Les ſoldats redoublaient d'ardeur en ſuivant le duc de *Chartres*, aujourd'hui duc d'*Orléans*, premier prince du ſang, à la tranchée & aux attaques.

Priſe de Fribourg par le roi de France.

Le général *Damnitz*, gouverneur de Fribourg, n'arbora le drapeau blanc que le ſix Novembre, après deux mois de tranchée ouverte. Le ſiege des châteaux ne dura que ſept jours. Le roi était maître du Briſgau. Il dominait dans la Suabe. Le prince de *Clermont*, de ſon côté, s'était avancé juſqu'à Conſtance. L'empereur était retourné enfin dans Munich.

Les affaires prenaient en Italie un tour favorable, quoiqu'avec lenteur. Le roi de Naples pourſuivait les autrichiens, conduits par le prince de *Lobkovitz* ſur le territoire de Rome. On devait tout attendre en Bohême de la diverſion du roi de Pruſſe; mais par un de ces revers ſi fréquents dans cette guerre, le prince *Charles* de Lorraine chaſſait alors les pruſſiens de la Bohême, comme il en avait fait retirer les français en 1742 & en 1743; & les pruſſiens faiſaient les mêmes fautes & les mêmes retraites qu'ils avaient reprochées aux armées françaiſes; ils abandonnaient ſucceſſivement tous les poſtes qui aſſurent Prague; enfin ils furent obligés d'abandonner Prague même.

19 Nov. 1744.

Le prince *Charles*, qui avait paſſé le Rhin à la vue de l'armée de France, paſſa l'Elbe la même année à la vue du roi de Pruſſe;

il le ſuivit juſqu'en Siléſie. Ses partis allerent aux portes de Breſlau ; on doutait enfin ſi la reine *Marie-Thérèſe*, qui paraiſſait perdue au mois de Juin, ne reprendrait pas juſqu'à la Siléſie au mois de Décembre de la même année, & on craignait que l'empereur, qui venait de rentrer dans ſa capitale déſolée, ne fût obligé d'en ſortir encore.

CH. XIII

Les anglais ſoudoient preſque tous les princes.

Tout était révolution en Allemagne, tout y était intrigue. Les rois de France & d'Angleterre achetaient tour-à-tour des partiſans dans l'Empire. Le roi de Pologne *Auguſte*, électeur de Saxe, ſe donna aux anglais pour cent cinquante mille pieces par an. Si on s'étonnait que dans ces circonſtances un roi de Pologne, électeur, fût obligé de recevoir cet argent, on était encore plus ſurpris que l'Angleterre fût en état de le donner, lorſqu'il lui en coûtait cinq cents mille guinées cette année pour la reine d'Hongrie, deux cents mille pour le roi de Sardaigne, & qu'elle donnait encore des ſubſides à l'électeur de Mayence ; elle ſoudoyait juſqu'à l'électeur de Cologne, frere de l'empereur, qui recevait vingt-deux mille pieces de la cour de Londres, pour permettre que les ennemis de ſon frere levaſſent contre lui des troupes dans ſes évêchés de Cologne, de Munſter & d'Oſnabruck, d'Ildesheim, de Paderborn & de ſes abbayes, il avait accumulé ſur ſa tête tous ces biens eccléſiaſtiques, ſelon l'uſage d'Allemagne, & non ſuivant les regles de l'égliſe. Se vendre aux anglais

Ch. XIII

n'était pas glorieux, mais il crut toujours qu'un empereur créé par la France en Allemagne, ne se soutiendrait pas, & il sacrifia les intérêts de son frere aux siens propres.

Marie-Thérese avait en Flandres une armée formidable composée d'allemands, d'anglais, & enfin de hollandais, qui se déclarerent après tant d'indécision.

Conduite du maréchal de Saxe.

La Flandre française était défendue par le maréchal de *Saxe*, plus faible de vingt mille hommes que les alliés. Ce général mit en œuvre ces ressources de la guerre auxquelles ni la fortune, ni même la valeur du soldat, ne peuvent avoir part. Camper & décamper à propos, couvrir son pays, faire subsister son armée aux dépens des ennemis, aller sur leur terrein lorsqu'ils s'avancent vers le pays qu'on défend, & les forcer à revenir sur leurs pas, rendre, par l'habilité, la force inutile, c'est ce qui est regardé comme un des chef-d'œuvres de l'art militaire, & c'est ce que fit le maréchal de *Saxe* depuis le commencement d'Août jusqu'au mois de Novembre.

La querelle de la succession autrichienne était tous les jours plus vive, la destinée de l'empereur plus incertaine, les intérêts plus compliqués, les succès toujours balancés.

Ce qui est très-vrai, c'est que cette guerre enrichissait en secret l'Allemagne en la dévastant. L'argent de la France & de l'An-

gleterre répandu avec profusion, demeurait entre les mains des allemands; & au fond, le résultat était de rendre ce vaste pays plus opulent, & par conséquent un jour plus puissant, si jamais il pouvait être réuni sous un seul chef.

Situation de l'Italie.

Il n'en est pas ainsi de l'Italie, qui d'ailleurs ne peut faire de long-temps un corps formidable comme l'Allemagne. La France n'avait envoyé dans les Alpes que quarante-deux bataillons, & trente-trois escadrons, qui, attendu l'incomplet ordinaire des troupes, ne composaient pas un corps de plus de vingt-six mille hommes. L'armée de l'infant était à-peu-près de cette force au commencement de la campagne; & toutes deux, loin d'enrichir un pays étranger, tiraient presque toutes leurs subsistances des provinces de France. A l'égard des terres du pape, sur lesquelles le prince de *Lobkovitz*, général d'une armée de *Marie-Thérese*, était pour lors avec le fonds de trente mille hommes, ces terres étaient plutôt dévastées qu'enrichies. Cette partie de l'Italie devenait une scene sanglante dans ce vaste théatre de la guerre qui se faisait du Danube au Tibre.

Les armées de *Marie-Thérese* avaient été sur le point de conquérir le royaume de Naples vers le mois de Mars, d'Avril & de Mai 1744.

Rome voyait, depuis le mois de Juillet, les armées napolitaine & autrichienne, combattre sur son territoire. Le roi de Naples,

le duc de Modene étaient dans Velletri, autrefois capitale des Volsques, & aujourd'hui la demeure des doyens du sacré college. Le roi des deux Siciles y occupait le palais Ginetti, qui passe pour un ouvrage de magnificence & de goût. Le prince de *Lobkovitz* fit sur Velletri la même entreprise que le prince *Eugene* avait fait sur Crémone en 1702 : car l'histoire n'est qu'une suite des mêmes événements renouvellés & variés. Six mille autrichiens étaient entrés dans Velletri au milieu de la nuit. La grande-garde était égorgée ; on tuait ce qui se défendait, on faisait prisonnier ce qui ne se défendait pas. L'alarme & la consternation étaient par-tout. Le roi de Naples, le duc de *Modene* allaient être pris. Le marquis de l'*Hôpital*, ambassadeur de France à Naples, qui avait accompagné le roi, s'éveille au bruit, court au roi & le sauve. A peine le marquis de l'*Hôpital* était-il sorti de sa maison pour aller au roi, qu'elle est remplie d'ennemis, pillée & saccagée. Le roi, suivi du duc de *Modene* & de l'ambassadeur, va se mettre à la tête de ses troupes hors de la ville. Les autrichiens se répandent dans les maisons. Le général *Novati* entre dans celle du duc de *Modene*.

CH. XIII

Journée de Velletri.

La nuit du 10 au 11 Août.

Tandis que ceux qui pillaient les maisons jouissaient avec sûreté de la victoire, il arrivait la même chose qu'à Crémone. Les gardes-valonnes, un régiment irlandais, des suisses repoussaient les autrichiens, jon-

chaient les rues de morts, & reprenaient la ville. Peu de jours après, le prince de *Lobkovitz* est obligé de se retirer vers Rome. Ch. XIII. Le roi de Naples le poursuivit; le premier était vers une porte de la ville, le second vers l'autre; ils passent tous deux le Tibre; 2 Nov. & le peuple romain, du haut des remparts, 1744. avait le spectacle des deux armées. Le roi, sous le nom du comte de *Pouzzoles*, fut reçu dans Rome. Ses gardes avaient l'épée à la main dans les rues, tandis que leur maître baisait les pieds du pape; & les deux armées continuerent la guerre sur le territoire de Rome, qui remerciait le ciel de ne voir le ravage que dans ses campagnes.

On voit, au reste, que d'abord l'Italie était le grand point de vue de la cour d'Espagne, que l'Allemagne était l'objet le plus délicat de la conduite de la cour de France, & que des deux côtés le succès était encore très-incertain.

CHAPITRE QUATORZIEME.

Prise du maréchal de Belle-Isle. L'empereur Charles VII meurt; mais la guerre n'en est que plus vive.

Le roi de France, immédiatement après la prise de Fribourg, retourna à Paris, où il fut reçu comme le vengeur de sa patrie,

CH.XIV. & comme un pere qu'on avait craint de perdre. Il resta trois jours dans Paris pour se faire voir aux habitants, qui ne voulaient que ce prix de leur zele.

Le roi comptant toujours de maintenir l'empereur, avait envoyé à Munich, à Cassel & en Silésie, le maréchal de *Belle-Isle* chargé de ses pleins pouvoirs & de ceux de l'empereur. Ce général venait de Munich, résidence impériale, avec le comte son frere; ils avaient été à Cassel, & suivaient leur route sans défiance, dans des pays où le roi de Prusse a par-tout des bureaux de poste, qui, par les conventions établies entre les princes d'Allemagne, sont toujours regardés comme neutres & inviolables. Le maréchal & son frere, en prenant des chevaux à un de ces bureaux, dans un bourg appellé Elbingrode, appartenant à l'électeur d'Hanovre, furent arrêtés par le bailli hanovrien, maltraités, & bientôt après transférés en Angleterre. Le duc de *Belle-Isle* était prince de l'Empire, & par cette qualité, cet arrêt pouvait être regardé comme une violation des privileges du college des princes. En d'autres temps un empereur aurait vengé ces attentats; mais *Charles VII* régnait dans un temps où on pouvait tout oser contre lui, & où il ne pouvait que se plaindre. Le ministere de France réclama à la fois tous les privileges des ambassadeurs, & les droits de la guerre. Si le maréchal de *Belle-Isle* était regardé comme

Le maréchal de Belle-Isle & son frere prisonniers 23 Nov. 1744.

prince de l'Empire, & miniſtre du roi de France, allant à la cour impériale & à celle de Pruſſe, ces deux cours n'étant point en guerre avec Hanovre, il paraît certain que ſa perſonne était inviolable. S'il était regardé comme maréchal de France & général, le roi de France offrait de payer ſa rançon & celle de ſon frere, ſelon le cartel établi à Francfort, le 18 Juin 1743, entre la France & l'Angleterre. La rançon du maréchal de France eſt de cinquante mille livres, celle d'un lieutenant-général de quinze mille. Le miniſtre de *Georges ſecond* éluda ces inſtances preſſantes par une défaite inouie. Il déclara qu'il regardait meſſieurs de *Belle-Iſle* comme priſonniers d'état; on les traita avec les attentions les plus diſtinguées, ſuivant les maximes de la plupart des cours européanes, qui adouciſſent ce que la politique a d'injuſte, & ce que la guerre a de cruel, par tout ce que l'humanité a de dehors ſéduiſants.

Mort de l'empereur Charles VII.

L'empereur *Charles VII*, ſi peu reſpecté dans l'Empire, & n'y ayant d'autre appui que le roi de Pruſſe, qui alors était pourſuivi par le prince *Charles*, craignant que la reine d'Hongrie ne le forçât encore de ſortir de Munich, ſa capitale, ſe voyant toujours le jouet de ſa fortune, accablé de maladies, que les chagrins redoublaient, ſuccomba enfin, & mourut à Munich à l'âge de quarante-ſept ans & demi, en laiſſant cette leçon au monde, que le plus haut

20 Janv. 1745.

CH. XIV. degré de la grandeur humaine peut être le comble de la calamité. Il n'avait été malheureux que depuis qu'il avait été empereur. La nature dès-lors lui a fait plus de mal encore que la fortune. Une complication de maladies douloureuſes rendit plus violents les chagrins de l'ame par les ſouffrances du corps, & le conduiſit au tombeau. Il avait la goutte & la pierre ; on trouva ſes poumons, ſon foie & ſon eſtomac gangrenés, des pierres dans ſes reins, un polipe dans ſon cœur ; on jugea qu'il n'avait pu dès longtemps être un moment ſans ſouffrir. Peu de princes ont eu de meilleures qualités. Elles ne ſervirent qu'à ſon malheur, & ce malheur vint d'avoir pris un fardeau qu'il ne pouvait ſoutenir.

Le corps de cet infortuné prince fut expoſé, vêtu à l'ancienne mode eſpagnole, étiquette établie par *Charles-Quint*, quoique depuis lui aucun empereur n'ait été eſpagnol, & que *Charles VII* n'eût rien de commun avec cette nation. Il fut enſeveli avec les cérémonies de l'Empire ; & dans cet appareil de la vanité & de la miſere humaine, on porta le globe du monde devant celui qui, pendant la courte durée de ſon empire, n'avait pas même poſſédé une petite & malheureuſe province ; on lui donna même, dans quelques reſcrits, le titre d'invincible, titre attaché par l'uſage à la dignité d'empereur, & qui ne faiſait que mieux ſentir les malheurs de celui qui l'avait poſſédée.

On

On crut que la cause de la guerre ne subsistant plus, le calme pouvait être rendu à l'Europe. On ne pouvait offrir l'Empire au fils de *Charles VII*, âgé de dix-sept ans. On se flattait en Allemagne que la reine d'Hongrie rechercherait la paix comme un moyen sûr de placer enfin son mari, le *grand duc*, sur le trône impérial, mais elle voulut & ce trône & la guerre. Le ministere anglais, qui donnait la loi à ses alliés, puisqu'il donnait l'argent, & qui payait à la fois la reine d'Hongrie, le roi de Pologne & le roi de Sardaigne, crut qu'il y avait à perdre avec la France par un traité, & à gagner par les armes.

Cette guerre générale se continua parce qu'elle était commencée. L'objet n'en était pas le même que dans son principe. C'était une de ces maladies qui à la longue changent de caractere. La Flandre qui avait été respectée avant 1744, était devenue le principal théatre; & l'Allemagne fut plutôt pour la France un objet de politique que d'opérations militaires. Le ministere de France qui voulait toujours faire un empereur, jetta les yeux sur ce même *Auguste II*, roi de Pologne, électeur de Saxe, qui était à la solde des anglais. Mais la France n'était guere en état de faire de telles offres. Le trône de l'Empire n'était que dangereux, pour quiconque n'a pas l'Autriche & la Hongrie. La cour de France fut refusée : l'électeur de Saxe n'osa ni accepter cet honneur, ni se déta-

L'électeur de Saxe, roi de Pologne, refuse la couronne impériale.

cher des anglais, ni déplaire à la reine.
Ch XIV. fut le ſecond électeur de Saxe qui refuſa d'être empereur.

Il ne reſtait à la France d'autre parti que d'attendre du ſort des armes la déciſion de tant d'intérêts divers qui avaient changé tant de fois, & qui dans tous leurs changements avaient tenu l'Europe en alarmes.

Le nouvel électeur de Baviere, *Maximilien Joſeph* était le troiſieme de pere en fils, que la France ſoutenait. Elle avait fait rétablir l'aïeul dans ſes états; elle avait fait donner l'Empire au pere; & le roi fit un nouvel effort pour ſecourir encore le jeune prince. Six mille heſſois à ſa ſolde, trois mille palatins, & treize bataillons d'allemands qui ſont depuis long-temps dans le corps des troupes de France, s'étaient déjà joints aux troupes bavaroiſes toujours ſoudoyées par le roi.

Pour que tant de ſecours fuſſent efficaces, il fallait que les bavarois ſe ſecouruſſent eux-mêmes; mais leur deſtinée était de ſuccomber ſous les autrichiens: ils défendirent ſi malheureuſement l'entrée de leur pays, que dès le commencement d'avril le nouvel électeur de Baviere fut obligé de ſortir de cette même capitale, que ſon pere avait été forcé de quitter tant de fois. Les malheurs de ſa maiſon le forcerent enfin d'avoir recours à *Marie-Théreſe* elle-même, de renoncer à l'alliance de la France, & de recevoir l'argent des anglais comme les autres.

1744. 22 Avril.

Le roi, abandonné de ceux pour qui seuls il avait commencé la guerre, fut obligé de la continuer sans avoir d'autre objet que de la faire cesser ; situation triste qui expose les peuples & qui ne leur promet nul dédommagement. CH. XIV.

Le parti qu'on prit fut de se défendre en Italie & en Allemagne, & d'agir toujours offensivement en Flandres ; c'etait l'ancien théatre de la guerre, & il n'y a pas un seul champ dans cette province qui n'ait été arrosé de sang. Une armée vers le Mein empêchait les autrichiens de se porter contre le roi de Prusse alors allié de la France, avec des forces trop supérieures. Le maréchal de *Maillebois* était parti de l'Allemagne pour l'Italie, & le prince de *Conti* fut chargé de la guerre vers le Mein, qui devenait d'une espece toute contraire à celle qu'il avait faite dans les Alpes.

Le roi voulut aller lui-même achever en Flandres les conquêtes qu'il avait interrompues l'année précédente. Il venait de marier le Dauphin avec la seconde infante d'Espagne au mois de Février ; & ce jeune prince, qui n'avait pas seize ans accomplis, se prépara à partir au commencement de mai avec son pere. en Févr. 1745.



CHAPITRE QUINZIEME.

Siege de Tournai. Bataille de Fontenoi.

LE maréchal de *Saxe* était déjà en Flandres à la tête de l'armée, composée de cent six bataillons complets, & de cent soixante & douze escadrons. Déjà Tournai, cette ancienne capitale de la domination française, était investi. C'était la plus forte place de la barriere. La ville & la citadelle étaient encore un des chef-d'œuvres du maréchal de *Vauban* ; car il n'y avait guere de places en Flandres dont *Louis XIV* n'eût fait construire les fortifications.

Dès que les états généraux des sept provinces apprirent que Tournai était en danger, ils manderent qu'il fallait hasarder une bataille pour secourir la ville. Ces républicains, malgré leur circonspection, furent alors les premiers à prendre des résolutions hardies. Au cinq mai, les alliés avancerent à Cambron, à sept lieues de Tournai. Le roi partit le six de Paris avec le dauphin. Les aides de camp du roi, les menins du dauphin les accompagnaient.

La principale force de l'armée ennemie consistait en vingt bataillons, & vingt-six escadrons anglais, sous le jeune duc de *Cumberland*, qui avait gagné, avec le roi son pere, la bataille de Dettingue : cinq bataillons

& feize efcadrons hanovriens étaient joints aux anglais. Le prince de *Valdek*, à-peu-près de l'âge du duc de *Cumberland*, impatient de fe fignaler, était à la tête de quarante efcadrons hollandais, & de vingt-fix bataillons. Les autrichiens n'avaient dans cette armée que huit efcadrons. On faifait la guerre pour eux dans la Flandre, qui a été fi long-temps défendue par les armes & par l'argent de l'Angleterre & de la Hollande : mais à la tête de ce petit nombre d'autrichiens était le général *Kœnigfec*, qui avait commandé contre les turcs en Hongrie, & contre les français en Italie & en Allemagne. Ses confeils devaient aider l'ardeur du duc de *Cumberland*, & du prince de *Valdek*. On comptait dans leur armée au-delà de cinquante-cinq mille combattants. Le roi laiffa devant Tournai environ dix-huit mille hommes, qui étaient poftés en échelle jufqu'au champ de bataille ; fix mille pour garder les ponts fur l'Efcaut, & les communications.

L'armée était fous les ordres d'un général en qui on avait la plus jufte confiance. Le comte de *Saxe* avait déjà mérité fa grande réputation, par de favantes retraites en Allemagne, & par fa campagne de 1744 ; il joignait une théorie profonde à la pratique. La vigilance, le fecret, l'art de favoir différer à propos un projet & celui de l'exécuter rapidement, le coup d'œil, les reffources, la prévoyance étaient fes talents

CH. XV. de l'aveu de tous les officiers : mais alors ce général, consumé d'une maladie de langueur, était presque mourant. Il était parti de Paris très-malade pour l'armée. L'auteur de cette histoire l'ayant même rencontré avant son départ, & n'ayant pu s'empêcher de lui demander comment il pourrait faire dans cet état de faiblesse, le maréchal lui répondit : *il ne s'agit pas de vivre, mais de partir.*

Le roi étant arrivé le 6 à Douai, se rendit le lendemain à Pontachin auprès de l'Escaut, à portée des tranchées de Tournai. Delà, il alla reconnaître le terrein qui devait servir de champ de bataille. Toute l'armée, en voyant le roi & le dauphin, fit entendre des acclamations de joie. Les alliés passerent le 10 & la nuit du onze, à faire leurs dernieres dispositions. Jamais le roi ne marqua plus de gaieté que la veille du combat. La conversation roula sur les batailles où les rois s'étaient trouvés en personne. Le roi dit que depuis la bataille de Poitiers aucun roi de France n'avait combattu avec son fils, & qu'aucun n'avait gagné de victoire signalée contre les anglais : qu'il espérait être le premier. Il fut éveillé le premier, le jour de l'action ; il éveilla lui-même à quatre heures le comte d'*Argenson*, ministre de la guerre, qui dans l'instant envoya demander au maréchal de Saxe ses derniers ordres. On trouva le maréchal dans une voiture d'ozier, qui lui servait de lit, &

dans laquelle il se faisait traîner quand ses forces épuisées ne lui permettaient plus d'être à cheval. Le roi & son fils avaient déjà passé un pont sur l'Escaut à Calonne ; ils allerent prendre leur poste par-delà la justice de Notre-Dame-aux-Bois, à mille toises de ce pont, & précisément à l'entrée du champ de bataille. Ch. XV.

La suite du roi & du dauphin, qui composait une troupe nombreuse, était suivie d'une foule de personnes de toute espece qu'attirait cette journée, & dont quelques-uns même étaient montés sur des arbres pour voir le spectacle d'une bataille.

En jettant les yeux sur les cartes qui sont fort communes, on voit d'un coup d'œil la disposition des deux armées. On remarque Antoin, assez près de l'Escaut, à la droite de l'armée française, à neuf cents toises de ce pont de Calonne, par où le roi & le dauphin s'étaient avancés. Le village de Fontenoi par-delà Antoin presque sur la même ligne, un espace étroit de quatre cents cinquante toises de large, entre Fontenoi & un petit bois qu'on appelle le bois de Barri. Ce bois, ces villages étaient garnis de canons comme un camp retranché. Le maréchal de *Saxe* avait établi des redoutes entre Antoin & Fontenoi : d'autres redoutes aux extrêmités du bois de Barri, fortifiaient cette enceinte. Le champ de bataille n'avait pas plus de cinq cents toises de longueur depuis l'endroit où était le roi auprès

du village de Fontenoi, & jufqu'à ce bois de Barri, & n'avait guere plus de neuf cents toifes de large; de forte que l'on allait combattre en champ clos comme à Dettingue, mais dans une journée plus mémorable.

Le général de l'armée françaife avait pourvu à la victoire, & à la défaite. Le pont de Calonne, muni de canon, fortifié de retranchements, & défendu par quelques bataillons, devait fervir de retraite au roi & au dauphin en cas de malheur. Le refte de l'armée aurait défilé alors par d'autres ponts fur le bas-Efcaut par-delà Tournai.

On prit toutes les mefures qui fe prêtaient un fecours mutuel fans qu'elles puffent fe traverfer. L'armée de France femblait inabordable; car le feu croifé, qui partait des redoutes du bois de Barri, & du village de Fontenoi, défendait toute approche. Outre ces précautions on avait encore placé fix canons de feize livres de balle au-deçà de l'Efcaut, pour foudroyer les troupes qui attaqueraient le village d'Antoin.

On commençait à fe cantonner de part & d'autre à fix heures du matin. Le maréchal de *Noailles* était alors auprès de Fontenoi, & rendait compte au maréchal de *Saxe* d'un ouvrage qu'il avait fait à l'entrée de la nuit pour joindre le village de Fontenoi à la premiere des trois redoutes, entre Fontenoi & Antoin: il lui fervit de premier aide-de-camp, facrifiant la jaloufie du commande-

ment au bien de l'état, & s'oubliant soi-même pour un général étranger & moins ancien. Le maréchal de *Saxe* sentait tout le prix de cette magnanimité, & jamais on ne vit une union si grande entre deux hommes que la faiblesse ordinaire du cœur humain pouvait éloigner l'un de l'autre.

Le maréchal de *Noailles* embrassait le duc de *Grammont* son neveu; & ils se séparaient, l'un pour retourner auprès du roi, l'autre pour aller à son poste, lorsqu'un boulet de canon vint frapper le duc de *Grammont* à mort : il fut la premiere victime de cette journée.

Les anglais attaquerent trois fois Fontenoi, & les hollandais se présenterent à deux reprises devant Antoin. A leur seconde attaque, on vit un escadron hollandais emporté presque tout entier par le canon d'Antoin ; il n'en resta que quinze hommes, & les hollandais ne se présenterent plus dès ce moment.

Alors le duc de *Cumberland* prit une résolution qui pouvait lui assurer le succès de cette jouenée. Il ordonna à un major-général, nommé *Ingolsbi*, d'entrer dans le bois de Barri, de pénétrer jusqu'à la redoute de ces bois vis-à-vis Fontenoi, & de l'emporter. *Ingolsbi* marche avec les meilleures troupes pour exécuter cet ordre : il trouve dans le bois de Barri un bataillon du régiment d'un partisan : c'était ce qu'on appellait les *Grassins*, du nom de celui qui les avait formés. Ces soldats étaient en avant dans le

Ch. XV. bois par-delà la redoute, couchés par terre. *Ingolſbi* crut que c'était un corps conſidérable : il retourne auprès du duc de *Cumberland*, & demande du canon. Le temps ſe perdait. Le prince était au déſeſpoir d'une déſobéiſſance qui dérangeait toutes ſes meſures, & qu'il fit enſuite punir à Londres par un conſeil de guerre, qu'on appelle cour martiale.

Il ſe détermina ſur le champ à paſſer entre cette redoute & Fontenoi. Le terrein était eſcarpé, il fallait franchir un ravin profond, il fallait eſſuyer tout le feu de Fontenoi & de la redoute. L'entrepriſe était audacieuſe : mais il était réduit alors ou à ne point combattre, ou à tenter ce paſſage.

Les anglais & les hanovriens s'avancent avec lui ſans preſque déranger leurs rangs, traînant leurs canons à bras par les ſentiers : il les forme ſur trois lignes aſſez preſſées, & de quatre de hauteur chacune, avançant entre les batteries de canon qui les foudroyaient dans un terrein d'environ quatre cents toiſes de large. Des rangs entiers tombaient morts à droite & à gauche ; ils étaient remplacés auſſi-tôt ; & les canons qu'ils amenaient à bras vis-à-vis Fontenoi, & devant les redoutes, répondaient à l'artillerie françaiſe. En cet état, ils marchaient fiérement précédés de ſix pieces d'artillerie, & en ayant encore ſix autres au milieu de leurs lignes.

Vis-à-vis d'eux ſe trouverent quatre ba-

taillons des gardes françaises, ayant deux bataillons de gardes suisses à leur gauche, le régiment de *Courten* à leur droite, ensuite celui d'Aubeterre, & plus loin le régiment du roi qui bordait Fontenoi le long d'un chemin creux.

Le terrein s'élevait à l'endroit où étaient les gardes françaises jusqu'à celui où les anglais se formaient.

Les officiers des gardes françaises se dirent alors les uns aux autres : il faut aller prendre le canon des anglais. Ils y monterent rapidement avec leurs grenadiers, mais ils furent bien étonnés de trouver une armée devant eux. L'artillerie & la mousqueterie en coucha par terre près de soixante, & le reste fut obligé de revenir dans ses rangs.

Cependant les anglais avançaient ; & cette ligne d'infanterie composée des gardes françaises & suisses, & de *Courten*, ayant encore sur leur droite *Aubeterre*, & un bataillon du régiment du roi, s'approchait de l'ennemi. On était à cinquante pas de distance. Un régiment des gardes anglaises, celui de *Cambel* & le royal écossois, étaient les premiers : Monsieur de *Cambel* était leur lieutenant-général ; le comte d'*Albermale*, leur général-major, & monsieur de *Churchil*, petit-fils naturel du grand duc de *Marlboroug* leur brigadier : les officiers anglais saluerent les français en ôtant leurs chapeaux. Le comte de *Chabanne*, le duc de *Biron* qui

Ch. XV. s'étaient avancés, & tous les officiers des gardes françaises leur rendirent le salut. Milord *Charles Hai*, capitaine aux gardes anglaises cria : *Messieurs des gardes françaises, tirez.*

Le comte d'*Anteroche*, alors lieutenant de grenadiers, & depuis capitaine, leur dit à voix haute : *messieurs, nous ne tirons jamais les premiers, tirez vous-mêmes.* Les anglais firent un feu roulant, c'est-à-dire, qu'ils tiraient par divisions ; de sorte que le front d'un bataillon sur quatre hommes de hauteur ayant tiré, un autre bataillon faisait sa décharge, & ensuite un troisieme, tandis que les premiers rechargeaient. La ligne d'infanterie française ne tira point ainsi : elle était seule sur quatre de hauteur, les rangs assez éloignée, & n'étant soutenue par aucune autre troupe d'infanterie. Dix-neuf officiers des gardes tomberent blessés à cette seule charge. *Messieurs de Clisson*, de *Langey*, de *la Peyre* y perdirent la vie ; quatre-vingt-quinze soldats demeurerent sur la place, deux cents quatre-vingt-cinq y reçurent des blessures ; onze officiers suisses tomberent blessés, ainsi que deux cents neuf de leurs soldats parmi lesquels soixante-quatre furent tués. Le colonel de *Courten*, son lieutenant-colonel, quatre officiers, soixante & quinze soldats tomberent morts : quatorze officiers, & deux cents soldats blessés dangereusement. Le premier rang ainsi emporté, les trois autres regarderent derriere eux,

& ne voyant qu'une cavalerie à plus de trois cents toifes, ils fe difperferent. Le duc de *Grammont*, leur colonel & premier lieutenant-général, qui aurait pu les faire foutenir, était tué. Monfieur de *Luttaux*, fecond lieutenant général, n'arriva que dans leur déroute. Les anglais avançaient à pas lents, comme faifant l'exercice. On voyait les majors appuyer leurs cannes fur les fufils des foldats pour les faire tirer bas & droit. Ils déborderent Fontenoi & la redoute. Ce corps qui auparavant était en trois divifions, fe preffant par la nature du terrein, devint une colonne longue & épaiffe prefque inébranlable par fa maffe, & plus encore par fon courage; elle s'avança vers le régiment d'*Aubeterre*. Monfieur de *Luttaux*, premier lieutenant général de l'armée, à la nouvelle de ce danger accourut de Fontenoi, où il venait d'être bleffé dangereufement. Son aide de camp le fuppliait de commencer par faire mettre le premier appareil à fa bleffure; *le fervice du roi*, lui répondit monfieur de *Luttaux*, *m'eft plus cher que ma vie*. Il s'avançait avec le duc de *Biron* à la tête du régiment d'*Aubeterre*, que conduifait fon colonel de ce nom. *Luttaux* reçoit, en arrivant, deux coups mortels. Le duc de *Biron* a un cheval tué fous lui. Le régiment d'*Aubeterre* perd beaucoup de foldats & d'officiers. Le duc de *Biron* arrête alors avec le régiment du roi qu'il commandait, la marche de la colonne par fon flanc gauche. Un bataillon des gardes

anglaise se détache, avance quelques pas à
Ch. XV. lui, fait une décharge très-meurtriere, & revient au petit pas se replacer à la tête de la colonne, qui avance toujours lentement, sans jamais se déranger, repoussant tous les régiments qui viennent l'un après l'autre se présenter devant elle.

Ce corps gagnait du terrein, toujours serré, toujours ferme. Le maréchal de *Saxe*, qui voyait de sang-froid combien l'affaire était périlleuse, fit dire au roi par le marquis de *Meuze*, qu'il le conjurait de repasser le pont avec le dauphin, qu'il ferait ce qu'il pourrait pour remédier au désordre. Oh je suis bien sûr qu'il fera ce qu'il faudra, répondit le roi, mais je resterai où je suis.

Il y avait de l'étonnement & de la confusion dans l'armée depuis le moment de la déroute des gardes françaises & suisses. Le maréchal de *Saxe* veut que la cavalerie fonde sur la colonne anglaise. Le comte d'*Étrée* y court. Mais les efforts de cette cavalerie étaient peu de chose contre une masse d'infanterie si réunie, si disciplinée & si intrépide, dont le feu, toujours roulant & soutenu, écartait nécessairement des petits corps séparés. On sait d'ailleurs que la cavalerie ne peut guere entamer seule une infanterie serrée. Le maréchal de *Saxe* était au milieu de ce feu : sa maladie ne lui laissait pas la force de porter une cuirasse; il portait une espece de bouclier de plusieurs doubles de taffetas piqué, qui reposait sur l'arçon de sa

felle. Il jetta fon bouclier, & courut faire avancer la feconde ligne de cavalerie contre la colonne. Ch. XV.

Tout l'état major était en mouvement. Monfieur de *Vaudreuil*, major-général de l'armée, allait de la droite à la gauche. Monfieur de *Puiségur*, meffieurs de *Saint-Sauveur*, de *Saint-Georges*, de *Mezière*, aides maréchaux des logis, font tous bleffés. Le comte de *Longaunai*, aide-major-général, eft tué. Ce fut dans ces attaques que le chevalier d'*Aché*, lieutenant-général, eut le pied fracaffé. Il vint enfuite rendre compte au roi, & lui parla long-temps fans donner le moindre figne des douleurs qu'il reffentait, jufqu'à ce qu'enfin il tomba évanoui.

Plus la colonne anglaife avançait, plus elle devenait profonde & en état de réparer les pertes continuelles que lui caufaient tant d'attaques réitérées. Elle marchait toujours ferrée au travers des morts & des bleffés des deux partis, & paraiffait former un feul corps d'environ quatorze mille hommes.

Un très-grand nombre de cavaliers furent pouffés en défordre jufqu'à l'endroit où était le roi avec fon fils. Ces deux princes furent féparés par la foule des fuyards qui fe précipitaient entr'eux. Pendant ce défordre les brigades des gardes du corps qui étaient en réferve, s'avancerent d'elles-mêmes aux ennemis. Les chevaliers de *Suzy* & de *Saumery* y furent bleffés à mort. Quatre efcadrons de la

gendarmerie arrivaient presque en ce moment de *Douay*, & malgré la fatigue d'une marche de sept lieues, ils coururent aux ennemis. Tous ces corps furent reçus comme les autres avec cette même intrépidité & ce même feu roulant. Le jeune comte de *Chevrier*, guidon, fut tué. C'était le jour même qu'il avait été reçu à sa troupe. Le chevalier de *Monaco*, fils du duc de *Valentinois*, y eut la jambe percée. Monsieur du *Guesclin* reçut une blessure dangereuse. Les carabiniers donnerent; ils eurent six officiers renversés morts, & vingt-un de blessés.

Le maréchal de *Saxe*, dans le dernier épuisement, était toujours à cheval, se promenant au pas au milieu du feu. Il passa sous le front de la colonie anglaise, pour voir tout de ses yeux auprès du bois de Barri, vers la gauche. On y faisait les mêmes manœuvres qu'à la droite. On tâchait en vain d'ébranler cette colonne. Les régiments se présentaient les uns après les autres, & la masse anglaise faisant face de tout côté, plaçant à propos son canon, & tirant toujours par division, nourrissait ce feu continu, quand elle était attaquée, & après l'attaque elle restait immobile, & ne tirait plus. Quelques régiments d'infanterie vinrent encore affronter cette colonne par les ordres seuls de leurs commandants. Le maréchal de *Saxe* en vit un dont les rangs entiers tombaient, & qui ne se dérangeait pas. On lui dit que c'était le régiment des vaisseaux, que commandait mon-

ſieur de Guerchi. *Comment ſe peut-il faire*, s'écria-t-il, *que de telles troupes ne ſoient pas victorieuſes?*

Hainault ne ſouffrait pas moins; il avait pour colonel le fils du prince de *Craon*, gouverneur de Toſcane. Le pere ſervait le grand duc, les enfants ſervaient le roi de France. Ce jeune homme, d'une très-grande eſpérance, fut tué à la tête de ſa troupe; ſon lieutenant colonel bleſſé à mort auprès de lui. Normandie avança; il eut autant d'officiers & de ſoldats hors de combat, que celui de Hainault; il était mené par ſon lieutenant-colonel monſieur de *Solency*, dont le roi loua la bravoure ſur le champ de bataille, & qu'il récompenſa enſuite en le faiſant brigadier. Des bataillons irlandais coururent au flanc de cette colonne: le colonel *Dillon* tombe mort: ainſi aucun corps, aucune attaque n'avait pu entamer la colonne, parce que rien ne s'était fait de concert & à la fois.

Le maréchal de *Saxe* repaſſe par le front de la colonne qui s'était déjà avancée plus de trois cents pas au-delà de la redoute d'Eu, & de Fontenoi. Il va voir ſi Fontenoi tenait encore: on n'y avait plus de boulets, on ne répondait à ceux des ennemis qu'avec de la poudre.

Monſieur *Du Brocard*, lieutenant-général d'artillerie, & pluſieurs officiers d'artillerie étaient tués. Le maréchal pria alors le duc

CH. XV. d'*Harcourt* qu'il rencontra d'aller conjurer le roi de s'éloigner, & il envoya ordre au comte de la *Mark*, qui gardait Antoin, d'en sortir avec le régiment de Piémont ; la bataille parut perdue sans ressource. On ramenait de tous côtés les canons de campagne ; on était prêt de faire partir celui du village de Fontenoi, quoique des boulets fussent arrivés. L'intention du maréchal de *Saxe* était de faire, si on pouvait, un dernier effort, mieux dirigé & plus plein contre la colonne anglaise. Cette masse d'infanterie avait été endommagée, quoique sa profondeur parut toujours égale ; elle-même était étonnée de se trouver au milieu des français sans avoir de cavalerie ; la colonne était immobile & semblait ne recevoir plus d'ordre ; mais elle gardait une contenance fiere & paraissait être maîtresse du champ de bataille. Si les hollandais avaient passé entre les redoutes qui étaient vers Fontenoi & Antoin, s'ils étaient venus donner la main aux anglais, il n'y avait plus de ressources, plus de retraite même, ni pour l'armée française, ni probablement pour le roi & son fils. Le succès d'une derniere attaque était incertain. Le maréchal de *Saxe*, qui voyait la victoire ou l'entiere défaite dépendre de cette derniere attaque, songeait à préparer une retraite sûre ; il envoya un second ordre au comte de la *Mark*, d'évacuer Antoin & de venir vers le pont de Calonne, pour favoriser

cette retraite, en cas d'un dernier malheur. Il fait ſignifier un troiſieme ordre au comte, depuis duc de *Lorges*, en le rendant reſponſable de l'exécution ; le comte de *Lorges* obéit à regret. On deſeſpérait alors du ſuccès de la journée. *

Un conſeil aſſez tumultueux ſe tenait auprès du roi ; on le preſſait de la part du général, & au nom de la France, de ne pas s'expoſer davantage.

Le duc de *Richelieu* lieutenant-général, & qui ſervait en qualité d'aide-de-camp du roi, arriva en ce moment. Il venait de reconnaître la colonne près de Fontenoi. Ayant ainſi couru de tous côtés ſans être

---

* Les citoyens des villes, qui, dans leur heureuſe oiſiveté, liſent les anciennes hiſtoires, les batailles d'Arbelles, de Zama, de Canne, de Pharſale, peuvent à peine comprendre les combats de nos jours. On s'approchait alors. Les fleches n'étaient que le prélude ; c'était à qui pénétrerait dans les rangs oppoſés : la force du corps, l'adreſſe, la promptitude, faiſaient tout. On ſe mêlait. Une bataille était une multitude de combats particuliers ; il y avait moins de bruit & plus de carnage. La maniere de combattre d'aujourd'hui eſt auſſi différente que celle de fortifier & d'attaquer les villes.

Ch. XV. blessé, il se présente hors d'haleine l'épée à la main & couvert de poussiere. Quelle nouvelle apportez-vous? lui dit le maréchal? quel est votre avis? Ma nouvelle, dit le duc de *Richelieu*, est que la bataille est gagnée si on le veut, & mon avis est qu'on fasse avancer, dans l'instant, quatre canons contre le front de la colonne; pendant que cette artillerie l'ébranlera, la maison du roi & les autres troupes l'entoureront; *il faut tomber sur elle comme des fourageurs*. Le roi se rendit le premier à cette idée.

Vingt personnes se détachent. Le duc de *Péquigni*, appellé depuis le duc de *Chaunes*, va faire pointer ces quatre pieces; on les place vis-à-vis la colonne anglaise. Le duc de *Richelieu* court à bride-abattue au nom du roi faire marcher sa maison, il annonce cette nouvelle à monsieur de *Montesson*, qui la commandait. Le prince de *Soubise* rassemble ses gens-d'armes, le duc de *Chaunes* ses chevaux-legers, tout se forme & marche; quatre escadrons de la gendarmerie avance à la droite de la maison du roi, les grenadiers à cheval sont à la tête sous monsieur de *Grille*, leur capitaine; les mousquetaires commandés par monsieur de *Jumillac* se précipitent.

Dans ce même moment important, le comte d'*Eu* & le duc de *Biron* à la droite, voyaient, avec douleur, les troupes d'Antoin

quitter leur poste, selon l'ordre positif du maréchal de *Saxe*. Je prends sur moi la désobéissance, leur dit le duc de *Biron*; je suis sûr que le roi l'approuvera, dans un instant où tout va changer de face; je réponds que monsieur le maréchal de *Saxe* le trouvera bon. Le maréchal, qui arrivait dans cet endroit, informé de la résolution du roi & de la bonne volonté des troupes, n'eut pas de peine à se rendre; il changea de sentiment lorsqu'il en fallait changer, & fit rentrer le régiment de Piémont dans Antoin; il se porta rapidement malgré sa faiblesse de la droite à la gauche vers la brigade des irlandais, recommandant à toutes les troupes qu'il rencontrait en chemin de ne plus faire de fausses charges & d'agir de concert.

Le duc de *Biron*, le comte d'*Étrée*, le marquis de *Croissy*, le comte de *Lovendhal*, lieutenants-généraux, dirigent cette attaque nouvelle. Cinq escadrons de *Penthievre* suivent monsieur de *Croissy* & ses enfants. Les régiments de *Chabrillant*, de *Brancas*, de *Brionne*, *Aubeterre*, *Courten*, accoururent guidés par leurs colonels; le régiment de Normandie, les carabiniers entrent dans les premiers rangs de la colonne & vengent leurs camarades tués dans leur premiere charge. Les irlandais les secondent. La colonne était attaquée à la fois de front, & par les deux flancs.

En ſept ou huit minutes tout ce corps formidable eſt ouvert de tous côtés ; le général *Poſomby*, le frere du comte d'*Albermarle*, cinq colonels, cinq capitaines aux gardes, un nombre prodigieux d'officiers étaient renverſés morts. Les anglais ſe rallierent, mais ils céderent ; ils quitterent le champ de bataille ſans tumulte, ſans confuſion, & furent vaincus avec honneur.

Le roi de France alla de régiment en régiment ; les cris de victoire & de vive le roi, les chapeaux en l'air, les étendards & les drapeaux percés de balles, les félicitations réciproques des officiers qui s'embraſſaient, formaient un ſpectacle dont tout le monde jouiſſait avec une joie tumultueuſe. Le roi était tranquille, témoignant ſa ſatisfaction & ſa reconnaiſſance à tous les officiers généraux & à tous les commandants des corps ; il ordonna qu'on eût ſoin des bleſſés & qu'on traitât les ennemis comme ſes propres ſujets.

Le maréchal de *Saxe*, au milieu de ce triomphe, ſe fit porter vers le roi ; il retrouva un reſte de force pour embraſſer ſes genoux & pour lui dire ces propres paroles : *Sire, j'ai aſſez vécu, je ne ſouhaitais de vivre aujourd'hui que pour voir votre majeſté victorieuſe. Vous voyez*, ajouta-t-il enſuite, *à quoi tiennent les batailles.* Le roi le releva, & l'embraſſa tendrement.

Il dit au duc de *Richelieu*, je n'oublirai

jamais le ſervice important que vous m'avez rendu ; il parla de même au duc de *Biron*. Le maréchal de *Saxe* dit au roi, Sire, il faut que j'avoue que je me reproche une faute. J'aurais dû mettre une redoute de plus entre les bois de Barry & de Fontenoi ; mais je n'ai pas crû qu'il y eût des généraux aſſez hardis pour haſarder de paſſer en cet endroit.

Les alliés avaient perdu neuf mille hommes, parmi leſquels il y avait environ deux mille cinq cents priſonniers. Ils n'en firent preſque aucun ſur les français.

Par le compte exactement rendu au major-général de l'infanterie françaiſe, il ne ſe trouva que ſeize cents quatre-vingt-un ſoldats ou ſergents d'infanterie tués ſur la place, & trois mille deux cents quatre-vingt-deux bleſſés. Parmi les officiers cinquante-trois ſeulement étaient morts ſur le champ de bataille ; trois cent vingt-trois étaient en danger de mort par leurs bleſſures. La cavalerie perdit environ dix-huit cents hommes.

Jamais, depuis qu'on fait la guerre, on n'avait pourvu avec plus de ſoin à ſoulager les maux attachés à ce fléau. Il y avait des hôpitaux préparés dans toutes les villes voiſines, & ſur-tout à Lille ; les égliſes mêmes étaient employées à cet uſage digne d'elles ; Non-ſeulement aucun ſecours, mais encore aucune commodité ne manqua, ni aux fran-

çais, ni à leurs prisonniers blessés. Le zele
CH. XV. même des citoyens alla trop loin; on ne cessait d'apporter de tous côtés aux malades des aliments délicats; & les médecins des hôpitaux furent obligés de mettre un frein à cet excès dangereux de bonne volonté. Enfin, les hôpitaux étaient si bien servis, que presque tous les officiers aimaient mieux y être traités que chez des particuliers; & c'est ce qu'on n'avait point vu encore.

On est entré dans les détails sur cette seule bataille de Fontenoi. Son importance, le danger du roi & du dauphin l'exigeaient. Cette action décida du sort de la guerre, prépara la conquête des Pays-bas, & servit de contrepoids à tous les événements malheureux. Ce qui rend encore cette bataille à jamais mémorable, c'est qu'elle fut gagnée lorsque le général affaibli & presque expirant ne pouvait plus agir. Le maréchal de *Saxe* avait fait la disposition, & les officiers français remporterent la victoire. *

CHAPITRE

* On est obligé d'avertir que dans une histoire aussi ample qu'infidele de cette guerre, imprimée à Londres, en quatre volumes, on avance que les français ne prirent aucun soin des prisonniers blessés, on ajoute que le duc de *Cumberland* envoya, au roi de France, un coffre

CHAPITRE SEIZIEME.

Suites de la journée de Fontenoi.

Ce qui est aussi remarquable que cette victoire, c'est que le premier soin du roi de France fut de faire écrire le jour

Le roi de France vainqueur, demande la paix.

---

coffre rempli de balles mâchées, & de morceaux de verre, trouvés dans les plaies des anglais.

Les auteurs de ces contes puériles pensent apparemment que les balles mâchées sont un poison. C'est un ancien préjugé aussi peu fondé que celui de la poudre blanche. Il est dit, dans cette histoire, que les français perdirent dix-neuf mille hommes dans la bataille; que leur roi ne s'y trouva point; qu'il ne passa pas le pont de Calonne; qu'il resta toujours derriere l'Escaut : il est dit, enfin, que le parlement de Paris rendit un arrêt qui condamnait à la prison, au bannissement & au fouet, ceux qui publieraient des relations de cette journée. On sent bien que des impostures si extravagantes ne méritent pas d'être réfutées. Mais puisqu'il s'est trouvé en Angleterre un homme assez dépourvu de connaissances & de bon sens pour écrire de si singulieres absurdités, dont son histoire est toute remplie, il peut se trouver un jour des lecteurs capables de les croire. Il est juste qu'on prévienne leur crédulité.

Ch. XVI. même à l'abbé de la *Ville*, son ministre à la Haye, qu'il ne demandait, pour prix de ses conquêtes, que la pacification de l'Europe, & qu'il était prêt d'envoyer des plénipotentiaires à un congrès. Les états-généraux, surpris, ne crurent pas l'offre sincere ; ce qui dût surprendre davantage, c'est que cette offre fut éludée par la reine d'Hongrie & par les anglais. Cette reine, qui faisait à la fois la guerre en Silésie contre le roi de Prusse, en Italie contre les français, les espagnols & les napolitains, vers le Mein contre l'armée française, semblait devoir demander elle-même une paix dont elle avait besoin ; mais la cour d'Angleterre, qui dirigeait tout, ne voulait point cette paix ; la vengeance & les préjugés mènent les cours comme les particuliers.

Cependant le roi envoya un aide-major de l'armée, nommé M. de la *Tour*, officier très-éclairé, porter au roi de Prusse la nouvelle de la victoire ; cet officier rencontra le roi de Prusse au fond de la basse-Silésie, du côté de Ratisbor, dans une gorge de montagne, près 4 Juin 1745. d'un village nommé Friedberg. C'est-là qu'il vit ce monarque remporter une victoire signalée contre les autrichiens. Il manda à son allié le roi de France : » J'ai acquitté à Friedberg » la lettre de change que vous avez tirée sur » moi à Fontenoi «.

Le roi de France, de son côté, avait tous les avantages que la victoire de Fontenoi devait donner. Déjà la ville & la citadelle de Tournay s'étaient rendues peu de jours après la

bataille ; le maréchal de *Saxe* avait ſecrétement concerté avec le roi la priſe de Gand, capitale de la Flandre autrichienne, ville plus grande que peuplée, mais riche & floriſſante par les débris de ſon ancienne ſplendeur.

Une des opérations de campagne qui fit le plus d'honneur au marquis de *Louvois* dans la guerre de 1689, avait été le ſiege de Gand : il s'était déterminé à ce ſiege parce que c'était le magaſin des ennemis. *Louis XV* avait préciſément la même raiſon pour s'en rendre maître. On fit, ſelon l'uſage, tous les mouvements qui devaient tromper l'armée ennemie, retirée vers Bruxelles ; on prit tellement ſes meſures, que le marquis du *Chaila* d'un côté, & le comte de *Lovendal* de l'autre, devaient ſe trouver devant Gand à la même heure. La garniſon n'était alors que de ſix cents hommes ; les habitants étaient ennemis de la France, quoique, de tout temps, peu contents de la domination autrichienne ; mais très-différents de ce qu'ils étaient autrefois, quand eux-mêmes ils compoſaient une armée. Ces deux marches ſecretes ſe faiſaient ſelon les ordres du général, lorſque cette entrepriſe fut prête d'échouer par un de ces événements ſi communs à la guerre.

Les anglais, quoique vaincus à Fontenoi, n'avaient été ni diſperſés, ni découragés. Ils virent, des environs de Bruxelles, où ils étaient poſtés, le péril évident dont Gand était menacé ; ils firent marcher enfin un corps de ſix mille hommes, pour défendre

Ch. XVI. cette ville. Ce corps avançait à Gand, sur la chaussée d'Alost, précisément dans le temps que M. du *Chaila* était environ à une lieue de lui, sur la même chaussée, marchant avec trois brigades de cavalerie, deux d'infanterie, composées de Normandie, *Crillon* & *Laval*, vingt pieces de canon, & des pontons : l'artillerie était déjà en avant, gardée par cinquante hommes, & au-delà de cette artillerie était M. de *Grassin*, avec une partie de sa trroupe légere qu'il avait levée; il était nuit, & tout était tranquille, quand les six mille anglais arrivent & attaquent les *Grassins*, qui n'ont que le temps de se jetter dans une ferme près de l'abbaye de la Mêle, dont cette journée a pris le nom. Les anglais apprennent que les français sont sur la chaussée, loin de leur artillerie, qui est en avant, gardée seulement par cinquante hommes; ils y courent & s'en emparent. Tout était perdu. Le marquis de *Crillon*, qui était déjà arrivé à trois cents pas, voit les anglais maîtres du canon qu'ils tournaient contre lui, &

Journée de Mêle, 9 Juillet 1745.

qui allaient y mettre le feu; il prend sa résolution dans l'instant sans se troubler; il ne perd pas un moment, il court, avec son régiment, aux ennemis par un côté; le jeune marquis de *Laval* s'avance avec un autre bataillon; on reprend le canon : on fait ferme. Tandis que les marquis de *Crillon* & de *Laval* arrêtaient ainsi les anglais, une seule compagnie de Normandie, qui s'était trouvée près de l'abbaye, se défendait contr'eux.

Deux bataillons de Normandie arrivent en hâte. Le jeune comte de *Périgord* les commandait. Il était fils du marquis de *Talleirand*, d'une maison qui a été souveraine, mort malheureusement devant Tournai, & venait d'obtenir, à dix-sept ans, ce régiment de Normandie, qu'avait eu son pere. Il s'avança le premier, à la tête d'une compagnie de grenadiers. Le bataillon anglais, attaqué par lui, jette bas les armes. CH. XVI.

MM. du *Chaila* & de *Souvré* paraissent bientôt avec la cavalerie sur cette chaussée. Les anglais sont arrêtés de tous côtés; ils se défendirent encore. Le marquis de *Graville* y fut blessé; mais enfin ils furent mis dans une entiere déroute.

M. d'*Azincour*, capitaine de Normandie, avec quarante hommes seulement, fait prisonnier le lieutenant-colonel du régiment de *Rich*, huit capitaines, deux cents quatre-vingts soldats, qui jetterent leurs armes, & qui se rendirent à lui : rien ne fut égal à leur surprise, quand il virent qu'ils s'étaient rendus à quarante français. M. d'*Azincour* conduisit ses prisonniers à M. de *Graville*, tenant la pointe de son épée sur la poitrine du lieutenant-colonel anglais, & le manaçant de le tuer, si ses gens faisaient la moindre résistance.

Un autre capitaine de Normandie, nommé M. de *Motalambert*, prend cent cinquante anglais, avec cinquante soldats de son régiment. M. de *Saint-Sauveur*, ca-

pitaine au régiment du roi, cavalerie, avec
CH. XVI. un pareil nombre, mit en fuite, sur la fin de l'action, trois escadrons ennemis : enfin, le succès étrange de ce combat, est, peut-être, ce qui fit le plus d'honneur aux français dans cette campagne, & qui mit le plus de consternation chez leurs ennemis. Ce qui caractérise encore cette journée, c'est que tout y fut fait par la présence d'esprit & par la valeur des officiers français, ainsi que la bataille de Fontenoi fut gagnée.

On arriva devant Gand au moment désigné par le maréchal de *Saxe*; on entre dans la ville les armes à la main, sans la piller; on prend la garnison de la citadelle prisonniere.

Prise de Gand. Un des grands avantages de la prise de cette ville fut un magasin immense de provisions de guerre & de bouche, de fourages, d'armes, d'habits, que les alliés avaient en dépôt dans Gand; c'était un faible dédommagement des frais de guerre, presque aussi malheureuse ailleurs, qu'elle était glorieuse sous les yeux du roi.

29 Juill. Tandis qu'on prenait la citadelle de Gand, on investissait Oudenarde; & le même jour que M. de *Lovendal* ouvrait la tranchée devant Oudenarde, le marquis de *Souvré* prenait Bruges. Oudenarde se rendit après trois jours de tranchée.

Autres prises. A peine le roi de France était-il maître d'une ville, qu'il en faisait assiéger deux

à la fois. Le duc d'*Harcourt* prenait Dendermonde en deux jours de tranchée ouverte, malgré le jeu des écluses, & au milieu des inondations; & le comte de *Lovendal* faisait le siege d'Ostende. Ch. XVI.

Ce siege d'Ostende était réputé le plus difficile. On se souvenait qu'elle avait tenu trois ans & trois mois au commencement du siecle passé. Par la comparaison du plan des fortifications de cette place, avec celle qu'elle avait quand elle fut prise par *Spinola*, il paraît que c'était *Spinola* qui devait la prendre en quinze jours, & que c'était M. de *Lovendal* qui devait s'y arrêter trois années. Elle était bien mieux fortifiée; M. de *Chanclos*, lieutenant-général des armées d'Autriche, la défendait avec une garnison de quatre mille hommes, dont la moitié était composée d'anglais; mais la terreur & le découragement était au point que le gouvernement capitula, dès que le marquis d'*Herouville*, homme digne d'être à la tête des ingénieurs, & citoyen aussi utile que bon officier, eût pris le chemin couvert du côté des dunes.

Une flotte d'Angleterre, qui avait apporté du secours à la ville, & qui canonnait les assiégeants, ne vint-là que pour être témoin de la prise. Cette perte consterna le gouvernement d'Angleterre & celui des Provinces-unies; il ne resta plus que Nieuport à prendre, pour être maître de tout le comté de la Flandre proprement dite, & le roi en ordonna le siege. 15 Août.

CH. XVI.

Dans ces conjonctures, le ministere de Londres fit réflexion qu'on avait en France plus de prisonniers anglais, qu'il n'y avait de prisonniers français en Angleterre. La détention du maréchal de *Belle-Isle* & de son frere, avait suspendu tout cartel. On avait pris les deux généraux contre le droit des gens, on les renvoya sans rançon. Il n'y avait pas moyen, en effet, d'exiger une rançon d'eux, après les avoir déclarés prisonniers d'état, & il était de l'intérêt de l'Angleterre de rétablir le cartel.

Les anglais rendent enfin le maréchal de Belle-Isle & son frere.

Cependant le roi partit pour Paris, où il arriva le 7 Septembre 1745. On ne pouvait ajouter à la réception qu'on lui avait faite l'année précédente. Ce furent les mêmes fêtes; mais on avait, de plus, à célébrer la victoire de Fontenoi, celle de Mêle, & la conquête du comté de Flandre.



CHAPITRE DIX-SEPTIEME.

Affaires d'Allemagne. François de Lorraine, grand duc de Toscane, élu empereur. Armées autrichiennes & saxonnes, battues par Frédéric III, roi de Prusse. Prise de Dresde.

LES prospérités de *Louis XV* s'accrurent toujours dans les Pays-Bas ; la supériorité de ses armées, la facilité du service en tout genre, la dispersion & le découragement des alliés, leur peu de concert, & sur-tout la capacité du maréchal de *Saxe*, qui ayant recouvré sa santé, agissait avec plus d'activité que jamais, tout cela formait une suite non interrompue de succès qui n'a point d'exemple, que les conquêtes de *Louis XIV* ; tout était favorable en Italie pour *Dom Philippe*. Une révolution étonnante en Angleterre menaçait déjà le trône du roi *George second*, comme on le verra dans la suite ; mais la reine d'Hongrie jouissait d'une autre gloire & d'un autre avantage, qui ne coûtait point de sang, & qui remplit la premiere & la plus chere de ses vues, elle n'avait jamais perdu l'espérance du trône impérial pour son mari, du vivant même de *Charles VII* ; & après la mort de cet empereur, elle s'en crut assurée malgré le

CH.XVII roi de Pruſſe, qui lui faiſait la guerre, malgré l'électeur Palatin qui lui refuſait ſa voix, & malgré une armée françaiſe qui n'était pas loin de Francfort, & qui pouvait empêcher l'élection; c'était cette même armée commandée d'abord par le maréchal de *Maillebois*, & qui paſſa au commencement de mai 1745, ſous les ordres du prince de *Conti*. Mais on en avait tiré vingt mille hommes pour l'armée de Fontenoi. Le prince ne put empêcher la jonction de toutes les troupes que la reine d'Hongrie avait dans cette partie de l'Allemagne, & qui vinrent couvrir Francfort, où l'élection ſe fit comme en pleine paix.

Election de François premier, 1745. 13 Sept.

Ainſi la France manqua le grand objet de la guerre, qui était d'ôter le trône impérial à la maiſon d'Autriche. L'élection ſe fit le 13 Septembre 1745. Le roi de Pruſſe fit proteſter de nullité par ſes ambaſſadeurs; l'électeur Palatin, dont l'armée autrichienne avait ravagé les terres, proteſta de même: les ambaſſadeurs électoraux de ces deux princes, ſe retirerent de Francfort; mais l'élection ne fut pas moins faite dans les formes. Car il eſt dit dans la bulle d'or, *que ſi des électeurs ou leurs ambaſſadeurs ſe retirent du lieu de l'élection avant que le roi des romains, futur empereur, ſoit élu, ils ſeront privés cette fois de leurs droits de ſuffrage, comme étant cenſés l'avoir abandonné.*

La reine d'Hongrie, déſormais impératrice, vint à Francfort jouir de ſon triomphe & du couronnement de ſon époux. Elle vit

du haut d'un balcon la cérémonie de l'entrée, elle fut la premiere à crier *vivat*, & tout le peuple lui répondit par des acclamations de joïe & de tendresse. Ce fut le plus beau jour de sa vie. Elle alla voir ensuite son armée rangée en bataille auprès de Hidelberg au nombre de soixante mille hommes. L'empereur son époux la reçut l'épée à la main à la tête de l'armée. Elle passa entre les lignes, saluant tout le monde, dîna sous une tente, & fit distribuer un florin à chaque soldat.

25 Octobre 1745.

C'était la destinée de cette princesse, & des affaires qui troublaient son regne, que les événements heureux fussent balancés de tous les côtés par des disgraces. L'empereur *Charles VII* avait perdu la Baviere pendant qu'on le couronnait empereur, & la reine d'Hongrie perdait une bataille pendant qu'elle préparait le couronnement de son époux *François I*. Le roi de Prusse était encore vainqueur près de la source de l'Elbe à Sore.

1 Octob. 1745.

Il y a des temps où une nation conserve constamment sa supériorité. C'est ce qu'on avait vu dans les suédois sous *Charles XII*, dans les anglais sous le duc de *Marlboroug*; c'est ce qu'on voyait dans les français en Flandres sous *Louis XV*, & sous le maréchal de *Saxe*, & dans les prussiens sous *Frédéric III*. L'impératrice perdait donc la Flandre, & avait beaucoup à craindre du roi de Prusse en Allemagne, pendant qu'elle fai-

fait monter son mari sur le trône de son
CH. XVII pere.

Dans ce temps-là même, lorsque le roi de France, vainqueur dans les Pays-Bas & dans l'Italie proposait toujours la paix, le roi de Prusse, victorieux de son côté, demandait aussi à l'impératrice de Russie *Elizabeth* sa médiation. On n'avait point encore vu de vainqueur faire tant d'avances, & on pourrait s'en étonner : mais aujourd'hui il est dangereux d'être trop conquérant. Toutes les puissances de l'Europe prennent les armes tôt ou tard, quand il y en a une qui remue : on ne voit que ligues & contre-ligues, soutenues de nombreuses armées. C'est beaucoup de pouvoir garder, par la conjoncture des temps, une province acquise.

Au milieu de ces grands embarras, on reçut l'offre inouie d'une médiation à laquelle on ne s'attendait pas ; c'était celle du grand turc. Son premier visir écrivit à toutes les cours chrétiennes qui étaient en guerre, les exhortant à faire cesser l'effusion du sang humain, & leur offrant la médiation de son maître. Une telle offre n'eut aucune suite ; mais elle devait servir, au moins, à faire rentrer en elles-mêmes tant de puissances chrétiennes, qui, ayant commencé la guerre par intérêt, la continuaient par obstination, & ne la firent que par nécessité. Au reste, cette médiation du sultan des turcs, était le prix de la paix que

le roi de France avait ménagée entre l'empereur d'Allemagne *Charles VI* & la Porte-Ottomane en 1739. Ch.XVII

Le roi de Prusse s'y prit autrement pour avoir la paix, & pour garder la Silésie. Ses troupes battent complettement les autrichiens & les saxons aux portes de Dresde; ce fut le vieux prince d'*Anhalt* qui remporta cette victoire décisive. Il avait fait la guerre cinquante ans. Il était entré le premier dans les lignes des français au siege de Turin en 1707; on le regardait comme le premier officier de l'Europe pour conduire l'infanterie. Cette grande journé fut la derniere qui mit le comble à sa gloire militaire, la seule qu'il eût jamais connue. Il ne savait que combattre. 15 Déc. 1746.

Le roi de Prusse, habile en plus d'un genre, enferma de tous côtés la ville de Dresde. Il y entre suivi de dix bataillons & de dix escadrons; désarme trois régiments de milice qui composaient la garnison, se rend au palais, où il va voir les deux princes & les trois princesses, enfants du roi de Pologne, qui y étaient demeurés; il les embrassa, il eut pour eux les attentions qu'on devait attendre de l'homme le plus poli de son siecle. Il fit ouvrir toutes les boutiques qu'on avait fermées, donna à dîner à tous les ministres étrangers, fit jouer un opéra italien; on ne s'apperçut pas que la ville était au pouvoir du vainqueur, & la prise de Dresde ne fut signalée que par les fêtes qu'il y donna.

CH. XVII. Le roi de Prusse fait encore une paix utile.

Ce qu'il y eut de plus étrange, c'est qu'étant entré dans Dresde le 18, il y fit la paix le 25 avec l'Autriche & la Saxe, & laissa tout le fardeau au roi de France.

Marie-Thérese renonça encore malgré elle à la Silésie, par cette seconde paix, & *Frédéric* ne lui fit d'autre avantage que de reconnaître *François premier* empereur. L'électeur palatin, comme partie contractante dans le traité, le reconnut de même; & il n'en coûta au roi de Pologne, électeur de Saxe, qu'un million d'écus d'Allemagne, qu'il fallut donner au vainqueur, avec les intérêts jusqu'au jour du paiement.

1746. 28 Déc. Le roi de Prusse retourna dans Berlin jouir paisiblement du fruit de sa victoire; il fut reçu sous des arcs de triomphe : le peuple jettait sur ses pas des branches de sapin, faute de mieux, en criant, vive *Frédéric-le-Grand.* Ce prince, heureux dans ses guerres & dans ses traités, ne s'appliqua plus qu'à faire fleurir les loix & les arts dans ses états; & il passa tout-d'un-coup du tumulte de la guerre à une vie retirée & philosophique, il s'adonna à la poésie, à l'éloquence, à l'histoire; tout cela également dans son caractere. C'est en quoi il était beaucoup plus singulier que *Charles XII.* Il ne le regardait pas comme un grand homme, parce que *Charles* n'était que héros. On n'est entré ici dans aucun détail des victoires du roi de Prusse; il les a écrites lui-même. C'était à *César* à faire ses commentaires.

Le roi de France, privé une ſeconde fois de cet important ſecours, n'en continua pas moins ſes conquêtes. L'objet de la guerre était alors du côté de la maiſon de France, de forcer la reine d'Hongrie, par ſes pertes en Flandres, à céder ce qu'elle diſputait en Italie, & de contraindre les états généraux à rentrer au moins dans l'indifférence dont ils étaient ſortis.

L'objet de la reine d'Hongrie était de ſe dédommager ſur la France, de ce que le roi de Pruſſe lui avait ravi. Ce projet, reconnu depuis impraticable par la cour d'Angleterre, était alors approuvé & embraſſé par elle. Car il y a des temps où tout le monde s'aveugle. L'Empire donné à *François I*, fit eſpérer que les cercles ſe détermineraient à prendre les armes contre la France ; & il n'eſt rien que la cour de Vienne ne fit pour les y engager.

L'Empire reſta neutre conſtamment, comme toute l'Italie avait été neutre dans le commencement de ce cahos de guerre : mais les cœurs des allemands étaient tous à *Marie-Thérèſe*.



CHAPITRE DIX-HUITIEME.

Suite de la conquête des Pays-Bas autrichiens. Bataille de Liege.

5 Sept. 1745. LE roi de France étant parti pour Paris, après la prise d'Ostende, apprit en chemin que Nieuport s'était rendu, & que la garnison était prisonniere de guerre. Bientôt après le comte de *Clermont-Gallerande*
8 Octob. avait pris la ville d'Ath. Le maréchal de *Saxe* investit Bruxelles au commencement
29 Janv. 1746. de l'hiver. Cette ville est, comme on sait, la capitale du Brabant, & le séjour des gouverneurs des Pays-Bas autrichiens. Le comte de *Caunitz*, alors premier ministre, commandant à la place du prince *Charles*, gouverneur-général du pays, était dans la ville. Le comte de *Lanoy*, lieutenant-général des armées, en était le gouverneur-particulier : le général *Vanderduin*, de la part des hollandais, y commandait dix-huit bataillons & sept escadrons ; il n'y avait de troupes autrichiennes que cent cinquante dragons, & autant de hussards. L'impératrice reine s'était reposée sur les hollandais & sur les anglais, du soin de défendre son pays, & ils portaient toujours en Flandres tout le poids de cette guerre. Le felt-maréchal *Los-rios*, deux princes de *Li-*

gne, l'un général d'infanterie, l'autre de cavalerie. Le général *Chanclos*, qui avait rendu Ostende, cinq lieutenants-généraux autrichiens, avec une foule de noblesse, se trouvaient dans cette ville assiégée, où la reine d'Hongrie avait en effet beaucoup plus d'officiers que de soldats.

CHAP. XVIII.

Prise de Bruxelles, 28 Février 1746.

Les débris de l'armée ennemie étaient vers Malines sous le prince de *Valdeck*, & ne pouvaient s'opposer au siege. Le maréchal de *Saxe* avait fait subitement marcher son armée sur quatre colonnes par quatre chemins différents. On ne perdit à ce siege d'homme distingué, que le chevalier d'*Aubeterre*, colonel du régiment des Vaisseaux. La garnison, avec tous les officieux-généraux, fut faite prisonniere. On pouvait prendre le premier ministre, & on en avait plus de droit que les hanovriens n'en avaient eu de saisir le maréchal de *Belle-Isle* : on pouvait prendre aussi le résident des états-généraux ; mais non seulement on laissa en pleine liberté le comte de *Caunitz* & le ministre hollandais, on eut encore un soin particulier de leurs effets & de leur suite ; on leur fournit des escortes ; on renvoya au prince *Charles* les domestiques & les équipages qu'il avait dans la ville ; on fit déposer dans les magasins toutes les armes des soldats, pour être rendues lorsqu'ils pourraient être échangés.

Le roi, qui avait tant d'avantages sur les hollandais, & qui tenait alors plus de tren-

CHAP. XVIII. te mille hommes de leurs troupes prisonniers de guerre, ménageait toujours cette république. Les états-généraux se trouvaient dans une grande perplexité ; l'orage approchait d'eux ; ils sentaient leur faiblesse. La magistrature desirait la paix ; mais le parti anglais, qui prenait déjà toutes ses mesures pour donner un stadhouder à la nation, & qui était secondé du peuple, criait toujours qu'il fallait la guerre. Les états ainsi divisés, se conduisaient sans principes, & leur conduite annonçait leur trouble.

Cet esprit de trouble & de division redoubla dans les Provinces-Unies, quand on y apprit qu'à l'ouverture de la campagne, le roi marchait en personne à Anvers, ayant à ses ordres cent vingt bataillons, & cent quatre-vingt-dix escadrons. Autrefois, quand la république de Hollande s'établit par les armes, elle détruisit toute la grandeur d'Anvers, la ville la plus commerçante de l'Europe ; elle lui interdit la navigation de l'Escaut, & depuis elle continua d'aggraver sa chûte, sur-tout depuis que les états-généraux étaient devenus les alliés de la maison d'Autriche. Ni l'empereur *Léopold*, ni *Charles VI*, ni sa fille l'impératrice reine, n'eurent jamais sur l'Escaut d'autres vaisseaux qu'une patache, pour les droits d'entrée & de sortie. Mais quoique les états-généraux eussent humilié Anvers à ce point, & que les commerçants de cette ville en gémissent, la Hollande la regardait comme un des rem-

parts de son pays. Ce rempart fut bientôt emporté.

CHAP. XVIII.

Le prince de *Conti* eut sous ses ordres un corps d'armée séparé, avec lequel il investit Mons, la capitale du Hainaut autrichien ; douze bataillons qui la défendaient, augmenterent le nombre des prisonniers de guerre. La moitié de cette garnison était hollandaise. Jamais l'Autriche ne perdit tant de places, & la Hollande tant de soldats. Saint-Guillain eut le même sort. Charleroi suivit de près. On prend d'assaut la ville basse, après deux jours seulement de tranchée ouverte. Le marquis, depuis maréchal de la *Fare*, entra dans Charleroi, aux mêmes conditions qu'on avait pris toutes les villes qui avaient voulu résister ; c'est-à-dire, que la garnison fut prisonniere. Le grand projet était d'aller à Mastricht, d'où l'on domine aisément dans les Provinces-Unies. Mais pour ne laisser rien derriere soi, il fallait assiéger la ville importante de Namur. Le prince *Charles*, qui commandait alors l'armée, fit en vain ce qu'il put pour prévenir ce siege. Au confluent de la Sambre & de la Meuse, est située Namur, dont la citadelle s'éleve sur un roc escarpé, & douze autres forts bâtis sur la cime des rochers voisins, semble rendre Namur inaccessible aux attaques : c'est une des places de la barriere. Le prince de *Gavres* en était gouverneur pour l'impératrice-reine ; mais les hollandais qui gardaient la ville, ne lui rendaient

15 Mars 1746.

Prise de Mons, 10 Juill.

Prise de S. Guillain, 24 Juillet.

Prise de Charleroi, 2 Août, ou Auguste.

CHAP. XVIII.

ni obéiſſance, ni honneurs. Les environs de cette ville ſont célebres par les campements & par les marches du maréchal de *Luxembourg*, du maréchal de *Boufflers*, & du roi *Guillaume*, & ne le ſont pas moins par les manœuvres du maréchal de *Saxe*. Il força le prince *Charles* à s'éloigner, à le laiſſer aſſiéger Namur en liberté.

5 Sept. Le prince de *Clermont* fut chargé du ſiege de Namur. C'était en effet douze places qu'il fallait prendre. On attaqua pluſieurs forts à la fois; ils furent tous emportés. Monſieur de *Brulart*, aide-major-général, plaçant les travailleurs après les grenadiers, dans un ouvrage qu'on avait pris, leur promit double paie s'ils avançaient le travail : ils en firent plus qu'on ne leur demandait, & refuſerent la double paie.

Je ne puis entrer dans le détail des actions ſingulieres qui ſe paſſerent à ce ſiege & à tous les autres. Il y a peu d'événements à la guerre où des officiers & de ſimples ſoldats ne faſſent de ces prodiges de valeur qui étonnent ceux qui en ſont témoins, & qui enſuite reſtent pour jamais dans l'oubli. Si un général, un prince, un monarque eût fait une de ces actions, elles ſeraient conſacrées à la poſtérité; mais la multitude de ces faits militaires ſe nuit à elle-même; & en tout genre; il n'y a que les choſes principales qui reſtent dans la mémoire des hommes.

Cependant comment paſſer ſous ſilence

le fort Ballard, pris en plein jour par trois officiers ſeulement, M. de *Launai*, aide-major, M. d'*Amere*, capitaine dans Champagne, & M. de *Clamouze*, jeune portugais, du même régiment, qui ſautant ſeul dans les retranchements, fit mettre bas les armes à toute la garniſon ?

CHAP. XVIII.

Priſe de Namur, 19 Sept. 1746.

La tranchée avait été ouverte le 10 Septembre devant Namur, & la ville capitula le 19. La garniſon fut obligée de ſe retirer dans la citadelle & dans quelques autres châteaux par la capitulation, & au bout de onze jours elle en fit une nouvelle, par laquelle elle fut toute priſonniere de guerre. Elle conſiſtait en douze bataillons, dont dix étaient hollandais.

Bataille de Liege ou de Rocou, 11 Oct.

Après la priſe de Namur, il reſtait de diſſiper ou de battre l'armée des alliés. Elle campait alors en deçà de la Meuſe, ayant Maſtricht à ſa droite, & Liege à ſa gauche. On s'obſerva, on eſcarmoucha quelques jours; le Jar ſéparait les deux armées. Le maréchal de *Saxe* avait deſſein de livrer bataille; il marcha aux ennemis le 11 Octobre à la pointe du jour, ſur dix colonnes. On voyait du fauxbourg de Liege, comme d'un amphithéatre, les deux armées, celle des français de cent vingt mille combattants, l'alliée de quatre-vingt mille. Les ennemis s'étendaient le long de la Meuſe, de Liege à Viſet, derriere cinq villages retranchés. On attaque aujourd'hui une armée comme une place avec du canon. Les alliés avaient à

craindre qu'après avoir été forcés dans ces villages, ils ne puſſent paſſer la riviere. Ils riſquaient d'être entiérement détruits, & le maréchal de *Saxe* l'eſpérait.

CHAP. XVIII.

Le ſeul officier-général que la France perdit en cette journée, fut le marquis de *Fénelon*, neveu de l'immortel archevêque de *Cambrai*. Il avait été élevé par lui, & en avait toute la vertu, avec un caractere tout différent. Vingt années employées dans l'ambaſſade de Hollande n'avaient point éteint un feu & un emportement de valeur qui lui coûta la vie. Bleſſé au pied depuis quarante ans, & pouvant marcher à peine, il alla ſur les retranchements ennemis à cheval. Il cherchait la mort, & il la trouva. Son extrême dévotion augmentait encore ſon intrépidité ; il penſait que l'action la plus agréable à DIEU, était de mourir pour ſon roi : il faut avouer qu'une armée compoſée d'hommes qui penſeraient ainſi, ſerait invincible. Les français eurent peu de perſonnes de marque bleſſées dans cette journée. Le fils du comte de *Ségur* eut la poitrine traverſée d'une bale, qu'on lui arracha par l'épine du dos ; & il échappa à une opération plus cruelle que la bleſſure même. Le marquis de *Lujac* reçut un coup de feu qui lui fracaſſa la mâchoire, entama la langue, lui perça les deux joues. Le marquis de *Laval*, qui s'était diſtingué à Mêle, le prince de *Monaco*, le marquis de *Vaubecour*, le comte de *Barleroy*, furent bleſſés dangereuſement.

Cette bataille ne fut que du ſang inutilement répandu, & une calamité de plus pour tous les partis. Aucun ne gagna ni ne perdit de terrein. Chacun prit ſes quartiers. L'armée battue avança même juſqu'à Tongres ; l'armée victorieuſe s'étendit de Louvain dans ſes conquêtes, & alla jouir du repos auquel la ſaiſon d'ordinaire force les hommes dans ces pays, en attendant que le printemps ramene les cruautés & les malheurs que l'hiver a ſuſpendus.

CHAPITRE DIX-NEUVIEME.

Succès de l'infant Don Philippe & du maréchal de Maillebois, ſuivis des plus grands déſaſtres.

Il n'en était pas ainſi dans l'Italie & vers les Alpes. Il s'y paſſait alors une ſcene extraordinaire. Les plus triſtes revers avaient ſuccédé aux proſpérités les plus rapides. La maiſon de France perdait en Italie plus qu'elle ne gagnait en Flandres, & les pertes ſemblaient mêmes plus irréparables, que les ſuccès de Flandre ne paraiſſaient utiles. Car alors le véritable objet de la guerre était l'établiſſement de *Don Philippe*. Si on était vaincu en Italie, il n'y avait plus de reſſources pour cet établiſſement ; & on avait beau être vainqueur en Flandres, on ſentait bien

CH.XIX. que tôt ou tard il faudrait rendre les conquêtes, & qu'elles n'étaient que comme un gage, une sûreté passagere qui indemnisait des pertes qu'on faisait d'ailleurs. Les cercles d'Allemagne ne prenaient part à rien, les bords du Rhin étaient tranquilles; c'était, en effet, l'Espagne qui était devenue enfin la partie principale dans la guerre. On ne combattait presque plus sur mer & sur terre que pour elle. La cour d'Espagne n'avait jamais perdu de vue Parme, Plaisance & le Milanez. De tant d'états disputés à l'héritiere de la maison d'Autriche, il ne restait plus que ces provinces d'Italie, sur lesquelles on pût faire valoir des droits.

Depuis la fondation de la monarchie, cette guerre est la seule dans laquelle la France ait été simplement auxiliaire; elle le fut dans la cause de l'empereur *Charles VII* jusqu'à la mort de ce prince, & dans celle de l'infant *Don Philippe* jusqu'à la paix.

Au commencement de la campagne de 1745 en Italie, les apparences furent aussi favorables à la maison de France, qu'elles l'avaient été en Autriche en 1741. Les chemins étaient ouverts aux armées espagnoles & françaises, par la voie de Genes. Cette république, forcée par la reine d'Hongrie & par le roi de Sardaigne à se déclarer contr'eux, avait enfin fait son traité définitif; elle devait fournir environ dix-huit mille hommes. L'espagne lui donnait trente mille piastres par mois, & cent mille une fois

fois payées pour le train d'artillerie que Genes fourniſſait à l'armée eſpagnole ; car dans cette guerre ſi longue & ſi variée, les états puiſſants & riches ſoudoyerent toujours les autres. L'armée de *Don Philippe*, qui deſcendait des Alpes, avec la françaiſe, jointe au corps des génois, était réputée de quatre-vingt mille hommes. Celle du comte de *Gages*, qui avait pourſuivi les allemands aux environs de Rome, s'avançait forte d'environ trente mille combattants, en comptant l'armée napolitaine. C'était au temps même que le roi de Pruſſe vers la Saxe, & le prince de *Conti* vers le Rhin, empêchaient que les forces autrichiennes ne puſſent ſecourir l'Italie. Les génois même eurent tant de confiance qu'ils déclarerent la guerre dans les formes au roi de Sardaigne. Le projet était que l'armée eſpagnole & la napolitaine viendraient joindre l'armée françaiſe & eſpagnole dans le Milanais.

28 Juin 1745.

Au mois de Mars 1745, le duc de *Modene*, & le comte *de Gages*, à la tête de l'armée d'Eſpagne & de Naples, avait pourſuivi les autrichiens des environs de Rome à Rimini, de Rimini à Céſene, à Imola, à Forli, à Bologne, & enfin juſques dans Modene.

Le maréchal de *Maillebois*, éleve du célebre *Villars*, déclaré capitaine-général de l'armée de *Don Philippe*, arriva bientôt par Vintimille & Oneille, & deſcendit vers le Montferrat ſur la fin du mois de Juin à la tête des eſpagnols & des français.

De la petite principauté d'Oneille, on defcend dans le marquifat de Final, qui eft à l'extrêmité du territoire de Genes, & delà on entre dans le Montferrat Mantouan, pays encore hériffé de rochers qui font une fuite des Alpes ; après avoir marché dans des vallées entre ces rochers on trouve le terrein fertile d'Alexandrie, & pour aller droit à Milan, on va d'Alexandrie à Tortone ; à quelques milles delà vous paffez le Pô ; enfuite fe préfente Pavie fur le Téfin ; & de Pavie il n'y a qu'une journée à la grande ville de Milan, qui n'eft point fortifiée, & qui envoie toujours fes clefs à quiconque a paffé le Téfin, mais qui a un château très-fort & capable de réfifter long-temps.

Pour s'emparer de ce pays, il ne faut que marcher en force. Pour le garder, il faut veiller à droite & à gauche fur une vafte étendue de terrein, être maître du cours du Pô, depuis Cafal jufqu'à Crémone, & garder l'Oglio, riviere qui tombe des Alpes du Tirol, ou bien avoir au moins Lodi, Créme & Pizzigitone pour fermer le chemin aux allemands qui peuvent arriver du Trentin par ce côté. Il faut, enfin, fur-tout avoir la communication libre par les derrieres avec la riviere de Genes, c'eft-à-dire avec ce chemin étroit qui conduit le long de la mer, depuis Antibes par Monaco, Vintimille, afin d'avoir une retraite en cas de malheur. Tous les poftes de ce

pays font connus & marqués par autant de combats que le territoire de Flandre. Ch. XIX

Les français & les efpagnols fe trouvaient fur la fin de l'année 1745, maîtres du Montferrat, de l'Alexandrin, du Tortonnois, du pays derriere Genes, qu'on nomme les fiefs impériaux de la Loméline, du Pavéfan, du Lodefan, de Milan, de prefque tout le Milanais, de Parme & de Plaifance. Tous ces fuccès s'étaient fuivis rapidement, comme ceux du roi de France dans les Pays-Bas, & du prince *Edouard* dans l'Ecoffe, tandis que le roi de Pruffe de fon côté battait au fond de l'Allemagne les troupes autrichiennes. Mais il arriva en Italie précifément la même chofe qu'on avait vue en Bohême au commencement de cette guerre. Les apparences les plus heureufes couvraient les plus grandes calamités.

Le fort du roi de Pruffe était, en faifant la guerre, de nuire beaucoup à la maifon d'Autriche, & en faifant la paix, de nuire tout autant à la maifon de France. Sa paix de Breflau avait fait perdre la Bohême. Sa paix de Drefde fit perdre l'Italie.

A peine l'impératrice reine fut-elle délivrée pour la feconde fois de cet ennemi, qu'elle fit paffer de nouvelles troupes en Italie par le Tirol & le Trentin, pendant l'hiver de 1746. L'infant *Don Philippe* poffédait Milan, mais il n'avait pas le château. Sa mere, la reine d'Efpagne, lui ordonnait abfolument de l'attaquer. Le maréchal de

Maillebois écrivit au mois de Décembre
Ch. XIX 1745 : *Je prédis une destruction totale, si on s'obstine à rester dans le Milanais.* Le conseil d'Espagne s'y obstina ; & tout fut perdu.

Les troupes de l'impératrice reine d'un côté, les piémontaises de l'autre, gagnerent du terrein par-tout. Des places perdues, des échecs redoublés diminuerent l'armée française & espagnole, & enfin la fatale journée de Plaisance la réduisit à sortir avec peine de l'Italie dans un état déplorable.

Le prince de *Lichtenstein* commandait l'armée de l'impératrice reine. Il était encore à la fleur de son âge ; on l'avait vu ambassadeur du pere de l'impératrice à la cour de France, dans une plus grande jeunesse, & il y avait acquis l'estime générale. Il la mérita encore davantage le jour de la bataille de Plaisance, par sa conduite & par son courage ; car se trouvant dans le même état de maladie & de langueur où l'on avait vu le maréchal de *Saxe* à la bataille de Fontenoi, il surmonta comme lui l'excès de son mal, pour accourir à cette bataille, & il la gagna d'une maniere aussi complette. Ce fut la plus longue & une des plus sanglantes de toute la guerre. Le maréchal de *Maillebois* attaqua trois heures avant le jour, & fut long-temps vainqueur à son aîle droite qu'il commandait : mais l'aîle gauche de cette armée ayant été enveloppée par un nombre supérieur d'autrichiens, & le général d'*Arembourre* blessé

Bataille de Plaisance gagnée par le prince de Lichtenstein. 16 Juin 1746.

& pris, cette aile gauche fut entiérement défaite; & on fut obligé, après neuf heures de combat, de se retirer sous Plaisance. CH. XIX

Si on combattait de près, comme autrefois, une mêlée de neuf heures, de bataillon contre bataillon, d'escadron contre escadron, & d'homme contre homme, détruirait les armées entieres, & l'Europe serait dépeuplée par le nombre prodigieux de combats qu'on a livrés de nos jours; mais dans ces batailles, comme je l'ai déjà remarqué, on ne se mêle presque jamais. Le fusil & le canon sont moins meurtriers que ne l'étaient autrefois la pique & l'épée. On est très-long-temps même sans tirer, & dans le terrein coupé d'Italie, on tire entre des haies. On consume du temps à s'emparer d'une cassine, à pointer son canon, à se former & à se reformer; ainsi neuf heures de combat ne font pas neuf heures de destruction.

La perte des espagnols, des français & de quelques régiments napolitains, fut cependant de plus de huit mille hommes tués ou blessés, & on leur fit quatre mille prisonniers. Enfin, l'armée du roi de Sardaigne arriva, & alors le danger redoubla, toute l'armée des trois couronnes de France, d'Espagne & de Naples, courait risque d'être prisonniere.

Dans ces tristes conjonctures, l'infant *Don Philippe* reçut une nouvelle, qui devait, selon toutes les apparences, mettre le com-

ble à tant d'infortunes. C'était la mort de *Philippe V*, roi d'Espagne, son pere. Ce monarque, après avoir autrefois essuyé beaucoup de revers, & s'être vu deux fois obligé d'abandonner sa capitale, avait régné paisiblement en Espagne ; & s'il n'avait pu rendre à cette monarchie la splendeur où elle fut sous *Philippe second*, il l'avait mise du moins dans un état plus florissant qu'elle n'avait été sous *Philippe IV*, & sous *Charles II*. Il n'y avait que la dure nécessité de voir toujours Gibraltar & Minorque, & le commerce de l'Amérique espagnole, entre les mains des anglais, qui eût continuellement traversé le bonheur de son administration. La conquête d'Oran sur les maures en 1732, la couronne de Naples & de Sicile enlevée aux autrichiens, & affermie sur la tête de son fils *Don Carlos*, avaient signalé son regne ; & il se flattait, avec apparence, quelque-temps avant sa mort, de voir le Milanais, Parme & Plaisance soumis à l'infant *Don Philippe*, son autre fils de son second mariage avec la princesse de Parme.

CH. XIX

Mort de Philippe V, roi d'Espagne, oncle de Louis XV. 9 Juillet 1746.

Précipité comme les autres princes dans ces grands mouvements qui agitent presque toute l'Europe, il avait senti plus que personne le néant de la grandeur & la douloureuse nécessité de sacrifier tant de milliers d'hommes à des intérêts qui changent tous les jours. Dégoûté du trône, il l'avait abdiqué pour son premier fils *Don Louis*, & l'avait repris après la mort de ce prince ;

toujours prêt à le quitter, & n'ayant éprouvé par ſa complexion mélancolique, que l'amertume attachée à la condition humaine, même dans la puiſſance abſolue. Ch. XIX

La nouvelle de ſa mort arrivée à l'armée, après ſa défaite, augmenta l'embarras où l'on était. On ne ſavait pas encore ſi *Ferdinand VI*, ſucceſſeur de *Philippe V*, ferait pour un frere d'un ſecond mariage, ce que *Philippe V* avait fait pour un fils. Ce qui reſtait de cette floriſſante armée des trois couronnes courait riſque plus que jamais d'être enfermé ſans reſſource. Elle était entre le Pô, le Lambro, le Tidone & la Trébie. Se battre en raze campagne ou dans un poſte contre une armée ſupérieure, eſt très-ordinaire. Sauver des troupes vaincues, & enfermées, eſt très-rare; c'eſt l'effort de l'art militaire.

Retraite ſavante. Bataille en faiſant retraite.

Lecomte de *Maillebois*, fils du maréchal, oſa propoſer de ſe retirer en combattant. Il ſe chargea de l'entrepriſe, la dirigea ſous les yeux de ſon pere, & en vint à bout. L'armée des trois couronnes paſſa toute entiere en un jour & une nuit ſur trois ponts, avec quatre mille mulets chargés, & mille chariots de vivres, & ſe forma le long du Tidone. Les meſures étaient ſi bien priſes que le roi de Sardaigne & les autrichiens ne purent l'attaquer que quand elle put ſe défendre. Les français & les eſpagnols ſoutinrent une bataille longue & opiniâtre, pendant laquelle ils ne furent point entamés.

CH. XIX Cette journée plus estimée des juges de l'art qu'éclatante aux yeux du vulgaire, fut comptée pour une journée heureuse, parce que l'on remplit l'objet proposé : cet objet était triste, c'était de se retirer par Tortone, & de laisser au pouvoir de l'ennemi Plaisance & tout le pays. En effet, le lendemain de cette étrange bataille, Plaisance se rendit, & plus de trois mille malades y furent faits prisonniers de guerre.

De toute cette grande armée, qui devait subjuguer l'Italie, il ne resta enfin que seize mille hommes effectifs à Tortone. La même chose était arrivée du temps de *Louis XIV*, après la journée de Turin. *François premier*, *Louis XII*, *Charles VIII* avaient essuyé les mêmes disgraces. Grandes leçons toujours inutiles.

17 Août. On se retira bientôt à Gavi vers les confins des génois. L'infant & le duc de *Modene* allerent dans Genes ; mais au lieu de la rassurer, ils en augmenterent les alarmes. Genes était bloquée par les escadres anglaises. Il n'y avait pas de quoi nourrir le peu de cavalerie qui restait encore. Quarante mille autrichiens & vingt mille piémontais approchaient ; si on restait dans Genes, on pouvait la défendre ; mais on abandonnait le comté de Nice, la Savoie, la Provence. Un nouveau général espagnol, marquis de la *Mina*, était envoyé pour sauver les débris de l'armée. Les génois le suppliaient, mais ils ne purent rien obtenir.

Genes n'eſt pas une ville qui doive, comme Milan, porter ſes clefs à quiconque approche d'elle avec une armée; outre ſon enceinte, elle en a une ſeconde de plus de deux lieues d'étendue, formée ſur une chaîne de rochers. Par delà cette double enceinte, l'Apennin lui ſert par-tout de fortification. Le poſte de la Bocchetta, par où les ennemis s'avançaient, avait toujours été réputé imprenable. Cependant, les troupes, qui gardaient ce poſte, ne firent aucune réſiſtance, & allerent ſe rejoindre aux débris de l'armée françaiſe & eſpagnole, qui ſe retiraient par Vintimille. La conſternation des génois ne leur permit pas de tenter ſeulement de ſe défendre. Ils avaient une groſſe artillerie, l'ennemi n'avait point de canon de ſiege; mais ils n'attendirent pas que ce canon arrivât, & la terreur les précipita dans toutes les extrêmités qu'ils craignaient. Le ſénat envoya précipitamment quatre ſénateurs dans les défilés des montagnes, où campaient les autrichiens, pour recevoir du général *Brovvn*, & du marquis de *Botta*, d'*Adorno*, milanais, lieutenant-général de l'impératrice reine, les loix qu'ils voudraient bien donner. Ils ſe ſoumirent à remettre leur ville dans vingt-quatre heures, à rendre priſonniers leurs ſoldats, les français & les eſpagnols, à livrer tous les effets qui pourraient appartenir à des ſujets de France, d'Eſpagne & de Naples. On ſtipula, que quatre ſénateurs ſe rendraient en ôtage à Milan; qu'on paierait

CH. XIX

Genes ſe rend, & preſque à diſcrétion.

—— ſur le champ, cinquante mille genovines, Ch. XIX qui font environ quatre cents mille livres de France, en attendant les taxes qu'il plairait au vainqueur d'impoſer.

On ſe ſouvenait que *Louis XIV* avait exigé autrefois que le doge de Genes vint lui faire des excuſes à Verſailles avec quatre ſénateurs. On en ajouta deux pour l'impératrice reine; mais elle mit ſa gloire à refuſer ce que *Louis XIV* avait exigé. Elle crut qu'il y avait peu d'honneur à humilier les faibles, & ne ſongea qu'à tirer de Genes de fortes contributions, dont elle avait plus de beſoin que du vain honneur de voir le doge de la petite république de Genes, avec ſix génois au pieds du trône impérial.

Genes fut taxée à vingt-quatre millions de livres. C'était la ruiner entiérement. Cette république ne s'était pas attendue, quand la guerre commença pour la ſucceſſion de la maiſon d'Autriche, qu'elle en ſerait la victime; mais, dès qu'on arme dans l'Europe, il n'y a point de petit état qui ne doive trembler.

La puiſſance autrichienne, accablée en Flandre, mais victorieuſe dans les Alpes, n'était plus embarraſſée que du choix des conquêtes qu'elle pouvait faire vers l'Italie. Il paraiſſait également aiſé d'entrer dans Naples, ou dans la Provence. Il lui eût été plus facile de garder Naples. Le conſeil autrichien crut qu'après avoir pris Toulon & Marſeille, il réduirait les deux Siciles facilement, & que

les français ne pourraient plus repasser les Alpes. Ch. XIX 1746.

Le 28 octobre 1746, le maréchal de *Maillebois* était sur le Var, qui sépare la France du Piémont. Il n'avait pas onze mille hommes. Le marquis de la *Mina* n'en ramenait pas neuf mille. Le général espagnol se sépara alors des français, tourna vers la Savoie par le Dauphiné; car les espagnols étaient toujours maîtres de ce duché, & ils voulaient le conserver en abandonnant le reste.

Les autrichiens & les piémontais entrent en Provence.

Les vainqueurs passerent le Var, au nombre de près de quarante mille hommes. Les débris de l'armée française se retiraient dans la Provence, manquant de tout, la moitié des officiers à pied; point d'approvisionement, point d'outils pour rompre les ponts, peu de vivres. Le clergé, les notables, les peuples couraient au-devant des détachements autrichiens pour leur offrir des contributions & être préservés du pillage.

Tel était l'effet des révolutions d'Italie, pendant que les armées françaises conquéraient les Pays-Bas, & que le prince *Charles Edouard*, dont nous parlerons, avait pris & perdu l'Ecosse.



CHAPITRE VINGTIEME.

Les autrichiens & les piémontais entrent en Provence. Les anglais en Bretagne. Révolution dans Genes, &c.

L'Incendie, qui avait commencé vers le Danube, & presque aux portes de Vienne, & qui, d'abord, avait semblé ne devoir durer que peu de mois, était parvenu après six ans sur les côtes de France. Presque toute la Provence était en proie aux autrichiens. D'un côté, leurs partis désolaient le Dauphiné; de l'autre, ils passaient au-delà de la Durance. Vence & Grace furent abandonnées au pillage; les anglais faisaient des descentes dans la Bretagne, & leurs escadres allaient devant Toulon & Marseille aider leurs alliés à prendre ces deux villes; tandis que d'autres escadres attaquaient les possessions françaises en Asie & en Amérique.

Il fallait sauver la Provence; le maréchal de *Belle-Isle* y fut envoyé, mais d'abord sans argent & sans armée. C'était à lui à réparer les maux d'une guerre universelle, que lui seul avait allumée. Il ne vit que de la désolation, des miliciens effrayés, des débris de régiments sans discipline, qui s'arrachaient le foin & la paille; les mulets des vivres mouraient faute de nourriture; les

ennemis avaient tout rançonné & tout dévoré du Var à la riviere d'Argents & de la Durance. L'infant *Don Philippe*, & le duc de *Modene*, étaient dans la ville d'Aix, en Provence, où ils attendaient les efforts que feraient la France & l'Espagne, pour sortir de cette situation cruelle.

Le maréchal de Belle-Isle en Provence, fait tête aux autrichiens & aux piémontais.

Les ressources étaient encore éloignées, les dangers & les besoins pressaient : le maréchal eut beaucoup de peine à emprunter, en son nom, cinquante mille écus pour subvenir aux plus pressants besoins. Il fut obligé de faire les fonctions d'intendant & de munitionnaire. Ensuite à mesure que le gouvernement lui envoyait quelques bataillons & quelques escadrons, il prenait des postes par lesquels il arrêtait les autrichiens, & les piémontais. D'un côté il couvrit Castellane, Draguignan & Brignoles, dont l'ennemi allait se rendre maître.

Enfin, au commencement de Janvier 1747, se trouvant fort de soixante bataillons, & de vingt-deux escadrons, & secondé du marquis de *La Mina*, qui lui fournit quatre à cinq mille espagnols, il se vit en état de pousser de poste en poste les ennemis hors de la Provence. Ils étaient encore plus embarrassés que lui ; car ils manquaient de subsistances. Ce point essentiel est ce qui rend la plupart des invasions infructueuses. Ils avaient d'abord tiré toutes leurs provisitions de Genes ; mais la révolution inouie qui se faisait pour lors dans Genes, & dont il n'y a point

d'exemple dans l'hiſtoire, les priva d'un ſecours néceſſaire, & les força de retourner en Italie.

Ch. XX.

CHAPITRE VINGT-UNIEME.

Révolution de Genes.

Révolution dans Genes.

IL ſe faiſait alors, dans Genes, un changement auſſi important qu'imprévu.

Les autrichiens uſaient, avec rigueur, du droit de la victoire; les génois ayant épuiſé leurs reſſources, & donné tout l'argent de leur banque de Saint-Georges, pour payer ſeize millions, demanderent grace pour les huit autres; mais on leur ſignifia le trente Novembre 1746, de la part de l'impératrice reine, que non-ſeulement il les fallait donner, mais qu'il fallait payer encore environ autant pour l'entretien de neuf régiments répandus dans le fauxbourg de S. Pierre-des-Arenes-de-Biſagno, & dans les villages circonvoiſins. A la publication de ces ordres le déſeſpoir ſaiſit tous les habitants; leur commerce était miné, leur crédit perdu, leur banque épuiſée, les magnifiques maiſons de campagne, qui embelliſſaient les dehors de Genes, pillées, les habitants traités en eſclaves par le ſoldat; ils n'avaient plus à perdre que la vie; & il n'y avait point de génois qui ne parut enfin réſolu à la ſacrifier plutôt que de ſouffrir plus long-temps un traitement ſi honteux & ſi rude.

Genes captive comptait encore parmi ses disgraces la perte du royaume de Corse, si long-temps soulevé contr'elle, & dont les mécontents seraient, sans doute, appuyés pour jamais par ses vainqueurs.

La Corse qui s'était plainte d'être opprimée par Genes, comme Genes l'était par les autrichiens, jouissait, dans ce cahos, de révolutions de l'infortune de ces maîtres. Ce surcroît d'afflictions n'était que pour le sénat; en perdant la Corse, il ne perdait qu'un fantôme d'autorité, mais le reste des génois était en proie aux afflictions réelles qu'entraîne la misere. Quelques sénateurs fomentaient sourdement & avec habileté les résolutions désespérées que les habitants semblaient disposés à prendre. Ils avaient besoin de la plus grande circonspection; car il était vraisemblable qu'un soulevement téméraire & mal soutenu ne produirait que la destruction du sénat & de la ville. Les émissaires des sénateurs se contentaient de dire aux plus accrédités du peuple : » Jusqu'à quand attendrez-vous que les autrichiens viennent vous égorger entre les » bras de vos femmes & de vos enfants, pour » vous arracher le peu de nourriture qui » vous reste? Leurs troupes sont dispersées » hors de l'enceinte de vos murs; il n'y a » dans la ville que ceux qui veillent à la » garde de vos portes; vous êtes ici plus de » trente mille hommes capables d'un coup » de main; ne vaut-il pas mieux mourir

Ch.XXI » que d'être les spectateurs des ruines de » votre patrie ? « Mille discours pareils animaient le peuple ; mais il n'osait encore remuer, & personne n'osait arborer l'étendard de la liberté.

Les autrichiens tiraient de l'arsenal de Genes, des canons & des mortiers pour l'expédition de Provence, & ils faisaient servir les habitants à ce travail. Le peuple murmurait, mais il obéissait. Un capitaine autrichien ayant rudement frappé un habitant qui ne s'empressait pas assez, ce moment fut

5 Déc. 1746. un signal auquel le peuple s'assembla, s'émut, & s'arma en un moment de tout ce qu'il put trouver ; pierres, bâtons, épées, fusils, instruments de toute espece. Ce peuple, qui n'avait pas eu seulement la pensée de défendre sa ville quand les ennemis en étaient encore éloignés, la défendit quand ils en étaient les maîtres. Le marquis de *Botta*, qui était à Saint-Pierre-des-Arenes, crut que cette émeute du peuple se rallentirait d'elle-même, & que la crainte reprendrait bientôt la place de cette fureur passagere. Le lendemain il se contenta de renforcer les gardes des portes, & d'envoyer quelques détachements dans les rues. Le peuple attroupé en plus grand nombre que la veille, courait au palais du doge demander les armes qui sont dans ce palais ; le doge ne répondit rien ; les domestiques indiquerent un autre magasin ; on y court, on l'enfonce, on s'arme, une centaine d'offi-

ciers ſe diſtribuent dans la place ; on ſe barricade dans les rues ; & l'ordre qu'on tâche Ch.XXI.
de mettre autant qu'on le peut dans ce bouleverſement ſubit & furieux, n'en rallentit point l'ardeur.

Il ſemble que dans cette journée & dans les ſuivantes la conſternation qui avait ſi long-temps atterré l'eſprit des génois, eut paſſé dans les allemands. Ils ne tenterent pas de combattre le peuple avec des troupes régulieres ; ils laiſſerent les ſoulevés ſe rendre maîtres de la porte ſaint Thomas & de la porte ſaint Michel. Le ſénat, qui ne ſavait encore ſi le peuple ſoutiendrait ce qu'il avait ſi bien commencé, envoya une députation au général autrichien dans ſaint Pierre-des-Arenes. Le marquis de *Botta* négocia lorſqu'il fallait combattre. Il dit aux ſénateurs qu'ils armaſſent les troupes génoiſes laiſſées déſarmées dans la ville, & qu'ils les joigniſſent aux autrichiens ; pour tomber ſur les rebelles au ſignal qu'il ferait. Mais on ne devait pas s'attendre que le ſénat de Genes ſe joignit aux oppreſſeurs de la patrie, pour accabler ſes défenſeurs & pour achever ſa perte.

Les allemands comptant ſur les intelli- 9 Déc.
gences qu'ils avaient dans la ville, s'avan- 1746.
cerent à la porte de Biſagno par le fauxbourg qui porte ce nom, mais ils y furent reçus par des ſalves de canon & de mouſqueterie. Le peuple de Genes compoſait alors une armée. On battait la caiſſe dans la ville au nom du peuple, & on ordon-

Ch.XXI. nait ſous peine de la vie à tous les citoyens de ſortir en armes hors de leurs maiſons, & de ſe ranger ſous des drapeaux de leurs quartiers. Les allemands furent attaqués à la fois dans le fauxbourg de Biſagno, & dans celui de Saint-Pierre-des-Arenes; le tocſin ſonnait en même-temps dans tous les villages des vallées; les payſans s'aſſemblerent au nombre de vingt mille. Un prince *Doria* à la tête du peuple, attaque le marquis de *Botta* dans Saint-Pierre-des-Arenes; le général & ſes neuf régiments ſe retirerent en déſordre. Ils laiſſerent quatre mille priſonniers & près de mille morts, tous leurs magaſins, tous leurs équipages, & allerent au poſte de la Bocchetta, pourſuivis ſans ceſſe par de ſimples payſans, & forcés enfin d'abandonner ce poſte & de fuir juſqu'à Gavi.

C'eſt ainſi que les autrichiens perdirent Genes pour avoir trop mépriſé & accablé le peuple, & pour avoir eu la ſimplicité de croire que le ſénat ſe joindrait à eux contre les habitants qui ſecouraient le ſénat même. L'Europe vit, avec ſurpriſe, qu'un peuple faible nourri loin des armes, & que ni ſon enceinte de rochers, ni les rois de France, d'Eſpagne, de Naples, n'avaient pu ſauver du joug des autrichiens, l'eût briſé ſans aucun ſecours, & eût chaſſé ſes vainqueurs.

Il y eut, dans ces tumultes, beaucoup de brigandages; le peuple pilla pluſieurs maiſons appartenantes aux ſénateurs ſoupçonnés de favoriſer les autrichiens. Mais ce qui fut

le plus étonnant dans cette révolution, c'eſt que ce même peuple, qui avait quatre mille de ſes vainqueurs dans ſes priſons, ne tourna point ſes forces contre ſes maîtres. Il avait des chefs; mais ils étaient indiqués par le ſénat: & parmi eux, il ne s'en trouva point d'aſſez conſidérable pour uſurper long-temps l'autorité. Le peuple choiſit trente-ſix citoyens pour le gouverner; mais il y ajouta quatre ſénateurs, *Grimaldi*, *Scaglia*, *Lomelini*, *Fornari*, & ces quatre nobles rendaient ſecrétement compte au ſénat qui paraiſſait ne ſe mêler plus du gouvernement: mais il gouvernait en effet; il faiſait déſavouer à Vienne la révolution qu'il fomentait à Genes, & dont il redoutait la plus terrible vengeance. Son miniſtre, dans cette cour, déclara que la nobleſſe génoiſe n'avait aucune part à ce changement, qu'on appellait révolte. Le conſeil de Vienne agiſſant encore en maître, & croyant être bientôt en état de reprendre Genes, lui ſignifia que le ſénat eût à faire payer inceſſamment les huit millions reſtants de la ſomme à laquelle on l'avait condamné, à en donner trente pour les dommages cauſés à ſes troupes, à rendre tous les priſonniers, à faire juſtice des ſéditieux. Ces loix, qu'un maître irrité aurait pû donner à des ſujets rebelles & impuiſſants, ne firent qu'affermir les génois dans la réſolution de ſe défendre & dans l'eſpérance de repouſſer de leur territoire ceux qu'ils avaient chaſſés de la capitale. Quatre mille autri-

chiens dans les prisons de Genes, étaient encore des ôtages qui les rassuraient.

Cependant les autrichiens, aidés des piémontais en sortant de Provence, menaçaient Genes de rentrer dans ses murs. Un des généraux autrichiens avait déjà renforcé ses troupes de soldats albanois, accoutumés à combattre au milieu des rochers. Ce sont les anciens épirotes qui passent encore pour être aussi bons guerriers que leurs ancêtres. Il eut ces épirotes par le moyen de son oncle, ce fameux *Shullembourg*, qui, après avoir résisté au roi de Suede *Charles XII*, avait défendu Corfou contre l'Empire ottoman. Les autrichiens repasserent donc la Bocchetta; ils resserraient Genes d'assez près; la campagne à droite & à gauche était livrée à la fureur des troupes irrégulieres, au saccagement & à la devastation. Genes était consternée, & cette consternation même y produisait des intelligences avec ses oppresseurs, & pour comble de malheur, il y avait alors une grande division entre le sénat & le peuple. La ville avait des vivres; mais plus d'argent, & il fallait dépenser dix huit mille florins par jour pour entretenir les milices qui combattaient dans la campagne, ou qui gardaient la ville. La république n'avait ni aucunes troupes régulieres aguerries, ni aucun officier expérimenté. Nul secours n'y pouvait arriver que par mer, & encore au hasard d'être pris par une flotte anglaise, conduite par l'amiral *Medley*, qui dominait sur les côtes.

Le roi de France fit d'abord tenir au fénat un million, par un petit vaiffeau qui échappa aux anglais. Les galeres de Toulon & de Marfeille partirent chargées d'environ fix mille hommes. On relâcha en Corfe & à Monaco, à caufe d'une tempête, & fur-tout de la flotte anglaife. Cette flotte prit fix bâtiments qui portaient environ mille foldats. Mais enfin, le refte entra dans Genes au nombre d'environ quatre mille cinq cents français qui firent renaître l'efpérance. Ch. XXI.

Bientôt après le duc de *Boufflers* arrive & vient commander les troupes qui défendent Genes, & dont le nombre augmente de jour en jour. Il fallut que ce général paffât dans une barque, & trompât la flotte de l'amiral *Medley*. Le duc de Boufflers vient fecourir Genes, le dernier Avril 1747.

Le duc de *Boufflers* fe trouvait à la tête d'environ huit mille hommes de troupes régulieres, dans une ville bloquée, qui s'attendait à être bientôt affiégée ; il y avait peu d'ordre, peu de provifions, point de poudre ; les chefs du peuple étaient peu foumis au fénat. Les autrichiens conffervaient toujours quelques intelligences. Le duc de *Boufflers* eut d'abord autant d'embarras avec ceux qu'il venait défendre qu'avec ceux qu'il venait combattre. Il mit l'ordre par-tout ; des provifions de toute efpece aborderent en fûreté, moyennant une rétribution qu'on donnait en fecret à des capitaines des vaiffeaux anglais, tant l'intérêt particulier fert toujours à faire ou à réparer les malheurs

publics. Les autrichiens avaient quelques moines dans leur parti; on leur oppofa les mêmes armes avec plus de force; on engagea les confeffeurs à refufer l'abfolution à quiconque balançait entre la patrie & les ennemis. Un hermite fe mit à la tête des milices qu'il encourageait par fon enthoufiafme en leur parlant, & par fon exemple en combattant. Il fut tué dans un de ces petits combats qui fe donnaient tous les jours, & mourut en exhortant les génois à fe défendre. Les dames génoifes mirent en gages leurs pierreries chez des juifs, pour fubvenir aux frais des ouvrages néceffaires.

Ch. XXI.

Moines & confeffion emploïée pour fauver Genes.

Mais le plus puiffant de ces encouragements, fut la valeur des troupes françaifes, que le duc de *Boufflers* employait fouvent à attaquer les ennemis dans leurs poftes au-delà de la double enceinte de Genes. On réuffit dans prefque tous ces petits combats, dont le détail attirait alors l'attention, & qui fe perdent enfuite parmi des événements innombrables.

Mort du duc de Boufflers 27 Juin 1747.

La cour de Vienne ordonna enfin qu'on levât le blocus. Le duc de *Boufflers* ne jouit point de ce bonheur & de cette gloire, il mourut de la petite vérole le jour même que les ennemis fe retiraient. Il était fils du maréchal de *Boufflers*, ce général fi eftimé fous *Louis XIV*, homme vertueux, bon citoyen: & le duc avait les qualités de fon pere.

Genes n'était pas alors preffée, mais elle

était toujours très-menacée par les piémontais, maître de tous les environs, par la flotte anglaise qui bouchait ses ports, par les autrichiens qui revenaient des Alpes fondre sur elle. Il fallait que le maréchal de *Belle-Isle* descendit en Italie ; & c'est ce qui était d'une extrême difficulté. Ch XXI.

Genes devait à la fin être accablée, le royaume de Naples exposé ; toute espérance ôtée à *Don Philippe*, de s'établir en Italie. Le duc de *Modene*, en ce cas, paraissait sans ressource. *Louis XV* ne se rebuta pas.

Il envoya, à Genes, le duc de *Richelieu*, de nouvelles troupes, de l'argent. Le duc de *Richelieu* arrive dans un petit bâtiment malgré la flotte anglaise ; ses troupes passent à la faveur de la même manœuvre. La cour de Madrid seconde ces efforts ; elle fait passer, à Genes, environ trois mille hommes ; elle promet deux cents cinquante mille livres par mois aux génois, mais le roi de France les donne ; le duc de *Richelieu* repousse les ennemis dans plusieurs combats, fait fortifier tous les postes, met les côtes en sûreté. Alors la cour d'Angleterre s'épuisait pour faire tomber Genes, comme celle de France pour la défendre. Le ministere anglais donne cent cinquante mille livres sterling à l'impératrice reine, & autant au roi de Sardaigne, pour entreprendre le siege de Genes. Les anglais perdirent leurs avances. Le maréchal de *Belle-Isle*, après 27 Sept. 1747.

avoir pris le comté de Nice, tenait les autrichiens & les piémontais en alarmes. S'ils faifaient le fiege de Genes, il tombait fur eux. Ainfi, étant encore arrêté par eux, il les arrêtait.

CHAPITRE VINGT-DEUXIEME.

Combat d'Exiles funefte aux français.

Pour pénétrer en Italie, malgré les armées d'Autriche & de Piémont, quel chemin fallait-il prendre? Le général efpagnol *La Mina* voulait qu'on tirât à Final, par ce chemin de la côte du Ponent où l'on ne peut aller qu'un à un; mais il n'avait ni canons ni provifions : tranfporter l'artillerie françaife, garder une communication de près de quarante marches par une route auffi ferrée qu'efcarpée, où tout doit être porté à dos de mulet, être expofé fans ceffe au canon des vaiffeaux anglais, de telles difficultés paraiffaient infurmontables. On propofait la route de Démont & de Coni : mais affiéger Coni, était une entreprife dont tout le danger était connu. On fe détermina pour la route du Col de l'Exiles, à près de vingt-cinq lieues de Nice, & on réfolut d'emporter cette place.

Cette entreprife n'était pas moins hafardeufe,

deuſe, mais on ne pouvait choiſir qu'entre des périls. Le comte de *Belle-Iſle* ſaiſit avidement cette occaſion de ſe ſignaler; il avait autant d'audace pour exécuter un projet, que de dextérité pour le conduire; homme infatigable dans le travail du cabinet, & dans celui de la campagne. Il part donc, & prend ſon chemin en retournant vers le Dauphiné, & s'enfonçant enſuite vers le col de l'Affiete, ſur le chemin d'Exilés, c'eſt-là que vingt-un bataillons piémontais l'attendaient derriere des retranchements de pierre & de bois, hauts de dix-huit pieds ſur treize pieds de profondeur, & garnie d'artillerie.

CHAP. XXII.

Pour emporter ces retranchements, le comte de *Belle-Iſle* avait vingt-huit bataillons, & ſept canons de campagne, qu'on ne put guere placer d'une maniere avantageuſe. On s'enhardiſſait à cette entrepriſe par le ſouvenir des journées de Montalban & de Château-Dauphin, qui ſemblaient juſtifier tant d'audace. Il n'y a jamais d'attaques entiérement ſemblables, & il eſt plus difficile encore, & plus meurtrier, d'attaquer des paliſſades, qu'il faut arracher avec les mains, ſous un feu plongeant & continu, que de gravir & de combattre ſur des rochers; & enfin, ce qu'on doit compter pour beaucoup, les piémontais étaient très-aguerris; & on ne pouvait mépriſer des troupes que le roi de Sardaigne avait commandées. L'action dura deux heures; c'eſt-à-dire, que les pié-

19 Juillet 1747.

montais tuerent, deux heures de ſuite, ſans peine & ſans danger, tous les français qu'ils choiſirent. Monſieur *d'Arnauld*, maréchal de camp, qui menait une diviſion, fut bleſſé à mort des premiers avec M. de *Grille*, major-général de l'armée.

Parmi tant d'actions ſanglantes, qui ſignalerent cette guerre de tous côtés, ce combat fut un de ceux où l'on eut le plus à déplorer la perte prématurée d'une jeuneſſe floriſſante, inutilement ſacrifiée. Le comte de *Goas*, colonel de Bourbonnais y périt. Le marquis de *Donge*, colonel de Soiſſonnais, y reçut une bleſſure, dont il mourut ſix jours après. Le marquis de *Brienne*, colonel d'Artois, ayant eu un bras emporté, retourna aux paliſſades en diſant : *Il m'en reſte un autre pour le ſervice du roi*, & il fut frappé à mort. On compta 3695 morts & 1606 bleſſés. Fatalité contraire à l'événement de toutes les autres batailles, où les bleſſés ſont toujours le plus grand nombre. Celui des officiers qui périt fut très-grand, tous ceux de Bourbonnais furent bleſſés, ou moururent, & les piémontais ne perdirent pas cent hommes.

Belle-Iſle déſeſpéré, arrachait les paliſſades, & bleſſé aux deux mains, il tirait des bois encore avec les dents, quand, enfin, il reçut le coup mortel. Il avait dit ſouvent, qu'il ne fallait pas qu'un général ſurvécût à ſa défaite, & il ne prouva que trop que ce ſentiment était dans ſon cœur. Les bleſ-

ſés furent menés à Briançon, où l'on ne s'était pas attendu au déſaſtre de cette journée. Monſieur d'*Audifret*, lieutenant du roi, vendit ſa vaiſſelle d'argent pour ſecourir les malades. Sa femme, prête d'accoucher, prit elle-même le ſoin des hôpitaux, panſa de ſes mains les bleſſés, & mourut en s'acquitant de ce pieux office : exemple auſſi triſte que noble, & qui mérite d'être conſacré dans l'hiſtoire. Chap. XXII.

CAAPITRE VINGT-TROISIEME.

Le roi de France, maître de la Flandre, & victorieux, propoſe en vain la paix. Priſe du Brabant hollandais. Les conjonctures ſont un Stadhouder.

DANS ce fracas d'événements, tantôt malheureux, tantôt favorables, le roi victorieux en Flandres était le ſeul ſouverain qui voulût la paix. Toujours en droit d'attaquer le territoire des hollandais, & toujours le menaçant, il crut les amener à ſon grand deſſein d'une pacification générale, en leur propoſant un congrès dans une de leurs villes. On choiſit Breda. Le marquis de *Puiſieux* y alla des premiers, en qualité de plénipotentiaire. Les hollandais envoyerent à Breda M. de *Vaſſenaar*, ſans avoir aucune vue déterminée. La cour

Congrès inutile.

CHAP. XXIII.
d'Angleterre, qui ne panchait pas à la paix, ne put paraître publiquement la refuser. Le comte de *Sandwich*, petit-fils par sa mere du fameux *Vilmot*, comte de *Rochester*, fut le plénipotentiaire anglais. Mais tandis que les puissances auxiliaires de l'impératrice reine avaient des ministres à ce congrès inutile, cette princesse n'y en eut aucun.

Les hollandais devaient plus que toute autre puissance, presser l'heureux effet de ces apparences pacifiques. Un peuple tout commerçant, qui n'était plus guerrier, qui n'avait ni bons généraux, ni bons soldats, & dont les meilleures troupes étaient prisonnieres en France au nombre de plus de trente-cinq mille hommes, semblait n'avoir d'autre intérêt que de ne pas attirer sur son terrein l'orage qu'il avait vu fondre sur la Flandre. La Hollande n'était plus même une puissance maritime; ses amirautés ne pouvaient pas alors mettre en mer vingt vaisseaux de guerre. Les régents sentaient tous que si la guerre entamait leurs provinces, ils seraient forcés de se donner un stadhouder, & par conséquent un maître. Les magistrats d'Utrecht, de Dordrecht, de la Brille, avaient toujours insisté pour la neutralité; quelques membres de la république étaient ouvertement de cet avis. En un mot, il est certain que si les états-généraux avaient pris la ferme résolution de pacifier l'Europe, ils en seraient venus à bout; ils auraient

joint cette gloire à celle d'avoir fait autrefois, d'un si petit pays, un état puissant & libre ; & cette gloire a été long temps dans leurs mains ; mais le parti anglais, & le préjugé général prévalurent. Je ne crois pas qu'il y ait un peuple qui revienne plus difficilement de ses anciennes impressions, que la nation hollandaise. L'irruption de *Louis XIV*, & l'année 1672, étaient encore dans leurs cœurs. Et j'ose dire que je me suis apperçu plus d'une fois que leur esprit, frappé de la hauteur ambitieuse de *Louis XIV*, ne pouvait concevoir la modération de *Louis XV*. Ils ne la crurent jamais sincere. On regardait toutes ses démarches pacifiques, & tous ses ménagements, tantôt comme des preuves de faiblesse, tantôt comme des pieges.

CHAP. XXIII.

Prise du Brabant hollandais.

Le roi qui ne pouvait les persuader, fut forcé de conquérir une partie de leur pays pendant la tenue d'un congrès inutile ; il fit entrer ses troupes dans la Flandre hollandaise ; c'est un démembrement des domaines de cette même Autriche, dont ils prenaient la défense ; il commence une lieue au-dessous de Gand, & s'étend à droite & à gauche, d'un côté à Midelbourg, sur la mer, de l'autre, jusqu'au-dessous d'Anvers, sur l'Escaut. Il est garni de petites places d'un difficile accès, & qui auraient pu se défendre. Le roi, avant de prendre cette province, poussa encore les ménagements jusqu'à déclarer aux états-généraux, qu'il ne regar-

Chap. XXIII.

derait ces places que comme un dépôt, qu'il s'engageait à restituer si-tôt que les hollandais cesseraient de fomenter la guerre, en accordant des passages & des secours d'hommes & d'argent à ses ennemis.

On ne sentit point cette indulgence, on ne vit que l'irruption ; & la marche des troupes françaises fait un stadhouder. Il arriva précicisément ce que l'abbé de *la Ville*, dans le temps qu'il faisait les fonctions d'envoyé en Hollande, avait dit à plusieurs seigneurs des états qui refusaient toute conciliation, & qui voulaient changer la forme du gouvernement : *Ce ne sera pas vous, ce sera nous qui vous donnerons un maître.*

Tout le peuple, au bruit de l'invasion, demanda pour stadhouder le prince d'*Orange* : la ville de Terver, dont il était seigneur, com-
25 Avril. mença, & le nomma ; toutes les villes de la Zélande suivirent ; Rotterdam, Delft, le proclamerent ; il n'eût pas été sûr pour les régents de s'opposer à la multitude, ce n'était par-tout qu'un avis unanime. Tout le peuple de la Haye entoura le palais où s'assemblent les députés de la province de Hollande & de Vestfrise, la plus puissante des sept, qui seule paie la moitié des charges de tout l'état, & dont le pensionnaire est regardé comme le plus considérable personnage de la république. Il fallut dans l'instant, pour appaiser le peuple, arborer le drapeau d'Orange au palais & à l'hôtel-de-ville ; &
3 Mai. deux jours après, le prince fut élu. Le di-

plome porta, *qu'en considération des tristes circonstances où l'on était, on nommait Stadhouder, capitaine & amiral-général, Guillaume-Charles-Henri Frizon, prince d'Orange, de la branche de Nassau Diest*, qu'on prononce *Dist.* Il fut bientôt reconnu par toutes les villes, & reçu en cette qualité à l'assemblée des états-généraux. Les termes dans lesquels la province de Hollande avait conçu son élection, montraient trop que les magistrats l'avaient nommé malgré eux. On sait assez que tout prince veut être absolu, & que toute république est ingrate. Les Provinces-unies qui devaient à la maison de *Nassau* la plus grande puissance où jamais un petit état soit parvenu, purent rarement établir ce juste milieu entre ce qu'ils devaient au sang de leurs libérateurs, & ce qu'ils devaient à leur liberté.

CHAP. XXIII.

Création d'un Stadhouder dans les provinces-unies.

Louis XIV en 1672, & *Louis XV* en 1747, ont créé deux stadhouders par la terreur; & le peuple hollandais a rétabli deux fois ce stadhouderat, que la magistrature voulait détruire.

Les régents avaient laissé, autant qu'ils l'avaient pu, le prince *Henri Frizon d'Orange* dans l'éloignement des affaires, & même quand la province de Gueldre le choisit pour son stathouder en 1722, quoique cette place ne fût qu'un titre honorable, quoiqu'il ne disposât d'aucun emploi, quoiqu'il ne pût ni changer seulement une garnison, ni donner l'ordre, les états de Hollande écrivirent for-

Chap. XXIII.

tement à ceux de Gueldre, pour les détourner d'une résolution qu'ils appellaient funeste. Un moment leur ôta ce pouvoir dont ils avaient joui pendant près de cinquante années.

Le nouveau stadhouder commença par laisser d'abord la populace piller & démolir les maisons des receveurs, tous parents & créatures des bourg-mestres; & quand on eut attaqué ainsi les magistrats par le peuple, on contint le peuple par les soldats.

Le prince, tranquille dans ces mouvements, se fit donner la même aurorité qu'avait eu le roi *Guillaume*, & assura mieux encore sa puissance à sa famille. Non-seulement le stadhouderat devint l'héritage de ses enfants mâles, mais de ses filles & de leur postérité; car quelque-temps après on passa en loi qu'au défaut de la race masculine une fille serait stadhouder & capitaine-général, pourvu qu'elle fît exercer ces charges par son mari; & en cas de minorité, la veuve d'un stadhouder doit avoir le titre de gouvernante, & nommer un prince pour faire les fonctions du stadhouderat.

Par cette révolution, les Provinces-unies devinrent une espece de monarchie mixte, moins restreinte à beaucoup d'égards que celles d'Angleterre, de Suede & de Pologne. Ainsi il n'arriva rien dans toute cette guerre de ce qu'on avait d'abord imaginé. Et tout le contraire de ce que les nations avaient attendu arriva. L'entreprise, les succès & les

malheurs du prince *Charles-Edouard* en Angleterre, furent, peut-être, le plus singulier de ces événements qui étonnerent l'Europe.

CHAPITRE VINGT-QUATRIEME.

Entreprises, victoires, défaite, malheurs déplorables du prince Charles Edouard Stuard.

LE prince *Charles Edouard* était fils de celui qu'on appellait le prétendant, ou le chavalier de *S. Georges.* On sait assez que son grand-pere avait été détrôné par les anglais, son bisaïeul condamné à mourir sur un échafaud par ses propres sujets, sa quadrisaïeule livrée au même supplice par le parlement d'Angleterre. Ce dernier rejetton de tant de rois & de tant d'infortunés, consumait sa jeunesse auprès de son pere, retiré à Rome. Il avait marqué, plus d'une fois, le desir d'exposer sa vie pour remonter au trône de ses peres. On l'avait appellé en France dès l'an 1742, & on avait tenté en vain de le faire débarquer en Angleterre. Il attendait, dans Paris, quelque occasion favorable, pendant que la France s'épuisait d'hommes & d'argent en Allemagne, en France & en Italie. Les vicissitudes de cette guerre universelle ne permettaient plus qu'on pensât à lui, il était sacrifié aux malheurs publics.

Ce prince s'entretenant un jour avec le cardinal de *Tencin*, à qui son pere avait donné sa nomination au cardinalat par un accord fait entr'eux ; celui-ci lui dit : » Que ne tentez-vous de passer sur un vaisseau vers le » nord de l'Ecosse : votre seule présence » pourra vous former un parti & une ar» mée ; alors il faudra bien que la France » vous donne des secours «.

Ce conseil hardi, conforme au courage de *Charles Edouard*, le détermina. Il ne fit confidence de son dessein qu'à sept officiers, les uns irlandais, les autres écossais, qui voulurent courir sa fortune. L'un deux s'adresse à un négociant de Nantes, nommé *Walsh*, fils d'un irlandais attaché à la maison de *Stuard*. Ce négociant avait une frégate de dix huit canons, sur laquelle le prince s'embarqua le 12 juin 1745, n'ayant, pour une expédition dans laquelle il s'agissait de la couronne de la grande-Bretagne, que sept officiers, environ dix-huit cents sabres, douze cents fusils, & quarante-huit mille francs. La frégate était escortée d'un vaisseau du roi de soixante-quatre canons, nommé l'Elisabeth, qu'un armateur de Dunkerque avait armée en course. C'était alors l'usage que le ministere de la marine prêtât des vaisseaux de guerre aux armateurs & aux négociants qui payaient une somme au roi, & qui entretenaient l'équipage à leurs dépens pendant le temps de la course. Le ministre de la marine, & le roi de Fran-

ce lui-même, ignoraient à quoi ce vaiſſeau devait ſervir.

CHAP. XXIV.

Le 20 juin l'Eliſabeth & la frégate, voguant de conſerve, rencontrerent trois vaiſſeaux de guerre anglais, qui eſcortaient une flotte marchande. Le plus fort de ces vaiſſeaux, qui était de ſoixante-dix canons, ſe ſépara du convoi pour aller combattre l'Eliſabeth, & par un bonheur qui ſemblait préſager des ſuccès au prince *Edouard*, ſa frégate ne fut point attaquée. L'Eliſabeth & le vaiſſeaux anglais engagerent un combat violent*, long & inutile. La frégate qui portait le petit-fils de *Jacques II*, échappait & faiſait force de voiles vers l'Ecoſſe.

Débarquement du prince Edouard Stuard dans une iſle d'Ecoſſe. Juin 1745.

Le prince aborda d'abord dans une petite iſle preſque déſerte au-delà de l'Irlande, vers le cinquante-huitieme degré. Il cingle au continent de l'Ecoſſe. Il débarque dans un petit canton, appellé le Moidart: quelques habitants, auxquels il ſe déclara, ſe jetterent à ſes genoux: mais que pouvons-nous faire? lui dirent-ils; nous n'avons point d'armes, nous ſommes dans la pauvreté, nous ne vivons que de pain d'avoine, & nous cultivons une terre ingrate. *Je cultiverai cette terre avec vous*, répondit le prince, *je mangerai de ce pain, je partagerai votre pauvreté, & je vous apporte des armes.*

---

* Du moins c'eſt ce qui m'a été aſſuré par l'un des chefs de l'entrepriſe.

Chap. XXIV.

On peut juger ſi de tels ſentiments, & de tels diſcours attendrirent ces habitants. Il fut joint par quelques chefs des tribus de l'Ecoſſe. Ceux du nom de *Macdonall*, de *Lokil*, les *Camerons*, *les Fraſers*, vinrent le trouver.

Mœurs & loix des montagnards d'Ecoſſe.

Ces tribus d'Ecoſſe, qui ſont nommées *Clans* dans la langue écoſſaiſe, habitent un pays hériſſé de montagnes & de forêts, dans l'étendue de plus de deux cents milles. Les trente-trois iſles des Orcades, & les trente du Zetland, ſont habitées par les mêmes peuples, qui vivent ſous les mêmes loix. L'ancien habit romain militaire s'eſt conſervé chez eux ſeuls, comme on l'a dit au ſujet du régiment des montagnards écoſſais, qui combattit à la bataille de Fontenoi. On peut croire que la rigueur du climat, & la pauvreté extrême les endurciſſent aux plus grandes fatigues; ils dorment ſur la terre; ils ſouffrent la diſette; ils font de longues marches au milieu des neiges & des glaces. Chaque clan était ſoumis à ſon Laird, c'eſt-à-dire ſon ſeigneur, qui avait ſur elles le droit de juriſdiction; droit qu'aucun ſeigneur ne poſſede en Angleterre; & ils ſont d'ordinaire du parti que ce Laird a embraſſé.

Cette ancienne anarchie, qu'on nomme le droit féodal, ſubſiſtait dans cette partie de la grande-Bretagne, ſtérile, pauvre, abandonnée à elle-même. Les habitants, ſans induſtrie, ſans aucune occupation qui leur

aſſurât une vie douce, étaient toujours prêts à ſe précipiter dans les entrepriſes qui les flattaient de l'eſpérance de quelque butin. Il n'en était pas ainſi de l'Irlande, pays plus fertile, mieux gouverné par la cour de Londres, & dans lequel on avait encouragé la culture des terres & des manufactures. Les irlandais commençaient à être plus attachés à leur repos & à leurs poſſeſſions, qu'à la maiſon des *Stuards*. Voilà pourquoi l'Irlande reſta tranquille, & que l'Ecoſſe fut en mouvement.

Depuis la réunion du royaume d'Ecoſſe à celui de l'Angleterre, ſous la reine *Anne*, pluſieurs écoſſais qui n'étaient pas nommés membres du parlement de Londres, & qui n'étaient pas attachés à la cour par des penſions, étaient ſecrétement dévoués à la maiſon des *Stuards*; & en général, les habitants des parties ſeptentrionales, plutôt ſubjugués qu'unis, ſupportaient impatiemment cette réunion, qu'ils regardaient comme un eſclavage.

Les clans des ſeigneurs attachés à la cour, comme des ducs d'*Argile*, d'*Athol*, de *Queensburi* & d'autres, demeurerent fideles au gouvernement : il en faut pourtant excepter un grand nombre qui furent ſaiſis de l'enthouſiaſme de leurs compatriotes, & entraînés bientôt dans le parti d'un prince qui tirait ſon origine de leur pays, & qui excitait leur admiration & leur zele.

Les ſept hommes que le prince avait me-

CHAP. XXIV.

nés avec lui, étaient le marquis de *Tullibardine*, frere du duc d'*Athol*, un *Makdonal*, *Thomas Sheridan*, *Sullivan*, désigné maréchal des logis de l'armée qu'on n'avait pas, *Keli*, irlandais, & *Strikland*, anglais.

On n'avait pas encore rassemblé trois cents hommes autour de sa personne, qu'on fit un étendard royal d'un morceau de taffetas apporté par *Sullivan.* A chaque moment la troupe grossissait ; & le prince n'avait pas encore passé le bourg de Fenning, qu'il se vit à la tête de quinze cents combattants, qu'il arma de fusils & de sabres dont il était pourvu.

Il renvoya en France la frégate sur laquelle il était venu, & informa les rois de France & d'Espagne de son débarquement. Ces deux monarques lui écrivirent & le traiterent de *frere* ; non qu'ils le reconnussent solemnellement pour héritier des couronnes de la Grande-Bretagne ; mais ils ne pouvaient, en lui écrivant, refuser ce titre à sa naissance & à son courage. Ils lui envoyerent à diverses reprises quelques secours d'argent, de munitions & d'armes. Il fallait que ces secours se dérobassent aux vaisseaux anglais qui croisaient à l'orient & à l'occident de l'Ecosse. Quelques-uns étaient pris, d'autres arrivaient, & servaient à encourager le parti qui se fortifiait de jour en jour. Jamais le temps d'une révolution ne parut plus favorable. Le roi *Georges* alors était hors du royaume ; il n'y avait pas six

mille hommes de troupes réglées dans l'Angleterre. Quelques compagnies du régiment de *Sinclair* marcherent d'abord des environs d'Edimbourg contre la petite troupe du prince : elles furent entiérement défaites. Trente montagnards prirent quatre-vingts anglais prisonniers avec leurs officiers & leurs bagages. CHAP. XXIV.

Ce premier succès augmentait le courage & l'espérance, & attirait de tous côtés de nouveaux soldats. On marchait sans relâche. Le prince *Edouard*, toujours à pied à la tête de ses montagnards, vêtu comme eux, se nourrissant comme eux, traverse le pays de Badenoch, le pays d'Athol, le Perth-shire, s'empare de Perth, ville considérable dans l'Ecosse. Ce fut-là qu'il fut proclamé solemnellement régent d'Angleterre, de France, d'Ecosse & d'Irlande, pour son pere *Jacques III*. Ce titre de *régent de France* que s'arrogeait un prince à peine maître d'une petite ville d'Ecosse, & qui ne pouvait se soutenir que par les secours du roi de France, était une suite de l'usage étonnant qui a prévalu, que les rois d'Angleterre prennent le titre de rois de France; usage qui devrait être aboli, & qui ne l'est pas, parce que les hommes ne songent jamais à réformer les abus que quand ils deviennent importants & dangereux.

Ses premiers succès.

15 Sept. 1745.

Le duc de *Perth*, le lord *Georges Murray* arriverent alors à Perth, & firent serment au prince. Ils amenerent de nouvelles trou-

CHAP. XXIV.

pes, une compagnie entiere d'un régiment écoſſais au ſervice de la cour, déſerta pour ſe ranger ſous ſes drapeaux. Il prend Dundée, Drumond, Neubourg. On tint un conſeil de guerre : les avis ſe partageaient ſur la marche. Le prince dit qu'il fallait aller droit à Edimbourg, la capitale de l'Ecoſſe. Mais comment eſpérer de prendre Edimbourg avec ſi peu de monde & point de canon ? Il avait des partiſans dans la ville ; mais tous les citoyens n'étaient pas pour lui. *Il faut me montrer*, dit-il, *pour les faire déclarer tous ;* & ſans perdre de temps, il marche à la capitale ; il arrive, il s'empare de la porte. L'alarme eſt dans la ville ; les uns veulent reconnaître l'héritier de leurs anciens rois, les autres tiennent pour le gouvernement. On craint le pillage : les citoyens les plus riches tranſportent leurs effets dans le château : le gouverneur *Gueſt* s'y retire avec quatre cents ſoldats de garniſon. Les magiſtrats ſe rendent à la porte dont *Charles-Edouard* était maître. Le prévôt d'Edimbourg, nommé *Stuard*, qu'on ſoupçonna d'être d'intelligence avec lui, paraît en ſa préſence, & demande d'un air éperdu ce qu'il faut faire. Tomber à ſes genoux, lui répondit un habitant, & le reconnaître. Il fut auſſi-tôt proclamé dans la capitale.

Il prend Edimbourg, 19 Sept. 1745.

Cependant on mettait dans Londres ſa tête à prix. Les ſeigneurs de la régence, pendant l'abſence du roi *Georges*, firent proclamer

qu'on donnerait trente mille livres ſterling à celui qui le livrerait. Cette proſcription était une ſuite de l'acte du parlement fait la dix-ſeptieme année du regne du roi, & d'autres actes du même parlement. La reine *Anne* elle-même avait été forcée de proſcrire ſon propre frere, à qui, dans les derniers temps, elle aurait voulu laiſſer ſa couronne, ſi elle n'avait conſulté que ſes ſentiments. Elle avait mis ſa tête à quatre mille livres, & le parlement la mit à quatre-vingt mille.

Si une telle proſcription eſt une maxime d'état, c'en eſt une bien difficile à concilier avec ces principes de modération que toutes les cours font gloire d'étaler. Le prince *Charles-Edouard* pouvait faire une proclamation pareille; mais il crut fortifier ſa cauſe & la rendre plus reſpectable, en oppoſant, quelques mois après, à ces proclamations ſanguinaires, des manifeſtes dans leſquels il défendait à ſes adhérants d'attenter à la perſonne du roi régnant, & d'aucun prince de la maiſon d'Hanovre.

D'ailleurs il ne ſongea qu'à profiter de cette premiere ardeur de ſa faction, qu'il ne fallait pas laiſſer rallentir. A peine était-il maître de la ville d'Edimbourg, qu'il apprit qu'il pouvait donner une bataille, & il ſe hâta de la donner. Il ſut que le général *Cope* s'avançait contre lui avec des troupes réglées, qu'on aſſemblait les milices, qu'on formait des régiments en Angleterre, qu'on en faiſait revenir de Flandres, qu'enfin il n'y

CHAP. XXIV.

avait pas un moment à perdre. Il ſort d'Edimbourg ſans y laiſſer un ſeul ſoldat, marcha avec environ trois mille montagnards vers les anglais, qui étaient au nombre de plus de quatre mille : ils avaient deux régiments de dragons. La cavalerie du prince n'était compoſée que de quelques chevaux de bagage. Il ne ſe donna, ni le temps, ni la peine de faire venir ſes canons de campagne. Il ſavait qu'il y en avait ſix dans l'armée ennemie, mais rien ne l'arrêta. Il atteignit les ennemis à ſept milles d'Edimbourg à Preſton-pans. A peine eſt-il arrivé, qu'il range ſa petite armée en bataille. Le duc de *Perth* & le lord *Georges Murrai* commandaient, l'un la gauche, & l'autre la droite de l'armée ; c'eſt-à-dire, chacun environ ſept ou huit cents hommes. *Charles Edouard* était ſi rempli de l'idée qu'il devait vaincre, qu'avant de charger les ennemis, il remarqua un défilé par où ils pouvaient ſe retirer, & il le fit occuper par cinq cents montagnards. Il engagea donc le combat, ſuivi d'environ deux mille cinq cents hommes ſeulement, ne pouvant avoir, ni ſeconde ligne, ni corps de réſerve. Il tire ſon épée, & jettant le fourreau loin de lui, *Mes amis*, dit-il, *je ne la remettrai dans le fourreau, que quand vous ſerez libres & heureux.* Il était arrivé ſur le champ de bataille preſque auſſi-tôt que l'ennemi : il ne lui donna pas le temps de faire des décharges d'artillerie. Toute ſa troupe mar-

che rapidement aux anglais ſans garder de rang, ayant des cornemuſes pour trompettes; ils tirent à vingt pas; ils jettent auſſi-tôt leurs fuſils, mettent d'une main leurs boucliers ſur leur tête, & ſe précipitant entre les hommes & les chevaux, ils tuent les chevaux à coups de poignard, & attaquent les hommes le ſabre à la main. Tout ce qui eſt nouveau & inattendu ſaiſit toujours. Cette nouvelle maniere de combattre effraya les anglais: la force du corps, qui n'eſt aujourd'hui d'aucun avantage dans les autres batailles, était beaucoup dans celle-ci. Les anglais plierent de tous côtés ſans réſiſtance; on en tua huit cents; le reſte fuyait par l'endroit que le prince avait remarqué; & ce fut-là même qu'on fit quatorze cents priſonniers. Tout tomba au pouvoir du vainqueur; il ſe fit une cavalerie avec les chevaux de dragons ennemis. Le général *Cope* fut obligé de fuir lui quinzieme. La nation murmura contre lui: on l'accuſa devant une cour martiale de n'avoir pas pris aſſez de meſures; mais il fut juſtifié; & il demeura conſtant que les véritables raiſons qui avaient décidé de la bataille, étaient la préſence d'un prince qui inſpirait à ſon parti une confiance audacieuſe, & ſur-tout cette maniere nouvelle d'attaquer qui étonna les anglais. C'eſt un avantage qui réuſſit preſque toujours les premieres fois, & que peut-être ceux qui commandent les armées ne ſongent pas aſſez à ſe procurer.

CHAP. XXIV.

Il gagne une victoire complette à Preſton-pans.

Le 2 Oct. 1745.

CHAP. XXIV.

Le prince *Edouard*, dans cette journée, ne perdit pas ſoixante hommes. Il ne fut embarraſſé dans ſa victoire que de ſes priſonniers : leur nombre était preſque égal à celui des vainqueurs. Il n'avait point de places fortes ; ainſi ne pouvant garder ſes priſonniers, il les renvoya ſur leur parole, après les avoir fait jurer de ne point porter les armes contre lui d'une année. Il garda ſeulement les bleſſés pour en avoir ſoin. Cette magnanimité devait lui faire de nouveaux partiſans.

Peu de jours après cette victoire, un vaiſſeau français & un eſpagnol aborderent heureuſement ſur les côtes, & y apporterent de l'argent & de nouvelles eſpérances : il y avait ſur ces vaiſſeaux des officiers irlandais, qui ayant ſervi en France & en Eſpagne, étaient capables de diſcipliner ſes troupes. Le vaiſſeau français lui amena le 11 Octobre, au port de Mont-Roſe, un envoyé * ſecret du roi de France, qui débarqua de l'argent & des armes. Le prince, retourné dans Edimbourg, vit bientôt après augmenter ſon armée juſqu'à près de ſix mille hommes. L'ordre s'introduiſait dans ſes troupes & dans ſes affaires. Il avait une cour, des officiers, des ſecrétaires d'état. On lui fourniſſait de l'argent de plus de

* C'était un frere du marquis *Dargens*, très-connu dans la littérature. Il fut depuis préſident au parlement d'Aix.

trente milles à la ronde. Nul ennemi ne paraissait ; mais il lui fallait le château d'Edimbourg, seule place véritablement forte, & qui puisse servir dans le besoin de magasin & de retraite, & tenir en respect la capitale. Le château d'Edimbourg est bâti sur un roc escarpé : il a un large fossé taillé dans le roc, & des murailles de douze pieds d'épaisseur. La place, quoiqu'irréguliere, exige un siege régulier, & sur-tout du gros canon. Le prince n'en avait point. Il se vit obligé de permettre à la ville de faire avec le commandant *Guest* un accord, par lequel la ville fournirait des vivres au château, & le château ne tirerait point sur elle.

Ce contre-temps ne parut pas déranger ses affaires. La cour de Londres le craignait beaucoup, puisqu'elle cherchait à le rendre odieux dans l'esprit des peuples : elle lui reprochait d'être né catholique romain, & de venir bouleverser la religion & les loix du pays. Il ne cessait de protester qu'il respecterait la religion & les loix, & que les anglicans & les presbytériens n'auraient pas plus à craindre de lui, quoique né catholique, que du roi *Georges*, né luthérien. On ne voyait dans sa cour aucun prêtre ; il n'exigeait pas même que dans les paroisses on le nommât dans les prieres, & il se contentait qu'on priât en général pour le roi & la famille royale, sans désigner personne.

Le roi d'Angleterre était revenu en hâte le 11 Septembre pour s'opposer aux progrès

CHAP. XXIV.

de la révolution, la perte de la bataille de Preston-pans l'alarma au point, qu'il ne se crut pas assez fort pour résister avec les milices anglaises. Plusieurs seigneurs levaient des régiments de milices à leurs dépens en sa faveur, & le parti *Wigh* sur-tout, qui est le dominant en Angleterre, prenait à cœur la conservation du gouvernement qu'il avait établi, & de la famille qu'il avait mise sur le trône; mais le prince *Edouard* recevait de nouveaux secours & avait de nouveaux succès, ces milices mêmes pouvaient se tourner contre le roi *Georges*. Il exigea d'abord un nouveau serment des milices de la ville de Londres; ce serment de fidélité portait ces propres mots: *J'abhorre, je déteste, je rejette comme un sentiment impie cette damnable doctrine, que des princes excommuniés par le pape, peuvent être déposés & assassinés par leurs sujets ou quelque autre que ce soit, &c.* Mais il ne s'agissait, ni d'excommunication, ni du pape dans cette affaire; & quant à l'assassinat, on ne pouvait guere en craindre d'autres que celui qui avait été solemnellement proposé au prix de trente mille livres sterlings: on or-

24 Sept. 1745.

donna, selon l'usage pratiqué dans les temps de troubles depuis *Guillaume III.*, à tous les prêtres catholiques de sortir de Londres & de son territoire. Mais ce n'était pas les prêtres catholiques qui étaient dangereux. Ceux de cette religion ne composaient pas la centieme partie du peuple d'Angleterre.

C'était la valeur du prince *Edouard* qui était réellement à redouter ; c'était l'intrépidité d'une armée victorieuse animée par des succès inespérés. Le roi *Georges* se crut obligé de faire revenir six mille hommes de troupes de Flandre, & d'en demander encore six mille aux hollandais, suivant les traités faits avec la république.

CHAP. XXIV.

Les hollandais envoient servir en Angleterre des troupes qui avaient fait serment de ne point servir.

Les états-généraux lui envoyerent précisément les mêmes troupes qui, par la capitulation de Tournai & de Dendermonde, ne devaient servir de dix-huit mois. Elles avaient promis de ne faire aucun service, *pas même dans les places les plus éloignées des frontieres* ; & les états justifiaient cette infraction en disant que l'Angleterre n'était point *place frontiere*. Elles devaient mettre bas les armes devant les troupes de France ; mais on alléguait que ce n'était pas contre des français qu'elles allaient combattre ; elle ne devaient passer à aucun service étranger ; & on répondait qu'en effet elles n'étaient point dans *un service étranger*, puisqu'elles étaient aux ordres & à la solde des états-généraux.

C'est par de telles distinctions qu'on éludait la capitulation qui semblait la plus précise, mais dans laquelle on n'avait pas spécifié un cas que personne n'avait prévu.

Quoiqu'il se passât alors d'autres grands événements, je suivrai celui de la révolution d'Angleterre ; & l'ordre des matieres sera préféré à l'ordre des temps qui n'en souf-

CHAP. XXIV.

frira pas. Rien ne prouve mieux les alarmes, que l'excès des précautions. Je ne puis m'empêcher de parler ici d'un artifice dont on se servit pour rendre la personne de *Charles-Edouard* odieuse dans Londres. On fit imprimer un journal imaginaire, dans lequel on comparait les événements rapportés dans les gazettes, sous le gouvernement du roi *Georges*, à ceux qu'on supposait sous la domination d'un prince catholique.

» A présent, disait-on, nos gazettes nous » apprennent, tantôt qu'on a porté à la ban» que les trésors enlevés aux vaisseaux fran» çais & espagnols, tantôt que nous avons » rasé Porto-bello, tantôt que nous avons » pris Louisbourg, & que nous sommes maî» tres du commerce. Voici ce que nos ga» zettes diront sous la domination du pré» tendant : aujourd'hui il a été proclamé dans » les marchés de Londres par des monta» gnards & par des moines. Plusieurs mai» sons ont été brûlées, & plusieurs citoyens » massacrés.

» Le 4, la maison du Sud & la maison des » Indes ont été changées en couvents.

» Le 20, on a mis en prison six membres » du parlement.

» Le 26, on a cédé trois ports d'Angleter» re aux français.

» Le 28, la loi *habeas corpus* a été abolie, » & on a passé un nouvel acte pour brûler » les hérétiques.

» Le 29, le pere *Poignardini*, jésuite italien,

» lien a été nommé garde du sceau privé. «

Cependant, on suspendait, en effet, le 28 Octobre, la loi *habeas corpus*. C'est une loi regardée comme fondamentale en Angleterre, & comme le boulevard de la liberté de la nation. Par cette loi, le roi ne peut faire emprisonner aucun citoyen, sans qu'il soit interrogé dans les vingt-quatre heures, & relâché sous caution jusqu'à ce que son procès lui soit fait ; &, s'il a été arrêté injustement, le secrétaire d'état doit être condamné à lui payer chérement chaque heure.

CHAP. XXIV.

Loi *habeas corpus.*

Le roi n'a pas le droit de faire arrêter un membre du parlement, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans le consentement de la chambre. Le parlement, dans les temps de rebellion, suspend toujours ces loix par un acte particulier, pour un certain temps, & donne pouvoir au roi de s'assurer, pendant ce temps seulement, des personnes suspectes. Il n'y eut aucun membre des deux chambres qui donnât sur lui la moindre prise. Quelques-uns, cependant, étaient soupçonnés, par la voix publique, d'être jacobites ; il y avait des citoyens dans Londres qui étaient sourdement de ce parti. Mais aucun ne voulait hasarder sa fortune & sa vie sur des espérances incertaines. La défiance & l'inquiétude tenaient en suspends tous les esprits. On craignait de se parler. C'est un crime en ce pays, de boire à la santé d'un prince proscrit qui dispute la couronne,

CHAP. XXIV.

comme autrefois à Rome, c'en était un, sous un empereur régnant, d'avoir chez soi la statue de son compétiteur. On buvait à Londres à la santé du roi & du prince; ce qui pouvait aussi bien signifier le roi *Jacques*, & son fils le prince *Charles-Edouard*, que le roi *George* & son fils ainé le prince de *Galles*. Les partisans secrets de la révolution se contentaient de faire imprimer des écrits tellement mesurés que le parti pouvait aisément les entendre sans que le gouvernement pût les condamner. On en distribua beaucoup de cette espece; un entr'autres par lequel on avertissait, *qu'il y avait un jeune homme de grande espérance qui était prêt de faire une fortune considérable, qu'en peu de temps il s'était fait plus de vingt mille livres de rente, mais qu'il avait besoin d'amis pour s'établir à Londres.* La liberté d'imprimer est un des privileges dont les anglais sont le plus jaloux. La loi ne permet pas d'attrouper le peuple & de le haranguer; mais elle permet de parler, par écrit, à la nation entiere. Le gouvernement fit visiter toutes les imprimeries, mais, n'ayant le droit d'en faire fermer aucune, sans un délit constaté, il les laissa subsister toutes.

La fermentation commença à se manifester dans Londres, quand on apprit que le prince *Edouard* s'était avancé jusqu'à Carlis-
26 Nov. le, & qu'il s'était rendu maître de la ville; que ses forces augmentaient, & qu'en-

fin il était à Derbi dans l'Angleterre même, à trente lieues de Londres : alors, il eut pour la premiere fois des anglais nationaux dans ses troupes. Trois cents hommes du comté de Lancastre prirent parti dans son régiment de Manchester. La renommée qui grossit tout, faisait son armée forte de trente mille hommes. On disait que tout le comté de Lancastre s'était déclaré. Les boutiques & la banque furent fermées un jour à Londres.

Fin de la premiere Partie.

TABLE
DES CHAPITRES

Contenus dans cette premiere partie du précis du ſiecle de Louis XV.

Fin de la Table de la premiere Partie.

SIECLE
DE
LOUIS XIV,

NOUVELLE ÉDITION,

Revue & augmentée, à laquelle on a ajouté un précis du siecle de LOUIS XV.

TOME TROISIEME,

SECONDE PARTIE.



A AMSTERDAM,

AUX DÉPENS DE LA COMPAGNIE.

M. DCC. LXXIV.



PRÉCIS DU SIECLE DE LOUIS XV.

CHAPITRE VINGT-CINQUIEME.

Suite des aventures du prince Charles-Edouard. Sa défaite, ſes malheurs, & ceux de ſon parti.

DEPUIS le jour que le prince *Edouard* aborda en Ecoſſe, ſes partiſans ſollicitaient des ſecours de France; les ſollicitations redoublaient avec les progrès. Quelques irlandais, qui ſervaient dans les troupes françaiſes, s'imaginerent qu'une deſcente en Angleterre, vers Plimouth ſerait praticable. Le trajet eſt court de Calais ou de Boulogne vers les côtes. Ils ne voulaient point une flotte de vaiſſeaux de guerre, dont l'équipement eût conſumé trop de temps, & dont l'appareil ſeul eût averti les eſcadres anglaiſes de s'oppoſer au

débarquement. Ils prétendaient qu'on pourrait débarquer huit ou dix mille hommes, & du canon pendant la nuit; qu'il ne fallait que des vaiſſeaux marchands, & quelques corſaires pour une tentative; & ils aſſuraient que dès qu'on ſerait débarqué, une partie de l'Angleterre ſe joindrait à l'armée de France, qui bientôt pourrait ſe réunir auprès de Londres, avec les troupes du prince. Ils faiſaient enviſager, enfin, une révolution prompte & entiere. Ils demanderent pour chef de cette entrepriſe le duc de *Richelieu*, qui, par le ſervice rendu dans la journée de Fontenoi, & par la réputation qu'il avait en Europe, était plus capable qu'un autre de conduire avec vivacité cette affaire hardie & délicate. Ils preſſerent tant qu'on leur accorda enfin ce qu'ils demandaient. *Lally*, qui depuis fut lieutenant-général, & qui a péri d'une mort ſi tragique, était l'ame de l'entrepriſe. L'écrivain de cette hiſtoire, qui travailla longtemps avec lui, peut aſſurer qu'il n'a jamais vu d'homme plus zélé, & qu'il ne manqua à l'entrepriſe que la poſſibilité. On ne pouvait ſe mettre en mer vis-à-vis des eſcadres anglaiſes, & cette tentative fut regardée à Londres comme abſurde.

Le colonel Lally.

On ne put faire paſſer au prince que quelques petits ſecours d'hommes & d'argent, par la mer germanique, & par l'Eſt de l'Ecoſſe. Le lord *Dromond*, frere du duc de *Perth*, officier au ſervice de France, arriva heureuſement avec quelques piquets

& trois compagnies du régiment royal écoſſais. Dès qu'il fut débarqué à Montroſs, il fit publier qu'il venait par ordre du roi de France ſecourir le prince de *Galles*, régent d'Ecoſſe, ſon allié, & faire la guerre au roi d'Angleterre, électeur d'Hanovre. Alors, les troupes hollandaiſes, qui par leur capitulation ne pouvaient ſervir contre le roi de France, furent obligées de ſe conformer à cette loi de la guerre, ſi long-temps éludée. On les fit repaſſer en Hollande, tandis que la cour de Londres faiſait revenir ſix mille heſſois à leurs place. Ce beſoin de troupes étrangeres était un aveu du danger que l'on courait. Le prétendant faiſait répandre dans le Nord & dans l'Occident de l'Angleterre, des nouveaux manifeſtes, par leſquels il invitait la nation à ſe joindre à lui. Il déclarait qu'il traiterait les priſonniers de guerre comme on traiterait les ſiens, & il renouvellait expreſſément à ſes partiſans la défenſe d'attenter à la perſonne du roi régnant, & à celle de princes de ſa maiſon. Ces proclamations, qui paraiſſaient ſi généreuſes dans un prince dont on avait mis la tête à prix, eurent une deſtinée que les maximes d'état peuvent ſeules juſtifier. Elles furent brûlées par la main du bourreau.

CH XXV.

Les troupes hollandaiſes cedent enfin à la loi de la guerre qui les obligeait à ne pas ſervir.

Il était plus important & plus néceſſaire de s'oppoſer à ſes progrès, que de faire brûler ſes manifeſtes. Les milices anglaiſes reprirent Edimbourg. Ces milices répan-

CH. XXV

dues dans le comté de Lancastre lui coupent les vivres ; il faut qu'il retourne sur ses pas. Son armée était tantôt forte, tantôt faible, parce qu'il n'avait pas de quoi la retenir continuellement sous le drapeau par un paiement exact. Cependant, il lui restait encore environ huit mille hommes. A peine le prince fut-il informé que les ennemis étaient à six milles de lui, près des marais de Falkirke, qu'il courut les attaquer, quoiqu'ils fussent près d'une fois plus forts que lui. On se battit de la même maniere & avec la même impétuosité qu'au combat de Preston-pans. Ses écossais secondés encore d'un violent orage qui donnait au visage des anglais, les mirent d'abord en désordre, mais bientôt après ils furent rompus eux-mêmes par leur propre impétuosité. Six piquets de troupes françaises les couvrirent, soutinrent le combat, & leur donnerent le temps de se rallier. Le prince *Edouard* disait toujours, que s'il avait eu seulement trois mille hommes de troupes réglées, il se serait rendu maître de toute l'Angleterre.

Nouvelle victoire du prince Edouard à Falkirke 28 Janv. 1746.

Les dragons anglais commencerent la fuite, & toute l'armée anglaise suivit sans que les généraux & les officiers pussent arrêter les soldats. Ils regagnerent leur camp à l'entrée de la nuit. Ce camp était retranché & presque entouré de marais.

Le prince, demeuré maître du champ de bataille, prit à l'instant le parti d'aller les attaquer dans leur camp, malgré l'orage

qui redoublait avec violence. Les montagnards perdirent quelque-temps à chercher dans l'obſcurité leurs fuſils, qu'ils avaient jettés dans l'action, ſuivant leur coutume. Le prince ſe met donc en marche avec eux pour livrer un ſecond combat ; il pénetre juſqu'au camp ennemi l'épée à la main : la terreur s'y répandit, & les troupes anglaiſes deux fois battues en un jour, quoiqu'avec peu de perte, s'enfuirent à Edimbourg. Ils n'eurent pas ſix cents hommes de tués dans cette journée, mais ils laiſſerent leurs tentes & leurs équipages au pouvoir du vainqueur. Ces victoires faiſaient beaucoup pour la gloire du prince, mais peu encore pour ſes intérêts. Le duc de *Cumberland* marchait en Ecoſſe; il arriva à Edimbourg le 10 Février. Le Prince *Edouard* fut obligé de lever le ſiege du château de Sterling. L'hiver était rude ; les ſubſiſtances manquaient. Sa plus grande reſſource était dans quelques partis, qui erraient tantôt vers Invernefs, & tantôt vers Aberden, pour recueillir le peu de troupes & d'argent qu'on haſardait de lui faire paſſer de France. La plupart de ces vaiſſeaux étaient obſervés, & pris par les anglais. Trois compagnies du régiment de Fitz-James aborderent heureuſement. Lorſque quelque petit vaiſſeau abordait, il était reçu avec des acclamations de joie; les femmes couraient au-devant ; elles menaient par la bride les chevaux des officiers. On faiſait valoir les moindres ſecours, comme

CH. XXV.

Il livre un ſecond combat le même jour. 28 Janv. 1746.

Ch. XXV

des renforts considérables ; mais l'armée du prince *Edouard* n'en était pas moins pressée par le duc de *Cumberland*. Elle était retirée dans Inverness, & tout le pays n'était pas pour lui. Le duc de *Cumberland* passe enfin la riviere de Spée & marche vers Inverness ; il fallut en venir à une bataille décisive.

23 Avril 1746.

Le prince avait, à-peu-près, le même nombre de troupes qu'à la journée de *Falkirk*. Le duc de *Cumberland* avait quinze bataillons, & neuf escadrons avec un corps de montagnards. L'avantage du nombre était toujours nécessairement du côté des anglais : ils avaient de la cavalerie, & une artillerie bien servie, ce qui leur donnait encore une très-grande supériorité. Enfin, ils étaient accoutumés à la maniere de combattre des montagnards qui ne les étonnait plus. Ils avaient à réparer aux yeux du duc de *Cumberland* la honte de leurs défaites passées. Les deux armées furent en présence le 27 avril 1746, à deux heures après-midi, dans un lieu nommé Culloden. Les montagnards ne firent point leur attaque ordinaire qui était si redoutable. La bataille fut entiérement perdue, & le prince légérement blessé fut entraîné dans la fuite la plus précipitée. Les lieux, les temps font l'importance de l'action. On a vu dans cette guerre, en Allemagne, en Italie, & en Flandres, des batailles de près de cent mille hommes qui n'ont pas eu de grandes sui-

Bataille décisive de Culloden, & victoire complette du duc de Cumberland. 27 Avril 1746.

tes. Mais à Culloden une action entre onze mille hommes d'un côté, & sept à huit mille de l'autre, décida du sort de trois royaumes. Il n'y eut pas, dans ce combat, neuf cents hommes de tués parmi les rebelles; car c'est ainsi que leur malheur les a fait nommer en Ecosse même. On ne leur fit que trois cents vingt prisonniers. Tout s'enfuit du côté d'Invernefs, & y fut poursuivi par les vainqueurs. Le prince accompagné d'une centaine d'officiers fut obligé de se jetter dans une riviere à trois mille d'Invernefs, & de la passer à la nage. Quand il eut gagné l'autre bord, il vit de loin les flammes au milieu desquelles périssaient cinq ou six cents montagnards dans une grange à laquelle le vainqueur avait mis le feu, & il entendit leurs cris.

Des femmes combattaient pour le prince Edouard.

Il y avait plusieurs femmes dans son armée : une entr'autres nommée madame de *Séford*, qui avait combattu à la tête des troupes de montagnards, qu'elle avait amenées; elle échappa à la poursuite; quatre autres furent prises. Tous les officiers français furent faits prisonniers de guerre; & celui qui faisait la fonction de ministre de France auprès du prince *Edouard*, se rendit prisonnier dans Invernefs. Les anglais n'eurent que cinquante hommes de tués, & deux cents cinquante-neuf de blessés dans cette affaire décisive.

Le duc de *Cumberland* fit distribuer cinq mille livres sterling (environ cent vingt

mille livres de France) aux ſoldats : c'était un argent qu'il avait reçu du Maire de Londres ; il avait été fourni par quelques citoyens qui ne l'avaient donné qu'à cette condition. Cette ſingularité prouvait encore que le parti le plus riche devait être victorieux. On ne donna pas un moment de relâche aux vaincus, on les pourſuivit par-tout. Les ſimples ſoldats ſe retiraient aiſément dans leurs montagnes & dans leurs déſerts. Les officiers ſe ſauvaient avec plus de peine ; les uns étaient trahis & livrés ; les autres ſe rendaient eux-mêmes dans l'eſpérance du pardon. Le prince *Edouard*, *Sullivan*, *Sheridan*, & quelques-uns de ſes adhérants, ſe retirerent d'abord dans les ruines du fort Auguſte, dont il fallut bientôt ſortir. A meſure qu'il s'éloignait, il voyait diminuer le nombre de ſes amis. La diviſion ſe mettait parmi eux, & ils ſe reprochaient l'un à l'autre leurs malheurs ; ils s'aigriſſaient dans leurs conteſtations ſur les partis qu'il fallait prendre : pluſieurs ſe retirerent : il ne lui reſta que *Sheridan*, & *Sullivan* qui l'avaient ſuivi quand il partit de France.

Extrêmités affreuſes où le prince Charles Edouard eſt réduit.

Il marcha avec eux cinq jours & cinq nuits, ſans preſque prendre un moment de repos, & manquant ſouvent de nourriture. Ses ennemis le ſuivaient à la piſte. Tous les environs étaient remplis de ſoldats qui le cherchaient ; & le prix mis à ſa tête redoublait leur diligence. Les horreurs du

fort qu'il éprouvait, étaient en tout sem- blables à celles où fut réduit son grand oncle *Charles second*, après la bataille de Worcester, aussi funeste que celle de Culloden. Il n'y a pas d'exemple sur la terre d'une suite de calamités aussi singulieres & aussi horribles que celles qui avaient affligé toute sa maison. Il était né dans l'exil, & il n'en était sorti que pour traîner après des victoires, ses partisans sur l'échafaud, & pour errer dans des montagnes. Son pere chassé au berceau du palais des rois & de sa patrie, dont il avait été reconnu l'héritier légitime, avait fait comme lui des tentatives qui n'avaient abouti qu'au supplice de ses partisans. Tout ce long amas d'infortunes uniques se présentait sans cesse au cœur du prince, & il ne perdait pas l'espérance. Il marchait à pied, sans appareil à sa blessure, sans aucun secours, à travers ses ennemis; il arriva enfin dans un petit port nommé Arizaig, à l'occident septentrional de l'Ecosse.

La fortune sembla vouloir alors le consoler. Deux armateurs de Nantes faisaient voile vers cet endroit, & lui apportaient de l'argent, des hommes & des vivres : mais avant qu'ils abordassent, les recherches continuelles qu'on faisait de sa personne, l'obligerent de partir du seul endroit où il pouvait alors trouver sa sûreté; & à peine fut-il à quelques milles de ce port, qu'il apprit que ces deux vaisseaux avaient abor-

CH. XXV dé, & qu'ils s'en étaient retournés. Ce contre-temps agravait encore son infortune. Il fallait toujours fuir & se cacher. *Onel*, un de ses partisans irlandais au service d'Espagne, qui le joignit dans ces cruelles conjonctures, lui dit, qu'il pouvait trouver une retraite assurée dans une petite isle voisine, nommée Stornai, la derniere, qui est au nord-ouest de l'Ecosse. Ils s'embarquerent dans un bateau de pêcheur; ils arrivent dans cet asyle, mais à peine sont-ils sur le rivage qu'ils apprennent qu'un détachement de l'armée du duc de *Cumberland* est dans l'isle. Le prince & ses amis furent obligés de passer la nuit dans un marais pour se dérober à une poursuite si opiniâtre. Ils hasarderent au point du jour de rentrer dans leur petite barque, & de se remettre en mer sans provisions, & sans savoir quelle route tenir. A peine eurent-ils vogué deux milles qu'ils furent entourés de vaisseaux ennemis.

Il n'y avait plus de salut qu'en échouant entre des rochers sur le rivage d'une petite isle déserte, & presque inabordable. Ce qui, en d'autres temps, eut été regardé comme une des plus cruelles infortunes, fut pour eux leur unique ressource. Ils cacherent leur barque derriere un rocher, & attendirent dans ce désert que les vaisseaux anglais fussent éloignés, ou que la mort vint finir tant de désastres. Il ne restait au prince, à ses amis, & aux matelots, qu'un peu d'eau-de-

vie pour soutenir leur vie malheureuse. On trouva, par hasard, quelques poissons secs que des pêcheurs, poussés par la tempête, avaient laissés sur le rivage. On rama d'isle en isle, quand les vaisseaux ennemis ne parurent plus. Le prince aborde dans cette même isle de Wist, où il était venu prendre terre lorsqu'il arriva de France. Il y trouve un peu de secours, & de repos; mais cette légere consolation ne dura guere. Des milices du duc de *Cumberland* arriverent au bout de trois jours dans ce nouvel asyle. La mort ou la captivité paraissait inévitable. Le prince, avec ses deux compagnons, se cacha trois jours & trois nuits dans une caverne. Il fut encore trop heureux de se rembarquer & de fuir dans une autre isle déserte; où il resta huit jours avec quelques provisions d'eau-de-vie, de pain d'orge, & de poisson salé. On ne pouvait sortir de ce désert, & regagner l'Ecosse qu'en risquant de tomber entre les mains des anglais qui bordaient le rivage; mais il fallait ou périr par la faim, ou prendre ce parti.

Ils se remettent donc en mer, & ils abordent pendant la nuit. Ils erraient sur le rivage, n'ayant pour habits que des lambeaux déchirés de vêtements à l'usage des montagnards. Ils rencontrerent au point du jour une demoiselle à cheval, suivie d'un jeune domestique. Ils hasarderent de lui parler: cette demoiselle était de la maison de *Macdonal*, attachée aux *Stuards*. Le prince qui

l'avait vue dans le temps de ſes ſuccès, la reconnut, & s'en fit reconnaître. Elle ſe jetta à ſes pieds. Le prince, ſes amis, & elle fondaient en larmes, & les pleurs que Mademoiſelle de *Macdonal* verſait dans cette entrevue ſi ſinguliere & ſi touchante, redoublaient par le danger où elle voyait le prince. On ne pouvait faire un pas ſans riſquer d'être pris. Elle conſeilla au prince de ſe cacher dans une caverne qu'elle lui indiqua au pied d'une montagne, près de la cabane d'un montagnard, connu d'elle & affidé; & elle promit de venir le prendre dans cette retraite, ou de lui envoyer quelque perſonne ſûre, qui ſe chargerait de le conduire.

Le prince s'enfonça donc encore dans une caverne avec ſes fideles compagnons. Le payſan montagnard leur fournit un peu de farine d'orge détrempée dans de l'eau; mais leur inquiétude & leur déſolation furent au comble, lorſqu'ayant paſſé deux jours dans ce lieu affreux, perſonne ne vint à leur ſecours. Tous les environs étaient garnis de milices. Il ne reſtait plus de vivres à ces fugitifs. Une maladie cruelle affaibliſſait le prince: ſon corps était couvert de boutons ulcérés. Cet état, & ce qu'il avait ſouffert, & tout ce qu'il avait à craindre, mettait le comble à cet excès des plus horribles miſeres que la nature humaine puiſſe éprouver; mais il n'était pas au bout.

Mademoiſelle de *Macdonal* envoie enfin

un exprès dans la caverne ; & cet exprès leur apprend que la retraite dans le conti- Ch.XXV
nent est impossible ; qu'il faut fuir encore dans une petite isle nommée Benbécula, & s'y réfugier dans la maison d'un pauvre gentilhomme qu'on leur indique ; que mademoiselle de *Macdonal* s'y trouvera, & que là on verra les arrangements qu'on pourra prendre pour leur sûreté. La même barque qui les avait portés au continent les transporte donc dans cette isle. Ils marchent vers la maison de ce gentilhomme. Mademoiselle de *Macdonal* s'embarque à quelques milles delà pour les aller trouver. Mais ils sont à peine arrivés dans l'isle, qu'ils apprennent que le gentilhomme chez lequel ils comptaient trouver un asyle, avoit été enlevé la nuit avec toute sa famille. Le prince & ses amis se cachent encore dans des marais. *Onel* enfin va à la découverte. Il rencontra mademoiselle *Macdonal*, dans une chaumiere. Elle lui dit qu'elle pouvait sauver le prince en lui donnant des habits de servante qu'elle avait apportés avec elle, mais qu'elle ne pouvait sauver que lui, qu'une seule personne de plus serait suspecte. Ces deux hommes n'hésiterent pas à préférer son salut au leur. Ils se séparerent en pleurant. *Charles Edouard* prit des habits de servante, & suivit sous le nom de *Betti*, mademoiselle *Macdonal*. Les dangers ne cesserent pas malgré ce déguisement. Cette demoiselle & le prince déguisé, se réfugierent

d'abord dans l'iſle de Skie, à l'occident de
 l'Ecoſſe.

Ils étaient dans la maiſon d'un gentilhomme, lorſque cette maiſon eſt tout-à-coup inveſtie par les milices ennemies. Le prince ouvre lui-même la porte aux ſoldats. Il eut le bonheur de n'être pas reconnu; mais bientôt après on ſut dans l'iſle qu'il était dans ce château. Alors il fallut ſe ſéparer de mademoiſelle *Macdonal*, & s'abandonner ſeul à ſa deſtinée. Il marcha dix lieues entieres, ſuivi d'un ſimple batelier. Enfin preſſé de la faim, & prêt à ſuccomber, il ſe haſarda d'entrer dans une maiſon, dont il ſavait bien que le maître n'était pas de ſon parti. *Le fils de votre roi*, lui dit-il, *vient vous demander du pain & un habit. Je ſais que vous êtes mon ennemi; mais je vous crois aſſez de vertu pour ne pas abuſer de ma confiance & de mon malheur. Prenez les miſérables vétements qui me couvrent, gardez-les; vous pourrez me les apporter un jour dans le palais des rois de la grande-Bretagne.* Le gentilhomme auquel il s'adreſſait, fut touché, comme il devait l'être. Il s'empreſſa de le ſecourir autant que la pauvreté de ce pays peut le permettre, & lui garda le ſecret.

De cette iſle il regagna encore l'Ecoſſe, ſe rendit dans la tribu de Morar, qui lui était affectionnée. Il erra enſuite dans le Lockaber, dans le Badenoc. Ce fut-là qu'il apprit qu'on avait arrêté mademoiſelle *Mac-*

donal ſa bienfaictrice, & preſque tous ceux qui l'avaient reçu. Il vit la liſte de tous ſes partiſans condamnés par contumace. C'eſt ce qu'on appelle, en Angleterre, un *acte d'atteinder*. Il était toujours en danger lui-même; & les ſeules nouvelles qui lui venaient, étaient celles de la priſon de ſes ſerviteurs, dont on préparait la mort.

Le roi de France fait envain intercéder en faveur du prince Edouard, & de ſes partiſans.

Le bruit ſe répandit alors en France, que ce prince était au pouvoir de ſes ennemis. Ses agents de Verſailles effrayés ſupplierent le roi de permettre qu'au moins on fit écrire en ſa faveur. Il y avait, en France, pluſieurs priſonniers de guerre anglais; & les partiſans du prétendant s'imaginerent que cette conſidération pourrait retenir la vengeance de la cour d'Angleterre, & prévenir l'effuſion du ſang qu'on s'attendait à voir verſer ſur les échafauds. Le marquis d'*Argenſon*, alors miniſtre des affaires étrangeres, & frere du ſecrétaire de la guerre, s'adreſſa à l'ambaſſadeur des Provinces-unies, monſieur *Vanhoy*, comme à un médiateur. Ces deux miniſtres ſe reſſemblaient en un point qui les rendait différents de preſque tous les hommes d'état; c'eſt qu'ils mettaient toujours de la franchiſe & de l'humanité, où les autres n'emploient guere que la politique.

Lettre ſinguliere de l'ambaſſadeur Vanhoy.

L'ambaſſadeur *Vanhoy* écrivit donc une longue lettre au duc de *Neucaſtle*, ſecrétaire d'état d'Angleterre. *Puiſſiez-vous*, lui diſait-il, *bannir cet art pernicieux que la diſcorte a enfanté pour exciter les hommes*

à ſe détruire mutuellement. Miſérables politiques qui ſubſtituent la vengeance, la haine, la méfiance, l'avidité aux préceptes divins de la gloire des rois, & du ſalut des peuples.

Cette exhortation ſemblait être, pour la ſubſtance & pour les expreſſions, d'un autre temps que le nôtre : on la qualifia d'*homélie* : elle choqua le roi d'Angleterre au lieu de l'adoucir. Il fit porter ſes plaintes aux Etats-généraux, de ce que leur ambaſſadeur avait oſé lui envoyer des remontrances d'un roi ennemi, ſur la conduite qu'il avait à tenir envers des ſujets rebelles. Le duc de *Neucaſtle* écrivit que c'était un procédé inoui. Les Etats-généraux réprimanderent vivement leur ambaſſadeur, & lui ordonnerent de faire excuſe au duc de *Neucaſtle*, & de réparer ſa faute. L'ambaſſadeur convaincu qu'il n'en avait point fait, obéit & écrivit que *s'il avait manqué, c'était un malheur inſéparable de la condition humaine.* Il pouvait avoir manqué aux loix de la politique, mais non à celles de l'humanité. Le miniſtere anglais & les Etats-généraux devaient ſavoir combien le roi de France était en droit d'intercéder pour les écoſſais : ils devaient ſavoir que quand *Louis XIII* eut pris la Rochelle, ſecourue en vain par les armées navales du roi d'Angleterre *Jacques premier*, ce roi renvoya le chevalier *Montaigu* au roi de France, pour le prier de faire grace aux rochellois rebelles, & *Louis XIII* eut égard à

à cette priere. Le miniſtere anglais n'eut pas la même clémence.

Il commença par tâcher de rendre le prince *Charles Edouard* mépriſable aux yeux du peuple, parce qu'il avait été terrible. On fit porter publiquement dans Edimbourg les drapeaux pris à la journée de Culloden; le bourreau portait celui du prince; les autres étaient entre les mains des ramonneurs de cheminée, & le bourreau les brûla tous dans la place publique. Cette farce était le prélude des tragédies ſanglantes qui ſuivirent.

Supplices ſanglants.

On commença le 10 auguſte 1746, par exécuter dix-ſept officiers. Le plus conſidérable était le colonel du régiment de Mancheſter, nommé *Tounley;* il fut traîné, avec huit officiers ſur la claie au lieu du ſupplice, dans la plaine de Kennengton, près de Londres, & après qu'on les eut pendus, on leur arracha le cœur, dont on leur battit les joues, & on mit leurs membres en quartiers. Ce ſupplice eſt un reſte d'une ancienne barbarie. On arrachait le cœur autrefois aux criminels condamnés, quand ils reſpiraient encore. On ne fait aujourd'hui cette exécution ſanglante, que quand ils ſont étranglés. Leur mort eſt moins cruelle, & l'appareil ſanguinaire qu'on y ajoute ſert à effrayer la multitude. Il n'y eut aucun d'eux qui ne proteſtât, avant de mourir, qu'il périſſait pour une juſte cauſe, & qui n'excitât le peuple à combattre pour elle. Deux jours après, trois pairs écoſſais furent condamnés à perdre la tête.

Ch. XXV On ſait qu'en Angleterre les loix ne conſiderent comme nobles, que les lords, c'eſt-à-dire, les pairs. Ils ſont jugés pour crime de haute-trahiſon, d'une autre maniere que le reſte de la nation. On choiſit, pour préſider à leur jugement, un pair à qui on donne le titre de *Grand-Stuard* du royaume. Ce nom, répond, à-peu-près, à celui de grand *Sénéchal.* Les pairs de la grande Bretagne reçoivent alors ſes ordres. Il les convoque dans la grande ſalle de Weſtminſter, par des lettres ſcellées de ſon ſceau, & écrites en latin. Il faut qu'il ait au moins douze pairs avec lui pour prononcer l'arrêt. Les ſéances ſe tiennent avec le plus grand appareil; il s'aſſied ſous un dais; le clerc de la couronne délivre ſa commiſſion à un roi d'armes, qui la lui préſente à genoux : ſix maſſiers l'accompagnent toujours, & ſont aux portieres de ſon carroſſe, quand il ſe rend à la ſalle, & quand il en ſort; & il a cent guinées par jour pendant l'inſtruction du procès. Quand les pairs accuſés ſont amenés devant lui, & devant les pairs leurs juges, un ſergent d'armes crie trois fois, *oyez*, en ancienne langue françaiſe. Un huiſſier porte devant l'accuſé une hache, dont le tranchant eſt tourné vers le *Grand-Stuard*, & quand l'arrêt de mort eſt prononcé, on tourne alors la hache vers le coupable.

Ce fut avec ces cérémonies lugubres qu'on amena de la tour de Weſtminſter les trois

lords *Balmerino*, *Kilmarnock*, *Cromaty*. Le chancelier faisait les fonctions de *Stuard* : ils furent tous trois convaincus d'avoir porté les armes pour le prétendant, & condamnés à être pendus & écartelés selon la loi. Le *Grand-Stuard*, qui leur prononça l'arrêt, leur annonça, en même-temps, que le roi, en vertu de la prérogative de sa couronne, changeait ce supplice en celui de perdre la tête. L'épouse du lord *Cromaty*, qui avait huit enfants, & qui était enceinte du neuvieme, alla avec sa famille se jetter aux pieds du roi, & obtint la grace de son mari.

Le 12 Août 1746.

Les deux autres furent exécutés. *Kilmarnock*, monté sur l'échafaud, sembla témoigner du repentir. *Balmerino* y porta une intrépidité inébranlable. Il voulut mourir dans le même habit uniforme, sous lequel il avait combattu. Le gouverneur de la tour ayant crié, selon l'usage, Vive le roi *George*, *Balmerino* répondit hautement, Vive le roi *Jacques* & son digne fils. Il brava la mort comme il avait bravé ses juges.

29 Août.

On voyait presque tous les jours des exécutions, on remplissait les prisons d'accusés. Un secrétaire du prince *Edouard*, nommé *Murray*, racheta sa vie en découvrant au gouvernement des secrets, qui firent connaître au roi le danger qu'il avait couru. Il fit voir qu'il y avait, en effet, dans Londres & dans les provinces un parti caché, & que ce parti avait fourni d'assez grandes sommes d'argent. Mais soit que ces

aveux ne fuſſent pas aſſez circonſtanciés, ſoit plutôt que le gouvernement craignît d'irriter la nation par des recherches odieuſes, on ſe contenta de pourſuivre ceux qui avaient une part évidente à la rebellion. Dix furent exécutés à Yorck, dix à Carliſle, quarante-ſept à Londres : au mois de novembre, on fit tirer au ſort des ſoldats & des bas-officiers, dont le vingtieme ſubit la mort, & le reſte fut tranſporté dans les colonies. On fit mourir encore au même mois ſoixante-dix perſonnes à Penrith, à Brumpton & à Yorck, dix à Carliſle, neuf à Londres. Un prêtre anglican, qui avait eu l'imprudence de demander au prince *Edouard* l'évêché de Carliſle, tandis que ce prince était en poſſeſſion de cette ville, y fut mené à la potence en habits pontificaux ; il harangua fortement le peuple en faveur de la famille du roi *Jacques*, & il pria DIEU pour tous ceux qui périſſaient comme lui dans cette querelle.

Celui dont le ſort parut le plus à plaindre fut le lord *Derenwater*. Son frere aîné avait eu la tête tranchée à Londres en 1715, pour avoir combattu dans la même cauſe ; ce fut lui qui voulut que ſon fils, encore enfant, montât ſur l'échafaud, & qui lui dit : *Soyez couvert de mon ſang, & apprenez à mourir pour vos rois.* Son frere puîné, qui s'échappa alors, & alla ſervir en France, avait été enveloppé dans la condamnation de ſon frere aîné. Il repaſſa en Angleterre

dès qu'il ſut qu'il pouvait être utile au prince *Edouard*; mais le vaiſſeau ſur lequel il s'était embarqué avec ſon fils, & pluſieurs officiers, des armes & de l'argent, fut pris par les anglais. Il ſubit la même mort que ſon frere, avec la même fermeté, en diſant que le roi de France auroit ſoin de ſon fils. Ce jeune gentilhomme, qui n'était point né ſujet du roi d'Angleterre, fut relâché, & revint en France, où le roi exécuta, en effet, ce que ſon pere s'était promis, en lui donnant une penſion à lui & à ſa ſœur.

Le dernier pair qui mourut par la main du bourreau, fut le lord *Lovat*, âgé de quatre-vingts ans; c'était lui qui avait été le premier moteur de l'entrepriſe. Il en avait jetté les fondements dès l'année 1740; les principaux mécontents s'étaient aſſemblés ſecrétement chez lui; il devait faire ſoulever des clans en 1743, lorſque le prince *Charles Edouard* s'embarqua. Il employa, autant qu'il le put, les ſubterfuges des loix à défendre un reſte de vie qu'il perdit enfin ſur l'échafaud; mais il mourut avec autant de grandeur d'ame, qu'il avait mis dans ſa conduite de fineſſe & d'art; il prononça tout haut ce vers d'*Horace* avant de recevoir le coup:

Dulce & decorum eſt pro patria mori.

Ce qu'il y eut de plus étrange, & ce qu'on ne peut guere voir qu'en Angleterre, c'eſt qu'un jeune étudiant d'Oxford, nommé

Ch. XXV

Painter, dévoué au parti Jacobite, & enivré de ce fanatisme, qui produit tant de choses extraordinaires dans les imaginations ardentes, demanda à mourir à la place du vieillard condamné. Il fit les plus pressantes instances qu'on n'eut garde d'écouter. Ce jeune homme ne connaissait point *Lovat ;* mais il savait qu'il avait été le chef de la conspiration, & le regardait comme un homme respectable & nécessaire.

Le gouvernement joignit aux vengeances du passé, des précautions pour l'avenir ; il établit un corps de milices toujours subsistant vers les frontieres d'Ecosse. On dépouilla tous les seigneurs écossais de leurs droits de jurisdiction, qui leur attachait leurs tribus : & les chefs qui étaient demeurés fideles, furent indemnisés par des pensions, & par d'autres avantages.

Dans les inquiétudes où l'on était en France sur la destinée du prince *Edouard*, on avait fait partir, dès le mois de juin, deux petites frégates, qui aborderent heureusement sur la côte occidentale d'Ecosse, où ce prince était descendu, quand il commença cette entreprise malheureuse. On le chercha inutilement dans ce pays & dans plusieurs isles voisines de la côte du Lockaber. Enfin, le 29 septembre, le prince arriva par des chemins détournés, & au travers de mille périls nouveaux, au lieu où il était attendu. Ce qui est étrange, & ce qui prouve bien que tous les cœurs étaient à lui,

c'eſt que les anglais ne furent avertis ni du débarquement, ni du ſéjour, ni du départ de ces deux vaiſſeaux. Ils ramenerent le prince jusqu'à la vue de Breſt : mais ils trouverent, vis-à-vis le port, une eſcadre anglaiſe. On retourna alors en haute mer, & on revint enſuite vers les côtes de Bretagne, du côté de Morlaix. Une autre flotte anglaiſe s'y trouve encore; on haſarda de paſſer à travers les vaiſſeaux ennemis; & enfin le prince, après tant de malheurs & de dangers, arriva le 10 octobre 1746 au port de S. Paul-de-Léon, avec quelques-uns de ſes partiſans, échappés comme lui à la recherche des vainqueurs. Voilà où aboutit une aventure, qui eût réuſſi dans le temps de la chevalerie, mais qui ne pouvait avoir de ſuccès dans un temps où la diſcipline militaire, l'artillerie, & ſurtout l'argent, décident de tout à la longue.

Pendant que le prince *Edouard* avait erré dans les montagnes & dans les iſles d'Ecoſſe; & que les échafauds étaient dreſſés de tous côtés pour ſes partiſans, ſon vainqueur le duc de *Cumberland* avait été reçu à Londres en triomphe; le parlement lui aſſigna vingt-cinq mille pieces de rente, c'eſt-à-dire, environ cinq cents cinquante mille livres, monnoie de France, outre ce qu'il avait déjà. La nation anglaiſe fait elle-même ce que font ailleurs les ſouverains.

Le prince *Edonard* ne fut pas alors au terme de ſes calamités : car étant réfugié

CH.XXV en France, & se voyant obligé, à la fin, d'en sortir pour satisfaire les anglais, qui l'exigerent dans le traité de paix, son courage aigri par tant de secousses ne voulut pas plier sous la nécessité. Il résista aux remontrances, aux prieres, aux ordres, prétendant qu'on devait lui tenir la parole, de ne le pas abandonner. On se crut obligé de se saisir de sa personne. Il fut arrêté, garoté, mis en prison, conduit hors de France; ce fut-là le dernier coup dont la destinée accabla une génération de rois pendant trois cents années.

Charles Edouard, depuis ce temps, se cacha au reste de la terre. Que les hommes privés, qui se plaignent de leurs petites infortunes, jettent les yeux sur ce prince & sur ses ancêtres.*

---

* Toutes ces particularités furent écrites en 1748, sous la dictée d'un homme qui avait accompagné long-temps le prince *Edouard* dans ses prospérités & dans ses infortunes. L'histoire de ce prince entrait dans les mémoires de la guerre de 1741. Elle a échappé entiérement aux recherches de ceux qui ont volé, défiguré & vendu une partie du manuscrit.



CHAPITRE VINGT-SIXIEME.

Le roi de France n'ayant pu parvenir à la paix qu'il propose, gagne la bataille de Laufelt. On prend d'assaut Bergopzom. Les russes marchent enfin au secours des alliés.

LORSQUE cette fatale scene tendait à sa catastrophe en Angleterre, *Louis XV* achevait ses conquêtes. Malheureux alors par-tout où il n'était pas, victorieux par-tout où il était avec le maréchal, il proposait toujours une pacification nécessaire à tous les partis, qui n'avaient plus de prétexte pour se détruire. L'intérêt du nouveau Stadhouder ne paraissait pas de continuer la guerre dans les commencements d'une autorité qu'il fallait affermir, & qui n'était encore soutenue d'aucun subside réglé. Mais l'animosité contre la cour de France allait si loin, les anciennes défiances étaient si invétérées, qu'un député des états, en présentant le stadhouder aux états-généraux, le jour de l'installation, avait dit dans son discours, *Que la république avait besoin d'un chef contre un voisin ambitieux & perfide, qui se jouait de la foi des traités.* Paroles étranges, pendant qu'on traitait encore, & dont *Louis XV* ne se vengea qu'en n'abusant pas de ses victoires, ce qui doit paraître encore plus surprenant.

CH. XXVI Cette aigreur violente était entretenue dans tous les esprits par la cour de Vienne, toujours indignée, qu'on eût voulu dépouiller *Marie Thérese* de l'héritage de ses peres, malgré la foi des traités ; on s'en repentait; mais les alliés n'étaient pas satisfaits d'un repentir. La cour de Londres, pendant les conférences de Breda, remuait l'Europe, pour faire de nouveaux ennemis à *Louis XV*.

Enfin, le ministere de *Georges second* fit paraître, dans le fond du nord, un secours formidable. L'impératrice des russes *Elisabeth Pétrouna*, fille du czar *Pierre*, fit marcher cinquante mille hommes en Livonie, & promit d'équiper cinquante galeres. Cet armement devait se porter par-tout où voudrait le roi d'Angleterre, moyennant cent mille livres sterling seulement. Il en coûtait quatre fois autant pour les dix huit mille hanovriens qui servaient dans l'armée anglaise. Ce traité, entamé long-temps auparavant, ne put être conclu que le mois de Juin 1747.

Il n'y a point d'exemple d'un si grand secours, venu de si loin ; & rien ne prouvait mieux que le Czar *Pierre-le-Grand*, en changeant tout dans ses vastes états, avait préparé de grands changements dans l'Europe. Mais pendant qu'on soulevait ainsi les extrêmités de la terre, le roi de France avançait ses conquêtes : la Flandre hollandaise fut prise aussi rapidement que les au-

tres places l'avaient été, le grand objet du maréchal de *Saxe* était toujours de prendre Maſtricht. Ce n'eſt pas une de ces places qu'on puiſſe prendre aiſément après des victoires, comme preſque toutes les villes d'Italie. Après la priſe de Maſtricht, on allait à Nimegue; & il était probable qu'alors les hollandais auraient demandé la paix avant qu'un ruſſe eût pu paraître pour les ſecourir; mais on ne pouvait aſſiéger Maſtricht qu'en donnant une grande bataille, & en la gagnant complétement. CHXXVI

Le roi était à la tête de ſon armée, & les alliés étaient campés entre lui & la ville. Le duc de *Cumberland* les commandait encore. Le maréchal *Bathiani* conduiſait les autrichiens, le prince de *Valdeck* les hollandais.

Bataille de Laufelt, gagnée par le roi de France & par le maréchal de Saxe. 2 Juillet 1747.

Le roi voulut la bataille; le maréchal de *Saxe* la prépara, l'événement fut le même qu'à la journée de Liege. Les français furent vainqueurs, & les alliés ne furent pas mis dans une déroute aſſez complette pour que le grand objet du ſiege de Maſtricht pût être rempli. Ils ſe retirerent ſous cette ville, après avoir été vaincus, & laiſſerent à *Louis XV*, avec la gloire d'une ſeconde victoire, l'entiere liberté de toutes ſes opérations dans le Brabant hollandais. Les anglais furent encore dans cette bataille ceux qui firent la plus brave réſiſtance. Le maréchal de *Saxe* chargea lui-même à la tête de quelques brigades. Les français perdi-

rent le comte de *Baviere*, frere naturel de l'empereur *Charles VII*, le marquis de *Froulai*, maréchal de camp, jeune homme qui donnait les plus grandes espérances, le colonel *Dillon*, nom célebre dans les troupes irlandaises, le brigadier d'*Erlack*, excellent officier, le marquis d'*Autichamp*, le comte d'*Aubeterre*, frere de celui qui avait été tué au siege de Bruxelles. Le nombre des morts fut considérable; le marquis de *Bonac*, fils d'un homme qui s'était acquis une grande réputation dans ses ambassades, y perdit une jambe. Le jeune marquis de *Ségur* eut un bras emporté. Il avait été long-tems sur le point de mourir des blessures qu'il avait reçues auparavant, & à peine était-il guéri, que ce nouveau coup le mit encore en danger de mort. Le roi dit au comte de *Ségur* son pere: *Votre fils méritait d'être invulnérable.* La perte fut, à-peu-près, égale des deux côtés. Cinq à six mille hommes, tués ou blessés de part & d'autre, signalerent cette journée. Le roi de France la rendit célebre par le discours qu'il tint au général *Ligonier*, qu'on lui amena prisonnier: *Ne vaudrait-il pas mieux*, lui dit-il, *songer sérieusement à la paix, que de faire perir tant de braves gens?*

CHXXVI

Paroles mémorables du roi de France au général Ligonier son prisonnier, & né son sujet.

Cet officier général des troupes anglaises était né son sujet. Il le fit manger à sa table; & des écossais, officiers au service de France, avaient péri par le dernier supplice en Angleterre, dans l'infortune du prince *Charles Edouard*.

En vain à chaque victoire, à chaque conquête *Louis XV* offrait toujours la paix, il ne fut jamais écouté. Les alliés comptaient sur le secours des russes, sur des succès en Italie, sur le changement de gouvernement en Hollande, qui devait enfanter des armées, sur les cercles de l'Empire, sur la supériorité des flottes anglaises, qui menaçaient toujours les possessions de la France en Amérique & en Asie.

Siege de Bergopzom.

Il fallait à *Louis XV* un fruit de la victoire : on mit le siege devant Bergopzom, place réputée imprenable, moins parce que le célebre *Cohorn* y avait épuisé son art, que parce qu'elle était continuellement rafraîchie par l'Escaut, qui forme un bras de mer derriere elle. Outre ces défenses, outre une nombreuse garnison, il y avait des lignes auprès des fortifications ; & dans ces lignes, un corps de troupes qui pouvait à tout moment secourir la ville.

De tous les sieges qu'on a jamais faits, celui-ci peut-être a été le plus difficile. On en chargea le comte de *Lovendal*, qui avait déjà pris une partie du Brabant hollandais. Ce général, né en Danemarck, avait servi l'empire de Russie. Il s'était signalé aux assauts d'Oczakou, quand les russes forcerent les janissaires dans cette ville. Il parlait presque toutes les langues de l'Europe, connoissait toutes les cours, leur génie, celui des peuples, leur maniere de combattre ; & il avait enfin donné la préférence à la

France, où l'amitié du maréchal de *Saxe* le fit recevoir en qualité de lieutenant-général.

Les alliés & les français, les assiégés & les assiégeants mêmes crurent que l'entreprise échouerait. *Lovendal* fut presque le seul qui compta sur le succès. Tout fut mis en œuvre par les alliés, garnison renforcée, secours de provisions de toute espece par l'Escaut, artillerie bien servie, sortie des assiégés, attaques faites par un corps considérable qui protégeait les lignes auprès de la place, mines qu'on fit jouer en plusieurs endroits. Les maladies des assiégeants campés dans un terrein mal sain, secondaient encore la résistance de la ville. Ces maladies contagieuses mirent plus de vingt mille hommes hors d'état de servir; mais ils furent aisément remplacés. Enfin, après trois semaines de tranchée ouverte, le comte de *Lovendal* fit voir qu'il y avait des occasions où il faut s'élever au-dessus des regles de l'art. Les breches n'étaient pas encore praticables. Il y avait trois ouvrages faiblement endommagés, le ravelin d'Edem & deux bastions, dont l'un s'appellait la Pucelle, & l'autre Cohorn. Le général résolut de donner l'assaut à la fois à ces trois endroits, & d'emporter la ville.

Bergopzom pris d'assaut. 17 Sept. 1747.

Les français en bataille rangée trouvent des égaux, & quelquefois des maîtres dans la discipline militaire; ils n'en ont point dans ces coups de main & dans ces entreprises rapides

où l'impétuofité, l'agilité, l'ardeur renverfent en un moment les obftacles. Les troupes commandées en filence, tout étant prêt au milieu de la nuit, les affiégés fe croyant en fûreté, on defcend dans le foffé, on court aux trois breches ; douze grenadiers feulement fe rendent maîtres du fort d'Edem, tuent ce qui veut fe défendre, font mettre bas les armes au refte épouvanté. Les baftions la Pucelle & Cohorn font affaillis & emportés avec la même vivacité, les troupes montent en foule, on emporte tout, on pouffe aux remparts, on s'y forme, on entre dans la ville, la bayonnette au bout du fufil : le marquis de *Lugeac* fe faifit de la porte du port ; le commandant de la fortereffe de ce port fe rend à lui à difcrétion ; tous les autres forts fe rendent de même. Le vieux baron de *Cromftrom*, qui commandait dans la ville, s'enfuit vers les lignes ; le prince de *Heffe-Philipftadt* veut faire quelque réfiftance dans les rues avec deux régiments, l'un écoffais, l'autre fuiffe ; ils font taillés en pieces ; le refte de la garnifon fuit vers ces lignes qui devaient la protéger ; ils y portent l'épouvante, tout fuit, les armes, les provifions, le bagage, tout eft abandonné ; la ville eft en pillage au foldat vainqueur. On s'y faifit au nom du roi de dix-fept grandes barques chargées dans le port de munitions de toute efpece, & de rafraîchiffements que les villes de Hollande envoyaient aux affiégés. Il y avait fur les

CHAP. XXVI.

coffres, en gros caracteres, *à l'invincible garnison de Bergopzom*. Le roi, en apprenant cette nouvelle, fit le comte de *Lovendal* maréchal de France. La surprise fut grande à Londres, la consternation extrême dans les Provinces-Unies. L'armée des alliés fut découragée.

Malgré tant de succès, il était encore très-difficile de faire la conquête de Mastricht. On réserva cette entreprise pour l'année suivante 1748. *La paix est dans Mastricht*, disait le maréchal de *Saxe*.

La campagne fut ouverte par les préparatifs de ce siege important. Il fallait faire la même chose à-peu-près que lorsqu'on avait assiégé Namur, s'ouvrir & s'assurer tous les passages, forcer une armée entiere à se retirer, & la mettre dans l'impuissance d'agir. Ce fut la plus savante manœuvre de toute cette guerre. On ne pouvait venir à bout de cette entreprise, sans donner le change aux ennemis. Il était à la fois nécessaire de les tromper, & de laisser ignorer son secret à ses propres troupes. Les marches devaient être tellement combinées, que chaque marche abusât l'ennemi, & que toutes réussissent à point nommé : c'est-là ce qui fut imaginé par le maréchal de *Saxe*, & arrangé par M. de *Cremille*.

On fait d'abord croire aux ennemis qu'on en veut à Breda. Le maréchal va lui-même conduire un grand convoi à Bergopzom, à la tête de vingt-cinq mille hommes, &

ſemble tourner le dos à Maſtricht. Une autre diviſion marche en même-temps à Tirlemont ſur le chemin de Liege, une autre eſt à Tongres, une autre menace Luxembourg, & toutes enfin marchent vers Maſtricht à droite & à gauche de la Meuſe.

Chap. XXVI. Marche admirable du maréchal de Saxe, commencée vers le 5 Avril 1748.

Les alliés, ſéparés en pluſieurs corps, ne voient le deſſein du maréchal que quand il n'eſt plus temps de s'y oppoſer. La ville ſe trouve inveſtie des deux côtés de la riviere; nul ſecours n'y peut plus entrer. Les ennemis, au nombre de près de quatre-vingt mille hommes, ſont à Mazeick, à Ruremonde. Le duc de *Cumberland* ne peut plus qu'être témoin de la priſe de Maſtricht.

Maſtricht inveſtie le 13.

Pour arrêter cette ſupériorité conſtante des français, les autrichiens, les anglais & les hollandais attendaient trente-cinq mille ruſſes, au lieu de cinquante mille ſur leſquels ils avaient d'abord compté. Ce ſecours, venu de ſi loin, arrivait enfin. Les ruſſes étaient déjà dans la Franconie. C'étaient des hommes infatigables, formés à la plus grande diſcipline. Ils couchaient en plein champ, couverts d'un ſimple manteau, & ſouvent ſur la neige. La plus ſauvage nourriture leur ſuffiſait. Il n'y avait pas quatre malades alors par régiment dans leur armée; ce qui pouvait encore rendre ce ſecours plus important, c'eſt que les ruſſes ne déſertent jamais. Leur religion, différente de toutes les communions latines, leur langue, qui n'a aucun rapport avec les autres,

Arrivée d'une armée de trente-cinq mille ruſſes au ſecours des alliés.

leur averſion pour les étrangers, rendent inconnue parmi eux la déſertion, qui eſt ſi fréquente ailleurs. Enfin, c'était cette même nation qui avait vaincu les turcs & les ſuédois ; mais les ſoldats ruſſes devenus ſi bons, manquaient alors d'officiers. Les nationaux ſavaient obéir, mais leurs capitaines ne ſavaient pas commander ; & ils n'avaient plus, ni un *Munich*, ni un *Laſci*, ni un *Keil*, ni un *Lovendal* à leur tête.

Tandis que le maréchal de *Saxe* aſſiégeait Maſtricht, les alliés mettaient toute l'Europe en mouvement. On allait recommencer vivement la guerre en Italie, & les anglais avaient attaqué les poſſeſſions de la France en Amérique & en Aſie. Il faut voir les grandes choſes qu'ils faiſaient alors avec peu de moyens dans l'ancien & le nouveau monde.

CHAPITRE VINGT-SEPTIEME.

Voyage de l'amiral Anſon autour du globe.

LA France ni l'Eſpagne ne peuvent être en guerre avec l'Angleterre, que cette ſecouſſe donnée à l'Europe, ne ſe faſſe ſentir aux extrêmités du monde. Si l'induſtrie & l'audace de nos nations modernes ont un avantage ſur le reſte de la terre, & ſur toute l'antiquité, c'eſt par nos

expéditions maritimes. On n'eſt pas aſſez étonné peut-être de voir ſortir des ports de quelques petites provinces inconnues autrefois aux anciennes nations civiliſées, des flottes dont un ſeul vaiſſeau eût détruit tous les navires des anciens grecs & des romains. D'un côté ces flottes vont au-delà du Gange ſe livrer des combats à la vue des plus puiſſants empires, ſpectateurs tranquilles d'un art & d'une fureur qui n'ont point encore paſſé juſqu'à eux. De l'autre elles vont au-delà de l'Amérique ſe diſputer des eſclaves dans un nouveau monde.

Rarement le ſuccès eſt-il proportionné à ces entrepriſes, non-ſeulement parce qu'on ne peut prévoir tous les obſtacles, mais parce qu'on n'emploie preſque jamais d'aſſez grands moyens.

L'expédition de l'amiral *Anſon* eſt une preuve de ce que peut un homme intelligent & ferme, malgré la faibleſſe des préparatifs & la grandeur des dangers.

On ſe ſouvient que, quand l'Angleterre déclara la guerre à l'Eſpagne en 1739, le miniſtere de Londres envoya l'amiral *Vernon* vers le Mexique, qu'il y détruiſit Porto-bello, & qu'il manqua Carthagene. On deſtinait dans le même-temps *Georges Anſon* à faire une irruption dans le Pérou, par la mer du Sud, afin de ruiner, ſi on pouvait, ou du moins d'affaiblir par les deux extrêmités le vaſte empire que l'Eſpagne a conquis dans cette partie du monde. On fit

Chap. XXVII.

Anſon commodore, c'eſt-à-dire, chef d'eſcadre ; on lui donna cinq vaiſſeaux, une eſpece de petite frégate de huit canons, portant environ cent hommes, & deux navires chargés de proviſions & de marchandiſes ; ces deux navires étaient deſtinés à faire le commerce à la faveur de cette entrepriſe ; car c'eſt le propre des anglais de mêler le négoce à la guerre. L'eſcadre portait quatorze cents hommes d'équipage, parmi leſquels il y avait de vieux invalides, & deux cents jeunes gens de recrue ; c'était trop peu de forces, & on les fit encore partir trop tard. Cet armement ne fut en haute mer qu'à la fin de Septembre 1740. Il prend ſa route par l'iſle de Madere, qui appartient au Portugal. Il s'avance aux iſles du Cap-Verd, & range les côtes du Brezil. On ſe repoſa dans une petite iſle, nommée Sainte-Catherine, couverte en tout temps de verdure & de fruits, à 27 degrés de latitude auſtrale ; & après avoir enſuite cotoyé le pays froid & inculte des patagons, ſur lequel on a débité tant de fables, le commodore entra, ſur la fin de Février 1741, dans le détroit de le Maire, ce qui fait plus de cent degrés de latitude, franchis en moins de cinq mois. La petite chaloupe de huit canons, nommée *le Tryal*, *l'Epreuve*, fut le premier navire de cette eſpece qui oſa doubler le Cap-Horn. Elle s'empara depuis, dans la mer du Sud, d'un bâtiment eſpagnol de ſix cents tonneaux, dont l'équipage ne

Singuliere avenge.

pouvait comprendre comment il avait été pris par une barque, venue d'Angleterre dans l'Océan pacifique.

Cependant, en doublant le Cap-Horn, après avoir paſſé le détroit de le Maire, des tempêtes extraordinaires battent les vaiſſeaux d'*Anſon*, & les diſperſent. Un ſcorbut d'une nature affreuſe fait périr la moitié de l'équipage; le ſeul vaiſſeau du commodore aborde l'iſle déſerte de Fernandez, dans la mer du Sud, en remontant vers le tropique du capricorne.

Un lecteur raiſonnable qui voit avec quelque horreur ces ſoins prodigieux que prennent les hommes pour ſe rendre malheureux eux & leurs ſemblables, apprendra peut-être avec ſatisfaction, que *Georges Anſon* trouvant dans cette iſle déſerte le climat le plus doux, & le terrein le plus fertile, y ſema des légumes & des fruits, dont il avait apporté les ſemences & les noyaux, & qui bientôt couvrirent l'iſle entiere. Des eſpagnols qui y relâcherent quelques années après, ayant été faits depuis priſonniers en Angleterre, jugerent qu'il n'y avait qu'*Anſon* qui eût pu réparer, par cette attention générale, le mal que fait la guerre, & ils le remercierent comme leur bienfaicteur.

On trouva ſur la côte beaucoup de lions de mer, dont les mâles ſe battent entr'eux pour les femelles; & on fut étonné d'y voir dans les plaines des chevres qui avaient les oreilles coupées, & qui par-là ſervirent

de preuve aux aventures d'un anglais, nommé *Shelkirſt*, qui, abandonné dans cette iſle, y avait vécu ſeul pluſieurs années. Qu'il ſoit permis d'adoucir par ces petites circonſtances la triſteſſe d'une hiſtoire qui n'eſt qu'un récit de meurtres & de calamités. Une obſervation plus intéreſſante fut celle de la variation de la bouſſole, qu'on trouva conforme au ſyſtême de *Halley*. L'aiguille aimantée ſuivait exactement la route que ce grand aſtronome lui avait tracée. Il donna des loix à la matiere magnétique, comme *Neuton* en donna à toute la nature. Et cette petite eſcadre, qui n'allait franchir des mers inconnues que dans l'eſpérance du pillage, ſervait la philoſophie ſans le ſavoir.

Chap. XXVII.

Belle obſervation.

Auſon, qui montait un vaiſſeau de ſoixante canons, ayant été rejoint par un autre vaiſſeau de guerre & par cette chaloupe, nommée l'*Epreuve*, fit, en croiſant vers cette iſle de Fernandez, pluſieurs priſes aſſez conſidérables. Mais bientôt après s'étant avancé juſques vers la ligne équinoxiale, il oſa attaquer la ville de Paita, ſur cette même côte de l'Amérique. Il ne ſe ſervit, ni de ſes vaiſſeaux de guerre, ni de tout ce qui lui reſtait d'hommes pour tenter ce coup hardi. Cinquante ſoldats dans une chaloupe à rames firent l'expédition; ils abordent pendant la nuit; cette ſurpriſe ſubite, la confuſion & le déſordre que l'obſcurité redouble, multiplient & augmen-

Aventure plus ſinguliere encore.

tent le danger. Le gouverneur, la garnison, les habitants fuient de tous côtés. Le gouverneur va dans les terres rassembler trois cents hommes de cavalerie, & la milice des environs. Les cinquante anglais cependant font transporter paisiblement pendant trois jours, les trésors qu'ils trouvent dans la douane & dans les maisons. Des esclaves negres qui n'avaient pas fui, espece d'animaux appartenants au premier qui s'en saisit, aident à enlever les richesses de leurs anciens maîtres. Les vaisseaux de guerre abordent. Le gouverneur n'eut, ni la hardiesse de redescendre dans la ville & d'y combattre, ni la prudence de traiter avec les vainqueurs pour le rachat de la ville & des effets qui restaient encore. *Anson* fit réduire Paita en cendres, & partit, ayant dépouillé aussi aisément les espagnols, que ceux-ci avaient autrefois dépouillé les américains. La perte pour l'Espagne fut de plus de quinze cents mille piastres, le gain pour les anglais, d'environ cent quatre-vingt mille; ce qui, joint aux prises précédentes, enrichissait déjà l'escadre. Le grand nombre enlevé par le scorbut, laissait encore une plus grande part aux survivants. Cette petite escadre remonta ensuite vis-à-vis Panama, sur la côte où l'on pêche les perles, & s'avança devant Acapulco, au revers du Mexique. Le gouvernement de Madrid ne savait pas alors le danger qu'il courait de perdre cette grande partie du monde.

Novemb. 1741.

CHAP. XXVII.

Si l'amiral *Vernon*, qui avait assiégé Carthagene sur la mer opposée, eût réussi, il pouvait donner la main au commodore *Anson*. L'isthme de Panama était pris à droite & à gauche par les anglais, & le centre de la domination espagnole perdu. Le ministere de Madrid, averti long-temps auparavant, avait pris des précautions, qu'un malheur presque sans exemple rendait inutiles. Il prévint l'escadre d'*Anson* par une flotte plus nombreuse, plus forte d'hommes & d'artillerie sous le commandement de *don Joseph Pizarro*. Les mêmes tempêtes qui avaient assailli les anglais, disperserent les espagnols avant qu'ils pussent atteindre le détroit de le Maire. Non-seulement le scorbut, qui fit périr la moitié des anglais, attaqua les espagnols avec la même furie; mais des provisions qu'on attendait de Buenos-aires n'étant point venues, la faim se joignit au scorbut. Deux vaisseaux espagnols qui ne portaient que des mourants, furent fracassés sur les côtes, deux autres échouerent. Le commandant fut obligé de laisser son vaisseau amiral à Buenos-aires; il n'y avait plus assez de mains pour le gouverner, & ce vaisseau ne put être réparé qu'au bout de trois années: de sorte que le commandant de cette flotte retourna en Espagne en 1746, avec moins de cent hommes, qui restaient de deux mille sept cents dont la flotte était montée; événement funeste qui sert à faire voir que la

guerre

guerre ſur mer eſt plus dangereuſe que ſur terre : puiſque ſans combattre on y eſſuie preſque toujours les dangers & les extrêmités les plus horribles.

Les malheurs de *Pizarro* laiſſerent *Anſon* en pleine liberté dans la mer du Sud ; mais les pertes qu'*Anſon* avait faites de ſon côté, le mettaient hors d'état de faire de grandes entrepriſes ſur les terres, & ſur-tout depuis qu'il eut appris par les priſonniers le mauvais ſuccès du ſiege de Carthagene, & que le Mexique était raſſuré.

Anſon réduiſit donc ſes entrepriſes & ſes grandes eſpérances à ſe ſaiſir d'un galion immenſe, que le Mexique envoie tous les ans, dans les mers de la Chine à l'iſle de Manille, capitale des Philippines, ainſi nommées, parce qu'elles furent découvertes ſous le regne de *Philippe ſecond.*

Ce galion chargé d'argent ne ſerait point parti, ſi on avait vu les anglais ſur les côtes, & il ne devait mettre à la voile que long-temps après leur départ. Le commodore va donc traverſer l'Océan pacifique, & tous les climats oppoſés à l'Afrique, entre notre tropique & l'équateur. L'avarice devenue honorable par la fatigue & le danger, lui fait fait parcourir le globe, avec deux vaiſſeaux de guerre. Le ſcorbut pourſuit encore l'équipage ſur ces mers, & l'un des deux vaiſſeaux faiſant eau de tous côtés, on eſt obligé de l'abandonner, & de le brûler au milieu de la mer, de peur que ſes débris ne

foient portés dans quelques ifles des efpagnols, & ne leur deviennent utiles. Ce qui reftait de matelots & de foldats fur ce vaiffeau, paffe dans celui d'*Anfon*, & le commodore n'a plus de fon efcadre, que fon feul vaiffeau, nommé le Centurion, monté de foixante canons, fuivi de deux efpeces de chaloupes. Le Centurion échappé feul à tant de dangers, mais délabré lui-même, & ne portant que des malades, relâche pour fon bonheur dans une des ifles Mariannes, qu'on nomme Tinian, alors prefque entiérement déferte, peuplée na guere de trente mille ames, mais dont la plupart des habitants avaient péri par une maladie épidémique, & dont le refte avait été tranfporté dans une autre ifle par les efpagnols.

CHAP. XXVII.

Le féjour de Tinian fauva l'équipage. Cette ifle plus fertile que celle de Fernandès, offrait de tous côtés en bois, en eau pure, en animaux domeftiques, en fruits, en légumes, tout ce qui peut fervir à la nourriture, aux commodités de la vie, & au radoub d'un vaiffeau. Ce qu'on trouva de plus fingulier, eft un arbre dont le fruit reffemble pour le goût au meilleur pain, tréfor réel qui tranfplanté, s'il fe pouvait dans nos climats, ferait bien préférable à ces richeffes de convention, qu'on va ravir parmi tant de périls au bout de la terre. De cette ifle on rangeait celle de Formofe : il cingle vers la Chine à Macao, à l'entrée de la riviere de Canton, pour radouber le feul vaiffeau qui lui refte.

Macao appartient depuis cent cinquante ans aux portugais. L'empereur de la Chine leur permit de bâtir une ville dans cette petite isle, qui n'est qu'un rocher, mais qui leur était nécessaire pour le commerce. Les chinois n'ont jamais violé, depuis ce temps, les privileges accordés aux portugais. Cette fidélité devait, ce me semble, désarmer l'auteur anglais, qui a donné au public l'histoire de l'expédition de l'amiral *Anson.* Cet historien, d'ailleurs judicieux, instructif & bon citoyen, ne parle des chinois, que comme d'un peuple méprisable, sans foi, & sans industrie. Quant à leur industrie, elle n'est en rien de la nature de la nôtre ; quant à leurs mœurs, je crois qu'il faut plutôt juger d'une puissante nation, par ceux qui sont à la tête, que par la populace des extrêmités d'une province. Il me paraît que la foi des traités, gardée par le gouvernement pendant un siecle & demi, fait plus d'honneur aux chinois, qu'ils ne reçoivent de honte de l'avidité & de la fourberie d'un vil peuple d'une côte de ce vaste empire. Faut-il insulter la nation la plus ancienne & la plus policée de la terre, parce que quelques malheureux ont voulu dérober à des anglais, par des larcins & par des gains illicites, la vingt-millieme partie tout au plus de ce que les anglais allaient voler par force aux espagnols dans la mer de la Chine ? Il n'y a pas long-temps que les voyageurs éprouvaient des vexations beaucoup plus

CHAP. XXVII.

grandes dans plus d'un pays de l'Europe? Qu'auroit dit un chinois, si ayant fait naufrage sur les côtes d'Angleterre, il avait vu les habitants courir en foule s'emparer avidement à ses yeux de tous ses effets naufragés?

Le commodore ayant mis son vaisseau en très-bon état à Macao, par le secours des chinois, & ayant reçu sur son bord quelques matelots indiens, & quelques hollandais, qui lui parurent des hommes de service, il remet à la voile, feignant d'aller à Batavia, le disant même à son équipage, mais n'ayant en effet d'autre objet que de retourner vers les Philippines, à la poursuite de ce galion, qu'il présumait être alors dans ces parages. Dès qu'il est en pleine mer, il fait part de son projet à tout son monde. L'idée d'une si riche prise, les remplit de joie & d'espérance, & redoubla leur courage.

Enfin le 9 Juin 1743, on découvre ce vaisseau tant desiré; il avançait vers Manille, monté de soixante & quatre canons, dont vingt-huit n'étaient que de quatre livres de balle à cartouche. Cinq cents cinquante homme de combat composaient l'équipage. Le trésor qu'il portait n'était que d'environ quinze cents mille piastres en argent, avec de la cochenille, parce que tout le trésor qui est d'ordinaire le double, ayant été partagé, la moitié avait été portée sur un autre galion.

Le commodore n'avait ſur ſon vaiſſeau le Centurion, que deux cents quarante hommes. Le capitaine du galion ayant apperçu l'ennemi, aima mieux haſarder le tréſor, que perdre ſa gloire en fuyant devant un anglais, & fit force de voiles hardiment pour le venir combattre.

La fureur de ravir des richeſſes, plus forte que le devoir de les conſerver pour ſon roi, l'expérience des anglais, & les manœuvres ſavantes du commodore, lui donnerent la victoire. Il n'eut que deux hommes tués dans le combat ; le galion perdit ſoixante & ſept hommes tués ſur les ponts, & il eut quatre vingt-quatre bleſſés. Il lui reſtait encore plus de monde qu'au commodore. Cependant il ſe rendit. Le vainqueur retourna à Canton, avec cette riche priſe. Il y ſoutint l'honneur de la nation en refuſant de payer à l'empereur de la Chine les impôts que doivent tous les navires étrangers. Il prétendait qu'un vaiſſeau de guerre n'en devait pas : ſa conduite en impoſa. Le gouverneur de Canton, lui donna une audience, à laquelle il fut conduit à travers deux haies de ſoldats, au nombre de dix mille ; après quoi il retourna dans ſa patrie par les iſles de la Sonde, & par le cap de Bonne-Eſpérance. Ayant ainſi fait le tour du monde en victorieux, il aborda en Angleterre le 4 Juin 1744, après un voyage de trois ans & demi.

Il fit porter à Londres en triomphe ſur

trente-deux chariots, au ſon des tambours, & des trompettes & des acclamations de la multitude, les richeſſes qu'il avait conquiſes. Ses priſes ſe montaient, en argent & en or, à dix millions, monnoie de France, qui furent le prix du commodore, de ſes officiers, des matelots & des ſoldats, ſans que le roi entra en partage du fruit de leurs fatigues & de leur valeur. Ces richeſſes circulant bientôt dans la nation, contribuerent à lui faire ſupporter les frais immenſes de la guerre.

Des ſimples corſaires firent des priſes encore plus conſidérables. Le capitaine *Talbot* prit avec ſon ſeul vaiſſeau deux navires français, qu'il crut d'abord venir de la Martinique, & ne porter que des marchandiſes communes. Mais ces deux bâtiments malouins avoient été fretés par les eſpagnols, avant que la guerre eut été déclarée entre la France & l'Angleterre; ils croyaient revenir en ſûreté. Un eſpagnol qui avait été un gouverneur du Pérou, était ſur l'un de ces vaiſſeaux, & tous les deux rapportaient des tréſors en or, en argent, en diamants & en marchandiſes précieuſes. Cette priſe était eſtimée vingt-ſix millions de livres. L'équipage du corſaire fut ſi étonné de ce qu'il voyait, qu'il ne daigna pas prendre les bijoux que chaque paſſager eſpagnol portait ſur ſoi. Il n'y en avoit preſque aucun qui n'eût une épée d'or, & un diamant au doigt; on leur laiſſa tout. Et quand *Talbot* eut

amené ses prises au port de Kingsale en Irlande, il fit présent de vingt guinées à chacun des matelots, & des domestiques espagnols. Le butin fut partagé entre deux vaisseaux corsaires, dont l'un qui était compagnon de *Talbot*, avait poursuivi en vain un autre vaisseau nommé l'Espérance le plus riche des trois. Chaque matelot de ces deux corsaires eut huit cents cinquante guinées pour sa part, les deux capitaines eurent chacun trois mille cinq cents guinées. Le reste fut partagé entre les associés, après avoir été porté en triomphe de Bristol à Londres sur quarante-trois charriots. La plus grande partie de cet argent fut prêtée au roi même, qui en fit une rente aux propriétaires. Cette seule prise valait au-delà d'une année du revenu de la Flandre entiere. On peut juger si de telles aventures encourageaient les anglais à aller en course, & relevaient les espérances d'une partie de la nation, qui envisageait dans les calamités publiques, des avantages si prodigieux.



CHAPITRE VINGT-HUITIEME.

Louisbourg. Combats de mer : prises immenses que font les anglais.

UNE autre entreprise commencée plus tard que celle de l'amiral *Arson*, montre bien de quoi est capable une nation commerçante à la fois & guerriere. Je veux parler du siege de Louisbourg ; ce ne fut point une opération du cabinet des ministres de Londres, ce fut le fruit de la hardiesse des marchands de la nouvelle Angleterre. Cette colonie, l'une des plus florissantes de la nation anglaise, est éloignée d'environ quatre-vingts lieues de l'isle de Louisbourg ou du Cap-Breton, isle alors importante pour les français, située vers l'embouchure du fleuve saint Laurent, la clef de leurs possessions dans le nord de l'Amérique. Ce territoire avait été confirmé à la France par la paix d'Utrecht. La pêche de la morue qui se fait dans ces parages était l'objet d'un commerce utile, qui employait par an plus de cinq cents petits vaisseaux de Bayonne, de saint Jean-de-Luz, du Havre-de-Grace, & d'autres villes ; on en rapportait au moins trois mille tonneaux d'huile, nécessaires pour les manufactures de toute espece. C'était une école de matelots ; & ce

commerce, joint à celui de la morue, faisait travailler dix mille hommes, & circuler dix millions.

Un négociant nommé *Vaugan*, propose à ses concitoyens de la nouvelle Angleterre de lever des troupes pour assiéger Louisbourg. On reçoit cette idée avec acclamation. On fait une lotterie, dont le produit soudoie une petite armée de quatre mille hommes. On les arme, on les approvisionne, on leur fournit des vaisseaux de transport; tout cela aux dépens des habitants. Ils nomment un général; mais il leur fallait l'agrément de la cour de Londres; il leur fallait sur-tout des vaisseaux de guerre. Il n'y eut de perdu que le temps de demander. La cour envoie l'amiral *Waren* avec quatre vaisseaux protéger cette entreprise de tout un peuple.

Louisbourg est une place qui pouvait se défendre, & rendre tous ces efforts inutiles, si on avait eu assez de munitions: mais c'est le sort de la plupart des établissements éloignés, qu'on leur envoie rarement d'assez bonne heure ce qui leur est nécessaire. A la premiere nouvelle des préparatifs contre la colonie, le ministre de la marine de France fait partir un vaisseau de soixante quatre canons, chargé de tout ce qui manquait à Louisbourg. Le vaisseau arrive pour être pris à l'entrée du port par les anglais. Le commandant de la place, après une vigoureuse défense de cinquante jours, fut obligé de se

CHAP. XXVIII.

rendre. Les anglais lui firent les conditions ; ce fut d'emmener eux-mêmes en France la garnifon & tous les habitants au nombre de deux mille. On fut étonné à Breft de recevoir quelques mois après une colonie entiere de français, que des vaiffeaux anglais laifferent fur le rivage.

La prife de Louisbourg fut encore fatale à la compagnie françaife des Indes ; elle avait pris à ferme le commerce des pelleteries du Canada, & fes vaiffeaux au retour des grandes Indes, venaient fouvent mouiller à Louisbourg. Deux gros vaiffeaux de la compagnie y abordent immédiatement après fa prife, & fe livrerent eux-mêmes. Ce ne fut pas tout ; une fatalité non moins finguliere, enrichit encore les nouveaux poffeffeurs du Cap Breton. Un gros bâtiment efpagnol, nommé l'Efpérance, qui avait échappé à des armateurs, croyait trouver fa fûreté dans le port de Louisbourg, comme les autres ; il y trouva fa perte comme eux. La charge de ces trois navires, qui vinrent ainfi fe rendre eux-mêmes du fond de l'Afie & de l'Amérique, allait à vingt-cinq millions de livres. Si dès long-temps on a appellé la guerre un jeu de hafard, les anglais en une année gagnerent à ce jeu environ trois millions de livres fterling. Non-feulement les vainqueurs comptaient garder à jamais Louisbourg, mais ils firent les préparatifs pour s'emparer de toute la nouvelle France.

Il ſemble que les anglais duſſent faire de plus grandes entreprises maritimes. Ils avaient alors ſix vaiſſeaux de cent pieces de canon, treize de 90, quinze de 80, vingt-ſix de 70, trente-trois de 60. Il y en avait trente-ſept de 50 à 54 canons ; & au-deſſous de cette forme, depuis les frégates de 40 canons juſqu'aux moindres, on en comptait juſqu'à 115. Ils avaient encore quatorze galiotes à bombes, & dix brulots. C'était en tout deux cents ſoixante & trois vaiſſeaux de guerre, indépendamment des corſaires, & des vaiſſeaux de tranſport. Cette marine avait le fonds de quarante mille matelots. Jamais aucune nation n'a eu de pareilles forces. Tous ces vaiſſeaux ne pouvaient être armés à la fois, il s'en fallait beaucoup. Le nombre des ſoldats était trop diſproportionné ; mais enfin en 1746 & 1747, les anglais avaient à la fois une flotte dans les mers d'Ecoſſe & d'Irlande, une à Spithead, une aux Indes Orientales, une vers la Jamaïque, à Antigoa, & ils en armaient de nouvelles ſelon le beſoin.

Il fallut que la France réſiſtât pendant toute la guerre, n'ayant en tout qu'environ trente cinq vaiſſeaux de roi à oppoſer à cette puiſſance formidable. Il devenait plus difficile de jour en jour de ſoutenir les colonies. Si on ne leur envoyait pas de gros convois, elles demeuraient ſans ſecours à la merci des flottes anglaiſes. Si les convois partaient ou de France, ou des iſles, ils cou-

raient risque étant escortés, d'être pris avec leurs escortes. En effet, les français essuyerent quelquefois des pertes terribles ; car une flotte marchande de quarante voiles, venant en France de la Martinique, sous l'escorte de quatre vaisseaux de guerre, fut rencontrée par une flotte anglaise ; il y en eut trente de pris, coulés à fond, ou échoués, deux vaisseaux de l'escorte, dont l'un était de 80 canons, tomba au pouvoir de l'ennemi.

Chap. XXVIII.

Octobre 1745.

En vain on tenta d'aller dans l'Amérique septentrionale, pour essayer de reprendre le Cap Breton, ou pour ruiner la colonie anglaise d'Annapolis dans la nouvelle Ecosse. Le duc d'*Anville*, de la maison de *la Rochefoucault*, y fut envoyé avec quatorze vaisseaux. C'était un homme d'un grand courage, d'une politesse & d'une douceur de mœurs que les français seuls conservent dans la rudesse attachée au service maritime ; mais la force de son corps ne secondait pas celle de son ame. Il mourut de maladie sur le rivage barbare de Chiboctou, après avoir vu sa flotte dispersée par une violente tempête. Plusieurs vaisseaux périrent, d'autres écartés au loin, tomberent entre les mains des anglais.

Juin 1746.

Septem. 1747.

Cependant il arrivait souvent que des officiers habiles qui escortaient les flottes marchandes françaises, savaient les conduire en sûreté, malgré les nombreuses flottes ennemies.

On en vit un exemple heureux dans les manœuvres de M. *du Bois de la Motte*, alors capitaine de vaiſſeau, qui conduiſant un convoi d'environ quatre vingt voiles aux iſles françaiſes de l'Amérique, attaqué par une eſcadre entiere, ſut en attirant ſur lui tout le feu des ennemis, leur dérober le convoi, le rejoindre & le conduire au fort royal à ſaint Domingue, combattre encore & ramener plus de ſoixante voiles en France ; mais il falloit bien qu'à la longue la marine anglaiſe anéantît celle de France, & ruinât ſon commerce. CHAP. XXVIII.

Un de leurs plus grands avantages ſur mer, fut le combat naval de Finiſterre ; combat où ils prirent ſix gros vaiſſeaux de roi, & ſept de la compagnie des Indes armés en guerre, dont quatre ſe rendirent dans le combat, & trois autres enſuite ; le tout portant quatre mille hommes d'équipage.

Londres eſt remplie de négociants, & de gens de mer qui s'intéreſſent beaucoup plus aux ſuccès maritimes, qu'à tout ce qui ſe paſſe en Allemagne ou en Flandres. Ce fut dans la ville un tranſport de joie inoui, quand on vit arriver dans la Tamiſe le même vaiſſeau le Centurion, fameux par ſon expédition autour du monde ; il apportoit la nouvelle de la bataille de Finiſterre gagnée par ce même *Anſon*, devenu à juſte titre vice-amiral général, & par l'amiral *Warren*. On vit arriver vingt-deux chariots char- 16 Mai 1747.

CHAP. XXXIII. gés de l'or, de l'argent, & des effets pris sur la flotte de France. La perte de ces effets & de ces vaisseaux fut estimée plus de vingt millions de France. De l'argent de cette prise on frappa quelques especes, sur lesquelles on voyoit pour légende *Finisterre*, monument flatteur à la fois & encourageant pour la nation, & imitation glorieuse de l'usage qu'avaient les romains de graver ainsi sur la monnoie courante, comme sur les médailles, les grands événements de leur empire. Cette victoire était plus heureuse & plus utile qu'étonnante. Les amiraux *Anson* & *Waren* avaient combattu avec dix-sept vaisseaux de guerre, contre six vaisseaux de roi, dont le meilleur ne valait pas pour la construction le moindre navire de la flotte anglaise.

Ce qu'il y avait de surprenant, c'est que le marquis de la *Joncquiere*, chef de cette escadre, eût soutenu long-temps le combat & donné encore à un convoi qu'il amenoit de la Martinique le temps d'échapper. Le capitaine du vaisseau le Vindsor, s'exprimait ainsi dans sa lettre sur cette bataille : *Je n'ai jamais vu une meilleure conduite que celle du commodore français, & pour dire la vérité, tous les officiers français de cette nation ont montré un grand courage ; aucun d'eux ne s'est rendu que quand il leur a été absolument impossible de manœuvrer.*

Il ne restait plus aux français sur ces mers, que sept vaisseaux de guerre pour es-

corter les flottes marchandes aux isles de l'Amérique, sous le commandement de Mr. de l'*Estanduere*. Ils furent rencontrés par quatorze vaisseaux anglais. On se battit comme à Finisterre, avec le même courage, & la même fortune. Le nombre l'emporta, & l'amiral *Hawks* amena dans la Tamise six vaisseaux des sept qu'il avait combattus.

CHAP. XXVIII.

24. Oct. 1747.

La France n'avait plus alors qu'un seul vaisseau de guerre. On connut dans toute son étendue la faute du cardinal de *Fleury*, d'avoir négligé la mer; cette faute est difficile à réparer. La marine est un art & un grand art. On a vu quelquefois de bonnes troupes de terre formées en deux ou trois années par des généraux habiles & appliqués; mais il faut un long-temps pour se procurer une marine redoutable.

CHAPITRE VINGT-NEUVIEME

De l'Inde, de Madrass, de Pondichéri. Expédition de la Bourdonnaie. Conduite de du Pleix, &c.

PENDANT que les anglais portaient leurs armes victorieuses sur tant de mers, & que tout le globe était le théatre de la guerre, ils en ressentirent enfin les effets dans leur colonie de Madrass. Un homme à

CHAP. XXIV. la fois négociant & guerrier, nommé *Mahé de la Bourdonnaie*, vengea l'honneur du pavillon français, au fond de l'Asie.

Pour rendre cet événement plus sensible, il est nécessaire de donner quelque idée de l'Inde, du commerce des européens dans cette vaste & riche contrée, & de la rivalité qui régne entre eux, rivalité souvent soutenue par les armes.

Les nations européennes ont inondé l'Inde. On a su y faire de grands établissements, on y a porté la guerre, plusieurs y ont fait des fortunes immenses, peu se sont appliqués à connoître les antiquités de ce pays plus renommé autrefois pour sa religion, ses sciences & ses loix que pour ses richesses, qui ont fait de nos jours l'unique objet de nos voyages.

Un anglais, qui a demeuré trente ans dans le Bengale, & qui sait les langues moderne & ancienne des brames, détruit tout ce vain amas d'erreurs, dont sont remplies nos histoires des Indes, & confirme ce que le petit nombre d'hommes instruits en a pensé **. Ce pays est, sans contredit, le plus anciennement policé qui soit dans

* M. Holwell.

** *J'ai étudié*, dit-il, *tout ce qui a été écrit sur les indiens depuis Arien, jusqu'à l'abbé Guion même, & je n'ai trouvé qu'erreur & mensonge* (pag. 5 de sa préface.)

ſe monde ; les ſavants chinois même lui accordent cette ſupériorité. Les plus anciens monuments que l'empereur *Camhi* avait recueillis dans ſon cabinet de curioſités, étaient tout indiens. Le docte & infatigable anglais, qui a copié en 1754 leur plus ancienne loi écrite, nommée le *Shaſta*, antérieure au *Veidam*, aſſure que cette loi a quatre mille ſix cents ſoixante-ſix ans d'antiquité dans le temps qu'il la copie. Long-temps avant ce monument le plus ancien de la terre, s'il faut l'en croire, cette loi était conſacrée par la tradition, & par des hiérogliphes antiques.

On ne fait d'ordinaire aucune difficulté dans toutes les relations de l'Inde, copiées ſans examen les unes ſur les autres, de diviſer toutes les nations des indiens en mahométans & en idolâtres ; mais il eſt avéré que les brames & les banians, loin d'être idolâtres, ont toujours reconnu un ſeul DIEU créateur, que leurs livres appellent toujours l'ETERNEL ; ils le reconnaiſſent encore au milieu de toutes les ſuperſtitions qui défigurent leur ancien culte. Nous avons cru, en voyant les figures monſtrueuſes, expoſées dans leurs temples à la vénération publique, qu'ils adoraient des diables, quoique ces peuples n'aient jamais entendu parler du diable. Ces repréſentations ſymboliques n'étaient autre choſe que les emblêmes des vertus. La vertu en général eſt figurée comme une belle femme qui a dix bras pour

CH. XV. résister aux vices. Elle porte une couronne ; elle est montée sur un dragon, & tient du premier de ses bras droits une pique, dont la pointe ressemble à une fleur de lys. Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans le détail de toutes leurs antiques cérémonies qui se sont conservées jusqu'à nos jours, ni de discuter le Shatarbad & le Veidam, ni de montrer à quel point les brames d'aujourd'hui ont dégénéré de leurs ancêtres ; mais quoique leur asservissement aux tartares, l'horrible cupidité & les débauches des européens, établis sur leurs côtes, les aient rendus pour la plupart fourbes & méchants ; cependant l'auteur qui a vécu si long-temps avec eux, dit, que les brames qui n'ont point été corrompus par aucune fréquentation avec les commerçants d'Europe, ou par les intrigues des cours des Nabab, *sont le modele le plus pur de la vraie piété qu'on puisse trouver sur la face de la terre.* *

Le climat de l'Inde est sans contredit le plus favorable à la nature humaine. Il n'est pas rare d'y voir des viellards de six-vingt

---

* Le grand-prêtre de l'isle Chéringam, dans la province d'Arcate, qui justifia le chevalier *Lass* contre les accusations du gouverneur *du Pleix*, était un vieillard de cent années, respecté pour sa vertu incorruptible. Il savait le français, & rendit de grands services à la compagnie des Indes. C'est lui qui traduisit l'Ezour-Veidam, dont j'ai remis le manuscrit à la bibliotheque du roi,

ans. Les triſtes mémoires de notre compagnie des Indes, nous apprennent que dans une bataille, livrée par un viceroi, tyran de ce pays, contre un autre tyran, l'un des deux, nommé *Anaverdikan*, que nous fimes aſſaſſiner dans le combat, par un traître de ſes ſuivants, était âgé de cent ſept années, & qu'il avait ramené trois fois ſes ſoldats à la charge. L'empereur *Aurengzeb* vécut plus de cent ans. *Niſan Elmoluk*, grand chancelier de l'Empire ſous *Mahomet-Scha* détrôné & rétabli par *Sha-Nadir*, eſt mort à l'âge de cent ans révolus. Quiconque eſt ſobre dans ces pays, jouit d'une vie longue & ſaine.

Les indiens auraient été les peuples du monde les plus heureux, s'ils avaient pu demeurer inconnus aux tartares & à nous. L'ancienne coutume immémoriale de leurs philoſophes, de finir leurs jours ſur un bucher, dans l'eſpoir de recommencer une nouvelle carriere, celle des femmes de ſe brûler ſur le corps de leurs maris, pour renaître avec eux ſous une forme différente, prouve une grande ſuperſtition, mais auſſi un grand courage dont nous n'approchons pas. Ces peuples autrefois avaient horreur de tuer leurs ſemblables, & ne craignaient pas de ſe tuer eux-mêmes. Les femmes dans les caſtes des brames ſe brûlent encore, mais plus rarement qu'autrefois. Nos dévotes affligent leurs corps; celles-ci le détruiſent, & toutes vont contre le but de

la nature, dans l'idée que ce corps sera plus heureux.

L'horreur de répandre le sang des bêtes, augmenta chez cette antique nation, celle de répandre le sang des hommes. La douceur de leurs mœurs en fit toujours de très-mauvais soldats. C'est une vertu qui a causé leurs malheurs, & qui les a fait esclaves. Le gouvernement tartare qui est précisément celui de nos anciens grands fiefs, soumet presque tous ces peuples à de petits brigands, nommés par des vicerois, lesquels sont institués par l'Empereur. Tous ces tyrans sont très-riches, & le peuple très-pauvre. C'est cette administration qui fut établie dans l'Europe, dans l'Asie & dans l'Afrique par les goths, les vandales, les francs, les turcs, tous originaires de la Tartarie, gouvernement entiérement contraire à celui des anciens romains, & encore plus à celui des chinois, le meilleur qui soit sur la terre, après celui du petit nombre de peuplades policées qui ont conservé leur liberté.

Les Marates, dans ces vastes pays, sont presque les seuls qui soient libres. Ils habitent des montagnes derriere la côte de Malabar, entre Goa & Bombai, dans l'espace de plus de sept cents miles. Ce sont les suisses de l'Inde, aussi guerriers, moins policés, mais plus nombreux, & par-là plus redoutables. Les vicerois qui se font souvent la guerre, achetent leur secours, les paient & les craignent.

La prodigieuse supériorité de génie & de force qu'ont les européens sur les asiatiques orientaux, est assez prouvée par les conquêtes que nos peuples ont faites chez ces nations, & qu'ils se disputent encore tous les jours. Les portugais établis les premiers sur les côtes de l'Inde, porterent leurs armes & leur religion, dans l'étendue de plus de deux mille lieues, depuis le cap de Bonne-espérance jusqu'à Malaca, ayant des comptoirs & des forts qui se secouroient les uns les autres. *Philippe II*, maître du Portugal, aurait pu former dans l'Inde une domination aussi avantageuse pour le moins que celle du Pérou & du Mexique, & sans le courage & l'industrie des hollandais, & ensuite des anglais, le pape auroit donné plus d'évêchés réels dans ces vastes contrées qu'il n'en confere en Italie, & en aurait retiré plus d'argent qu'il n'en leve sur les peuples devenus ses sujets.

On n'ignore pas que les hollandais sont ceux qui ont les plus grands établissements dans cette partie du monde, depuis les isles de la Sonde jusqu'à la côte de Malabar. Les anglais viennent après eux. Ils sont puissants sur les deux côtes de la presqu'isle de l'Inde, & jusques dans Bengale. Les français, arrivés les derniers, on été les plus mal partagés. C'est leur sort dans l'Inde orientale comme dans l'occidentale.

Leur compagnie établie par *Louis XIV*, anéantie en 1712, renaissante en 1720 dans

CHAP. XXIX.

Pondichéri paraiſſait, ainſi qu'on l'a déjà dit, très-floriſſante ; elle avait beaucoup de vaiſſeaux, de commis, de directeurs, & même des canons & des ſoldats ; mais elle n'a jamais pu fournir le moindre dividende à ſes actionnaires, du produit de ſon commerce. C'eſt la ſeule compagnie commerçante de l'Europe qui ſoit dans ce cas ; & au fond, ſes actionnaires & ſes créanciers, n'ont jamais été payés que de la conceſſion faite par le roi d'une partie de la ferme du tabac, abſolument étrangere à ſon négoce. Par cela même, elle floriſſait à Pondichéri : car l'argent de ſes retours était employé à augmenter ſes fonds, à fortifier la ville, à l'embellir, à ſe ménager dans l'Inde des alliés utiles.

Du Pleix, homme auſſi actif qu'intelligent, & auſſi méditatif que laborieux, avait dirigé long-temps le comptoir de Chandernagor ſur le Gange, dans la fertile & riche province de Bengale, à treize cents milles de Pondichéri; il y avait formé un vaſte établiſſement, bâti une ville, équippé quinze vaiſſeaux. C'étoit une conquête de génie & d'induſtrie, bien préférable à toutes les autres. La compagnie trouva bon que chaque particulier fit alors le commerce pour ſon propre avantage. L'adminiſtrateur, en la ſervant, acquit une immenſe fortune. Chacun s'enrichit. Il créa encore un autre établiſſement à Patna, en remontant le Gange juſqu'à trente lieues de Benares, cette antique école des bracmanes.

Tant de services lui mériterent le gouvernement général des établissements français à Pondichéri en 1742. Ce fut alors que la guerre s'alluma entre l'Angleterre & la France. On a déjà remarqué que le contre-coup de ces guerres se fait toujours sentir aux extrêmités du monde, en Asie & en Amérique.

Les anglais ont à quatre-vingt-dix milles de Pondichéri, la ville de Madrass dans la province d'Arcate. Cet établissement est pour l'Angleterre ce que Pondichéri est pour la France. Ces deux villes sont rivales; mais le commerce est si vaste de ce monde au nôtre, l'industrie européenne est si active, si supérieure à celle des indiens, que ces deux colonies pouvaient s'enrichir sans se nuire.

Du Pleix, gouverneur de Pondichéri, & chef de la nation française dans les Indes, avait proposé la neutralité à la compagnie anglaise. Rien n'étoit plus convenable à des commerçants qui ne doivent point vendre des étoffes, & du poivre à main armée. Le commerce est fait pour être le lien des nations, pour consoler la terre, & non pour la dévaster. L'humanité & la raison avaient fait ces offres; la fierté & l'avarice les refusérent. Les anglais se flattaient, non sans vraisemblance, d'être aisément vainqueurs sur les mers de l'Inde comme ailleurs, & d'anéantir la compagnie de France.

Mahé de la Bourdonnaie; était comme les *Du Quêne*, les *Bart*, les *du Gue-Trouin*,

CHAP. XXIX. capable de faire beaucoup avec peu, & aussi intelligent dans le commerce, qu'habile dans la marine. Il était gouverneur des isles de Bourbon & de Maurice, nommé à ces emplois par le roi, & gérant au nom de la compagnie. Ces isles étaient devenues florissantes sous son administration : il sort enfin de l'isle de Bourbon avec neuf vaisseaux armés par lui en guerre, chargés d'environ deux mille trois cents blancs, & de huit cents noirs, qu'il a disciplinés lui-même, & dont il a fait de bons canoniers. Une escadre anglaise, sous l'amiral *Barnet*, croisait dans ces mers, défendait Madrass, inquiétait Pondichéri, & faisait beaucoup de prises.
1746. 6 Juillet. Il attaque cette escadre, il la disperse, & se hâte d'aller mettre le siege devant Madrass.

Des députés vinrent lui représenter qu'il n'était pas permis d'attaquer les terres du grand Mogol. Ils avaient raison ; c'est le comble de la faiblesse asiatique de le souffrir, & de l'audace européenne de le tenter. Les français débarquent sans résistance ; leur canon est amené devant les murailles de la ville mal fortifiée, défendue par une garnison de cinq cents soldats. L'établissement anglais consistait dans le fort saint Georges, où étaient tous les magasins ; dans la ville qu'on nomme *Blanche*, qui n'est habitée que par les européans, & dans celle qu'on nomme *Noire*, peuplée de négociants & d'ouvriers de toutes les nations de l'Inde, juifs, banians,

banians, arméniens, mahométans, idolâtres, negres de différentes especes, indiens rouges, indiens de couleur bronzée : cette multitude allait à cinquante mille ames. Le gouverneur fut bientot obligé de se rendre. La rançon de la ville fut évaluée à onze cents mille pagodes, qui valent environ neuf millions de France.

La Bourdonnoie avait un ordre exprès du ministere, *de ne garder aucune des conquêtes qu'il pourrait faire dans l'Inde ;* ordre peut-être inconsidéré comme tous ceux qu'on donne de loin, sur des objets qu'on n'est pas à portée de connaître. Il exécuta ponctuellement cet ordre, & reçut des ôtages & des sûretés pour le paiement de cette conquête qu'il ne gardait pas. Jamais on ne sût ni mieux obéir, ni rendre un plus grand service. Il eut encore le mérite de mettre l'ordre dans la ville, de calmer les frayeurs des femmes, toutes réfugiées dans des temples & dans des pagodes, de les faire reconduire chez elles avec honneur, & de rendre enfin la nation victorieuse, respectable & chere aux vaincus.

Le sort de la France a presque toujours été que ses entreprises & même ses succès hors de ses frontieres, lui sont devenus funestes. *Du Pleix*, gouverneur de la compagnie des Indes, eut le malheur d'être jaloux de la *Bourdonnaie.* Il cassa la capitulation, s'empara de ses vaisseaux & voulut même le faire arrêter. Les anglais & les ha-

Chap. XXIX. bitants de Madrafs qui comptaient fur le droit dès gens, demeurerent interdits quand on leur annonça la violation du traité & de la parole d'honneur, donnée par la *Bourdonnaie.* Mais l'indignation fût au comble quand *du Pleix*, s'étant rendu le maître, détruifit la ville noire de fond en comble. Cette barbarie fit beaucoup de mal aux colons innocents, fans faire aucun bien aux français. La rançon qu'on devait recueillir fut perdue, & le nom français fut en horreur dans l'Inde.

Au milieu des aigreurs, des reproches, des voies de fait, qu'une telle conduite produifait, *du Pleix* fit figner par le confeil de Pondichéri & par les principaux citoyens qui étaient à fes ordres, les mémoires les plus outrageants contre fon rival. On l'accufait d'avoir exigé de Madrafs une rançon trop faible & d'avoir reçu pour lui des préfents trop confidérables.

Enfin, pour prix du plus fignalé fervice, le vainqueur de Madrafs en arrivant à Paris fut enfermé à la Baftille. Il y refta trois ans & demi, pendant qu'on envoyait chercher des témoins contre lui dans l'Inde. La permiffion de voir fa femme & fes enfants lui fut refufée. Cruellement puni fur le foupçon feul, il contracta dans fa prifon une maladie mortelle. Mais avant que cette perfécution terminât fa vie, il fut déclaré innocent par la commiffion du confeil, nommée pour le juger. On douta fi dans cet état

3 Février 1761.

c'était une consolation ou une douleur de plus, d'être justifié si tard & si inutilement. Nulle récompense pour sa famille de la part de la cour. Tout le public lui en donnait une flatteuse, en nommant la *Bourdonnaye* le vengeur de la France & la victime de l'envie.

CHAP. XXIX.

Mais bientôt le public pardonna à son ennemi *du Pleix*, quand il défendit Pondichéri contre les anglais qui l'assiegerent par terre & par mer. L'amiral *Boscaven* vint l'assiéger avec environ quatre mille soldats anglais ou hollandais, & autant d'indiens, renforcés encore de la plupart des matelots de sa flotte composée de vingt & une voiles. M. *du Pleix* fut à la fois commandant, ingénieur, artilleur, munitionnaire : ses soins infatigables furent sur-tout secondés par M. *de Bussi*, qui repoussa souvent les assiégeants à la tête d'un corps de volontaires. Tous les officiers y signalerent un courage qui méritait la reconnaissance de la patrie. Cette capitale des colonies françaises qu'on n'avait pas cru en état de résister, fut sauvée cette fois. Ce fut une des opérations qui valurent enfin à M. *du Pleix* le grand cordon de saint Louis, honneur qu'on n'avait jamais fait à aucun homme hors du service militaire. Nous verrons comme il devint le protecteur & le vainqueur des vicerois de l'Inde, & quelle catastrophe suivit trop de gloire.

1748. 17 Oct.

CHAPITRE TRENTIEME.

Paix d'Aix-la-Chapelle.

DANS ce flux & ce reflux de ſuccès & de pertes, communs à preſque toutes les guerres, *Louis XV* ne ceſſait d'être victorieux dans les Pays-Bas. Déjà Maſtricht était prêt de ſe rendre au maréchal de *Saxe*, qui l'aſſiégeait, après la plus ſavante marche que jamais général eût faite, & delà on allait droit à Nimegue. Les hollandais étaient conſternés ; il y avait en France près de trente-cinq mille de leurs ſoldats priſonniers de guerre. Des déſaſtres plus grands que ceux de l'année 1672, ſemblaient menacer cette république ; mais ce que la France gagnait d'un côté, elle le perdait de l'autre ; ſes colonies étaient expoſees, ſon commerce périſſait, elle n'avait plus de vaiſſeaux de guerre. Toutes les nations ſouffraient, & toutes avaient beſoin de la paix, comme dans les guerres précédentes. Près de ſept mille vaiſſeaux marchands, ſoit de France, ſoit d'Eſpagne, ou d'Angleterre, ou de Hollande, avaient été pris dans le cours de ces déprédations réciproques : & delà on peut conclure que plus de cinquante mille familles avaient fait de grandes pertes. Joignez à ces déſaſtres la multitude des morts, la difficulté des recrues : c'eſt le ſort de toute

guerre. La moitié de l'Allemagne & de l'Italie, les Pays-Bas étaient ravagés ; & pour accroître & prolonger tant de malheurs, l'argent de l'Angleterre & de la Hollande faisait venir trente-cinq mille russes qui étaient déjà dans la Franconie. On allait voir, vers les frontieres de la France, les mêmes troupes qui avaient vaincu les turcs & les suédois. CHAP. XXX.

Ce qui caractérisait plus particuliérement cette guerre, c'est qu'à chaque victoire que *Louis XV* avait remportée, il avait offert la paix, & qu'on ne l'avait jamais acceptée. Mais, enfin, quand on vit que Mastricht allait tomber après Bergopzom, & que la Hollande était en danger, les ennemis demanderent aussi cette paix devenue nécessaire à tout le monde.

Le marquis de *Saint-Séverin*, l'un des plénipotentiaires de France au congrès d'Aix-la-Chapelle, commença par déclarer qu'il venait accomplir les paroles de son Maître, *qui voulait faire la paix, non en marchand, mais en roi.* 18 Oct. 1748.

Louis XV ne voulut rien pour lui ; mais il fit tout pour ses alliés ; il assurait, par cette paix, le royaume des deux Siciles à *Don Carlos*, prince de son sang ; il établit dans Parme, Plaisance, & Guastalle, *Don Philippe* son gendre ; le duc de Modene son allié, & gendre du duc d'Orléans, régent, fut remis en possession de son pays, qu'il avait perdu pour avoir pris les intérêts de la Fran-

Chap. XXX.

ce. Genes rentra dans tous ſes droits. Il parut plus beau, & même plus utile à la cour de France, de ne penſer qu'au bonheur de ſes alliés, que de ſe faire donner deux ou trois villes de Flandres qui auraient été un éternel objet de jalouſie.

L'Angleterre, qui n'avait eu d'autre intérêt particulier dans cette guerre univerſelle que celui d'un vaiſſeau, y perdit beaucoup de tréſors & de ſang, & la querelle de ce vaiſſeau reſta dans le même état où elle était auparavant. Le roi de Pruſſe fut celui qui retira les plus grands avantages; il conſerva la conquête de la Siléſie, dans un temps où toutes les puiſſances avaient pour maxime de ne ſouffrir l'agrandiſſement d'aucun prince. Le duc de Savoie, roi de Sardaigne, fut, après le roi de Pruſſe, celui qui gagna le plus, la reine de Hongrie ayant payé ſon alliance d'une partie du Milanais.

Après cette paix, la France ſe rétablit comme après la paix d'Utrecht, & fut encore plus floriſſante. Alors l'Europe chrétienne ſe trouva partagée entre deux grands partis, qui ſe ménageaient l'un l'autre, & qui ſoutenaient chacun de leur côté cette balance, le prétexte de tant de guerres, laquelle devait aſſurer une éternelle paix. Les états de l'impératrice reine de Hongrie, & une partie de l'Allemagne, la Ruſſie, l'Angleterre, la Hollande, la Sardaigne, compoſaient une de ces grandes factions. L'autre était formée par la France, l'Eſpagne, les

deux Siciles, la Prusse, la Suede. Toutes les puissances resterent armées; & on espéra un repos durable, par la crainte même que les deux moitiés de l'Europe semblaient inspirer l'un à l'autre.

Louis XIV avait le premier entretenu ces nombreuses armées, qui forcerent les autres princes à faire les mêmes efforts; de sorte qu'après la paix d'Aix la-Chapelle, en 1748, les puissances chrétiennes de l'Europe, eurent environ un million d'hommes sous les armes, au détriment peut-être des arts & des professions nécessaires, sur-tout de l'agriculture: on se flatta que de long-temps il n'y aurait aucun agresseur, parce que tous les états étaient armés pour se défendre; mais on se flatta en vain.

CHAPITRE TRENTE-UNIEME.

ÉTAT DE L'EUROPE en 1756.

Lisbonne détruite. Cónspirations & supplices en Suede Guerre funeste pour quelques territoires vers le Canada. Prise de Port-Mahon par le maréchal de Richelieu.

L'EUROPE entiere ne vit jamais luire de si beaux jours que depuis la paix d'Aix-la-Chapelle, en 1748, jusques vers l'an 1755.

CHAP. XXXI.

Le commerce floriſſait de Petersbourg juſqu'à Cadix ; les beaux arts étaient par-tout en honneur ; on voyait entre toutes les nations une correſpondance mutuelle ; l'Europe reſſemblait à une grande famille réunie après ſes différents. Les malheurs nouveaux de l'Europe ſemblerent être annoncés par des tremblements de terre qui ſe firent ſentir en pluſieurs provinces, mais d'une maniere plus terrible à Lisbonne qu'ailleurs. Un grand tiers de cette ville fut renverſé ſur ſes habitants ; il y périt près de trente mille hommes : ce fléau s'étendit en Eſpagne ; la petite ville de Sétubal fut preſque détruite, d'autres endommagées ; la mer s'élevant au-deſſus de la chauſſée de Cadix, engloutit tout ce qui ſe trouva ſur le chemin ; les ſecouſſes de la terre qui ébranlaient l'Europe ſe firent ſentir de même en Afrique ; & le même jour que les habitants de Lisbonne périſſaient, la terre s'ouvrit auprès de Maroc ; une peuplade entiere d'arabes fut enſevelie dans des abymes ; les villes de Fez & de Méquinez furent encore plus maltraitées que Lisbonne.

Ce fléau ſemblait devoir faire rentrer les hommes en eux-mêmes, & leur faire ſentir qu'ils ne ſont en effet que des victimes de la mort qui doivent au moins ſe conſoler les uns les autres. Les portugais crurent obtenir la clémence de DIEU en faiſant brûler des juifs & d'autres hommes dans ce
20 Juin 1756. qu'ils appellent un *auto-da-fé*, acte de foi,

que les autres nations regardent comme un acte de barbarie ; mais, dans ce temps-là même, on prenait des mesures dans d'autres parties de l'Europe pour ensanglanter cette terre qui s'écroulait sous nos pieds. CHAP. XXXI.

La premiere catastrophe funeste se passa en Suede. Ce royaume était devenu une république, dont le roi n'était que le premier magistrat. Il était obligé de se conformer à la pluralité des voix du sénat : les états composés de la noblesse, de la bourgeoisie, du clergé, & des paysans, pouvaient réformer les loix du sénat, mais le roi ne le pouvait pas.

Quelques seigneurs plus attachés au roi qu'aux nouvelles loix de la patrie conspirerent contre le sénat en faveur du monarque : tout fut découvert ; les conjurés furent punis de mort ; ce qui dans un état purement monarchique aurait passé pour une action vertueuse, fut regardé comme une trahison infâme dans un pays devenu libre ; ainsi les mêmes actions sont crimes ou vertus, selon les lieux & selon les temps. Juin 1756.

Cette aventure indisposa la Suede contre son roi, & contribua ensuite à faire déclarer la guerre (comme nous le verrons) à *Frédéric*, roi de Prusse, dont la sœur avait épousé le roi de Suede.

Les révolutions que ce même roi de Prusse & ses ennemis préparaient dès-lors, étaient un feu qui couvait sous la cendre ; ce feu embrasa bientôt l'Europe, mais les pre-

mieres étincelles vinrent d'Amérique.

CHAP. XXXI.

Une légere querelle, entre la France & l'Angleterre, pour quelques terreins ſauvages vers l'Acadie, inſpira une nouvelle politique à tous les ſouverains d'Europe. Il eſt utile d'obſerver que cette querelle était le fruit de la négligence de tous les miniſtres qui travaillerent en 1712 & 1713 au traité d'Utrecht. La France avait cédé à l'Angleterre, par ce traité l'Acadie voiſine du Canada, avec toutes ſes anciennes limites; mais on n'avait pas ſpécifié quelles étaient ces limites; on les ignorait; c'eſt une faute qu'on n'a jamais commiſe dans des contrats entre particuliers. Des démêlés ont réſulté néceſſairement de cette omiſſion. Si la philoſophie & la juſtice ſe mêlaient des querelles des hommes, elles leur feraient voir que les français & les anglais ſe diſputaient un pays ſur lequel ils n'avaient aucun droit: mais ces premiers principes n'entrent point dans les affaires du monde. Une pareille diſpute élevée entre de ſimples commerçants aurait été appaiſée en deux heures par des arbitres; mais entre des couronnes il ſuffit de l'ambition ou de l'humeur d'un ſimple commiſſaire pour bouleverſer vingt états. On accuſait les anglais de ne chercher qu'à détruire entiérement le commerce de la France dans cette partie de l'Amérique. Ils étaient très-ſupérieurs, par leurs nombreuſes & riches colonies, dans l'Amérique ſeptentrionale; ils l'étaient encore plus ſur mer

par leurs flottes ; &, ayant détruit la marine de France dans la guerre de 1741, ils se flattaient que rien ne leur résisterait, ni dans le nouveau monde, ni sur nos mers : leurs espérances furent d'abord trompées.

Ils commencerent, en 1755, par attaquer les français vers le Canada ; & sans aucune déclaration de guerre, ils prirent plus de trois cents vaisseaux marchands, comme on saisirait des barques de contrebande ; ils s'emparerent même de quelques navires des autres nations, qui portaient aux français des marchandises. Le roi de France dans ces conjonctures eut une conduite toute différente de celle de *Louis XIV*. Il se contenta d'abord de demander justice ; il ne permit pas seulement alors à ses sujets d'armer en course. *Louis XIV* avait parlé souvent aux autres cours avec supériorité. *Louis XV* fit sentir dans toutes les cours la supériorité que les anglais affectaient. On avait reproché à *Louis XIV* une ambition qui tendait sur la terre à la monarchie universelle ; *Louis XV* fit connaître la supériorité réelle que les anglais prenaient sur les mers.

Cependant *Louis XV* s'assurait quelque vengeance ; ses troupes battaient les anglais, en 1755, vers le Canada ; il préparait dans ses ports une flotte considérable, & il comptait attaquer par terre le roi d'Angleterre *Georges II* dans son électorat d'Hanovre. Cette irruption en Allemagne menaçait l'Europe d'un embrasement, allumé dans le nou-

CHAP. XXXI.

veau monde. Ce fut alors que toute la politique de l'Europe fut changée. Le roi d'Angleterre appella une seconde fois du fond du Nord trente mille ruſſes qu'il devait ſoudoyer. L'empire de Ruſſie était l'allié de l'empereur & de l'impératrice reine de Hongrie. Le roi de Pruſſe devait craindre que les ruſſes, les impériaux & les hanovriens ne tombaſſent ſur lui. Il avait environ cent quarante mille hommes en armes ; il n'héſita pas à ſe liguer avec le roi d'Angleterre, pour empêcher d'une main que les ruſſes n'entraſſent en Allemagne, & pour fermer de l'autre le chemin aux français. Voilà donc encore toute l'Europe en armes, & la France replongée dans de nouvelles calamités qu'on aurait pu éviter, ſi on pouvait ſe dérober à ſa deſtinée.

Le roi de France eut avec facilité, & en un moment, tout l'argent dont il avait beſoin, par une de ces promptes reſſources qu'on ne peut connaître que dans un royaume auſſi opulent que la France. Vingt places nouvelles de fermiers généraux, & quelques emprunts, ſuffirent pour ſoutenir les premieres années de la guerre. Facilité funeſte qui ruina bientôt le royaume.

On feignit de menacer les côtes de l'Angleterre. Ce n'était plus le temps où la reine *Eliſabeth*, avec le ſecours de ſes ſeuls anglais, ayant l'Ecoſſe à craindre, & pouvant à peine contenir l'Irlande, ſoutint les prodigieux efforts de *Philippe II*. Le roi d'Angleterre

Georges II se crut obligé de faire venir des hanovriens & des hessois, pour défendre ses côtes. L'Angleterre, qui n'avait pas prévu cette suite de son entreprise, murmura de se voir inondée d'étrangers; plusieurs citoyens passerent de la fierté à la crainte, & tremblerent pour leur liberté.

Le gouvernement anglais avait pris le change sur les desseins de la France: il craignait une invasion, & il ne songeait pas à l'isle de Minorque, ce fruit de tant de dépenses prodiguées dans l'ancienne guerre de la succession d'Espagne.

Le maréchal de Richelieu prend Minorque.

Les anglais avaient pris, comme on a vu, Minorque sur l'Espagne. La possession de cette conquête assurée par tous les traités, leur était plus importante que Gibraltar, qui n'est point un port, & leur donnait l'empire de la méditerranée. Le roi de France envoya dans cette isle sur la fin d'avril 1756, le maréchal duc de *Richelieu*, avec environ vingt bataillons, escortés d'une douzaine de vaisseaux du premier rang, & quelques frégates que les anglais ne croyaient pas être si-tôt prêtes: tout le fut à point nommé, & rien ne l'était du côté des anglais. Ils tenterent au moins, mais trop tard, d'attaquer au mois de Juin 1756, la flotte française commandée par le marquis de *la Galissonniere.* Cette bataille ne leur eût pas conservé l'isle de Minorque, mais elle pouvait sauver leur gloire. L'entreprise fut infructueuse; le marquis de *la Galissonniere* mit leur

CHAP. XXXI.

flotte en désordre, & la repoussa. Le ministere anglais vit quelque-temps avec douleur qu'il avait forcé la France à établir une marine redoutable.

Il restait aux anglais l'espérance de défendre la citadelle du Port-Mahon, qu'on regardait après Gibraltar comme la place de l'Europe la plus forte, par la situation, par la nature de son terrein, & par trente ans de soins qu'on avait mis à la fortifier : c'était par-tout un roc uni ; c'étaient des fossés profonds de vingt pieds, & en quelques endroits de trente, taillés dans ce roc ; c'étaient quatre-vingts mines sous des ouvrages devant lesquels il était impossible d'ouvrir la tranchée : tout était impénétrable au canon, & la citadelle était entourée par-tout de ces fortifications extérieures taillées dans le roc vif.

Le maréchal de *Richelieu* tenta une entreprise plus hardie que n'avait été celle de Bergopzom ; ce fut de donner, à la fois, un assaut à tous ces ouvrages qui défendaient le corps de la place. Il fut secondé dans cette entreprise audacieuse, par le marquis de *Maillebois*, qui, dans cette guerre, déploya toujours de grands talents.

On fut si indigné, à Londres, de n'avoir pu l'emporter, sur mer, contre des français, que l'amiral *Bing*, qui avait combattu le marquis de la *Galissonniere*, fut condamné par une cour martiale à être arquebusé, en vertu d'une ancienne loi portée du temps de *Char-*

les II. En vain le maréchal de *Richelieu*, qui du haut d'un terre-plain, avait vu toute la bataille, & qui en pouvait juger, envoya à l'auteur de cette hiſtoire une déclaration qui juſtifiait l'amiral *Bing*, déclaration parvenue bientôt au roi d'Angleterre; en vain les juges mêmes recommanderent fortement le condamné à la clémence du roi, qui a le droit de faire grace; cet amiral fut exécuté. Il était fils d'un autre amiral, qui avait gagné la bataille de Meſſine, en 1718. Il mourût avec une grande fermeté; & avant d'être frappé, il envoya ſon mémoire juſtificatif à l'auteur, & ſes remerciments au maréchal de *Richelieu*.

On deſcendit dans les foſſés malgré le feu de l'artillerie anglaiſe; on planta des échelles hautes de treize pieds: les officiers & les ſoldats parvenus au dernier échellon s'élançaient ſur le roc en montant ſur les épaules les uns des autres: c'eſt par cette audace difficile à comprendre qu'ils ſe rendirent maîtres de tous les ouvrages extérieurs. Les troupes s'y porterent avec d'autant plus de courage, qu'elles avaient à faire à près de trois mille anglais ſecondés de tout ce que la nature & l'art avaient fait pour les défendre.

Le lendemain la place ſe rendit. Les anglais ne pouvaient comprendre comment les ſoldats français avaient eſcaladé ces foſſés, dans leſquels il n'était guere poſſible à un homme de ſang-froid de deſcendre. Cette 29 Juin 1756.

Chap. XXXI.

action donna une grande gloire au général & à la nation, mais ce fut le dernier de ses succès contre l'Angleterre.

CHAPITRE TRENTE-DEUXIEME.

GUERRE EN ALLEMAGNE.

Un électeur de Brandebourg résiste à la maison d'Autriche, à l'empire Allemand, à celui de Russie, à la France.

ÉVÉNEMENTS MÉMORABLES.

On avait admiré *Louis XIV*, d'avoir seul résisté à l'Allemagne, à l'Angleterre, à l'Italie, à la Hollande, réunis contre lui. Nous avons vu un événement plus extraordinaire, un électeur de Brandebourg tenir seul contre les forces de la maison d'Autriche, de la France, de la Russie, de la Suede, & de la moitié de l'empire.

C'est un prodige qu'on ne peut attribuer qu'à la discipline de ses troupes, & à la supériorité du capitaine. Le hasard peut faire gagner une bataille, mais quand le faible résiste aux forts sept années dans un pays tout ouvert, & répare les plus grands malheurs, ce ne peut être l'ouvrage de la fortune. C'est en quoi cette guerre differe de toutes celles qui ont jamais désolé le monde.

On a déjà vu que le second roi de Prusse étant le seul prince de l'Europe qui eût un trésor, & le seul qui ayant mis dans ses armées une vraie discipline, avait établi une puissance nouvelle en Allemagne. On a vu combien les préparatifs du pere avaient enhardi le fils à braver seul la puissance autrichienne, & à s'emparer de la Silésie.

L'impératrice reine attendait que les conjonctures lui fournissent les moyens de rentrer dans cette province. C'eût été autrefois un objet indifférent pour l'Europe, qu'un petit pays, annexé à la Bohême, appartint à une maison ou à une autre : mais la politique s'étant rafinée, plus que perfectionnée en Europe, ainsi que tous les autres objets de l'esprit humain, cette petite querelle a mis sous les armes plus de cinq cents mille hommes. Il n'y eut jamais tant de combattants effectifs, ni dans les croisades, ni dans les irruptions des conquérants de l'Asie. Voici comment cette nouvelle scene s'ouvrit.

Elisabeth, impératrice de Russie, était liée avec l'impératrice *Marie-Thérese*, par d'anciens traités, par l'intérêt commun qui les unissait contre l'empire Ottoman, & par une inclination réciproque. *Auguste III*, roi de Pologne, & électeur de Saxe, réconcilié avec l'impératrice reine, & attaché à la Russie, à laquelle il devait le titre de roi de Pologne, était intimement uni avec ces deux souveraines. Ces trois puissances avaient

Chap. XXXI. chacune leurs griefs contre le roi *Fréderic.* *Marie-Thérese* voyait la Siléfie arrachée à sa maifon ; *Augufte*, & fon confeil, fouhaitaient un dédommagement pour la Saxe ruinée par le roi de Pruffe dans la guerre de 1741, & il y avait entre *Elifabeth* & *Fréderic* des fujets de plainte perfonnels, qui fouvent influent plus qu'on ne penfe fur la deftinée des états.

Ces trois puiffances animées contre le roi de Pruffe, avaient entr'elles une étroite correfpondance, dont ce prince craignait les effets. L'Autriche augmentait fes troupes, celles d'*Elifabeth* étaient prêtes ; mais le roi de Pologne, électeur de Saxe, était hors d'état de rien entreprendre ; les finances de fon électorat étaient épuifées ; nulle place confidérable ne pouvait empêcher les pruffiens de marcher à Drefde. Autant l'ordre & l'économie rendaient le Brandebourg formidable, autant la diffipation avait affaibli la Saxe. Le confeil faxon du roi de Pologne héfitait beaucoup d'entrer dans des mefures qui pouvaient lui être funeftes.

Le roi de Pruffe n'héfita pas, & dès l'année 1755 il prit feul, & fans confulter perfonne, la réfolution de prévenir les puiffances dont il avait de fi grands ombrages. Il fe ligua d'abord avec le roi d'Angleterre, électeur de Hanovre, s'affura du landgrave de Heffe, & de la maifon de Brunfvik, & renonça ainfi à l'alliance de la France. (16 Janv. 1756.)

Ce fut alors que l'ancienne inimitié entre

les maiſons de France & d'Autriche, fomentée depuis *Charles-Quint* & *François I*, fit place à une amitié qui parut ſincérement établie, & qui étonna toutes les nations. Le roi de France, qui avait fait une guerre ſi cruelle à *Marie-Thérefe*, devint ſon allié; & le roi de Pruſſe qui avait été allié de la France, devint ſon ennemi. La France & l'Autriche s'unirent après trois cents ans d'une diſcorde toujours ſanglante. Ce que n'avaient pu tant de traités de paix, tant de mariages, un mécontentement reçu d'un électeur, le fit en un moment. Le parlement d'Angleterre appella cette union monſtrueuſe, mais étant néceſſaire, elle était très-naturelle. On pouvait même eſpérer que ces deux maiſons puiſſantes réunies, ſecondées de la Ruſſie, de la Suede, & de pluſieurs états de l'Empire, pourraient contenir le reſte de l'Europe.

Mai 1756.

Le traité fut ſigné à Verſailles entre *Louis XV* & *Marie-Thérefe*; l'Abbé de *Bernis*, depuis cardinal, eut ſeul l'honneur de ce fameux traité, qui détruiſait tout l'édifice du cardinal de *Richelieu*, & qui ſemblait en élever un autre plus haut & plus vaſte. Il fut bientôt après miniſtre d'état, & preſqu'auſſitôt diſgracié. On ne voit que des révolutions dans les affaires publiques & particulieres.

Le roi de Pruſſe, menacé de tous côtés, n'en fut que plus prompt à ſe mettre en campagne. Il fait marcher ſes troupes dans

Chap. XXXII.

la Saxe qui était presque sans défense, comptant se faire, de cette province, un rempart contre la puissance autrichienne, & un chemin pour aller jusqu'à elle. Il s'empare d'abord de Leipsick; une partie de son armée se présente devant Dresde; le roi *Auguste* se retire comme son pere devant *Charles XII;* il quitta sa capitale & va occuper le champ de Pirna, près de Kœnigstein, sur le chemin de la Bohême, & sur la rive de l'Elbe, où il se croit en sûreté.

Fréderic entre dans Dresde en maître, sous le nom de protecteur. La reine de Pologne, fille de l'empereur *Joseph*, n'avait point voulu fuir; on lui demanda les clefs des archives. Sur le refus qu'elle fit de les donner, on se mit en devoir d'ouvrir les portes; la reine se plaça au-devant, se flattant qu'on respecterait sa personne & sa fermeté; on ne respecta ni l'une ni l'autre; elle vit ouvrir ce dépôt de l'état. Il importoit au roi de Prusse, d'y trouver des preuves des desseins de la Saxe contre lui; il trouva, en effet, des témoignages de la crainte qu'il inspirait; mais cette même crainte qui aurait dû forcer la cour de Dresde à se mettre en défense, ne servit qu'à la rendre la victime d'un voisin puissant. Elle sentit trop tard qu'il eût fallu, dans la situation où était la Saxe depuis tant d'années, donner tout à la guerre, & rien aux plaisirs. Il est des positions où l'on n'a d'autre parti à prendre que celui de se préparer à combattre, à vaincre ou à périr.

Au bruit de cette invaſion, le conſeil auliique de l'empereur déclara le roi de Pruſſe perturbateur du repos public, & rebelle. Il était difficile de faire valoir cette déclaration contre un prince qui avait près de cent cinquante mille combattants à ſes ordres. Il répondit aux loix par une bataille; elle ſe donna entre lui & l'armée autrichienne, qu'il alla chercher à l'entrée de la Bohême, près d'un bourg nommé Lovoſitz.

Chap. XXXII.

20 Sept. 1756.

11 Oct.

Cette premiere bataille fut indéciſe par le nombre des morts, mais elle ne le fut point par les ſuites qu'elle eut. On ne put empêcher le roi de bloquer les Saxons dans le camp de Pirna même; les autrichiens ne purent jamais leur prêter la main; & cette petite armée du roi de Pologne, compoſée d'environ treize à quatorze mille hommes, ſe rendit priſonniere de guerre, ſept jours après la bataille.

Auguſte, dans cette capitulation ſinguliere, ſeul événement militaire entre lui & le roi de Pruſſe, demanda ſeulement qu'on ne fit point ſes gardes priſonniers. *Fréderic* répondit, *qu'il ne pouvait écouter cette priere, que ces gardes ſerviraient infailliblement contre lui, & qu'il ne voulait pas avoir la peine de les prendre une ſeconde fois.* Cette réponſe fut une terrible leçon à tous les princes, qu'il faut ſe rendre puiſſant, quand on a un voiſin puiſſant.

Le roi de Pologne ayant perdu ainſi ſon électorat & ſon armée, demanda des paſſe-

ports à ſon ennemi pour aller en Pologne ; ils lui furent aiſément accordés ; on eut la politeſſe inſultante de lui fournir des chevaux de poſte. Il alla de ſes états héréditaires dans ſon royaume électif, où il ne trouva perſonne qui propoſât même de s'armer pour ſecourir ſon roi. Tout l'électorat fut mis à contribution, & le roi de Pruſſe, en faiſant la guerre, trouva, dans les pays envahis, de quoi la ſoutenir. La reine de Pologne ne ſuivit point ſon mari, elle reſta dans Dreſde, le chagrin y termina bientôt ſa vie. L'Europe plaignit cette famille infortunée ; mais dans le cours de ces calamités publiques, un million de familles eſſuyaient des malheurs non moins grands, quoique plus obſcurs. Les magiſtrats municipaux de Leipſick firent des remontrances ſur les contributions que le vainqueur leur impoſait, ils ſe dirent dans l'impuiſſance de payer, on les mit en priſon, & ils payerent.

Jamais on ne donna tant de batailles que dans cette guerre. Les ruſſes entrerent dans les états pruſſiens par la Pologne. Les français devenus auxiliaires de la reine d'Hongrie, combattirent pour lui faire rendre cette même Siléſie, dont ils avaient contribué à la dépouiller quelques années auparavant, lorſqu'ils étaient les alliés du roi de Pruſſe. Le roi d'Angleterre qu'on avait vu le partiſan le plus déclaré de la maiſon d'Autriche, devint un de ſes plus dangereux ennemis. La Suede, qui autrefois avait porté de ſi

grands coups à cette maison impériale d'Autriche, la servit alors contre le roi de Prusse, moyennant neuf cents mille francs que le ministere français lui donnait, & ce fut elle qui causa le moins de ravages. CHAP. XXXII.

L'Allemagne se vit déchirée par beaucoup plus d'armées nationales & étrangeres, qu'il n'y en eut dans la fameuse guerre de trente ans.

Tandis que les russes venaient au secours de l'Autriche par la Pologne, les français entraient par le duché de Cleves, & par Vesel, que les prussiens abandonnerent : ils prirent toute la Hesse; ils marcherent vers le pays de Hanovre, contre une armée d'anglais, d'hanovriens, d'hessois, conduite par ce même duc de *Cumberland*, qui avait attaqué *Louis XV*, à Fontenoy.

Le roi de Prusse allait chercher l'armée autrichienne en Bohême; il opposait un corps considérable aux russes. Les troupes de l'empire, qu'on appellait les troupes d'exécution, étaient commandées pour pénétrer dans la Saxe, tombée toute entiere au pouvoir du prussien. Ainsi l'Allemagne était en proie à six armées formidables qui la dévoraient en même-temps.

D'abord le roi de Prusse court attaquer le prince *Charles* de Lorraine, frere de l'empereur, & le général *Broun* auprès de Prague. La bataille fut sanglante; le prussien la gagna, & une partie de l'infanterie autrichienne fut obligée de se jetter dans Pra- 6 Mai 1757.

Chap. XXXII.

gue, où elle fut bloquée plus de deux mois par le vainqueur. Une foule de princes était dans la ville, les provisions commençaient à manquer; on ne doutait pas que Prague ne subit bientôt le joug, & que l'Autriche ne fût plus accablée par *Fréderic*, que par *Gustave Adolphe.*

Le vainqueur perdit tout le fruit de sa conquête en voulant tout emporter à la fois. Le comte de *Kaunitz*, premier ministre de *Marie-Thérese*, homme aussi actif dans le cabinet que le roi de Prusse l'était en campagne, avait déjà fait rassembler une armée sous le commandement du maréchal *Daun.* Le roi de Prusse ne balança pas à courir attaquer cette armée que la réputation de ses victoires devait intimider. Cette armée une fois dissipée, Prague bombardée depuis quelque-temps allait se rendre à discrétion. Il devenait le maître absolu de l'Allemagne. Le maréchal *Daun* retrancha ses troupes sur la croupe d'une colline. Les prussiens y monterent jusqu'à sept fois, comme à un assaut général; ils furent sept fois repoussés & renversés. Le roi perdit environ vingt-cinq mille hommes en morts, en blessés, en fuyards, en déserteurs. Le prince *Charles* de Lorraine, renfermé dans Prague, en sortit & poursuivit les prussiens. La révolution fut aussi grande que l'avaient été auparavant les exploits & les espérances du roi de Prusse.

Bataille de Kollin ou de Prague 18 Juillet 1757.

Les français, de leur côté, secondaient puissamment

famment *Marie Thérese*. Le maréchal d'*Estrées* qui les commandait avait déjà passé le Veser ; il suivit pas à pas le duc de *Cumberland* vers Minden, il l'atteignit vers Hastinbek, lui livra bataille & remporta une victoire complette. Les princes de *Condé*, & *de la Marche Conty* signalerent dans cette journée leurs premieres armes & le sang de France soutenait la gloire de la patrie contre le sang d'Angleterre. On y perdit un comte de *Laval-Montmorenci* & un brave officier de la maison de *Bussi*. Un coup de fusil qu'on crut long temps mortel, perça le comte *du Châtelet* de la maison de *Lorraine*, fils de cette célebre marquise *du Châtelet* dont le nom ne périra jamais parmi ceux qui savent qu'une dame françoise a commenté le grand *Neuton*.

CHAP. XXXII.

Bataille d'Hastinbek. 29 Juillet 1757.

Remarquons ici que des intrigues de cour, avaient déjà oté le commandement au maréchal d'*Estrées*. Les ordres étaient partis pour lui faire cet affront, tandis qu'il gagnait une bataille. On affectait à la cour, de se plain- qu'il n'eût pas encore pris tout l'électorat d'Hanovre, & qu'il n'eût pas marché jusqu'à Magdebourg. On pensait que tout devait se terminer en une campagne. Telle avait été la confiance des français, quand ils firent un empereur, & qu'ils crurent disposer des états de la maison d'Autriche en 1741. Telle elle avait été, quand au commencement du siecle de *Louis XIV* & *Philippe V*, maîtres de l'Italie & de la Flandre, & secondés de

Chap. XXXII.

deux électeurs, pensaient donner des loix à l'Europe, & l'on fut toujours trompé. Le maréchal d'*Estrées* disait ; que ce n'était pas assez de s'avancer en Allemagne, qu'il fallait se préparer les moyens d'en sortir. Sa conduite & sa valeur prouverent que lorsqu'on envoie une armée, on doit laisser faire le général. Car si on l'a choisi, on a eu en lui confiance.

CHAPITRE TRENTE-TROISIEME.

SUITE DES ÉVENEMENTS MÉMORABLES.

L'armée anglaise obligée de capituler. Journée de Rosbac. Révolutions.

Le ministere de France avoit déjà fait partir le maréchal de *Richelieu*, pour commander l'armée du maréchal d'*Estrées*, avant qu'on eût su la victoire importante de ce général. Le maréchal de *Richelieu*, longtemps célebre par les agréments de sa figure & de son esprit, & devenu plus célebre par la défense de Genes & par la prise de
8 Sept. 1757. Minorque, alla combattre le duc de *Cumberland* ; il le poussa jusqu'à l'embouchure de l'Elbe, & là il le força à capituler avec toute son armée. Cette capitulation plus singuliere qu'une bataille gagnée, était non moins glorieuse. L'armée du duc de *Cumberland*,

fut obligée par écrit de se retirer au-delà de l'Elbe, & de laisser le champ libre aux français, contre le roi de Prusse. Il ravageait la Saxe, mais on ruinait aussi son pays. Le général autrichien *Haddik* avait surpris la ville de Berlin, & lui avait épargné le pillage, moyennant huit cents mille de nos livres. CHAP. XXXIII.

Alors la perte de ce monarque paraissait inévitable. Sa grande déroute auprès de Prague, ses troupes battues près de Landshut à l'entrée de la Silésie, une bataille contre les russes indécise; mais sanglante; tout l'affaiblissait.

Il pouvoit être enveloppé d'un côté par l'armée du maréchal de *Richelieu*, & de l'autre, par celle de l'empire, tandis que les autrichiens & les russes entraient en Silésie. Sa perte paraissait si certaine, que le conseil aulique n'hésita pas à déclarer qu'il avait encouru la peine du ban de l'empire, & qu'il était privé de tous ses fiefs, droits, graces, privileges, &c. Il sembla lui-même désespérer pour lors de sa fortune, & n'envisagea plus qu'une mort glorieuse. Il fit une espece de testament philosophique; & telle était la liberté de son esprit au milieu de ses malheurs, qu'il l'écrivit en vers français. Cette anecdote est unique. 22 Août 1757.

Le prince de *Soubise*, général d'un courage tranquille & ferme, d'un esprit sage, d'une conduite mesurée, marchait contre lui en Saxe, à la tête d'une forte armée,

que le miniſtere avait encore renforcée d'une partie de celle du maréchal de *Richelieu*. Cette armée était jointe à celle des cercles, commandée par le prince d'*Hilbourgauſen*.

CHAP. XXXIII.

Frédéric entouré de tant d'ennemis prit le parti d'aller mourir les armes à la main dans les rangs de l'armée du prince de *Soubiſe*, & cependant, il prit toutes les meſures pour vaincre. Il alla reconnoître l'armée de France & des cercles, & ſe retira d'abord devant elle pour prendre une poſition avantageuſe. Le prince d'*Hilbourgauſen*, voulut abſolument attaquer. Son ſentiment devait prévaloir, parce que les français n'étaient qu'auxiliaires. On marcha près de Rosbac & de Mersbourg à l'armée pruſſienne, qui ſemblait être ſous les tentes. Voilà tout d'un coup les tentes qui s'abaiſſent; l'armée pruſſienne parait en ordre de bataille, entre deux collines garnies d'artillerie.

Bataille de Rosbac, Nov. 1757.

Ce ſpectacle frappa les yeux des troupes françaiſes & impériales. Il y avait quelques années qu'on avait voulu exercer les ſoldats français à la pruſſienne, enſuite on avait changé pluſieurs évolutions dans cet exercice; le ſoldat ne ſavait plus où il en était; ſon ancienne maniere de combattre était changée, il n'était pas affermi dans la nouvelle. Quand il vit les pruſſiens avancer dans cet ordre ſingulier, inconnu preſque par-tout ailleurs; il crut voir ſes maîtres. L'artillerie du roi de Pruſſe était auſſi mieux ſervie, & bien mieux poſtée que celle de ſes ennemis.

Les troupes des cercles s'enfuirent sans presque rendre de combat. La cavalerie française fut dissipée en un instant par le canon prussien. Une terreur panique se répandit partout ; l'infanterie française se retira en désordre devant six bataillons prussiens. Ce ne fut point une bataille, ce fut une armée entiere qui se présenta au combat, & qui s'en alla. L'histoire n'a guere d'exemples d'une pareille journée ; il ne resta que deux régiments suisses sur le champ de bataille ; le prince de *Soubise*, alla à eux au milieu du feu, & les fit retirer au petit pas.

Le régiment de *Diesbak*, essuya sur-tout très-long temps le feu du canon & de la mousquetterie, & les approches de la cavalerie. Le prince [redacted] empêcha qu'il ne fut entamé en partageant toujours ses dangers. * Cette étrange journée changea entiérement la face des affaires. Le murmure fut universel dans Paris. Le même général remporta une victoire sur les hano-

---

* C'est contre le colonel *Diesbak* qu'il a plu au nommé la *Beaumelle*, de se déchaîner dans un libelle intitulé *mes Pensées*, ainsi que contre les *d'Erlac*, les *Sinner* & toutes les illustres familles de la Suisse, qui prodiguent leur sang depuis deux siecles pour les rois de France. La grossiéreté impudente de ce misérable doit être réprimée dans toutes les occasions.

Chap. XXXIII.

vriens & les hessois l'année suivante, & on en a parlé à peine. On a déjà observé que tel est l'esprit d'une grande ville heureuse & oisive dont on ambitionne le suffrage.

Dans ce temps-là même, de nouveaux désastres accablaient l'armée du maréchal de *Richelieu*, que le ministere avait diminuée. Ce ministere n'avait point voulu ratifier la convention & les loix, que le maréchal de *Richelieu*, avait imposées au duc de *Cumberland*. Les anglais se crurent (non sans raison) dégagés de leur parole. La ratification de Versailles n'arriva que cinq jours après l'infortune de Rosbac. Les anglais reprirent bientôt l'électorat d'Hanovre.

Si la journée de Rosbac était inouie, ce que fit le roi de Prusse après cette victoire inespérée, fut encore plus extraordinaire. Il vole en Silésie, où les autrichiens vainqueurs avaient défait ses troupes & s'étaient emparés de Shveidnitz & de Breslau. Sans son extrême diligence, la Silésie était perdue pour lui ; la bataille de Rosbac lui devenait inutile.

Bataille de Lissa 5 Déc. 1757.

Il arrive au bout d'un mois vis-à-vis les autrichiens. A peine arrivé il les attaque avec furie. On combattit pendant cinq heures. *Frédéric* fut pleinement victorieux ; il rentra dans Shveidnitz & dans Bresleau. Ce ne fut depuis qu'une vicissitude continuelle des combats fréquents gagnés ou perdus. Les françois seuls furent presque toujours malheureux ; mais le gouvernement

ne fut jamais découragé, & la France s'épuisa à faire marcher continuellement des armées en Allemagne.

Chap. XXXIII.

Le roi de Prusse s'affaiblissait en combattant: les russes lui prirent tout le royaume de Prusse, & dévasterent sa Poméranie, tandis qu'il dévastait la Saxe. Les autrichiens & ensuite les russes entrerent dans Berlin. Presque tous les trésors de son pere, & ceux qu'il avait lui-même amassés, étaient nécessairement dissipés dans cette guerre ruineuse pour tous les partis ; il fut obligé de recourir aux subsides de l'Angleterre. Les autrichiens, les français & les russes ne se découragerent jamais, & le poursuivirent toujours. Sa famille n'osait plus rester à Berlin continuellement exposée ; elle était réfugiée à Magdebourg ; & pour lui, après tant de succès divers, il était en 1762 retranché sous Breslau. *Marie-Thérese* semblait toucher au moment de recouvrer sa Silésie. Il n'avait plus Dresde, ni rien de la partie de la Saxe qui touche à la Boheme. Le roi de Pologne espérait de rentrer dans ses états héréditaires, lorsque la mort d'*Elisabeth*, impératrice de Russie, donna encore une nouvelle face aux affaires qui changerent si souvent.

6 Janvier 1762.

Le nouvel empereur *Pierre III*, était l'ami secret du roi de Prusse depuis long-temps. Non-seulement il fit la paix avec lui dès qu'il fut sur le trône, mais il devint son allié, contre cette même impératrice reine,

Mort de Pierre III empereur de Russie.

Chap. XXXIII.

dont *Elifabeth* avait été l'amie la plus conftante. Ainfi on vit tout d'un coup le roi de pruffe, qui était auparavant fi preffé par les ruffes & les autrichiens, fe préparer à entrer en Bohême à l'aide d'une armée de ces mêmes ruffes, qui combattaient contre lui quelques femaines auparavant.

Cette nouvelle fituation fut auffi promptement dérangée qu'elle avait été formée ; une révolution fubite changea les affaires de la Ruffie.

Pierre III, voulait répudier fa femme, & indifpofait contre lui la nation. Il avait dit un jour étant ivre, au régiment *Préobafinski* à la parade, qu'il le battrait avec cinquante pruffiens. Ce fut ce régiment qui prévint tous fes deffeins & qui le détrôna. Les foldats & le peuple fe déclarerent contre lui. Il fut pourfuivi, pris & mis dans une prifon où il ne fe confola qu'en buvant du punch pendant huit jours de fuite, au bout defquels il mourut. L'armée & les citoyens proclamerent d'une commune voix fa femme *Catherine Anhalt* impératrice, quoiqu'elle fut étrangere étant de cette maifon d'*Afcanie*, l'une des plus anciennes de l'Europe. C'eft elle qui depuis eft devenue la véritable légiflatrice de ce vafte Empire. Ainfi la ruffie, a été gouvernée par cinq femmes de fuite, *Catherine* veuve de *Pierre le grand*, *Anne*, niece de ce monarque, la ducheffe de *Brunfwick* régente fous le court empire de fon malheureux le fils le prince *Ivan*, *Elifa-*

beth, fille du Czar *Pierre-le-grand* & de *Catherine premiere*, & enfin cette *Catherine ſeconde*, qui s'eſt fait en ſi peu de temps un ſi grand nom. Cette ſucceſſion de cinq femmes ſans interruption eſt une choſe unique dans l'hiſtoire du monde.

CHAP. XXXIII.

Le roi de pruſſe privé du ſecours de l'empereur ruſſe, qui voulait combattre ſous lui, n'en continua pas moins la guerre contre la maiſon d'Autriche, la moitié de l'Empire, la France & la Suede.

Il eſt vrai que les exploits des Suédois n'étaient pas ceux de *Guſtave Adolphe*. Sa ſœur, femme du roi de Suede, n'avait nulle envie de lui faire du mal. Ce n'était pas la cour de Stockholm qui armait contre lui; c'était le ſénat & le ſénat n'armait que parce que la France lui donnait de l'argent. La cour qui n'était pas aſſez puiſſante pour empêcher ce ſénat d'envoyer des troupes en Poméranie, l'était aſſez pour les rendre inutiles; & dans le fond les ſuédois faiſaient ſemblant de faire la guerre pour le peu d'argent qu'on leur donnait.

Ce fut en Allemagne principalement que le ſang fut toujours répandu. Les frontieres de France ne furent jamais entamées. L'Allemagne devint un gouffre qui engloutiſſait le ſang & l'argent de la France. Les bornes de cette hiſtoire qui n'eſt qu'un précis, ne permettent pas de raconter ce nombre prodigieux de combats, livrés depuis les bords de la mer Baltique juſqu'au Rhin; preſque

aucune bataille n'eut de grandes ſuites, parce que chaque puiſſance avait toujours des reſſources. Il n'en était pas de même en Amérique & dans l'Inde où la perte de douze cents hommes eſt irréparable. La journée même de Rosbac ne fut ſuivie d'aucune révolution. La bataille que les français perdirent auprès de Minden en 1759, & les autres échecs qu'ils eſſuyerent, les firent rétrograder; mais ils reſterent toujours en Allemagne. Lorſqu'ils furent battus encore à Crevelt, entre Cleves & Cologne, ils reſterent pourtant encore les maîtres du duché de Cleves, & de la ville de Gueldres. Ce qui fut le plus remarquable dans cette journées de Crevelt, ce fut la perte du comte de *Giſors*, fils unique du maréchal de *Belle-iſle*, bleſſé en combattant à la tête des carabiniers. C'était le jeune homme de la plus grande eſpérance, également inſtruit dans les affaires & dans l'art militaire, capable des grandes vues & des détails, d'une politeſſe égale à ſa valeur, chéri à la cour & à l'armée. Le prince héréditaire de *Brunſvick*, qui le prit priſonnier, en eut ſoin comme de ſon frere, & ne le quitta point juſqu'à ſa mort, qu'il honora de ſes larmes. Il l'aima d'autant plus qu'il retrouvait en lui ſon caractere. C'eſt ce même prince de *Brunſvick*, qui voyagea depuis en France & dans une grande partie de l'Europe, que j'ai vu jouir ſi modeſtement de ſa renommée, & des ſentiments qu'on lui devait. Il combattait alors tantôt

Chap. XXXIII.

1 Août.

23 Juin 1758.

sous le prince de *Brunsvick*, son oncle, beau-frere du roi de Prusse, qui acquit une grande réputation, & qui avait la même modestie, compagne de la véritable gloire, & appanage de sa famille. Le prince héréditaire commandait dans plusieurs occasions des corps séparés, & il fut souvent aussi heureux qu'audacieux. CHAP. XXXIII.

La bataille de Crevelt dont on ne parlait à Paris qu'avec le plus grand découragement n'empêcha pas le duc de *Broglie* de remporter une victoire complette à Bergen vers 13 Avril 1759.
Francfort, contre ces mêmes princes de *Brunsvick*, victorieux ailleurs, & de mériter la dignité de maréchal de France, à l'exemple de son pere & de son grand-pere. Ce 16 Juill. 1759.
fut ce même prince qui gagna la bataille de Varbourg, où furent blessés le marquis de *Castre*, le prince de *Rohan-Rochefort*, son cousin le marquis de *Bétisi*, le comte de la *Tour du Pin*, le marquis de *Valence* & une quantité prodigieuse d'officiers français. Leur malheur était une preuve de leur courage.

Ces succès divers du jeune prince héréditaire, n'empêcherent pas non plus que le prince de *Condé*, à-peu-près de son âge & rival de sa gloire, n'eût sur lui un avantage à six lieues de Francfort vers la Vétéravie; 30 Aug. 1762.
c'est-là que le prince de *Brunsvick* fut blessé, & qu'on vit tous les officiers français s'intéresser à sa guérison comme les siens propres.

CHAP. XXXIII.

Quel fut le résultat de cette multitude innombrable de combats, dont le récit même ennuie aujourd'hui ceux qui s'y sont signalés? que reste-t-il de tant d'efforts? Rien que du sang inutilement versé dans des pays incultes & désolés, des villages ruinés, des familles réduites à la mendicité, & rarement même un bruit sourd de ces calamités perçait-il jusques dans Paris, toujours profondément occupé de plaisirs ou de disputes également frivoles.

CHAPITRE TRENTE-QUATRIEME.

Les français malheureux dans les quatre parties du monde. Désastres du gouverneur du Pleix. Supplice du général Lally.

LA France alors semblait plus épuisée d'hommes & d'argent dans son union avec l'Autriche, qu'elle n'avait paru l'être dans deux cents ans de guerre contr'elle. C'est ainsi que sous *Louis XIV*, il en avait coûté pour secourir l'Espagne, plus qu'on n'avait prodigué pour la combattre depuis *Louis XII*. Les ressources de la France ont fermé ces plaies; mais elles n'ont pu réparer encore celles qu'elle a reçues en Asie, en Afrique & en Amérique.

Elle parut d'abord triomphante en Asie. La compagnie des Indes était devenue con-

quérante pour ſon malheur. L'Empire de l'Inde, depuis l'irruption de *Sha-Nadir* n'était plus qu'une anarchie. Les ſoubab qui ſont des vicerois ou plutôt des rois tributaires, achetaient leurs royaumes à la porte du grand Padisha-Mogol & revendaient leurs provinces à des nabab, qui cédaient à prix d'argent des diſtricts à des raia. Souvent les miniſtres du Mogol ayant donné une patente de roi, donnaient la même patente à qui en payait davantage; ſoubab, nabab, raia en uſaient de même. Chacun ſoutenait par les armes un droit chérement acheté. Les marattes ſe déclaraient pour celui qui les payait le mieux, & pillaient amis & ennemis. Deux bataillons français ou anglais pouvaient battre ces multitudes indiſciplinées, qui n'avaient nul art & qui même, aux marattes près, manquaient de courage. Les plus faibles imploraient donc pour être ſouverains dans l'Inde, la protection des marchands venus de France & d'Angleterre, qui pouvaint leur fournir quelques ſoldats & quelques officiers d'Europe. C'eſt dans ces occaſions qu'un ſimple capitaine pouvait quelquefois faire une plus grande fortune dans ces pays qu'aucun général parmi nous.

Pendant que les princes de la preſqu'iſle ſe battaient entr'eux, on a vu que ces marchands anglais & français ſe battoient auſſi, parce que leurs rois étaient ennemis en Europe.

Après la paix de 1748, le gouverneur *du Pleix* conserva le peu de troupes qu'il avait, tant les soldats d'Europe, qu'on appelle blancs, que les noirs des isles transplantés dans l'Inde, & les cipaies & pions indiens.

Un des sous-tyrans de ces contrées, nommé *Chandasaeb*, aventurier arabe, né dans le désert qui est au Sud-Est de Jerusalem, transplanté dans l'Inde, pour y faire fortune, était devenu gendre d'un Nabab d'Arcate. Cet arabe assassina son beau-pere, son frere & son neveu. Ayant éprouvé des revers peu proportionnés à ses crimes, il eut recours au gouverneur *du Pleix* pour obtenir la Nababie d'Arcate, dont dépend Pondichéri. *Du Pleix* lui prêta d'abord secrétement dix mille louis d'or, qui, joints aux débris de la fortune de ce scélérat, lui valurent cette vice-royauté d'Arcate. Son argent & ses intrigues lui obtinrent le diplome de viceroi d'Arcate. Dès qu'il en est en possession, *du Pleix* lui prête des troupes. Il combat avec ces troupes réunies aux siennes le véritable viceroi d'Arcate. C'était ce même *Anaverdikan*, âgé de cent sept ans, dont nous avons déjà parlé, qui fut tué à la tête de son armée.

Le vainqueur *Chandasaeb*, devenu possesseur des trésors du mort, distribua la valeur de deux cents mille francs aux soldats de Pondicheri, combla les officiers de présents, & fit ensuite une donation de trente-cinq aldées à la compagnie des Indes.

Aldée signifie *village;* c'est encore le terme dont on se sert en Espagne depuis l'invasion des Arabes, qui dominerent également dans l'Espagne & dans l'Inde, & dont la langue a laissé des traces dans plus de cent provinces. CHAP. XXXIV.

Ce succès éveilla les anglais. Ils prirent aussi tôt le parti de la famille vaincue. Il y eût deux Nabab; & comme le Soubab ou roi de Décan était lié avec le gouverneur de Pondicheri, un autre roi son compétiteur s'unit avec les anglais. Voilà donc encore une guerre sanglante allumée entre les comptoirs de France & d'Angleterre sur les côtes de Coromandel, pendant que l'Europe jouissait de la paix. On consumait de part & d'autre dans cette guerre tous les fonds destinés au commerce; & chacun espérait se dédommager sur les trésors des princes indiens.

On montra des deux côtés un grand courage. Messieurs d'*Auteuil*, de *Bussi*, *Lass*, & beaucoup d'autres se signalerent par des actions qui auroient eu de l'éclat dans les armées du maréchal de *Saxe*. Il y eut surtout un exploit aussi surprenant qu'il est indubitable, c'est qu'un officier nommé M. de *la Touche*, suivi de trois cents français; entouré d'une armée de quatre-vingt mille hommes qui menaçait Pondicheri, pénétra la nuit dans leur camp, tua douze cents ennemis sans perdre plus de deux soldats, jetta l'épouvante dans cette grande armée & Trois cents français défont une armée.

la difperfa toute entiere. C'était une journée fupérieure à celle des trois cents fpartiates au pas des Thermopiles, puifque ces fpartiates y périrent, & que les français furent vainqueurs. Mais nous ne favons peut-être pas célébrer affez ce qui mérite de l'être, & la multitude innombrable de nos combats étouffe la gloire.

Le roi protégé par les français s'appellait *Mouza-Ferfingue.* Il était neveu du roi favorifé par les anglais. L'oncle avait fait le neveu prifonnier, & cependant il ne l'avait point encore mis à mort, malgré les ufages de la famille. Il le traînait chargé de fers à la fuite de fes armées avec une partie de fes tréfors. Le gouverneur *du Pleix* négocia fi bien avec les officiers de l'armée ennemie, que dans un fecond combat le vainqueur de *Mouza-Ferfingue* fut affaffiné. Le captif fut roi, & les tréfors de fon ennemi furent fa conquête. Il y avait dans le camp dix-fept millions d'argent comptant. *Mouza-Ferfingue* en promit la plus grande partie à la compagnie des Indes, la petite armée françaife partagea douze cents mille francs. Tous les officiers furent mieux récompenfés qu'ils ne l'auraient été d'aucune puiffance de l'Europe.

Du Pleix reçut *Mouza Ferfingue* dans Pondichéri, comme un grand roi fait les honneurs de fa cour à un monarque voifin. Le nouveau foubab, qui lui devait fa couronne, donna à fon protecteur quatre-vingt

aldées, une penſion de deux cents quarante
mille livres pour lui, autant pour madame CHAP. XXXIV.
du Pleix, une de quarante mille écus pour une fille de madame *du Pleix*, du premier lit. *Chandaſaeb*, bienfaicteur & protégé, fut nommé viceroi d'Arcate. La pompe de *du Pleix* égalait au moins celle des deux princes. Il alla au-devant d'eux, porté dans un palanquin, eſcorté de cinq cents gardes, précédé d'une muſique guerriere, & ſuivi d'éléphant armés.

Après la mort de ſon protégé, *Mouza-Ferſingue*, tué dans une ſédition de ſes troupes, il nomma encore un autre roi, & il en reçut quatre petites provinces en don pour la compagnie. On lui diſoit de toutes parts qu'il ferait trembler le grand Mogol avant un an. Il était ſouverain en effet, car ayant acheté une patente de viceroi de Carnate à la chancellerie du grand Mogol même, pour la ſomme modique de deux cents quarante mille livres, il ſe trouvait égal à ſa créature *Chandaſaeb*, & très ſupérieur par ſon crédit. Marquis en France, & décoré du grand ordre de S. Louis, ces faibles honneurs étaient fort peu de choſe, en comparaiſon de ſes diſgnités & de ſon pouvoir dans l'Inde. J'ai vu des lettres où ſa femme était traitée de reine. Tant de ſuccès & de gloire éblouirent alors les yeux de la compagnie, des actionnaires & même du miniſtere; la chaleur de l'enthouſiaſte fut preſque auſſi grande que dans les commencements du ſyſ-

CHAP. XXXIV. tême ; & les espérances étaient bien autrement fondées : car il paraissait que les seules terres concédées à la compagnie rapportaient environ tente-neuf millions annuels. On vendait année commune pour vingt millions d'effets en France au port de l'Orient ; il semblait que la compagnie dût compter sur cinquante millions par année, tous frais faits. Il n'y a point de souverain en Europe, ni peut-être sur la terre qui ait un tel revenu, quand toutes les charges sont acquittées. L'excès même de cette richesses devait la rendre suspecte. Aussi toutes ces grandeurs & toutes ces prospérités s'évanouirent comme un songe ; & la France, pour la seconde fois, s'apperçut qu'elle n'avait été opulente qu'en chimeres.

Le marquis *du Pleix* voulut faire assiéger la capitale du Maduré dans le voisinage d'Arcate. Les anglais y envoyerent du secours. Les officiers lui représenterent l'impossibilité de l'entreprise ; il s'y obstina, & ayant donné des ordres plutôt en roi qui veut être obéi qu'en homme chargé du maintien de la compagnie, il arriva que les assiégeants furent vaincus par les assiégés. La moitié de son armée fut tuée, l'autre captive. Les dépenses immenses prodiguées pour ces conquêtes, furent perdues, & son protégé *Chandasaeb*, ayant été pris dans cette déroute, eut la tête tranchée. Ce fut le fameux lord *Clive* qui eut la part principale à la victoire.

2 Mars 1759. C'est par-là qu'il commença sa glorieuse car-

riere, qui a valu depuis à la compagnie anglaise presque tout le Bengale. Il acquit & conserva la grandeur & les richesses que *du Pleix* avoit entrevues. Enfin depuis ce jour la compagnie française tomba dans la plus triste décadence.

Du Pleix fut rappellé en 1753. A celui qui avait joué le rôle d'un grand roi, on donna un successeur qui n'agit qu'en bon marchand. *Du Pleix* fut réduit à discuter à Paris les tristes restes de sa fortune, contre la compagnie des Indes, & à solliciter des audiences dans l'antichambre de ses juges. Il en mourut bientôt de chagrin, mais Pondichéri étoit réservé à de plus grands malheurs.

La guerre funeste de 1756, ayant éclaté en Europe, le ministere français craignant avec trop juste raison pour Pondichéri, & pour tous les établissements de l'Inde, y envoya le lieutenant-général comte de *Lally*. C'était un irlandais, de ces familles qui se transplanterent en France avec celle de l'infortuné *Jacques second*. Il s'étoit si distingué à la bataille de Fontenoi, où il avait pris de sa main plusieurs officiers anglais, que le roi le fit colonel sur le champ de bataille. C'était lui qui avait formé le plan plus audacieux que pratiquable, de débarquer en Angleterre avec dix mille hommes, lorsque le prince *Charles Edouard* y disputait la couronne. Sa haine contre les anglais, & son courage, le firent choisir de préférence, pour

CHAP. XXXIV. aller les combattre sur les côtes de Coromandel. Mais malheureusement, il ne joignoit pas à sa valeur la prudence, la modération, la patience nécessaires dans une commission si épineuse. Il s'étoit figuré qu'Arcate était encore le pays de la richesse, que Pondichéri était bien pourvu de tout, qu'il serait parfaitement secondé de la compa-
26 Juillet gnie, & des troupes, & sur-tout de son ancien
1758. régiment irlandais qu'il menoit avec lui. Il fut trompé dans toutes ses espérances. Point d'argent dans les caisses, peu de munitions de toute especes, des noirs & des cipayes
Mars pour armée, des particuliers riches, & la
1752. colonie pauvre; nulle subordination. Ces ob-
18 Sept. jets l'irriterent, & allumerent en lui cette
1759. mauvaise humeur, qui sied mal à un chef, & qui nuit toujours aux affaires. S'il avait ménagé le conseil, s'il avait caressé les principaux officiers, il auroit pu se procurer des secours d'argent, établir l'union, & mettre en sureté Pondichéri.

La direction de la comapagnie des indes à Paris l'avoit conjuré à son départ, de *réformer les abus sans nombre, la prodigalité outrée, & le grand désordre qui absorbait tous les revenus*. Il se prévalut trop de cette priere, & se fit des ennemis de tous ceux qui lui devaient obéir.

Lally arrive à Pondichéri le 28 Avril 1748. Malgré le triste aspect sous lequel il envisageait tous les objets, il eut d'abord des succès heureux. Il prit aux anglais le fort S. David à quelques lieues de Pondichéri;

& en rasa les murs. Si on veut bien connaître la source de sa catastrophe si intéressante pour tout le militaire, il faut lire la lettre qu'il écrivit du camp devant S. David à M. de *Leyrit* qui était gouverneur de la ville de Pondichéri pour la compagnie. CHAP.

» Cette lettre, Monsieur, sera un secret éternel entre vous & moi, si vous me fournissez les moyens de terminer mon entreprise. Je vous ai laissé cent mille livres de mon argent pour vous aider à subvenir aux frais qu'elle exige. Je n'ai pas trouvé en arrivant la ressource de cent sous dans votre bourse ni dans celle de tout votre conseil. Vous m'avez refusé les uns & les autres d'y employer votre crédit. Je vous crois cependant tous plus redevables à la compagnie que moi, qui n'ai malheureusement l'honneur de la connaître que pour y avoir perdu la moitié de mon bien en 1720. Si vous continuez à me laisser manquer de tout, & exposé à faire face à un mécontentement général, non-seulement j'instruirai le roi & la compagnie du beau zele que ses employés témoignent ici pour leur service, mais je prendrai des mesures efficaces pour ne pas dépendre, dans le court séjour que je desire faire dans ce pays, de l'esprit de parti, & des motifs personnels, dont je vois que chaque membre paraît, occupé, au risque total de la compagnie. « 18. Mai 1758.

Une telle lettre ne devait ni lui faire des

CHAP. XXXIV

amis, ni lui procurer de l'atgent. Il ne fut pas concussionnaire, mais il montra publiquement une telle envie contre tous ceux qui s'étaient enrichis, que la haine publique en augmenta. Toutes les opérations de la guerre en souffrirent. Je trouve dans un journal de l'Inde, fait par un officier principal, ces propres paroles. » Il ne parle que de chaines & de cachots, sans avoir égard à la distinction » & à l'âge des personnes. Il vient de traiter ainsi. M. de *Moracin* lui-même M. de » *Lally* se plaint de tout le monde, & tout » le monde se plaint de lui. Il a dit à Monsieur le comte de ...., je sens qu'on » me déteste, & qu'on voudrait me voir » bien loin. Je vous engage ma parole d'honneur, & je vous la donnerai par écrit, » que si M. de *Leyrie* veut me donner cinq » cents mille francs, je me démets de ma » charge, & je passe en France sur la frégate. «

Le journal dit ensuite: On est aujourd'hui » à Ponchéri dans le plus grand embartas. On » n'y a pas pu ramasser cent mille roupies; les » soldats menacent hautement de passer en » corps chez l'ennemi: «

Déc. 1758. Malgré cette horrible confusion, il eut le courage d'aller assiéger Madrass, & s'empara d'abord de toute la ville noire; mais ce fut précisément ce qui l'empêcha de réussir devant la ville haute, qui est le fott S. George. Il écrivait de son camp devant ce fort le 11 février 1759: » Si nous man-

» quons Madrafs, comme je le crois, la principale raifon à laquelle il faudra l'attribuer, » eft le pillage de quinze millions au moins, » tant de dévafté que de répandu dans le fol» dat, & j'ai honte de le dire, dans l'offi» cier qui n'a pas craint de fe fervir même » de mon nom en s'emparant des cipayes » chelinguec & autres pour faire paffer à » Pondichéri un butin que vous auriez » dû faire arrêter, vu fon énorme quan» tité. «

J'ai le journal d'un officier-général que j'ai déjà cité. L'auteur n'eft pas l'ami du comte de *Lally*; il s'en faut beaucoup; fon témoignage n'en eft que plus recevable quand il attefte les mêmes griefs qui faifaient le défefpoir de *Lally*. Voici nommément comme il s'exprime.

» Le pillage immenfe que les troupes avaient » fait dans la ville noire, avait mis parmi el» les l'abondance. De grands magafins de » liqueurs fortes y entretenaient l'ivrogne» rie, & tous les maux dont elle eft le ger» me. C'eft une fituation qu'il faut avoir vue. » Les travaux, les gardes de la tranchée » étaient faits par des hommes ivres. Le ré» giment de Lorraine fut feul exempt de » cette contagion; mais les autres corps » s'y diftinguerent. Le régiment de *Lally* » fe furpaffa. Delà les fcenes les plus hon» teufes & les plus deftructives de la fu» bordination & de la difcipline. On a vu » des officiers fe coleter avec des foldats, &

Chap. XXXIV. » mille autres actions infâmes, dont le détail renfermé dans les bornes de la vérité » la plus exacte paraîtrait une exagération » monstrueuse. «

17 Déc. 1758. Le comte de *Lally* écrivait avec encore plus de désespoir cette lettre funeste. » L'enfer m'a » vomi dans ce pays d'iniquités, & j'attends, » comme *Jonas*, la baleine qui me recevra » dan son ventre. «

18 Fév. 1759. Dans un tel désordre rien ne pouvait réussir. On leva le siege après avoir perdu une partie de l'armée. Les autres entreprises furent encore plus malheureuses sur terre & sur mer. Les troupes se révoltent, on les appaise à peine. Le général les mene deux fois au combat dans une petite isle, nommée Vandavachi où il s'est retiré. Il est entiérement défait dans le
22 Janv. 1760 second combat. Le maréchal de camp *Bussi*, l'homme le plus nécessaire dans l'Inde pour la guerre & pour les négociations, est fait prisonnier. Le général *Lally* resta seul quelque-temps sur le champ de bataille, abandonné de toutes les troupes. Ce furent des marates qui remporterent cette victoire : & cela même prouva encore combien ces républicains de l'Inde sont redoutables. *

Après bien d'autres pertes il fallut enfin se retirer dans Pondichéri. Une escadre de seize vaisseaux anglais obligea l'escadre française,

* Plusieurs écrivains disent qu'ils ont un roi, mais ils n'ont qu'un chef qu'ils élisent.

envoyée

envoyée au secours de la colonie, de quitter la rade de Pondichéri, après une bataille indécise, pour se radouber dans l'isle de Bourbon.

Il y avait dans la ville soixante mille habitants noirs, & cinq à six cents familles d'Europe, avec très-peu de vivres. Le général proposa d'abord de faire sortir les noirs qui affamaient Pondichéri; mais comment chasser soixante mille hommes? Le conseil n'osa l'entreprendre. Le général ayant résolu de soutenir le siege jusqu'à l'extrêmité, & ayant publié un ban par lequel il était défendu sous peine de mort de parler de se rendre, fut forcé d'ordonner une recherche rigoureuse des provisions dans toutes les maisons de la ville. Elle fut faite sans ménagement jusques chez l'intendant, chez tout le conseil & les principaux officiers. Cette démarche acheva d'irriter tous les esprits, déjà trop aliénés. On ne savait que trop avec quel mépris & quelle dureté il avait traité tout le conseil. Il avait dit publiquement dans une de ses expéditions : » Je » ne veux pas attendre plus long-temps l'ar» rivée des munitions qu'on m'a promises. » J'y attelerai, s'il le faut, le gouverneur » *Leyrit* & tous les conseillers. « Ce gouverneur *Leyrit* montrait aux officiers une lettre adressée depuis long-temps à lui-même, dans laquelle étaient ces propres paroles : » J'irais plutôt commander les caffres que » de rester dans cette Sodome qu'il n'est pas » possible que le feu des anglais ne détruise

» tôt ou tard au défaut de celui du ciel. «

CHAP. XXXIV. Ainſi, par ſes plaintes & ſes emportements atroces, *Lally* s'était fait autant d'ennemis qu'il y avait d'officiers & d'habitants dans Pondichéri. On lui rendait outrage pour outrage, on affichait à ſa porte des placards plus inſultants encore que ſes lettres & ſes diſcours. Il en fut tellement ému que ſa tête en parut quelque-temps dérangée. La colere & l'inquiétude produiſent ſouvent ce triſte effet. Un fils du Nabab *Chandaſaeb* était alors réfugié dans Pondichéri auprès de ſa mere. Un officier débarqué depuis peu avec la flotte françaiſe, qui s'en était retournée, homme auſſi impartial que véridique, rapporte que cet indien ayant vu ſouvent ſur ſon lit le général français abſolument nud, chantant la meſſe & les pſeaumes, demanda ſérieuſement à un officier fort connu; ſi c'était l'uſage en France que le roi choiſit un fou pour ſon Grand-Viſir. L'officier étonné lui dit: pourquoi me faites-vous une queſtion auſſi étrange? C'eſt, répliqua l'indien, parce que votre Grand-Viſir nous a envoyé un fou pour rétablir les affaires de l'Inde.

Déjà les anglais bloquaient Pondichéri par terre & par mer. Le général n'avait plus d'autre reſſource que de traiter avec les marates qui l'avaient battu. Ils lui promirent un ſecours de dix-huit mille hommes; mais ſentant qu'on n'avait point d'argent à leur donner aucun marate ne parut. On fut obligé de ſe rendre. Le conſeil de Pondi-

chéri ſomma le comte de *Lally* de capituler.
Il aſſembla un conſeil de guerre. Les offi- CHAP. XXXIV.
ciers de ce conſeil conclurent à ſe rendre
priſonniers de guerre, ſuivant les cartels éta- 14 Janv. 1761.
blis. Mais le général *Coote* voulut avoir la ville à diſcrétion. Les français avaient démoli Saint-David : les anglais étaient en droit de faire un déſert de Pondichéri. Le comte de *Lally* eut beau réclamer le cartel de vive voix & par écrit. On périſſait de faim dans la ville : elle fut livrée aux vainqueurs qui, 16 Janv.
bientôt après, raſerent les fortifications, les murailles, les magaſins, tous les principaux logements.

Dans le temps même que les anglais entraient dans la ville, les vaincus s'accablaient réciproquement de reproches & d'injures. Les habitants voulurent tuer leur général. Le commandant anglais fut obligé de lui donner une garde. On le tranſporta malade ſur un palanquin. Il avait deux piſtolets dans les mains & il en menaçait les ſéditieux. Ces furieux, reſpectant la garde anglaiſe, coururent à un commiſſaire des guerres, intendant de l'armée, ancien officier, chevalier de Saint-Louis. Il met l'épée à la main. Un des plus échauffés s'avance à lui, en eſt bleſſé & le tue. Il s'appellait Dubois.

Tel fut le ſort déplorable de Pondichéri dont les habitants ſe firent plus de mal qu'ils n'en reçurent des vainqueurs. On tranſporta le général & plus de deux mille priſonniers en Angleterre. Dans ce long &

pénible voyage ils s'accuſaient encore les uns
Chap. XXXIV. les autres de leurs communs malheurs.

A peine arrivés à Londres, ils écrivirent contre *Lally* & contre le très-petit nombre de ceux qui lui avaient été attachés. *Lally* & les ſiens écrivaient contre le conſeil, les officiers & les habitants. Il était ſi perſuadé qu'ils étaient tous répréhenſibles & que lui ſeul avait raiſon, qu'il vint à Fontainebleau tout priſonnier qu'il était encore des anglais,
Nov. 1762. & qu'il offrit de ſe rendre à la Baſtille. On le prit au mot. Dès qu'il fut enfermé, la foule de ſes ennemis, que la compaſſion devait diminuer, augmenta. Il fut quinze mois en priſon ſans qu'on l'interrogeât.

En 1764, il mourut à Paris un jéſuite nommé *Lavaur* long-temps employé dans ces miſſions des Indes, où l'on s'occupe des affaires profanes, ſous le prétexte des ſpirituelles, & où l'on a ſouvent gagné plus d'argent que d'ames : ce jéſuite demandait au miniſtere une penſion de quatre cents livres pour aller faire ſon ſalut dans le Périgord, ſa patrie, & on trouva dans ſa caſſette environ onze cents mille livres d'effets, ſoit en billets, ſoit en or ou en diamants. C'eſt ce qu'on avait vu depuis peu à Naples, à la mort du fameux jéſuite *Peppe*, qu'on fut prêt de canoniſer. On ne canoniſa point *Lavaur*; mais on ſéqueſtra ſes tréſors. Il y avait dans cette caſſette un long mémoire détaillé contre *Lally*, dans lequel il était accuſé de péculat & de lèze-majeſté. Les

écrits des jéſuites avaient alors auſſi peu de crédit que leurs perſonnes proſcrites dans toute la France ; mais ce mémoire parut tellement circonſtancié, & les ennemis de *Lally* le firent tant valoir, qu'il ſervit de témoignage contre lui.

L'accuſé fut d'abord traduit au châtelet & bientôt au parlement. Le procès fut inſtruit pendant deux années. De trahiſon, il n'y en avait point, puiſque s'il eût été d'intelligence avec les anglais, s'il leur eût vendu Pondichéri, il ſerait reſté parmi eux. Les anglais d'ailleurs ne ſont pas abſurdes ; & c'eût été l'être que d'acheter une place affamée qu'ils étaient ſûrs de prendre, étant maîtres de la terre & de la mer. De péculat, il n'y en avait pas davantage, puiſqu'il ne fut jamais chargé ni de l'argent du roi, ni de celui de la compagnie. Mais des duretés, des abus de pouvoir, des oppreſſions, les juges en virent beaucoup dans les dépoſitions unanimes de ſes ennemis.

Toujours fermement perſuadé qu'il n'avait été que rigoureux & non coupable, il pouſſa ſon imprudence juſqu'à inſulter dans ſes mémoires juridiques des officiers, qui avaient l'approbation générale. Il voulut les déshonorer eux & tout le conſeil de Pondichéri. Plus il s'obſtinait à vouloir ſe laver à leurs dépens, plus il ſe noirciſſait. Ils avaient tous de nombreux amis, & il n'en avait point. Le cri public ſert quelquefois de preuve, ou du moins fortifie les preuves.

Chap. XXXIV. Les juges ne purent prononcer que ſuivant les allégations. Ils condamnerent le lieutenant-général *Lally à être décapité comme duement atteint d'avoir trahi les intérêts du roi, de l'état & de la compagnie des Indes, d'abus d'autorité, vexations & exactions.*

6 Mai 1766.

Il eſt néceſſaire de remarquer que ces mots *trahi les interêts du roi* ne ſignifient pas ce qu'on appelle en Angleterre haute trahiſon, & parmi nous lèze-majeſté. *Trahir les intérêts* ne ſignifie dans notre langue, que mal conduire, oublier les intérêts de quelqu'un, nuſre à ſes intérêts, & non pas être perfide & traître. Quand on lui lut ſon arrêt, ſa ſurpriſe & ſon indignation furent ſi violentes, qu'ayant, par haſard, dans la main un compas dont il s'était ſervi dans ſa priſon pour faire des cartes de la côte de Coromandel, il voulut s'en percer le cœur. On l'arrêta. Il s'emporta contre ſes juges avec plus de fureur encore qu'il n'en avait étalé contre ſes ennemis. C'eſt peut-être une nouvelle preuve de la forte perſuaſion où il fut toujours qu'il méritait des récompenſes plutôt que des châtiments. Ceux qui connaiſſent le cœur humain ſavent que d'ordinaire les coupables ſe rendent juſtice eux-mêmes au fond de leur ame, qu'ils n'éclatent point contre les juges, qu'ils reſtent dans une confuſion morne. Il n'y a pas un ſeul exemple d'un condamné, avouant ſes fautes, qui ait chargé ſes juges d'injures & d'opprobres. Je ne prétends pas que ce ſoit

une preuve que *Lally* fût entiérement innocent. Mais c'eſt une preuve qu'il croyait l'être. On lui mit dans la bouche un baillon qui débordait ſur les levres. C'eſt ainſi qu'il fut conduit à la greve dans un tombereau. Les hommes ſont ſi légers que ce ſpectacle hideux attira plus de compaſſion que ſon ſupplice.

L'arrêt confiſqua ſes biens, en prélevant une ſomme de cent mille écus pour les pauvres de Pondichéri. On m'a écrit que cette ſomme ne put ſe trouver. Je n'aſſure point ce que j'ignore. * Si quelque choſe peut nous convaincre de cette fatalité qui entraîne tous les événements dans ce cahos des affaires politiques du monde; c'eſt de voir un irlandais chaſſé de ſa patrie avec la famille de ſon roi, commandant à ſix mille lieues des troupes françaiſes dans une guere de marchands, ſur des rivages inconnus aux *Alexandre*, aux *Gengis* & aux *Tamerlan*, mourant du dernier ſupplice ſur le bord de la Seine, pour avoir été pris par des anglais dans l'ancien golfe du Gange.

Cette cataſtrophe qui m'a ſemblé digne

* Preſque tous les journaux ont débité que le parlement de Paris avait député au roi pour le ſupplier de ne point accorder grace au condamné. Cela eſt très-faux. Un tel acharnement incompatible avec la juſtice & avec l'humanité, aurait couvert le parlement d'un opprobre éternel.

Chap. XXXIV. d'être tranſmiſe à la poſtérité dans toutes ſes circonſtances, ne m'a pas permis de détailler tous les malheurs que les français éprouverent dans l'Inde, & dans l'Amérique. En voici un triſte réſumé.

CHAPITRE TRENTE-CINQUIEME.

Pertes des français.

Mars 1757. LA premiere perte des français dans l'Inde fut celle de Chandernagor, poſte important dont la compagnie françaiſe des Indes était en poſſeſſion vers les embouchures du Gange. C'était delà qu'elle tirait ſes plus belles marchandiſes.

Depuis la priſe de la ville & du fort de Chandernagor, les anglais ne ceſſerent de ruiner le commerce des français dans l'Inde. Le gouvernement de l'empereur était ſi faible & ſi mauvais, qu'il ne pouvait empêcher des marchands d'Europe de faire des ligues & des guerres dans ſes propres états. Les anglais eurent même la hardieſſe de venir attaquer Surate une des plus belles villes de l'Inde & la plus marchande, appartenante à l'empereur. Ils la prirent, ils la Mars 1756. pillerent, ils y détruiſirent les comptoirs de France, & en remporterent des richeſſes immenſes, ſans que la cour, auſſi imbécille que pompeuſe du grand Mogol parut ſe reſ-

ſentir de cet outrage qui eût fait exterminer dans l'Inde tous les anglais ſous l'empire d'un Aurengſeb.

Enfin, il n'eſt reſté aux français, dans cette partie du monde, que le regret d'avoir dépenſé, pendant plus de quarante ans, des ſommes immenſes pour entretenir une compagnie qui n'a jamais fait le moindre profit, qui n'a jamais rien payé aux actionnaires & à ſes créanciers du produit de ſon commerce, qui, dans ſon adminiſtration indienne, n'a ſubſiſté que d'un ſecret brigandage, & qui n'a été ſoutenue que par une partie de la ferme du tabac que le roi lui accordait; exemple mémorable & peut-être inutile du peu d'intelligence que la nation françaiſe a eue juſqu'ici du grand & ruineux commerce de l'Inde.

Tandis que les flottes & les armées anglaiſes ont ainſi ruiné les français en Aſie, ils les ont auſſi chaſſés de l'Afrique. Les français étaient maîtres du fleuve du Sénégal, qui eſt une branche du Niger; ils y avaient des forts; ils y faiſaient un grand commerce de dents d'éléphants, de poudre d'or, de gomme arabique, d'ambre gris, & ſur-tout de ces negres que tantôt leurs princes vendent comme des animaux, & qui tantôt vendent leurs propres enfants, ou ſe vendent eux-mêmes pour aller ſervir les européens en Amérique. Les anglais ont pris tous les forts bâtis par les français dans ces contrées, & plus de trois millions tour-

nois en marchandises précieuses.

CHAP. XXXV.

29 Déc. 1758.

Le dernier établissement que les français avaient dans ces parages de l'Afrique, était la Gorée ; elle s'est rendue à discrétion, & il ne leur est rien resté alors dans l'Afrique.

Ils ont fait de bien plus grandes pertes en Amérique. Sans entrer ici dans le détail de cent petits combats, & de la perte de tous les forts l'un après l'autre, il suffit de dire que les anglais ont pris Louisbourg pour la seconde fois, aussi mal fortifiée, aussi mal approvisionnée que la premiere. Enfin, tandis que les anglais entraient dans Surate à l'embouchure du fleuve Indus, ils prenaient Quebec & tout le Canada au fond de l'Amérique septentrionale ; les troupes qui ont hasardé un combat pour sauver Quebec ont été battues & presque détruites, malgré les efforts du général *Montcalm* tué dans cette journée & très-regretté en France. On a perdu ainsi, en un seul jour, quinze cents lieues de pays.

Septembre 1758.

Ces quinze cents lieues, dont les trois quarts sont des déserts glacés, n'étaient pas peut-être une perte réelle. Le Canada coûtait beaucoup & rapportait très-peu. Si la dixieme partie de l'argent englouti dans cette colonie avait été employé à défricher nos terres incultes en France, on aurait fait un gain considérable ; mais on avait voulu soutenir le Canada, & on a perdu cent années de peines avec tout l'argent prodigué sans retour.

Septembre 17[illegible].

Pour comble de malheur on accusait des plus horribles brigandages presque tous ceux qui étaient employés au nom du roi dans cette malheureuse colonie. Ils ont été jugés au châtelet de Paris tandis que le parlement informait contre *Lally*. Celui-ci après avoir cent fois exposé sa vie l'a perdue par la main d'un bourreau, tandis que les concussionnaires du Canada n'ont été condamnés qu'à des restitutions & des amendes, tant il est de différence entre les affaires qui semblent les mêmes.

Dans le temps que les anglais attaquaient ainsi les français dans le continent de l'Amérique, ils se sont tournés du côté des isles. La Guadeloupe, petite, mais florissante, où se fabriquait le meilleur sucre, est tombée entre leurs mains sans coup férir.

Enfin, ils ont pris la Martinique, qui était la meilleure & la plus riche colonie qu'eut la France.

Ce royaume n'a pu essuyer de si grands désastres, sans perdre encore tous les vaisseaux qu'elle envoyait pour les prévenir; à peine une flotte était-elle en mer qu'elle était ou prise ou détruite : on construisait, on armait des vaisseaux à la hâte, c'était travailler pour l'Angleterre dont ils devenaient bientôt la proie.

Quand on a voulu se venger de tant de pertes, & faire une descente en Irlande, il en a coûté des sommes immenses pour cette entreprise infructueuse; & dès que la

flotte destinée pour cette descente est sortie
CHAP. XXXV. de Brest, elle a été dispersée en partie, ou prise ou perdue dans la vase d'une riviere nommée la Vilaine, sur laquelle elle a cherché un vain refuge. Enfin, les anglais ont pris Belle-isle à la vue des côtes de France qui ne pouvait la secourir.

Le seul duc d'*Aiguillon* vengea les côtes de la France de tant d'affronts & de tant de pertes. Une flotte anglaise avait fait encore une descente à S. Cast près de S. Malo, tout le pays était exposé. Le duc d'*Aiguillon*, qui commandait dans le pays, marche sur le champ à la tête de la noblesse bretonne, & quelques bataillons & des milices qu'il rencontre en chemin. Il force les anglais de se rembarquer; une partie de leur arriere-garde est tuée, l'autre faite prisonniere de
1 Sept. 1758. guerre; mais les français ont été malheureux par-tout ailleurs.

Jamais les anglais n'ont eu tant de supériorité sur mer; mais ils en eurent sur les français dans tous les temps. Ils avaient détruit la marine de la France dans la guerre de 1741; ils avaient anéanti celle de *Louis XIV* dans la guerre de la succession d'Espagne; ils étaient les maîtres des mers, du temps de *Louis XIII*, de *Henri IV*, & encore plus dans les temps infortunés de la ligue. Le roi d'Angleterre *Henri VIII* eut le même avantage sur *François I*.

Si vous remontez aux temps antérieurs, vous trouverez que les flottes de *Charles VI*

& de *Philippe de Valois*, ne tiennent pas contre celles des rois d'Angleterre *Henri V* & *Edouard III*. Chap. XXXV.

Quelle eſt la raiſon de cette ſupériorité continuelle ? N'eſt-ce pas que les anglais ont un beſoin eſſentiel de la mer, dont les français peuvent à toute force ſe paſſer, & que les nations réuſſiſſent toujours, comme on l'a déjà dit, dans les choſes qui leur ſont abſolument néceſſaires ? N'eſt ce pas auſſi parce que la capitale d'Angleterre eſt un port de mer, & que Paris ne connaît que les bateaux de la Seine ? Serait-ce enfin que le climat & le ſol anglais produiſent des hommes d'un corps plus vigoureux, & d'un eſprit plus conſtant que celui de France, comme il produit de meilleurs chevaux, & de meilleurs chiens de chaſſe ? Mais depuis Bayonne juſqu'aux côtes de Picardie & de Flandres, la France a des hommes d'un travail infatigable, & la Normandie ſeule a ſubjugué autrefois l'Angleterre.

Les affaires étaient dans cet état déplorable ſur terre & ſur mer, lorſqu'un homme d'un génie actif & hardi, mais ſage, ayant d'auſſi grandes vues que le maréchal de *Belle-Iſle*, avec plus d'eſprit, ſentit que la France ſeule pouvait à peine ſuffire à réparer des pertes ſi énormes. Il a ſu engager l'Eſpagne à ſoutenir la querelle ; il a fait une cauſe commune de toutes les branches de la maiſon de *Bourbon*. Ainſi l'Eſpagne & l'Autriche ont été jointes avec la France par le

Chap. XXXV. même intérêt. Le Portugal était, en effet, une province de l'Angleterre, dont elle tirait cinquante millions par an ; il a fallu la frapper par cet endroit, & c'est ce qui a déterminé *Don Carlos*, roi d'Espagne, par la mort de son frere *Ferdinand*, à entrer dans le Portugal. Cette manœuvre est peut-être le plus grand trait de politique, dont l'histoire moderne fasse mention. Elle a encore été inutile. Les anglais ont résisté à l'Espagne, & ont sauvé le Portugal.

Autrefois l'Espagne seule était redoutée de toute l'Europe sous *Philippe II*, & maintenant réunie avec la France, elle ne peut rien contre les anglais. Le comte de *la Lippe Shombourg*, l'un des seigneurs de Westphalie encore jeune, qui n'avait commandé jusqu'alors aucune troupe, qui même avait servi à peine, envoyé au secours du Portugal, par le roi d'Angleterre, à la tête de quelques hanovriens & de très-peu d'anglais, repousse toujours les espagnols au-delà de leurs frontieres, & une flotte d'Angleterre leur a fait payer cher, en Amérique, leur déclaration tardive en faveur de la France.

1762. 13 Aug. La Havane bâtie sur la côte septentrionale de Cuba, la plus grande isle de l'Amérique, à l'entrée du golfe du Mexique, est le rendez-vous de ce nouveau monde. Le port, aussi immense que sûr, peut contenir mille vaisseaux. Il est défendu par trois forts, dont part un feu croisé, qui rend l'abord impossible aux ennemis. Le comte d'*Albermale* &

l'amiral *Pocok* viennent attaquer l'iſle ; mais ils ſe gardent bien de tenter les approches du port ; ils deſcendent ſur une plage éloignée, qu'on croyait inabordable. Ils aſſiegent, par terre, le fort le plus conſidérable, ils le prennent, & forcent la ville, les forts & toute l'iſle à ſe rendre, avec douze vaiſſeaux de guerre qui étaient dans le port, & vingt-ſept navires chargés de tréſors. On trouva dans la ville vingt-quatre de nos millions en argent comptant. Tout fut partagé entre les vainqueurs, qui mirent à part la ſeizieme partie du butin pour les pauvres. Les vaiſſeaux de guerre furent, pour le roi, les vaiſſeaux marchands pour l'amiral & pour tous les officiers de la flotte. Tout ce butin montait à plus de quatre-vingt millions. On a remarqué que dans cette guerre & dans la précédente, l'Eſpagne avait perdu plus qu'elle ne retire de l'Amérique en vingt années.

Chap. XXXV.

1762. 13 Aug.

Les anglais non-contents de leur avoir pris la Havane dans la mer du Mexique, & l'iſle de Cuba, coururent leur prendre, dans la mer des Indes, les iſles Philippines, qui ſont à-peu-près les antipodes de Cuba. Ces iſles Philippines ne ſont gueres moins grandes que l'Angleterre, l'Ecoſſe & l'Irlande, & feraient plus riches ſi elles étaient bien adminiſtrées, une de ces iſles ayant des mines d'or & leurs côtes produiſant des perles. Le grand vaiſſeau d'Acapulco, chargé de la valeur de trois millions de piaſtres, ar-

CHAP. XXXV. rivait dans Manille la capitale. On prit Manille, les isles & le vaisseau sur-tout, malgré les assurances données par un jésuite, de la
31 Oct. part de *Sainte Potamienne*, patronne de la
1762. ville, que Manille ne serait jamais prise. Ainsi la guerre, qui appauvrit les autres nations, enrichissait une partie de la nation anglaise, tandis que l'autre gémissait sous le poids des impôts les plus rigoureux, aussi-bien que tous les peuples engagés dans cette guerre.

La France alors était plus malheureuse. Toutes les ressources étaient épuisées; presque tous les citoyens, à l'exemple du roi, avaient porté leur vaisselle à la monnoie. Les principales villes & quelques communautés fournissaient des vaisseaux de guerre à leurs frais; mais ces vaisseaux n'étaient pas construits encore; quand même ils l'auraient été, on n'avait pas assez d'hommes de mer exercés.

On était maître de la Flandres; on était prêt de prendre Mastricht; mais on manquait de pain dans toutes les parties méridionales de la France, & il n'y avait plus de vaisseaux de guerre en état de protéger les navires qui pouvaient amener des bleds; plus de secours, plus d'argent, plus de crédit. Ceux qu'on choisissait pour régir les finances étaient renvoyés après quelques mois d'administration. Les autres refusaient cet emploi, dans lequel on ne pouvait alors que faire du mal.

Dans cette triste situation qui décourageait

ous les ordres de l'état, le duc *de Praslin*, ——— CHAP. XXXV.
ministre alors des affaires étrangeres, fut assez habile & assez heureux pour conclure la paix, dont le duc de *Choiseul*, ministre de la guerre, avait entamé les négociations. 10 Févr. 1763.

Le roi de France échangea Minorque qu'il rendit au roi d'Espagne, contre Belle-Isle, que l'Angleterre lui remit; mais l'on perdit & probablement pour jamais tout le Canada, avec ce Louisbourg, qui avait coûté tant d'argent & de soins, pour être si souvent la proie des anglais. Toutes les terres sur la gauche du grand fleuve Missisipi, leur furent cédées. L'Espagne, pour arrondir leurs conquêtes, leur donna encore la Floride. Ainsi du vingt-cinquieme degré jusques sous le Pôle, presque tout leur appartient. Ils partagerent l'hémisphere américain avec les espagnols. Ceux-ci ont les terres qui produisent les richesses de convention, ceux-là ont les richesses réelles qui s'achetent avec l'or & l'argent, toutes les denrées nécessaires, tout ce qui sert aux manufactures. Les côtes anglaises, dans l'espace de six cents lieues, sont traversées par des fleuves navigables qui leur portent leurs marchandises jusqu'à quarante & cinquante lieues dans leurs terres. Les peuples d'Allemagne se sont empressés d'aller peupler ces pays où ils trouvent une liberté dont ils ne jouissaient point dans leur patrie. Ils sont devenus anglais; & si toutes ces colonies demeuraient unies à leur métropole, il n'est pas douteux que cet éta-

Chap. XXXV.

blissement ne fasse un jour la plus formidable puissance. La guerre avait commencé pour deux ou trois chétives habitations, & ils y ont gagné deux mille lieues de terrein.

Les petites isles de S. Vincent, les Grenades, Tabago, la Dominique, leur furent encore acquises ; & c'est par le moyen de ces isles, ainsi que par la Jamaïque, qu'ils font un commerce immense avec les espagnols, commerce sévérement prohibé, & toujours exercé, parce qu'il est favorable aux deux nations, & que la loi de la nécessité est toujours la premiere.

La France ne put obtenir qu'avec beaucoup de difficulté le droit de pêche vers Terre-Neuve, & une petite isle inculte, nommée Michelon, pour y faire sécher la morue, sans pouvoir y faire le moindre établissement ; triste droit sujet à de fréquentes avanies.

La France fut exclue dans l'Inde de ses établissements sur le Gange, elle céda ses possessions sur le Senégal, en Afrique ; on fut encore obligé de démolir toutes les fortifications de Dunkerque du côté de la mer.

L'état perdit dans le cours de cette funeste guerre, la plus florissante jeunesse, plus de la moitié de l'argent comptant qui circulait dans le royaume, sa marine, son commerce, son crédit. On a cru qu'il eût été très-aisé de prévenir tant de malheurs en s'accommodant avec les anglais, pour un

petit terrein litigieux vers le Canada. Mais quelques ambitieux pour se faire valoir & se rendre nécessaires, précipiterent la France dans cette guerre fatale. Il en avait été de même en 1741. L'amour-propre de deux ou trois personnes suffit pour désoler l'Europe. La France avait un si pressant besoin de cette paix qu'elle regarda ceux qui la conclurent comme les bienfaicteurs de la patrie. Les dettes, dont l'état demeurait surchargé, étaient plus grandes encore que celles de *Louis XIV*. La dépense seule de l'extraordinaire des guerres avait été en une année de quatre cents millions. Qu'on juge par-là du reste. La France aurait beaucoup perdu quand même elle eût été victorieuse.

CHAPITRE TRENTE-SIXIEME.

Gouvernement intérieur de la France. Querelles & aventures, depuis 1750 jusqu'à 1762.

LONG-TEMPS avant cette guerre funeste, & pendant son cours, l'intérieur de la France fut troublé par cette autre guerre si ancienne & si interminable, entre la jurisdiction séculiere & la discipline ecclésiastique; leurs bornes n'ayant jamais été bien marquées comme elles le sont aujourd'hui en Angleterre,

dans tant d'autres pays, & ſur-tout en Ruſſie, il en réſultera toujours des diſſenſions dangereuſes, tant que les droits de la monarchie, & ceux des différents corps de l'état ſeront conteſtés.

Il ſe trouva, vers l'an 1750, un miniſtre des finances aſſez hardi pour faire ordonner que le clergé & les religieux donneraient un état de leurs biens, afin que le roi pût voir, par ce qu'ils poſſédaient, ce qu'ils devaient à l'état. Jamais propoſition ne fut plus juſte, mais les conſéquences en parurent ſacrileges. Un vieil évêque de Marſeille écrivit au contrôleur-général, *Ne nous mettez pas dans la néceſſité de déſobéir à Dieu ou au roi, vous ſavez lequel des deux aurait la préférence.* Cette lettre d'un évêque affaibli par l'âge, & incapable d'écrire, était d'un jéſuite nommé *Le Maire*, qui le dirigeait lui & ſa maiſon. Ce jéſuite était un fanatique de bonne-foi, eſpece d'hommes toujours dangereuſe.

Le miniſtere fut obligé d'abandonner une entrepriſe qu'il n'eût pas fallu haſarder, ſi on ne pouvait la ſoutenir. Quelques membres du clergé imaginerent alors d'occuper le gouvernement par une diverſion embarraſſante, & de le mettre en alarme ſur le ſpirituel, pour faire reſpecter le temporel. Ils ſavaient que la fameuſe bulle *Unigenitus* était en exécration aux peuples. On réſolut d'exiger, des mourants, des billets de confeſſion : il fallait que ces billets fuſſent

ſignés par des prêtres adhérants à la bulle ; ſans quoi point d'extrême - onction , point de viatique ; on refuſait , ſans pitié , ces deux conſolations aux appellants , & à ceux qui ſe confeſſaient à des appellants. Un archevêque de Paris entra ſur-tout dans cette manœuvre , plus par zele de théologien , que par eſprit de cabale.

Chap. XXXVI.

Alors toutes les familles furent alarmées , le ſchiſme fut annoncé : pluſieurs de ceux qu'on appelle janſéniſtes , commençaient à dire hautement que ſi on rendait les ſacrements ſi difficiles , on ſaurait bientôt s'en paſſer , à l'exemple de tant de nations. Ces minuties bourgeoiſes occuperent plus les pariſiens que tous les grands intérêts de l'Europe. C'étaient des inſectes ſortis du cadavre du moliniſme & du janſéniſme , qui en bourdonnant dans la ville , piquaient tous les citoyens. On ne ſe ſouvenait plus ni de Metz , ni de Fontenoi , ni des victoires , ni des diſgraces , ni de tout ce qui avait ébranlé l'Europe. Il y avait , dans Paris , cinquante mille énergumenes , qui ne ſavent pas en quels pays coulent le Danube & l'Elbe , & qui croyaient l'univers bouleverſé pour des billets de confeſſion. Tel eſt le peuple.

Un curé de S. Etienne-du-Mont , petite paroiſſe de Paris , ayant refuſé les ſacrements à un conſeiller du châtelet , le parlement mit en priſon le curé.

Le roi voyant cette petite guerre civile ,

Chap. XXXVI.

excitée entre les parlements & les évêques ; défendit à ses cours de judicature de se mêler des affaires concernant les sacrements, & en réserva la connaissance à son conseil privé. Les parlements se plaignirent qu'on leur ôtât ainsi l'exercice de la police générale du royaume, & le clergé souffrit impatiemment que l'autorité royale voulut pacifier des querelles de religion. Les animosités s'aigrirent de tous côtés.

Une place de supérieure, dans l'hôpital des filles, acheva d'allumer la discorde. L'archevêque voulut seul nommer à cette place ; le parlement de Paris s'y opposa, & le roi ayant jugé en faveur du prélat, le parlement cessa de faire ses fonctions, & de rendre la justice ; il fallut que le roi envoyât par ses mousquetaires à chaque membre de ce tribunal, des lettres de cachet, portant ordre de reprendre leurs fonctions, sous peine de désobéissance.

Les chambres siegerent donc comme de coutume ; mais quand il fallut plaider, il ne se trouva point d'avocats Ce temps ressemblait, en quelque maniere, au temps de la fronde ; mais dépouillé des horreurs de la guerre civile, il ne se montrait que sous une forme susceptible de ridicule.

Ce ridicule était pourtant embarrassant. Le roi résolut d'éteindre, par sa modération, ce feu qui faisait craindre un incendie ; il exhorta le clergé à ne point user de rigueurs dangereuses ; le parlement reprit ses fonctions.

Mais bientôt après les billets de confession reparurent ; de nouveaux refus de sacrements irriterent tout Paris. Le même curé de S. Etienne, trouvé coupable d'une seconde prévarication, fut mandé par le parlement, qui lui défendit à lui & à tous les curés, de donner un pareil scandale, sous peine de la saisie du temporel. Le même arrêt invita l'archevêque de faire cesser lui-même le scandale. Ce terme d'*invitation* paraissait entrer dans les vues de la modération du roi. L'archevêque ne voulant pas même que la justice séculiere eût le droit de lui faire une invitation, alla se plaindre à Versailles. Il était soutenu par un ancien évêque de Mirepoix, nommé *Boyer*, chargé du ministere de présenter au roi les sujets pour des bénéfices. Cet homme autrefois théatin, puis évêque, & devenu ministre, au département des bénéfices, était d'un esprit fort borné, mais zélé pour les immunités de l'église ; il regardait la bulle comme un article de foi ; & ayant tout le crédit attaché à sa place, il persuada que le parlement touchait à l'encensoir. L'arrêt du parlement fut cassé ; ce corps fit des remontrances fortes & pathétiques.

CHAP. XXXVI.

Février 1752.

Le roi lui ordonna de s'en tenir à lui rendre compte de toutes les dénonciations qu'on ferait sur ces matieres, se réservant à lui même le droit de punir les prêtres dont le zele scandaleux pourrait faire naître des semences de schisme. Il défendit par un ar-

rêt de son conseil d'état, que ses sujets se
Chap. XXXVI. donnassent les uns aux autres les noms de novateurs, de jansénistes, & de semi-pélagiens : c'était ordonner à des fous d'être sages.

Les curés de Paris, excités par l'archevêque, présenterent une requête au roi, en faveur des billets de confession. Sur le champ le parlement décreta le curé de saint Jean-en-greve, qui avait formé la requête. Le roi cassa encore cette procédure de justice ; le parlement cessa encore ses fonctions ; il continua à faire des remontrances, & le roi persista à exhorter les deux partis à la paix. Ses soins furent inutiles.

Une lettre de l'évêque de Marseille, dénoncée au parlement, fut brûlée par la main du bourreau ; un écrit de l'évêque d'Amiens condamné. Le clergé étant assemblé pour lors à Paris, comme il s'assemble tous les cinq ans, pour payer au roi ses subsides, résolut de lui aller porter ses plaintes en habits pontificaux ; mais le roi ne voulut point de cette cérémonie extraordinaire.

Août 1752. D'un autre côté, le parlement condamna un porte-Dieu à l'amende, à demander pardon à genoux, & à être admonesté, & un vicaire de paroisse au bannissement. Le roi cassa encore cet arrêt.

Les affaires de cette espece se multiplierent. Le roi recommanda toujours la paix, sans que les ecclésiastiques cessassent de refuser

fuser les sacrements, & sans que le parlement cessât de procéder contr'eux.

Enfin, le roi permit aux parlements de juger des sacrements, en cas qu'il y eût un procès à leur sujet; mais il leur défendit de chercher à juger, lorsqu'il n'y aurait pas de parties plaignantes. Le parlement reprit une seconde fois ses fonctions, & les plaideurs qu'on avait négligés pour ces affaires, eurent la liberté de se ruiner à l'ordinaire. Nov. 1752.

Le feu couvait toujours sous la cendre. L'archevêque avait ordonné de refuser le sacrement à deux pauvres vieilles religieuses de *Ste Agathe*, qui ayant entendu dire autrefois à leur directeur que la bulle *Unigenitus* est un ouvrage diabolique, craignaient d'être damnées, si elles recevaient cette bulle en mourant; elles craignaient d'être damnées aussi en manquant d'extrême-onction. Le parlement envoya son greffier à l'archevêque, pour le prier de ne pas refuser à ces deux filles les secours ordinaires; & le prélat ayant répondu selon sa coutume, qu'il ne devait compte qu'à DIEU seul, son temporel fut saisi; les princes du sang & les pairs furent invités à venir prendre séance au parlement. Déc. 1752.

La querelle alors pouvait devenir sérieuse: on commença à craindre les temps de la fronde & de la ligue. Le roi défendit aux princes & aux pairs d'aller opiner dans le parlement de Paris, sur des affaires dont il attribuait la connoissance à son conseil

Chap. XXXVI. Janvier 1753.

privé. L'archevêque de Paris eut même le crédit d'obtenir un arrêt du conseil pour dissoudre la petite communauté de *Ste Agathe*, où les filles avaient si mauvaise opinion de la bulle *Unigenitus*.

Tout Paris murmura. Ces petits troubles s'étendirent dans plus d'une ville du royaume. Les mêmes scandales, les mêmes refus de sacrements partagaient la ville d'Orléans; le parlement rendait les mêmes arrêts pour Orléans, que pour Paris; le schisme allait se former. Un curé de Rosainvilliers, diocese d'Amiens, s'avisa de dire un jour à son prône, *que ceux qui étaient jansénistes eussent à sortir de l'église, & qu'il serait le premier à tremper ses mains dans leur sang*. Il eut l'audace de désigner quelques-uns de ses paroissiens, à qui les plus ferventes constitutionnaires jetterent des pierres pendant la procession, sans que les lapidés & les lapidants eussent la moindre connaissance de ce que c'est que la bulle & le jansénisme.

Une telle violence pouvait être punie de mort. Le Parlement de Paris, dans le ressort duquel est Amiens, se contenta de bannir à perpétuité ce prêtre factieux & sanguinaire; & le roi approuva cet arrêt, qui ne portait pas sur un délit purement spirituel, mais sur le crime d'un séditieux, perturbateur du repos public.

Dans ces troubles, *Louis XV*, étoit comme un pere occupé de séparer ses enfants qui se battent. Il défendait les coups & les

injures ; il réprimandait les uns, il exhortait les autres ; il ordonnait le silence, défendant aux parlements de juger du spirituel, recommandant aux évêques la circonspection, regardant la bulle comme une loi de l'église, mais ne voulant point qu'on parlât de cette loi dangereuse. Ses soins paternels pouvaient peu de chose sur des esprits aigris & alarmés. Les parlements prétendaient qu'on ne pouvait séparer le *spirituel* du *civil*, puisque les querelles *spirituelles* entraînaient nécessairement après elles des querelles d'état.

Il assigna l'évêque d'Orléans à comparaître pour des sacrements. Il fit brûler par le bourreau, tous les écrits dans lesquels on lui contestait sa jurisdiction, excepté les déclarations du roi. Il envoya des conseillers faire enregistrer ses arrêts en Sorbonne, malgré les ordres du roi. On voyait tous les jours le bourreau occupé à brûler des mandements d'évêques, & les records de la justice faisant communier des malades la bayonnette au bout du fusil. Le parlement dans toutes ces démarches ne consultait que ses loix & le maintien de son autorité. Le roi voyait au-delà, il considérait les convenances qui demandent souvent que les loix plient.

Mars 1753.

Enfin pour la troisieme fois, le parlement cessa de rendre la justice aux citoyens, pour ne s'occuper que des refus de sacrements qui troublaient la France entiere.

Le roi lui envoya aussi pour la troisieme fois des lettres de jussion, qui lui ordon-

Chap. XXXVI.

naient de remplir ses devoirs, & de ne plus faire souffrir ses sujets plaideurs de ces querelles étrangeres, les procès des particuliers n'ayant aucun rapport à la bulle *Unigenitus*.

6 Mai 1753.

Le parlement répondit qu'il violerait son serment s'il reconnoissait les lettres patentes du roi, & qu'il ne pouvait *obtempérer*. (Vieux mot tiré du latin, qui signifie *obéir*.)

Alors le roi se crut obligé d'exiler tous les membres des *Enquêtes*, les uns à Bourges, les autres à Potiers, quelques-uns en Auvergne ; & d'en faire enfermer quatre qui avaient parlé avec le plus de force.

Parlement exilé.

On épargna la grand'chambre ; mais elle crut qu'il y allait de son honneur de n'être point épargnée. Elle persista à ne point rendre la justice au peuple, & à procéder contre les réfractaires. Le roi l'envoya à Pontoise, bourg à six lieues de Paris, où le duc d'Orléans l'avait déjà envoyée pendant sa régence.

L'Europe s'étonnait qu'on fît tant de bruit en France pour si peu de chose ; & les français passaient pour une nation frivole, qui faute de bonnes loix reconnues, mettait tout en feu pour une dispute méprisée partout ailleurs. Quand on a vu cinq cents mille hommes en armes pour l'élection d'un empereur, l'Europe, l'Inde & l'Amérique désolées, & qu'on retombe ensuite dans cette petite guerre de plume, on croit entendre le bruit d'une pluie après les éclats du tonnere. Mais on devait se souvenir que l'Al-

lemagne, la Suede, la Hollande, la Suisse avaient autrefois éprouvé des secousses bien plus violentes pour des inepties ; que l'inquisition d'Espagne était pire que des troubles civils, & que chaque nation a ses folies & ses malheurs. Chap. XXXVI.

Le parlement de Normandie imita celui de Paris sur les sacrements. Il ajourna l'évêque d'Evreux ; il cessa aussi de rendre la justice. Le roi envoya un officier de ses gardes biffer les registres de ce parlement, qui fut à la fin plus docile que celui de Paris. Juillet 1753.

La justice distributive interrompue dans la capitale eût été un grand bonheur si les hommes étaient sages & justes ; mais comme ils ne font ni l'un ni l'autre, & qu'il faut plaider, le roi commit des membres de son conseil d'état, pour juger les procès en dernier ressort. On voulut faire enregistrer l'érection de cette chambre au châtelet, comme s'il était nécessaire qu'une justice inférieure donnât l'authenticité à l'autorité royale. L'usage de ces enregistrements avait eu presque toujours ses inconvénients ; mais ce défaut de formalité en aurait eu peut-être de plus grands encore. Le châtelet refusa l'enregistrement, on l'y força par des lettres de jussion. La chambre royale s'assembla, mais les avocats ne voulurent point plaider ; on se moqua dans Paris de la chambre royale ; elle en rit elle-même ; tout se tourna en plaisanterie, selon le génie de la nation, qui rit toujours le len-

Chambre royale. Nov.

demain de ce qui l'a consternée ou animée
Chap. XXXVI. la veille. Les ecclésiastiques riaient aussi, mais de la joie de leur triomphe.

Boyer, ancien évêque de Mirepoix, qui avoit été le premier auteur de tous ces troubles sans le savoir, étant tombé en enfance par son grand âge, & par la constitution de ses organes, tout parut tendre à la conciliation.
Juillet 1754. Les ministres négocierent avec le parlement Paris. Ce corps fut rappellé, & revint à la satisfaction de toute la ville, & au bruit de la populace qui criait, vive le parlement.
Août. Son retour fut un triomphe. Le roi qui était aussi fatigué de l'inflexibilité des ecclésiastiques que de celle des parlements, ordonna le silence & la paix, & permit aux juges sécu-
Septemb liers de procéder contre ceux qui troubleraient l'un ou l'autre.

Le schisme éclatait de temps en temps à Paris & dans les provinces ; & malgré les mesures que le roi avait prises, pour empêcher les refus de sacrements, plusieurs évêques cherchaient à se faire un mérite de ces refus auprès de la cour de Rome. Un évêque de Nantes ayant donné dans sa ville, cet exemple de rigueur ou de scandale, fut condamné par le simple présidial de Nantes, à payer six mille francs d'amende, & les paya, sans que le roi le trouvât mauvais, tant il était las de ces disputes.

De pareilles scènes arrivaient dans tout le royaume, & en attristant quelques intéressés, amusaient la multitude oisive. Il y avait à

Orléans, un vieux chanoine janséniste qui se mourait, & à qui ses confreres refusaient la communion. Le parlemenr de Paris les condamna à douze mille livres d'amende, & ordonna que le malade serait communié. Le lieutenant-criminel en conséquence arrangea tout pour cette cérémonie, comme pour une exécution ; les chanoines firent tant que leur confrere mourut sans sacrements, & ils l'enterrerent le plus mesquinement qu'ils purent. Chap. XXXVI. Octobr.

Rien n'était devenu plus commun dans le royaume que de communier par arrêt du parlement. Le roi qui avait éxilé ses juges séculiers, pour n'avoir pas *obtempéré* à ses ordres, voulut tenir la balance égale, & exiler aussi ceux du clergé qui s'obstineraient au schisme. Il commença par l'archevêque de Paris. Il fut relégué à sa maison de Conflans, à trois lieues de la ville ; exil doux qui ressemblait plus à un avertissement paternel qu'à une punition. Décemb. 1754.

Les évêques d'Orléans & de Troyes furent pareillement exilés à leurs maisons de plaisance, avec la même douceur. L'archevêque de Paris étant aussi inflexible dans sa maison de Conflans, que dans sa demeure épiscopale, fut relégué plus loin.

Le parlement pouvant alors agir en liberté réprimait la Sorbonne, qui ayant autrefois regardé la bulle avec horreur, la regardait maintenant comme une regle de foi. Elle menaçait de cesser ses leçons ; &

le parlement qui avoit lui même cessé ses fonctions plus importantes, ordonnait à la faculté de continuer les siennes ; il soutenait les libertés de l'église gallicane, & le roi l'approuvait ; mais quand il allait trop loin, le roi l'arrêtait ; & en confirmant la partie des arrêts qui tendait au bien public, il cassait celle qui lui paraissait trop peu mesurée. Ce monarque se voyait toujours entre deux grandes factions animées, comme les empereurs romains entre les bleus & les verds ; il était occupé de la guerre maritime que l'Angleterre commençait à lui faire ; celle de terre paraissait inévitable ; ce n'était guere le temps de parler d'une bulle.

Chap. XXXVI.

Il lui fallait encore appaiser les contestations du grand conseil & des parlements ; car presque rien n'étant déterminé en France par des loix précises, les bornes, les privileges de chaque corps étant incertains, le clergé ayant toujours voulu étendre sa jurisdiction, les chambres des comptes ayant disputé aux parlements beaucoup de prérogatives, les pairs ayant souvent plaidé pour les leurs contre le parlement de Paris, il n'était pas étonnant que le grand conseil eût avec lui quelques querelles.

Ce grand conseil était originairement le conseil des rois, & les accompagnait dans tous leurs voyages. Tout changea peu à-peu dans l'administration publique, & le grand conseil changea aussi. Il ne fut plus qu'une cour de judicature sous *Charles VIII* ;

Il décide des évocations, de la compétence des juges, de tous les procès concernants tous les bénéfices du royaume, excepté de la régale; il a droit de juger ſes propres officiers. Un conſeiller de cette cour fut appellé au châtelet pour ſes dettes. Le grand conſeil revendiqua la cauſe, & caſſa la ſentence du châtelet. Auſſi-tôt le parlement s'émeut, & caſſe l'arrêt du grand conſeil, & le roi caſſe l'arrêt du parlement. Nouvelles remontrances, nouvelles querelles; tous les Parlements s'élevent contre le grand conſeil, & le public ſe partage. Le parlement de Paris convoque encore les pairs pour cette diſpute de corps, & le roi défend encore aux pairs *cette aſſociation* : l'affaire enfin reſte indéciſe comme tant d'autres.

Chap. XXXVI.

1756. Janvier, Février, & Mars.

Cependant le roi avait des occupations plus importantes. Il fallait ſoutenir contre les anglais ſur terre & ſur mer une guerre onéreuſe; il faiſait en même temps cette mémorable fondation de l'école militaire, le plus beau monument de ſon regne, que l'impératrice, *Marie-Thérèſe* a imité depuis. Il fallait des ſecours de finance, & le parlement ſe rendait difficile ſur l'enregiſtrement des édits, qui ordonnaient la perception de deux vingtiemes. (On a été depuis obligé d'en payer trois, parce que lorſqu'on a la guerre, il faut que les citoyens combattent, ou qu'ils paient ceux qui combattent; il n'y a pas de milieu.)

2 Août 1756.

Le roi tint un lit de juſtice à Verſailles,

où il convoqua les princes & les pairs, avec le parlement de Paris; il y fit enregistrer ses édits; mais le parlement de retour à Paris protesta contre cet enregistrement. Il prétendait que non-seulement il n'avait pas eu la liberté nécessaire de l'examen, mais que cet édit demandait des modifications, qui ne blessassent ni les intérêts du roi, ni ceux de l'état qui étaient les mêmes & qu'il avait fait serment de maintenir; & il disait que son devoir n'était pas de plaire, mais de servir: ainsi le zele combattait l'obéissance.

CHAP. XXXVI.

Les épines du schisme se mêlaient à l'importante affaire des impôts. Un conseiller du parlement, malade à sa campagne, dans le diocese de Meaux, demanda ses sacrements; un curé les lui refusa comme à un ennemi de l'église, & le laissa mourir sans cette cérémonie; on procéda contre le curé, qui prit la fuite.

L'archevêque d'Aix avait fait un nouveau formulaire sur la bulle, & le parlement d'Aix l'avait condamné à donner dix mille livres aux pauvres; il fut obligé de faire cette aumône, & il en fut pour son formulaire & pour son argent. L'évêque de Troyes avait troublé son diocese; le roi l'envoya prisonnier chez des moines en Alsace. L'Archevêque de Paris, à qui l'on avait permis de revenir à Conflans, déclara excommuniés ceux qui liraient les arrêts & les remontrances des parlements sur la bulle, & sur les billets de confession.

Septem.

Louis XV, que tant d'animoſités embarraſſaient, pouſſa la circonſpection juſqu'à demander l'avis du pape *Lambertini*, *Benoît XIV*, homme auſſi modéré que lui, aimé de la chrétienté pour la douceur & la gaieté de ſon caractere, & qui eſt aujourd'hui regretté de plus en plus. Il ne ſe mêla jamais d'aucune affaire que pour recommander la paix. C'était ſon ſecrétaire des brefs, le cardinal *Paſſionei*, qui faiſait tout. Ce cardinal, le ſeul alors dans le ſacré college qui fût homme de lettres, était un génie aſſez élevé pour mépriſer les diſputes dont il s'agiſſait. Il haïſſait les jéſuites qui avaient fabriqué la bulle ; il ne pouvait ſe taire ſur la fauſſe démarche qu'on avait faite à Rome, de condamner dans cette bulle des maximes vertueuſes, d'une vérité éternelle, qui appartiennent à tous les temps, & à toutes les nations ; celle-ci, par exemple, *la crainte d'une excommunication injuſte, ne doit point empêcher de faire ſon devoir.*

Cette maxime eſt dans toute la terre la ſauvegarde de la vertu. Tous les anciens, tous les modernes ont dit que le devoir doit l'emporter ſur la crainte du ſupplice même.

Mais quelqu'étrange que parût la bulle en plus d'un point, ni le cardinal *Paſſionei*, ni le pape ne pouvaient rétracter une conſtitution regardée comme une loi de l'égliſe. *Benoît XIV*, envoya au roi une lettre circulaire pour tous les évêques de France, dans

laquelle il regardait à la vérité cette bulle com-
Chap. XXXVI. me une loi universelle à laquelle on ne peut résister, *sans se mettre en danger de perdre son salut éternel*; mais enfin, il décidait que, *pour éviter le scandale, il faut que le prêtre avertisse les mourants soupçonnés de Jansénisme qu'ils seront damnés, & les communier à leurs risques & périls.*

Le même pape dans sa lettre particuliere au roi, lui recommandait les droits de l'épiscopat. Quand on consulte un pape, quel qu'il soit, on doit bien s'attendre qu'il écrira comme un pape doit écrire.

Mais *Benoît XIV*, en rendant ce qu'il devait à sa place, donnait aussi tout ce qu'il devait à la paix, à la bienséance, à l'autorité du monarque. On imprima le bref du pape adressé aux évêques. Le parlement eut le courage ou la témérité de le condamner & de le suppri-
9 Déc. 1756. mer par un arrêt. Cette démarche choqua d'autant plus le roi, que c'était lui-même qui avait envoyé aux évêques ce bref condamné par son parlement. Il n'était point question dans ce bref des libertés de l'église gallicane, & des droits de la monarchie, que le parlement a soutenus & vengés dans tous les temps. La cour vit dans la censure du parlement plus de mauvaise humeur que de modération.

Le conseil croyait avoir un autre sujet de réprouver la conduite du parlement de Paris; plusieurs autres cours supérieures qui portent le nom de parlement, s'intitulaient,

claſſes du parlement du royaume ; c'eſt un titre que le chancelier *de l'Hôpital* leur avait donné ; il ne ſignifiait que l'union des parlements dans l'intelligence & le maintien des loix ; les parlements ne prétendaient pas repréſenter l'état entier, diviſé en différentes compagnies, qui toutes faiſaient un ſeul corps, conſtituaient les états-généraux perpétuels du royaume. Cette idée eût été grande ; mais elle eût été trop grande, & l'autorité royale en était irritée. CHAP. XXXVI.

Ces conſidérations, jointes aux difficultés qu'on faiſait ſur l'enregiſtrement des impôts, déterminerent le roi à venir réformer le Parlement de Paris dans un lit de juſtice.

Quelque ſecret que le miniſtere eût gardé, il perça dans le public. Le roi fut reçu dans Paris avec un morne ſilence. Le peuple ne voit dans un parlement que l'ennemi des impôts ; il n'examine jamais ſi ces impôts ſont néceſſaires ; il ne fait pas même réflexion qu'il vend ſa peine & ſes denrées plus cher à proportion des taxes, & que le fardeau tombe ſur les riches. Ceux-ci ſe plaignent eux-mêmes, & encouragent les murmures de la populace.

Les anglais dans cette guerre ont été plus chargés que les français ; mais en Angleterre la nation ſe taxe elle-même ; elle ſait ſur quoi les emprunts ſeront rembourſés. La France eſt taxée, & ne ſait jamais ſur quoi ſeront aſſignés les fonds deſtinés au paiement des emprunts. Il n'y a point en Angleterre de

CHAP. XXXVI. particuliers qui traitent avec l'état des impôts publics, & qui s'enrichissent aux dépens de la nation; c'est le contraire en France. Les parlements de France ont toujours fait des remontrances aux rois contre ces abus; mais il y a des temps où ces remontrances, & surtout les difficultés d'enregistrer, sont plus dangereuses que ces impôts mêmes, parce que la guerre exige des secours présents, & que l'abus de ces secours ne peut être corrigé qu'avec le temps.

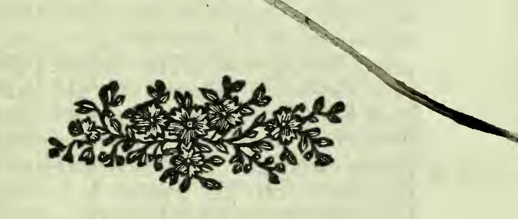
Le roi vint au parlement faire lire un édit par lequel il supprimait deux chambres de ce corps, & plusieurs officiers. Il ordonna qu'on respectât la bulle *Unigenitus*, défendit que les juges séculiers prescrivissent l'administration des sacremenrs, en leur permettant seulement de juger des abus & des délits commis dans cette administration, enjoignant aux évêques de prescrire à tous les curés la modération & la discrétion, & voulant que toutes les querelles passées *fussent ensevelies*
13 Déc. 1756. *dans l'oubli*. Il ordonna que nul conseiller n'aurait voix délibérative avant l'âge de vingt-cinq ans, & que personne ne pourrait opiner dans l'assemblée des chambres qu'après avoir servi dix années. Il fit enfin les plus expresses *inhibitions d'interrompre, sous quelque prétexte que ce pût être, le service ordinaire.*

Le chancelier alla aux avis pour la forme; le parlement garda un profond silence; le roi dit qu'il voulait être obéi, &

qu'il punirait quiconque oserait s'écarter de son devoir.

Le lendemain quinze conseillers de la grand' chambre remirent leur démission sur le bureau. Cent quatre-vingt membres du parlement se démirent bientôt de leurs charges. Les murmures furent grands dans toute la ville.

Parmi tant d'agitations qui troublaient tous les esprits, au milieu d'une guerre funeste, dans le dérangement des finances, qui rendait cette guerre plus dangereuse, & qui irritait l'animosité des mécontents; enfin parmi les épines des divisions, semées de tous côtés entre les magistrats & le clergé, dans le bruit de toutes ces clameurs, il était très-difficile de faire le bien, & il ne s'agissait presque plus que d'empêcher qu'on ne fit beaucoup de mal.



CHAPITRE TRENTE - SEPTIEME.

Attentat contre la personne du roi.

CES émotions du peuple furent bientôt ensevelies dans une consternation générale, par l'accident le plus imprévu & le plus ef-
1757. froyable. Le roi fut assassiné le 5 Janvier dans la cour de Versailles, en présence de son fils, au milieu de ses gardes, & des grands officiers de sa couronne. Voici comment cet étrange événement arriva.

Un misérable de la lie du peuple, nommé *Robert François Damiens*, né dans un village auprès d'Arras, avait été long-temps domestique à Paris dans plusieurs maisons; c'était un homme dont l'humeur sombre & ardente avait toujours ressemblé à la démence.

Les murmures généraux qu'il avait entendus dans les places publiques, dans la grande salle du palais & ailleurs, allumerent son imagination. Il alla à Versailles comme un homme égaré; & dans les agitations que lui donnait son dessein inconcevable, il demanda à se faire saigner dans son auberge. Le physique a une si grande influence sur l'ame des hommes, qu'il protesta depuis dans ses interrogatoires, *que s'il avait été saigné comme il le demandait, il n'aurait pas commis son crime.*

Son dessein était le plus inoui qui fût ja-

jamais tombé dans la tête d'un monſtre de cette eſpece ; il ne prétendait pas tuer le roi, comme en effet il le ſoutint depuis, & comme malheureuſement il l'aurait pu ; mais il voulait le bleſſer ; & c'eſt ce qu'il déclara en effet dans ſon procès criminel devant le parlement.

» Je n'ai point eu intention de tuer le » roi ; je l'aurais tué ſi j'avais voulu ; je ne » l'ai fait que pour que Dieu pût toucher » le roi, & le porter à remettre toutes cho- » ſes en ſa place, & la tranquillité dans ſes » états ? & il n'y a que l'archevêque de Pa- » ris ſeul qui eſt la cauſe de tous ces trou- » bles. «

Interrogatoire du 18 Janvier, art. 141, pag. 132, du procès de Damiens in 4°.

Cette idée avait tellement échauffé ſa tête, que dans un autre interrogatoire il dit :

Interrogatoire du 6 Mars, p. 289.

» J'ai nommé des conſeillers au parle- » ment, parce que j'en ai ſervi un, & par- » ce que preſque tous ſont furieux de la con- » duite de M. l'archevêque. « En un mot, le fanatiſme avait troublé l'eſprit de ce malheureux au point que, dans les interrogatoires qu'il ſubit à Verſailles, on trouve ces propres paroles :

» Interrogé quels motifs l'avoient porté à » attenter à la perſonne du roi ; a dit, que » c'eſt *à cauſe de la religion.* « pag. 421

Tous les aſſaſſinats des princes chrétiens ont eu cette cauſe. Le Roi de Portugal n'avait été aſſaſſiné qu'en vertu de la déciſion de trois jéſuites. On ſait aſſez que les rois de France, *Henri III* & *Henri IV*, ne péri-

rent que par des mains fanatiques ; mais il y avait cette différence, que *Henri III* & *Henri IV* furent tués parce qu'ils paraissaient ennemis du pape, & que *Louis XV* fut assassiné, parce qu'il semblait vouloir complaire au pape.

CHAP. XXXVII

L'assassin s'était muni d'un couteau à ressort, qui d'un côté portait une longue lame pointue, & de l'autre un canif à tailler les plumes, d'environ quatre pouces de longueur. Il attendait le moment où le roi devait monter en carrosse pour aller à Trianon. Il était près de six heures ; le jour ne luisait plus ; le froid était excessif ; presque tous les courtisans portaient des manteaux, qu'on nomme par corruption *Redingotes*. L'assassin ainsi vêtu pénetre vers la garde, heurte en passant le *Dauphin*, se fait place à travers la garniture des gardes du corps & des cent suisses, aborde le roi, le frappe de son canif à la cinquiéme côte, remet son couteau dans sa poche, & reste le chapeau sur la tête. Le roi se sent blessé, se retourne, & à l'aspect de cet inconnu qui était couvert, & dont les yeux étaient égarés, il dit : *C'est cet homme qui m'a frappé, qu'on l'arrête, & qu'on ne lui fasse point de mal.*

Tandis que tout le monde était saisi d'effroi & d'horreur, qu'on portait le roi dans son lit, qu'on cherchoit les chirurgiens, qu'on ignorait si la blessure était mortelle, si le couteau était empoisonné, le parricide répéta plusieurs fois : *Qu'on prenne garde*

à Mgr. le Dauphin, qu'il ne sorte pas de la journée.

A ces paroles, l'alarme universelle redouble ; on ne doute pas qu'il n'y ait une conspiration contre la famille royale : chacun se figure les plus grands périls, les plus grands crimes & les plus médités.

Heureusement la blessure du roi était légere, mais le trouble public était considérable ; & les craintes, les défiances, les intrigues se multiplioient à la cour. Le grand prevôt de l'hôtel, à qui appartenait la connaissance du crime commis dans le palais du [illegible] s'empara d'abord du parricide, & commença les procédures, comme il s'était pratiqué à *S. Cloud* dans l'assassinat de *Henri III.* Un exempt des gardes de la prévôté ayant obtenu un peu de confiance, ou apparente, ou vraie, dans l'esprit aliéné de ce misérable, l'engagea à oser dicter de sa prison une lettre au roi même. * *Damiens* écrire au roi! Un assassin écrire à celui qu'il avoit assassiné !

* *SIRE,*

Je suis bien fâché d'avoir eu le malheur de vous approcher ; mais si vous ne prenez pas le parti

---

Cette lettre se trouve page 69 du procès de *Damiens* ; donné au public par le greffier criminel du Parlement, avec la permission de ses supérieurs.

Sa lettre eſt inſenſée, & conforme à l'abjection de ſon état, mais elle découvre l'origine de ſa fureur : on y voit que les plaintes du public contre l'archevêque, avaient dérangé le cerveau du criminel, & l'avaient excité à ſon attentat. Il paraiſſait par les noms des membres du parlement cités dans ſa lettre, qu'il les connoiſſait, ayant ſervi un de leurs confreres ; mais il eût été abſurde de ſuppoſer qu'ils lui euſſent expliqué leurs ſentiments, encore moins qu'ils lui euſſent jamais dit, ou fait dire un mot qui pût l'encourager au crime.

Auſſi le roi ne fit aucune difficul[illegible]

---

de votre peuple, avant [illegible] ſoit quelques années d'ici, vous & [illegible]onſieur le dauphin, & quelques autres [illegible]ériront ; il ſeroit facheux qu'un auſſi b[illegible] prince, par la trop grande bonté qu'il a [illegible]our les eccléſiaſtiques, dont il accorde [illegible]oute ſa confiance, ne ſoit pas ſûr de ſa vi[illegible] & ſi vous n'avez pas la bonté d'y rémedier [illegible]ous peu de temps, il arrivera de très grands malheurs, votre royaume n'étant pas en ſureté, par malheur pour vous que vos ſujets vous ont donné leur démiſſion, l'affaire ne provenant que de leur part. Et ſi vous n'avez pas la bonté pour votre peuple, d'ordonner qu'on leur donne les ſacrements à l'article de la mort, les ayant refuſés depuis votre lit de juſtice, dont le châtelet a fait vendre les meubles du prêtre qui s'eſt ſauvé, je vous réitere que votre vie n'eſt pas en ſureté, ſur l'avis qui eſt très-vrai, que je prends la liberté de vous in-

remettre le jugement du coupable à ceux de la grand chambre qui n'avaient pas donné leur démiſſion. Il voulut même que les princes & les pairs rendiſſent par leur préſence le procès plus ſolemnel, & plus authentique dans tous ſes points aux yeux d'un public auſſi défiant que curieux exagérateur, qui voit toujours dans ces aventures effrayantes au-delà de la vérité. Jamais en effet la vérité n'a paru dans un jour plus clair. Il eſt évident que cet inſenſé n'avait aucun complice : il déclara toujours qu'il n'avait point voulu tuer le roi, mais qu'il avait [illegible] le deſſein de le bleſſer depuis l'exil du parlement.

Chap. XXXVII

Interrogatoire au parlement pag. 132 & 135.

---

ormer par l'officier porteur de [illegible] préſente, auquel 'ai mis toute ma confiance. L'arc[illegible]vêque de Pais eſt la cauſe de tout le trouble, pa[illegible]les ſacrements qu'il a fait refuſer. Après le crim[illegible] cruel u[illegible]je viens de commettre contre votre per[illegible]e ſacrée, l'aveu ſincere que je prends la libert[illegible]e vous faire, me fait eſpérer la clémence des bon[illegible]s de votre majeſté.

Signé, *Damiens.*

Au dos de ladite lettre eſt écrit, paraphé, *ne arietur*, ſuivant, & au deſir de l'interrogatoi-e du nommé *François Damiens*, en date du neuf anvier mil ſept cent cinquante ſept, à Verſails, le roi y étant.

Signé, *Damiens.*

Le Clerc du Brillet, & Duvoigne, avec paraphes.

D'abord dans son premier interrogotoire ;
Chap. XXXVII il dit que *la religion seule l'a déterminé à cet attentat.*

Pag. 132 Il avoue qu'il n'a *dit du mal que des molinistes, & de ceux qui refusent les sacrements,*
Pag. 145 *que ces gens-là croient apparemment deux Dieux.*

Il s'écria à la question, *qu'il avait cru faire*
Pag. 145 *une œuvre méritoire pour le ciel ; c'est ce que j'entendais dire à tous ces prêtres dans le palais.* Il persista constamment à dire que c'étaient l'archevêque de Paris, les refus de sacrements, les disgraces du parlement, qui l'avaient porté à ce parricide ; il le décla[illegible]core à ses confesseurs. Ce malh[illegible]eux n'était donc qu'un insensé [illegible]atique, moins

Et plus bas est [illegible]crit.

A[illegible] R O I.

[illegible]it la teneur d'un écrit, signé, *Damiens.**

Copie du Billet.

MESSIEURS,

Chagrange, Seconde.
Baisse de Lisse.
De la Guiomye.
Clément.

* Ce misérable estropie presque tous les noms de ceux dont il parle.

abominable à la vérité que *Ravaillac* & *Jean Châtel*, mais plus fou, & n'ayant pas plus de complices que ces deux énergumenes. Les seuls complices pour l'ordinaire de ces monstres, sont des fanatiques, dont les cervelles échauffées allument, sans le savoir, un feu qui va embraser des esprits faibles, insensés, & atroces. Quelques mots dits au hasard suffisent à cet embrasement *Damiens* agit dans la même illusion que *Ravaillac*, & mourut dans les mêmes supplices.

28 Mars.

Quel est donc l'effet du fanatisme, & le destin des rois! *Henri III* & *Henri IV* sont assassinés, parce qu'ils ont soutenu leurs droits contre des prêtres. *Louis XV* est as-

Lambert.
Le président de Rieux Boulainvilliers.
Président du Massy, & presque tous.

Il faut qu'il remette son parlement, & qu'il le soutienne avec promesse de ne rien faire aux ci-dessus & compagnie. Signé, *Damiens*.

Plus bas est écrit.

Paraphé, *ne varietur*, suivant, & au desir de l'interrogatoire de ce jour neuf Janvier mil sept cent cinquante-sept. Signé, *Damiens*.

Le Clerc du Brillet, & Duvoigne, avec paraphes.

Ladite lettre, ainsi que ledit écrit annexés à la minute dudit interrogatoire.

ſaſſiné parce qu'on lui reproche de n'avoir pas
aſſez ſévi contre un prêtre. Voilà trois rois ſur
leſquels ſe ſont portées des mains parricides
dans un pays renommé pour aimer ſes ſouverains.

CHAP. XXXII

Le pere, la femme, la fille de *Damiens*; quoiqu'innocents, furent bannis du royaume, avec défenſe d'y revenir, ſous peine d'être pendus. Tous ſes parents furent obligés, par le même arrêt, de quitter leur nom de *Damiens* devenu exécrable.

Cet évenement fit rentrer en eux-mêmes pour quelque-temps ceux qui par leurs malheureuſes querelles eccléſiaſtiques avaient été la cauſe d'un ſi grand crime. On voyait trop évidemment ce que produiſaient l'eſprit dogmatique, & les fureurs de religion. Perſonne n'avait imaginé qu'une bulle & des billets de confeſſion, puſſent avoir des ſuites ſi horribles : mais c'eſt ainſi que les démences & les fureurs des hommes ſont liées enſemble. L'eſprit des *Poltrot* & des *Jacques Clément*, qu'on avait cru anéanti, ſubſiſte donc encore dans les ames féroces & ignorantes ! La raiſon pénetre en vain chez les principaux citoyens : le peuple eſt toujours porté au fanatiſme ; & peut-être n'y a-t-il d'autre remede à cette contagion que d'éclairer enfin le peuple même ; mais on l'entretient quelquefois dans des ſuperſtitions ; & on voit enſuite avec étonnement ce que ces ſuperſtitions produiſent.

Cependant ſeize conſeillers qui avaient donné

tié leurs démissions étaient envoyés en exil, & l'un deux * qui était clerc & qui fut depuis conseiller d'honneur, célebre pour son patriotisme & pour son éloquence, fonda une messe à perpétuité pour remercier DIEU d'avoir conservé la vie du roi qui l'exilait.

On confina aussi plusieurs officiers du parlement de Besançon dans différentes villes, pour avoir refusé l'enregistrement d'un second vingtieme, & pour avoir donné un décret contre l'intendant de la province.

Le roi, malgré l'attentat commis sur sa personne, malgré une guerre ruineuse, s'occupait toujours du soin d'étouffer les querelles des parlements & du clergé, essayant de contenir chaque état dans ses bornes, exilant encore l'archevêque de Paris, pour avoir contrevenu à ses loix, dans la simple élection de la supérieure d'un couvent, rappellant ensuite ce prélat, & rendant toujours par la modération, la fermeté plus respectable. Enfin, les affaires mêmes du parlement de Paris s'accommoderent; les membres de ce corps qui avaient donné leur démission, reprirent leurs charges & leurs fonctions : tout a paru tranquille au-dedans, jusqu'à ce que le faux zele, & l'esprit de parti fassent naître de nouveaux troubles.

---

* L'abbé de *Chauvelin.*

CHAPITRE TRENTE-HUITIEME.

Assassinat du roi du Portugal. Jésuites chassés du Portugal, & ensuite de la France.

Un ordre religieux ne devrait pas faire partie de l'histoire. Aucun historien de l'antiquité n'est entré dans le détail des établissements des prêtres de *Cibele*, ou de *Junon*. C'est un des malheurs de notre police européenne, que des moines destinés par leur institut à être ignorés, aient fait autant de [illegible] que les princes, soit par leurs immenses richesses, soit par les troubles qu'ils ont excités depuis leur fondation.

Les jésuites étaient, comme on sait, les souverains véritables du Paragai, en reconnaissant le roi d'Espagne. La cour d'Espagne avait cédé, par un traité d'échange, quelques districts de ces contrées au roi de Portugal *Joseph*, de la maison de *Bragance*. On accusa les jésuites de s'y être opposés, & d'avoir fait révolter les peuplades qui devaient passer sous la domination portugaise. Ce grief, joint à beaucoup d'autres, fit chasser les jésuites de la cour de Lisbonne.

Quelque-temps après, la famille *Tavora*, & sur tout, le duc d'*Aveiro*, oncle de la jeune comtesse *Ataïde d'Atouguia*, le vieux marquis & la marquise de *Tavora*, pere & mere de la jeune comtesse, enfin, le comte

Ataïde son époux, & un de freres de cette comtesse infortunée, croyant avoir reçu du roi un outrage irréparable, résolurent de s'en venger. La vengeance s'accorde très-bien avec la superstition. Ceux qui méditent un grand attentat cherchent parmi nous des casuistes & des confesseurs qui les encouragent. La famille qui pensait être outragée, s'adressa à trois jésuites, *Malagrida*, *Alexandre* & *Mathos*. Ces casuistes déciderent que ce n'était pas seulement un péché qu'ils appellent *véniel*, de tuer le roi. *

Il est bon de savoir, pour l'intelligence de cette décision, que les casuistes distinguent entre les péchés qui menent en enfer, & les péchés qui conduisent en purgatoire pour quelque-temps ; entre les péchés que l'absolution d'un prêtre remet, moyennant quelques prieres, ou quelques aumônes, & les péchés qui sont remis sans aucune satisfaction. Le premiers sont *mortels*, les seconds sont *véniels*.

La confession auriculaire causa un parricide en Portugal, ainsi qu'elle en avait produit dans d'autres pays. Ce qui a été introduit pour expier les crimes, en a fait commettre. Telle est, comme on l'a déjà vu si souvent dans cette histoire, la déplorable condition humaine.

Les conjurés munis de leurs pardons pour

* C'est ce qui est rapporté dans l'*acordao* ou déclaration authentique du conseil royal de Lisbonne.

Chap. XXXVIII

1758. 3 Sept.

l'autre monde, attendirent le roi, qui revenait à Lisbonne, d'une petite maison de campagne, seul, sans domestiques, & la nuit: ils tirerent sur son carosse, & blesserent dangereusement le monarque.

Tous les complices, excepté un domestique, furent arrêtés. Les uns périrent par la roue, les autres furent décapités. La jeune comtesse *Ataïde*, dont le mari fut exécuté, alla, par ordre du roi, pleurer dans un couvant tant d'horribles malheurs, dont elle passait pour être la cause. Les seuls jésuites qui avaient conseillé & autorisé l'assassinat du roi, par le moyen de la confession, moyen aussi dangereux que sacré, échapperent alors au supplice.

Le Portugal n'ayant pas reçu dans ce temps-là les lumieres qui éclairent tant d'états en Europe, était plus soumis au pape qu'un autre. Il n'était pas permis au roi de faire condamner à la mort par ses juges un moine parricide; il fallait avoir le consentement de Rome. Les autres peuples étaient dans le dix-huitieme siecle, mais les portugais semblaient être dans le douzieme.

La postérité aura peine à croire que le roi de Portugal fit solliciter, à Rome, pendant plus d'un an, la permission de faire juger chez lui des jésuites ses sujets, & ne put l'obtenir. La cour de Lisbonne & celle de Rome furent long-temps dans une querelle ouverte; on alla même jusqu'à se flatter que le Portugal secouerait un joug que l'Angle-

terre son alliée & sa protectrice avait foulé aux pieds depuis si long temps ; mais le ministere portugais avait trop d'ennemis pour oser entreprendre ce que Londres avait exécuté, il montra à la fois une grande fermeté & une extrême condescendance.

Les jésuites les plus coupables étaient en prison à Lisbonne ; le roi les y laissa, & prit le parti d'envoyer à Rome tous les jésuites de ses états. On les déclara bannis pour jamais du royaume ; mais on n'osait livrer à la mort les trois jésuites accusés & convaincus de parricide. Le roi fut réduit à l'expédient de livrer du moins *Malagrida* à l'inquisition, comme suspect d'avoir autrefois avancé quelques propositions téméraires qui sentaient l'hérésie.

Les dominicains qui étaient juges du saint office, & assistants du grand inquisiteur, n'ont jamais aimé les jésuites : ils servirent le roi mieux que n'avait fait Rome. Ces moines déterrent un petit livre de la *vie heroïque de Sainte Anne, mere de Marie, dicté au révérend pere Malagrida par Sainte-Anne elle-même.* Elle lui avait déclaré que l'immaculée conception lui appartenait comme à sa fille, qu'elle avait parlé & pleuré dans le ventre de sa mere ; & qu'elle avait fait pleurer les chérubins. Tous les écrits de *Malagrida* étaient aussi sages ; de plus, il avait fait des prédictions & des miracles ; & celui d'éprouver à l'âge de soixante & quinze ans des pollutions dans sa prison, n'était pas un des moindres. Tout cela lui fut reproché dans

Chap. XXXVIII

son procès ; & voilà pourquoi il fut condamné au feu, sans qu'on l'interrogeât seulement sur l'assassinat du roi, parce que ce n'est qu'une faute contre un séculier, & que le reste est un crime contre DIEU. Ainsi, l'excès du ridicule & de l'absurdité fut joint à l'excès d'horreur. Le coupable ne fut mis en jugement que comme un prophete, & ne fut brûlé que pour avoir été fou, & non pas pour avoir été parricide.

Malagrida jésuite brûlé le 21 Septem. 1761.

Banqueroute des jésuites en France.

Tandis qu'on chassait les jésuites de Portugal, cette aventure réveillait la haine qu'on leur portait en France, où ils ont été toujours puissants & détestés. Il arriva qu'un profés de leur ordre nommé *la Vallette*, qui était le chef des missions à la Guadeloupe, & le plus fort commerçant des isles, fit une banqueroute de plus de trois millions. Les intéressés se pourvurent au parlement de Paris. On crut découvrir alors que le général jésuite, résidant à Rome, gouvernait despotiquement les biens de la société. Le parlement de Paris condamna ce général & tous les freres jésuites solidairement, à payer la banqueroute de *la Vallette*.

Les parlements sonnent l'ordre.

Ce procès, qui indigna la France contre les jésuites, conduisit à examiner cet institut singulier qui rendait ainsi un général italien maître absolu des personnes & des fortunes d'une société de français. On fut surpris de voir que jamais l'ordre des jésuites n'avait été formellement reçu en France par la plupart des parlements du royaume ; on

déterra leurs conſtitutions, & tous les parlements les trouverent incompatibles avec les loix. Ils rappellerent alors toutes les anciennes plaintes faites contre cet ordre, & plus de cinquante volumes de leurs déciſions théologiques contre la ſûreté de la vie des rois. Les jéſuites ne ſe défendirent qu'en diſant que les jacobins & *ſaint Thomas* en avaient écrit autant. Ils ne prouvaient par cette réponſe autre choſe, ſinon que les jacobins étaient répréhenſibles comme eux. A l'égard de *Thomas d'Aquin*, il eſt canoniſé ; mais il y a dans ſa ſomme ultramontaine des déciſions que les parlements de France feraient brûler le jour de ſa fête, ſi on voulait s'en ſervir pour troubler l'état. Comme il dit en divers endroits, que l'égliſe a le droit de dépoſer un prince infidele à l'égliſe, il permet en ce cas le parricide. On peut avec de telles maximes gagner le paradis & la corde.

Le roi daigna ſe mêler de l'affaire des jéſuites, & pacifier encore cette querelle comme les autres. Il voulut par un édit réformer paternellement les jéſuites en France ; mais on prétend que le pape *Clément XIII*, ayant dit qu'il fallait ou qu'ils reſtaſſent comme ils étaient, ou qu'ils n'exiſtaſſent pas, cette réponſe du pape eſt ce qui les a perdus. On leur reprochait encore des aſſemblées ſecretes. Le roi les abandonna alors aux parlements de ſon royaume, qui tous l'un après l'autre, leur ont ôté leurs colleges & leurs biens.

Les parlements ne les ont condamnés que ſur quelques regles de leur inſtitut que le roi pouvait réformer ; ſur des maximes horribles, il eſt vrai, mais mépriſées, publiées pour la plupart par des jéſuites étrangers, & déſavouées formellement depuis peu par les jéſuites français.

Il y a toujours dans les grandes affaires un prétexte qu'on met en avant, & une cauſe véritable qu'on diſſimule. Le prétexte, de la punition des jéſuites, était le danger prétendu de leurs mauvais livres que perſonne ne lit : la cauſe était le crédit dont ils avaient longtemps abuſé. Il leur eſt arrivé dans un ſiecle de lumiere & de modération, ce qui arriva aux templiers dans un ſiecle d'ignorance & de barbarie ; l'orgueil perdit les uns & les autres ; mais les jéſuites ont été traités dans leur diſgrace avec douceur, & les templiers le furent avec cruauté. Enfin le roi, par un édit ſolemnel en 1764, abolit dans ſes états cet ordre, qui avait toujours eu des perſonnages eſtimables, mais plus de brouillons ; & qui fut pendant deux cents ans un ſujet de diſcorde.

Ce n'eſt ni *Sanchez*, ni *Leſſius*, ni *Eſcobar*, ni des abſurdités de caſuiſtes qui ont perdu les jéſuites, c'eſt *le Tellier*, c'eſt la bulle qui les a exterminés dans preſque toute la France. La charrue que le jeſuite *le Tellier* avait fait paſſer ſur les ruines de Port Royal, a produit au bout de ſoixante ans les fruits qu'ils recueillent aujourd'hui : la perſécution que

cet homme violent & fourbe avait excitée contre des hommes entêtés, a rendu les jé-fuites exécrables à la France : exemple mémorable, mais qui ne corrigera aucun confeffeur des rois, quand il fera ce que font prefque tous les hommes à la cour, ambitieux & intrigants, & qu'il dirigera un prince peu inftruit, affaibli par la vieilleffe.

L'ordre des jéfuites fut enfuite chaffé de tous les états du roi d'Efpagne en Europe, en Afie, en Amérique, chaffé des deux Siciles, chaffé de Parme & de Malte, preuve évidente qu'ils n'étaient pas auffi grands politiques qu'on le croyait. Jamais les moines n'ont été puiffants, que par l'aveuglement des autres hommes : & les yeux ont commencé à s'ouvrir dans ce fiecle. Ce qu'il y eut d'affez étrange dans leur défaftre prefqu'univerfel ; c'eft qu'ils furent profcrits dans le Portugal, pour avoir dégénéré de leur inftitut ; & en France pour s'y être trop conformés. C'eft qu'en Portugal on n'ofait pas encore examiner un inftitut confacré par les papes, & on l'ofait en France. Il en réfulte qu'un ordre religieux parvenu à fe faire haïr de tant de nations, eft coupable de cette haine.



CHAPITRE TRENTE-NEUVIEME.

Des progrès de l'eſprit humain dans le ſiecle de Louis XV.

UN ordre entier aboli par la puiſſance ſéculiere, la diſcipline de quelques autres ordres réformée par cette puiſſance; les diviſions mêmes entre toute la magiſtrature & l'autorite épiſcopale, ont fait voir combien de préjugés ſe ſont diſſipés, combien la ſcience du gouvernement s'eſt étendue, & à quel point les eſprits ſe ſont éclairés. Les ſemences de cette ſcience utile furent jettées dans le dernier ſiecle, elles ont germé de tous côtés dans celui-ci, juſqu'au fond des provinces, avec la véritable éloquence, qu'on ne connaiſſait guere qu'à Paris, & qui tout d'un coup a fleuri dans pluſieurs villes; témoin les diſcours ſortis ou du parquet, ou de l'aſſemblée des chambres de quelques parlements, diſcours qui ſont des chefs-d'œuvre (*a*) de l'art de penſer & de s'exprimer, du moins à beaucoup d'égards. Du temps des *Dagueſſeau*, les ſeuls modeles étaient dans la capitale, & encore très-rares. Une raiſon ſupérieure s'eſt fait entendre dans nos derniers jours

(*a*) Voyez les diſcours de MM. de *Montclar*, de *la Chalotais*, de *Caſtillon*, de *Servant* & d'autres.

du pied des pyrénées au nord de la France. Chap. XXXIX.
La philosophie en rendant l'esprit plus juste, & en bannissant le ridicule d'une parure recherchée, a rendu plus d'une province l'émule de la capitale.

En général le barreau a mieux connu cette jurisprudence universelle, puisée dans la nature, qui s'éleve au-dessus de toutes les loix de convention, ou de simple autorité, loix souvent dictées par les caprices ou par des besoins d'argent; ressources dangereuses plus que loix utiles, qui se combattent sans cesse, & qui forment plutôt un cahos qu'un corps de législation.

Les académies ont rendu service en accoutumant les jeunes gens à la lecture, & en excitant par des prix leur génie avec leur émulation. La saine physique a éclairé les arts nécessaires, & ces arts ont commencé déjà à fermer les plaies de l'état, causées par deux guerres. Les étoffes se sont manufacturées à moins de frais par les soins d'un des plus célebres machaniciens. (*b*) Un académicien encore plus utile (*c*) par les objets qu'il embrasse, a perfectionné beaucoup l'agriculture, & un ministre éclairé a rendu enfin les bleds exportables, commerce nécessaire défendu trop long-temps, & qui doit être connu peut-être autant qu'encouragé.

Un autre académicien (*d*) a donné le

(*b*) M. *Vaucanson.*
(*c*) M. *Duhamel.*
(*d*) M. *Deparcieux.*

moyen le plus avantageux de fournir à toutes les maiſons de Paris l'eau qui leur manque, projet qui ne peut être rejetté que par la pauvreté, ou par la négligence, ou par l'avarice.

Un médecin (*e*) a trouvé enfin le ſecret long-temps cherché de rendre l'eau de la mer potable. Il ne s'agit plus que de rendre cette expérience aſſez facile pour qu'on en puiſſe profiter en tout temps ſans trop de frais.

Si quelque invention peut ſuppléer à la connaiſſance qui nous eſt refuſée des longitudes ſur la mer, c'eſt celle du plus habile horloger de France (*f*) qui diſpute cette invention à l'Angleterre. Mais il faut attendre que le temps mette ſon ſceau à toutes ces découvertes. Il n'en eſt pas d'une invention qui peut avoir ſon utilité & ſes inconvénients, d'une découverte qui peut être conteſtée, d'une opinion qui peut être combattue, comme de ces grands monuments des beaux arts en poéſie, en éloquence, en muſique, en architecture, en ſculpture, en peinture qui forcent tout d'un coup le ſuffrage de toutes les nations, & qui s'aſſurent ceux de la poſtérité par un éclat que rien ne peut obſcurcir.

Nous avons déjà parlé du célebre dépôt des connaiſſances humaines, qui a paru ſous

(*e*) M. *Poiſſonier*.
(*f*) M. *Le Roi*.

le titre de dictionnaire encyclopéique. C'eſt une gloire éternelle pour la nation que des officiers de guerre ſur terre & ſur mer, d'anciens magiſtrats, des médecins qui connaiſſent la nature, des vrais doctes, quoique docteurs, des hommes de lettres dont le goût a rafiné les connaiſſances, des géometres, des phyſiciens aient tous concouru à ce travail auſſi utile que pénible, ſans aucune vue d'intérêt, ſans même rechercher la gloire, puiſque pluſieurs cachaient leurs noms; enfin, ſans être enſemble d'intelligence, & par conſéquent exempts de l'eſprit de parti. Mais ce qui eſt encore plus honorable pour la patrie, c'eſt que dans ce recueil immenſe, le bon l'emporte ſur le mauvais, ce qui n'était pas encore arrivé. Les perſécutions qu'il a eſſuyées, ne ſont pas ſi honorables pour la France. Ce même malheureux eſprit de formes, mêlé d'orgueil, d'envie & d'ignorance, qui fit proſcrire l'imprimerie du temps de *Louis XI*, les ſpectacles ſous le grand *Henri IV*, les commencements de la ſaine philoſophie ſous *Louis XIII*; enfin l'émétique & l'inoculation: ce même eſprit, dis-je, ennemi de tout ce qui inſtruit; & de tout ce qui s'éleve, porta des coups preſque mortels à cette mémorable entrepriſe; il eſt parvenu même à la rendre moins bonne qu'elle n'aurait été, en lui mettant des entraves, dont il ne faut jamais enchaîner la raiſon; car on ne doit réprimer que la témérité, & non la ſage

hardiesse, sans laquelle l'esprit humain ne peut faire aucun progrès. Il est certain que la connaissance de la nature, l'esprit de doute sur les fables anciennes honorées du nom d'histoires, la saine métaphysique dégagée des impertinences de l'école, sont les fruits de ce siecle, & que la raison s'est perfectionnée.

Il est vrai que toutes les tentatives n'ont pas été heureuses. Des voyages au bout du monde pour constater une vérité que *Neuton* avait démontrée dans son cabinet, ont laissé des doutes sur l'exactitude des mesures. L'entreprise du fer brut forg[illegible] ou converti en acier, celle de faire [illegible] des animaux à la maniere de l'Egypte dans des climats trop différents de l'Egypte, beaucoup d'autres efforts pareils, ont fait perdre un temps précieux, & ruiné même quelques familles. Des systêmes trop hasardés, ont défiguré des travaux qui auraient été très-utiles. On s'est fondé sur des expériences trompeuses, pour faire revivre cette ancienne erreur, que des animaux pouvoient naître sans germe. Delà sont sorties des imaginations plus chimériques que ces animaux. Les uns ont poussé l'abus de la découverte de *Neuton* sur l'attraction, jusqu'à dire, que les enfants se forment par attraction dans le ventre de leurs meres. Les autres ont inventé des molécules organiques. On s'est emporté dans ses vaines idées, jusqu'à prétendre que les montagnes

nt été formées par la mer ; ce qui est aussi vrai que de dire, que la mer a été formée par les montagnes. Chap. XXXIX.

Qui croirait que des géometres ont été assez extravagants pour imaginer qu'en exaltant son ame, on pouvoit voir l'avenir comme le présent. Plus d'un philosophe, comme n l'a déjà dit ailleurs, a voulu, à l'exemple e *Descartes*, se mettre à la place de Dieu, t créer comme lui un monde avec la parole : ais bientôt toutes ces folies de la philophie sont réprouvées des sages ; & même lifices fantastiques, détruits par la raissent dans leurs ruines des matériaux ; n même fait usage.

Une extravagance pareille a infecté la orale. Il s'est trou des esprits assez reugles pour sapper tous les fondements e la société, en croyant la réformer. On été assez fou, pour soutenir que le *tien le mien* sont des crimes, & qu'on ne oit point jouir de son travail ; que nulement tous les hommes sont égaux, ais qu'ils ont perverti l'ordre de la nare en se rassemblant : que l'homme est é pour être isolé comme une bête farouie ; que les castors, les abeilles & les fouris dérangent les loix éternelles, en vivant république.

Ces impertinences dignes de l'hôpital des us, ont été quelque-temps à la mode, mme des singes qu'on fait danser dans s foires.

La théologie n'a pas été à couvert d ces excès : des ouvrages dont la nature e d'être édifiants, font devenus des libelles dif famatoires, qui ont même éprouvé la févé rité des parlements, & qui devaient auffi êtr condamnés par toutes les accadémies ; tant il font mal écrits.

Plus d'un abus femblable a infecté la litté rature ; une foule d'écrivains s'eft égarée dan un ftyle recherché, violent, inintelligible ou dans la négligence totale de la gram maire. On eft parvenu jufqu'à rendre Taci te ridicule. On a beaucoup écrit dans ce fie cle ; on avait du génie dans l'autre. L gue fut portée fous *Louis XIV.* au point de perfection, dans tous les genres non pas en employant des termes nouveaux inutiles, mais fe fervant avec art d tous les mots néceffaires qui étaient en ufa ge. Il eft à craindre aujourd'hui que cett belle langue ne dégénere par cette malheu reufe facilité d'écrire, que le fiecle paffé a donnée aux fiecles fuivants ; car les modeles produifent une foule d'imitateurs ; & ce imitateurs cherchent toujours à mettre en paroles ce qui leur manque en génie. Ils défigurent le langage ne pouvant pas l'embel lir. La France fur-tout s'était diftinguée dans le beau fiecle de *Louis XIV*, par la perfec tion finguliere à laquelle *Racine* éleva le théâtre, & par le charme de la parole qu'il porta à un degré d'élegance, & de pureté inconnu jufqu'à lui. Cependant on applau-

[illegible]ſit après lui a des pieces écrites auſſi barbarement que ridiculement conſtruites. Chap. XXXIX.

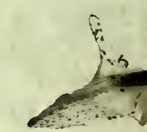
C'eſt contre cette décadence que l'académie françaiſe lutte continuellement; elle préſerve le bon goût d'une ruine totale, en n'accordant du moins des prix qu'à ce qui eſt écrit avec quelque pureté, & en réprouvant tout ce qui peche par le ſtyle. Mais enfin, la littérature quoique ſouvent corrompue, occupe preſque toute la jeuneſſe bien élevée; elle ſe répand dans les conditions qui l'ignoraient. C'eſt à elle qu'on doit l'éloignement des débauches [illegible]ſſieres, & la conſervation de la politeſſe, [illegible]uite dans la nation par *Louis XIV* & pa[illegible]e. Cette littérature utile dans toutes les conditions de la vie, conſole même des calamités publiques, e[illegible]arrêtant ſur des objets agréables l'eſprit qui ſera[illegible] trop accablé de la contemplation des miſeres humaines.

Fin du troiſieme & dernier Volume.

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans cette ſeconde partie du Précis du ſiecle de LOUIS XV.



Fin de la Table.



